LA
QUESTION CHINOISE

I. *The Chineese*, by sir John Davis. — *The Chineese and their Rebellions*, by T. Meadows. — III. *Parliamentary Papers*.

La question chinoise commence à occuper les esprits en Europe. Il y a trois mois, cette question n'excitait par elle-même qu'une médiocre attention : les événemens survenus dans la rivière de Canton semblaient devoir toute leur importance au débat qu'ils avaient soulevé dans le parlement britannique, et la saisie de l'*Arrow* n'était, aux yeux du public, qu'un chétif incident de la lutte engagée entre d'illustres hommes d'état, qu'une petite scène du grand spectacle donné par le jeu viril de ces institutions auxquelles l'Angleterre doit sa puissance et son éternelle jeunesse. Il n'en est plus de même à cette heure : on commence à comprendre que des intérêts communs à tout le monde civilisé pourraient bien être engagés dans cette question, et la France en particulier, malgré la crainte où elle est de tout ce qui risque de troubler le repos et le bien-être dont elle jouit, ne laisse pas de pressentir qu'il pourra y avoir un rôle sérieux et nécessaire à jouer pour elle dans cette grave affaire. C'est qu'en effet, dès qu'une difficulté s'élève entre une nation européenne (1) et le Céleste-Empire, il est rare qu'on ne voie aussitôt entraînés, bon gré,

(1) Il est entendu que dans le cours de ce travail la dénomination d'Européens s'applique à tous les peuples d'origine européenne, et comprend par conséquent les Américains du Nord.

mal gré, dans la querelle tous ceux que les Chinois enveloppent dans la commune et méprisante dénomination de *barbares de mer*. Non qu'ils ne sachent très bien quelle différence existe entre Anglais, Français, Américains, Portugais, Espagnols, etc.; mais dans leur système d'ombrageuse exclusion contre les peuples, quels qu'ils soient, que la navigation met en rapport avec eux, les gouvernans entretiennent avec le même soin contre tous la défiance et la haine populaires, qu'ils veulent toujours être maîtres de déchaîner. Ainsi dans les événemens de cette année a-t-on vu, quoique la querelle ne fût engagée qu'avec l'Angleterre, les Américains obligés de faire respecter à coups de canon leur pavillon outragé, le consul d'Espagne massacré, et le pain empoisonné du boulanger Alum également distribué à tous les consommateurs d'origine européenne. Les Russes mêmes, quoiqu'ils ne fassent point partie des *barbares de mer*, et que des traités spéciaux, dont nous aurons occasion de parler, leur assurent le privilége d'un trafic par voie de terre avec la Chine, ont commencé à essuyer quelques avanies, et si le pavillon français est demeuré jusqu'ici sans insulte, il faut l'attribuer au peu d'étendue de nos relations commerciales avec les ports du Céleste-Empire autant qu'à la ferme attitude de nos forces navales. Hâtons-nous d'ajouter que, fût-il vrai, comme on l'annonce, que le gouvernement chinois, sous la menace du danger qui le presse, offre aujourd'hui à la France, pour les griefs qu'elle a contre lui, des satisfactions séparées, il resterait encore à examiner si ces satisfactions, probablement illusoires, doivent être acceptées, si nous devons croire à ces inspirations momentanées de la peur plutôt qu'aux traditions hostiles d'une politique séculaire.

Il ne faut pas oublier en effet que la situation de l'Europe à l'égard de la Chine n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était il y a vingt ans. Les barbares de mer ne sont plus, comme ils l'étaient alors, admis par l'orgueilleuse tolérance du fils du ciel à un trafic dépendant uniquement de son caprice et de celui de ses mandarins. La guerre de 1842 a fait sentir aux Chinois tout le poids du bras de l'Angleterre, et elle a forcé leur gouvernement de se lier à l'Occident par la foi des traités. La Grande-Bretagne n'ayant rien stipulé pour elle à l'exclusion des autres peuples, les États-Unis n'ont pas tardé à obtenir pour leur commerce des conditions analogues à celles que le commerce anglais avait réclamées. La France enfin, sous un gouvernement aussi soigneux de sa prospérité que de sa liberté, s'est présentée à son tour pour mettre sous la protection des traités tous les intérêts qu'elle avait en Chine. Les négociations, habilement conduites en 1844 par M. de Lagrené, ont eu le double effet d'ouvrir à notre commerce des voies où il s'est trop timidement engagé, et d'assurer aux catho-

liques indigènes le libre exercice de leur culte, en même temps qu'à nos missionnaires celui de leur saint ministère.

En cet état de choses, je me demande si l'Angleterre, soit qu'elle aille faire la guerre, soit qu'il lui suffise d'une imposante démonstration pour obtenir du Céleste-Empire de nouvelles concessions commerciales, politiques et religieuses, doit être seule à poursuivre ce but : je me demande si elle seule a ses intérêts à protéger, sa dignité à maintenir, si à elle seule seront laissés, avec toutes les chances de la lutte, tous les fruits du succès, si enfin il n'y a rien à faire pour la France dans cette grande entreprise. Je sais que nous avons dans les mers de Chine une force navale assez considérable pour agir efficacement, et j'entends dire qu'on l'augmente encore; mais la politique qui dictera ses instructions la tiendra-t-elle spectatrice immobile des événemens, ou lui commandera-t-elle d'y prendre part? Dans ce dernier cas, le seul que je puisse admettre, quelle sera cette part? Quel rôle y aura-t-il à jouer pour nous, quels avantages à recueillir dans cette campagne guerrière et diplomatique, où la place de nos marins à côté des marins anglais sera aussi bien marquée qu'elle l'était devant Sébastopol?

Je me propose d'étudier ces diverses questions; mais, avant de le faire, il me semble indispensable de jeter un rapide coup d'œil sur la situation actuelle de l'empire chinois, sur l'état de ses relations avec les étrangers, et enfin sur les causes qui ont amené la guerre qu'on peut dire maintenant commencée.

I.

C'est un fait aujourd'hui hors de doute que l'empire chinois est entré dans une période de décadence : les voyageurs qui ont visité cet empire, les savans qui ont étudié son histoire, rendent tous là-dessus le même témoignage. Les Chinois éclairés eux-mêmes le reconnaissent, et c'était une maxime favorite du dernier empereur que « le déclin suit infailliblement la prospérité. » Si en effet cette prospérité a été si grande, si un bonheur exceptionnel a permis à cette vaste monarchie de rester seule assise sur son organisation séculaire, tandis que tout était bouleversé et renouvelé autour d'elle, il n'est que trop conforme au cours naturel des choses humaines qu'elle soit atteinte à son tour d'un principe de destruction, minée dans ses fondemens et menacée de ruine.

On fait remonter à la conquête tartare, c'est-à-dire au milieu du XVIIe siècle, les premiers symptômes de cette décadence, qui depuis a suivi une marche si rapide, rapide dans sa proportion avec la longue durée de l'empire chinois. C'est à cette époque qu'une at-

teinte profonde a été portée aux principes qui, pendant tant de siècles, avaient fait la force de la société chinoise, et cette atteinte, jointe à l'inévitable détérioration qui, pour avoir été plus longtemps différée, ne frappe que plus sûrement les œuvres des hommes, a déterminé la crise intérieure à laquelle l'empire est en proie aujourd'hui.

Un des plus récens et des plus profonds observateurs qui ont étudié la Chine, M. Meadows, réduit à trois axiomes politiques les principes constitutifs de cette vieille société :

« 1° La nation doit être gouvernée par les moyens moraux, de préférence à la force physique;

« 2° Les services des hommes les plus sages et les plus capables de la nation sont indispensables à son bon gouvernement;

« 3° Le peuple a le droit de déposer le souverain qui, soit par son activité perverse, soit par sa vicieuse indolence, donne lieu à une oppression tyrannique. »

On comprend que, dans son isolement entre ses hautes montagnes et la mer, l'empire chinois ait pu, pendant une longue suite de siècles, prospérer par la pratique fidèle et régulière de ces maximes, déposées dans son berceau; mais le premier de ces principes, si moral, si sage, qui subordonne la force à la raison, corrompu par la perversité de notre nature, a pu aisément donner aux Chinois ce caractère rusé et perfide que tout le monde s'accorde à leur reprocher. Il excluait en outre le culte des vertus guerrières, et devait rendre les Chinois inférieurs dans cet art des combats qui décide si souvent de la destinée des nations. C'est un fait écrit à toutes les pages de leur histoire.

Pour réaliser la seconde des maximes fondamentales de leur ordre social, le dépôt de toute l'autorité publique entre les mains des plus dignes, les Chinois n'avaient rien imaginé de plus efficace et de plus sûr que de pratiquer sur une échelle immense le système du concours public, le système des examens, qui à cette heure nous donne en France non-seulement des bacheliers et des docteurs, mais nos meilleurs ingénieurs, nos officiers les plus braves et les plus capables. Mais en Chine les examens portaient à la fois sur toutes les branches de savoir nécessaires au gouvernement des hommes, religion, histoire, littérature, art de l'ingénieur, l'art militaire seul excepté, et les élus de ces examens, en recevant les insignes de bacheliers, de licenciés et de docteurs, recevaient le droit de monter de degré en degré jusqu'aux plus hautes fonctions de l'état, prix réservé exclusivement à la supériorité de la capacité et du savoir. Chez un peuple ami de la paix, ce système, loyalement mis en pratique, a dû assurer à la Chine le bienfait d'un gouvernement sage et régu-

lier, et il explique jusqu'à un certain point la longue prospérité du Céleste-Empire. Il y avait en effet, à côté du pouvoir absolu, quelque chose de profondément démocratique, il y avait un éclatant hommage rendu à l'égalité humaine, dans une institution qui permettait au fils du plus pauvre paysan de prétendre, par le seul secours de son intelligence, aux plus hautes dignités de l'empire. Aussi voyait-on les familles, les voisins même se cotiser en faveur d'un enfant qui manifestait d'heureuses dispositions, afin de lui procurer une éducation dont le résultat pouvait couvrir d'honneur ses parens et le lieu de sa naissance. L'enfant allait grossir cette classe de lettrés dans laquelle le gouvernement puisait, par un concours public et ouvert à tous, les agens de son autorité. Une fois admis dans la hiérarchie administrative, on montait de grade en grade jusqu'au faîte de l'édifice social, et on parvenait à siéger dans ces comités de Péking, véritables maîtres de l'empire, dont l'influence sur l'empereur est toute puissante. Ainsi point de droit héréditaire. Au-dessus de la masse nationale, où tous sont égaux, l'aristocratie de l'intelligence accessible à tous, dépositaire de tous les pouvoirs, essentiellement viagère, et n'excitant aucune de ces jalousies qui, dans nos sociétés européennes, ont enfanté de si fréquentes et si grandes commotions.

Mais après l'invasion tartare tout a changé; la force a commencé à se substituer au droit; les nouveau-venus ont réclamé pour eux la moitié des emplois publics, au seul titre de nation conquérante, et cette première atteinte une fois portée au principe salutaire du concours public, le jour a dû arriver, et il est arrivé, où la sincérité des examens a disparu, où il n'est resté debout que leur appareil pédantesque, où la nation a été gouvernée par d'autres hommes que les plus sages et les plus capables.

Quant au troisième principe de la constitution chinoise, à ce droit concédé au peuple de déposer un souverain inappliqué ou vicieux, ce ne pouvait être qu'une garantie cherchée pour des cas nécessairement assez rares. Le trône en effet ne passe point par droit héréditaire du père au fils; il suffit que le souverain sorte des rangs de la famille impériale, et quel que soit du reste le fastueux appareil de son despotisme, il est tellement entouré, circonvenu, qu'il est plus près d'être un instrument qu'un maître absolu. Toutefois, pour le cas toujours possible de l'exercice abusif d'un pouvoir sans contrôle, les Chinois, gens prévoyans, ont voulu sans doute justifier d'avance par un principe écrit et les résistances ouvertes que ce pouvoir soulève et les secrètes révolutions de palais, que dans leur respectueux et prudent langage ils abritent sous la volonté du ciel.

Mais il est inutile de remonter à ces principes plus ou moins sages,

plus ou moins fidèlement pratiqués, pour expliquer la décadence de l'empire chinois; prenons-la pour un fait patent, manifeste, et qui frappe les yeux comme la lumière. Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui une immense corruption déborde sur tout l'empire, c'est que la détresse financière y est extrême, et que l'argent y devient chaque jour plus rare; c'est que les sociétés secrètes, de tout temps redoutables au pouvoir, y ont acquis une puissance d'organisation plus que jamais menaçante; c'est qu'enfin depuis quatre ans une insurrection qui n'a pu être vaincue tient en échec les forces impériales et siége en souveraine à Nanking, la seconde des capitales de la Chine.

Il y a sans doute bien peu de nos lecteurs à qui nous ayons quelque chose à apprendre en leur parlant de la corruption qui existe chez les Chinois. Chacun sait à quels excès de sensualisme grossier et de dépravation intellectuelle ils se laissent aller, héritage séculaire de l'incrédulité religieuse dans les classes supérieures et de la plus abjecte idolâtrie dans les classes populaires. Ce sont là des plaies honteuses, mais avec lesquelles on a vu souvent des empires prolonger leur existence pendant des siècles. Je n'entends parler ici que de cette corruption administrative, judiciaire, gouvernementale, comme on l'appelle, portée aux derniers excès, selon le témoignage unanime des contemporains.

J'en pourrais citer avec eux de plus nombreux exemples; un ou deux me suffiront. Je disais tout à l'heure comment c'est une des traditions les plus anciennes et les plus vénérées de l'empire, et l'un des fondemens mêmes de sa constitution, de ne confier les fonctions publiques qu'aux plus dignes, et comment la solennelle épreuve des examens a été instituée pour justifier de la capacité de ceux qui concourent à cette carrière. Eh bien! voilà qu'aujourd'hui, tout en conservant la forme, devenue illusoire, des examens, ces fonctions, prix de l'intelligence et du travail, sont vendues avec une scandaleuse publicité. Il y a le marché aux emplois; les besoins du trésor épuisé le commandent. Comprend-on à quel point l'organisation sociale se trouve altérée par ce trafic, et quels bouleversemens il prépare!

Autre témoignage de cette même corruption. Par respect pour l'un de ces principes de morale fastueusement inscrits au frontispice de la législation chinoise, la culture du pavot et le commerce de l'opium sont formellement interdits. Le fils du ciel, le père des peuples, dans sa sollicitude pour la grande famille confiée à ses soins, ne veut pas lui permettre l'usage de ce poison si dangereux et si recherché! La loi donc proscrit l'opium; mais il n'y a pas un point des immenses côtes du Céleste-Empire où l'opium ne soit l'objet d'une contrebande que rien ne gêne, que les mandarins au contraire encouragent, parce

qu'elle les enrichit. Ainsi la contrebande se joue avec effronterie d'une des menaces les plus solennelles de l'autorité souveraine, et pousse les peuples à l'abrutissement, dont la loi a voulu les préserver. Ajoutons que, par une juste rétribution de la Providence, cette prodigieuse consommation de l'opium devient aujourd'hui, par l'exportation des métaux précieux qu'elle occasionne, une des causes de la ruine financière de l'empire.

Tout d'ailleurs contribue à cette ruine. Ainsi les monopoles que le gouvernement s'est réservés ne lui rendent plus qu'un revenu insignifiant. S'il en est un dont les produits semblent ne devoir jamais se tarir, c'est assurément celui du sel, denrée de première nécessité et toujours assurée d'un bon débit au milieu des innombrables populations de la Chine. Eh bien! ce monopole même est un de ceux que l'on ne sait plus à qui affermer. Il a fallu que l'empereur imposât d'office la ferme du sel à des négocians enrichis dont il convoitait la dépouille, à peu près comme en d'autres pays on concède à une compagnie de chemin de fer qui prospère la faveur d'un embranchement onéreux. Or ce don n'est rien moins que la ruine du malheureux négociant à qui on l'inflige : en même temps qu'il doit satisfaire aux exigences impitoyables du fisc, il doit solder les mandarins locaux chargés de la police, sans le secours desquels il n'y a point de monopole, et ceux-ci, après l'avoir rançonné, reçoivent d'une autre main pour le laisser dépouiller. Entre mille preuves de la pénurie du trésor impérial, en apporterai-je une autre, et des plus frappantes? On l'a vu, en ces derniers temps, hors d'état de fournir les fonds nécessaires aux travaux publics de première nécessité. Le Grand-Canal était à sec. Le Fleuve-Jaune, le fléau de la Chine, cette Durance gigantesque, avait rompu ses digues et inondé d'immenses étendues de pays riche et cultivé. Rien de tout cela ne se réparait, et pourtant les populations mécontentes étaient bien autrement surchargées d'impôts qu'à l'époque, encore peu éloignée, où les travaux hydrauliques, juste sujet d'orgueil pour la Chine, s'exécutaient partout avec tant de soin, d'intelligence et de splendeur.

C'est que depuis que les mandarins paient deniers comptans leurs emplois, ils se remboursent en faisant entrer dans les coffres de l'empire le moins qu'ils peuvent de l'argent qu'ils recueillent. Tout leur est bon pour s'enrichir. La justice surtout est entre leurs mains une source d'odieux profits. Aussi l'autorité est-elle partout avilie, et les fonctions publiques, auxquelles s'attachait naguère une considération si haute, ne sont-elles plus que l'objet du mépris et de la haine. Naguère les mandarins étaient l'élite de la nation chinoise; portés au rang qu'ils occupaient par un concours libre et public, entourés de l'estime générale et d'une sorte de prestige populaire, ils n'a-

vaient qu'à faire entendre leur parole grave et sage pour obtenir une respectueuse obéissance. Aujourd'hui le moindre lettré se regarde comme moralement supérieur à ces hommes sortis on ne sait d'où, et acquéreurs de fonctions qu'ils étaient indignes de remplir. Malgré le caractère dont ils sont revêtus, leur parole est sans force et sans influence, et lorsqu'ils veulent pratiquer leurs exactions, on leur résiste. De là un fait étrange, un nouveau trait qui caractérise tristement cette période de décadence où la Chine est entrée. N'ayant pas de force publique à leurs ordres dans un pays où jusqu'à présent le gouvernement par la violence a été considéré comme un déshonneur, ces indignes magistrats ont employé un de ces expédiens détestables auxquels la tyrannie aux abois a seule recours. On les a vus armer et prendre à leur solde les oisifs, les débauchés, tout le rebut de la population des villes, et leur faire ainsi contracter des habitudes de rapine et de violence dont ils n'ont pas tardé à devenir eux-mêmes les premières victimes.

Les sociétés secrètes enfin ont apporté à l'œuvre de destruction leur contingent de dissolvante et infatigable activité. L'origine de ces sociétés remonte à la conquête tartare, conquête qui a froissé tous les instincts des Chinois. On sait comment elle s'accomplit. C'était en 1644. Une insurrection avait éclaté et menaçait l'empereur dans Péking même. Celui-ci, désespérant trop tôt de sa cause, immole sa fille de sa propre main et se tue. Au même moment, un général fidèle amenait à son secours les tribus mantchoues, qui, bien montées et aguerries, balayèrent l'insurrection devant elles; mais au milieu du désordre, trouvant le trône vacant, les Tartares d'alliés devinrent conquérans. A l'exception de l'île de Formose qui se défendit longtemps, la résistance des Chinois fut à peu près nulle, mais le patriotisme humilié continua à protester sourdement, et de nombreuses sociétés secrètes, toutes dirigées contre la domination tartare, se formèrent et se sont perpétuées jusqu'à nos jours, favorisées par ce goût inné des Chinois pour l'association, qui, appliqué aux arts pacifiques, en fait les premiers commerçans du monde. La plus importante de ces sociétés, celle de la Triade, comprenait de nombreux adeptes, surtout dans les provinces méridionales de l'empire. Ces adeptes, comme dans toutes les associations de ce genre, se promettaient avant tout un secret inviolable, puis aide et secours mutuel, et les engagemens qu'ils avaient ainsi contractés, en rompant ou en affaiblissant leurs liens de famille, en faisaient les soldats naturels des insurrections futures.

Le bon gouvernement des premiers empereurs tartares ne fournit à ces sociétés l'occasion de trahir le secret de leur existence que par quelques actes isolés d'un obscur brigandage; mais lorsque toutes

les causes que nous avons énumérées commencèrent à se faire sentir, il fut facile de prévoir le rôle qu'elles allaient être appelées à jouer. La guerre avec les Anglais en 1840 vint ajouter un nouveau grief à tous ceux que les patriotes conservaient contre la race tartare. Les Chinois se croient supérieurs à tous les autres habitans de la terre. L'immensité de leur empire, de l'empire du milieu, quand on l'oppose aux dimensions modestes que les autres états occupent sur la carte, les longues traditions de leur histoire, leur civilisation raffinée, et qui sur tant de points a devancé la nôtre, tout contribue à augmenter leur orgueilleuse confiance. A leurs yeux, le fils du ciel est bien l'empereur universel, à qui tous les autres empires doivent hommage. La cour de Péking s'efforce d'entretenir cette opinion, qui grandit l'empereur et consolide son pouvoir en le mettant au-dessus de tout ce qui est terrestre, et pour cela elle n'a rien imaginé de mieux que de s'isoler du reste du monde et d'isoler tout l'empire avec elle. De là les édits qui interdisent aux Chinois de quitter leur pays sous peine de mort, édits qui subsistent toujours, quoique bien peu observés aujourd'hui. De là aussi les entraves apportées au trafic étranger, la jalousie avec laquelle les navires européens ont toujours été écartés, malgré le goût naturel aux Chinois pour le commerce et leur connaissance parfaite des avantages qu'ils pourraient en retirer.

Mais cet isolement ne pouvait pas durer toujours. On ne peut plus de nos jours, avec la connaissance exacte que nous avons de notre globe, quand la vapeur a tellement diminué les distances, mettre en quarantaine matérielle et morale une nation de trois cent cinquante millions d'âmes. Aussi avons-nous vu du côté de terre l'empire chinois enveloppé et menacé peu à peu par la puissance russe, tandis que les Anglais, sur toute l'étendue du littoral, ont remporté sur les armées et les flottes impériales de faciles victoires. Rien n'a plus contribué que cette guerre à irriter le vieux patriotisme chinois. On ne pardonne pas aux Tartares leurs honteuses défaites, toutes ces villes prises avec tant de promptitude et de facilité, ce traité imposé sous les murs de Nanking et si vite accepté, ce traité par lequel le fils du ciel s'est abaissé jusqu'à payer tribut aux barbares. La nouvelle s'en est rapidement propagée dans tout l'empire, portée jusqu'aux extrémités les plus reculées par les bateliers du Yang-tze-kiang et du Grand-Canal, témoins oculaires de ces événemens, et le prestige impérial en a été singulièrement affaibli.

A toutes ces causes réunies, misère, corruption de l'autorité, amoindrissement du gouvernement, vint s'en joindre encore une autre : le vieil empereur mourut. Or en Chine le changement de règne est presque toujours une époque d'agitation et de trouble.

Tout était prêt pour une insurrection, il ne fallait plus qu'un mot d'ordre et un homme; ils se présentèrent bientôt.

L'homme s'appelle Hung-tze-tzuen; l'idée, c'est une réforme religieuse, bientôt transformée en révolution politique.

Qu'on nous permette de donner quelques détails sur cet événement, qui, au milieu de tous ceux dont l'Europe a été agitée dans ces dernières années, a passé preque complétement inaperçu.

Un des faits les plus caractéristiques de la situation actuelle de la Chine est que le chef de cette vaste insurrection ne soit autre qu'un bachelier refusé.

Hung-tze-tzuen est né en 1813 dans le voisinage de Canton. Son père était cultivateur. Comme il témoignait du goût pour l'étude, ses parens se cotisèrent, selon l'usage, pour l'envoyer à l'école, où il resta jusqu'à l'âge de seize ans. On l'employa alors à la garde du bétail; mais il se dégoûta bien vite de cet humble métier, et devint maître d'école de son village. Désirant parcourir la carrière des lettrés, il passa avec succès ses premiers examens dans la ville de son district, et se rendit plusieurs fois à Canton, chef-lieu de la province, afin de s'y préparer à prendre le grade de bachelier. Il lui arriva (on croit que ce fut en 1833) d'entendre en cette ville un missionnaire européen qui prêchait dans la rue. Au même temps, un de ses compatriotes, converti au protestantisme, lui mit entre les mains quelques livres religieux écrits en langue chinoise, et contenant des chapitres de l'Ancien et du Nouveau-Testament, mêlés de réflexions. Il se contenta alors de parcourir ces livres, et les plaça dans sa bibliothèque. Ce fut en 1839 qu'il essuya un échec définitif dans l'épreuve du baccalauréat : il en tomba malade, et eut une série de rêves et de visions qui le firent regarder comme fou par ses amis.

Il venait d'assister aux graves événemens de Canton et à la guerre de l'opium, lorsqu'en 1843 il retourna aux livres qu'il n'avait fait que parcourir, et se mit avec un de ses amis à les étudier. Cette étude exalte son imagination : les lambeaux du christianisme offerts à ses regards lui apparaissent comme la doctrine de vérité, et lui apportent la clé de ses visions mystérieuses; il demeure convaincu que son âme a été appelée au ciel auprès de Dieu le père, de qui il a reçu la mission de réformer la religion des Chinois et de remplacer le culte des idoles par celui du vrai Dieu. Les mouvemens d'Hung-tze-tzuen deviennent assez confus jusqu'en 1847, où on le voit suivre à Canton les instructions de M. Roberts, missionnaire américain. Le spectacle lui est alors donné d'une expédition anglaise remontant la rivière pour obtenir réparation d'une clause violée du traité, et il assiste en même temps à une levée en masse de toute la

province pour repousser l'agression des barbares. M. Meadows, dont le curieux ouvrage nous fournit tous ces détails, ne doute point que le mouvement si aisément imprimé à cette immense population n'ait donné au visionnaire l'idée de ce qu'il pouvait entreprendre. L'apostolat de Hung-tze-tzuen commence. Il s'est retiré dans la province de Kouang-sé, la plus méridionale de l'empire, et là il réunit autour de lui un nombre assez faible d'abord de sectaires, qui ont pris le nom d'*adorateurs de Dieu*. La doctrine qu'il leur prêche est celle des livres chrétiens qui ont été mis entre ses mains, et qu'il interprète à sa manière. Il se croit assez fort pour tenter avec ses adeptes une sorte de croisade contre les idoles. Bientôt se joignent à lui deux nouveaux illuminés, qui eux aussi prétendent, dans leurs convulsions nerveuses, recevoir du ciel des révélations. Yang et Seaou, plus connus dans la suite sous les noms de princes de l'est et de l'ouest, entendent partager avec Hung-tze-tzuen la direction de la progagande, jusqu'alors purement religieuse; mais Hung-tze-tzuen, par la supériorité de son intelligence et de son éducation, par l'enthousiasme vrai ou faux dont il paraît inspiré, reste le chef de la révolution qui se prépare : il prend le titre de second fils de Dieu, qui lui a accordé la faveur d'une entrevue spirituelle. Les princes de l'est et de l'ouest se contentent de proclamer, l'un que Dieu le père, lorsqu'il vient sur la terre, parle par sa bouche, l'autre que c'est lui qui est l'interprète du Seigneur Jésus. Les soins de la politique semblent être le partage plus spécial de ces deux prophètes inférieurs.

La province de Kouang-sé était habitée par diverses couches de population que le temps avait superposées les unes aux autres. Il y avait d'abord la race indigène, demeurée toujours à peu près indépendante dans ses montagnes; puis, à diverses reprises, s'étaient accomplies des immigrations de Chinois du nord, et en dernier lieu étaient venus du littoral de la province de Canton des milliers de nouveaux habitans, faisant partie de ce qu'il y a de plus remuant et de plus entreprenant dans la nation chinoise. Ce fut parmi ceux-ci que la secte des *adorateurs de Dieu* trouva ses premiers adeptes. Ses progrès étaient encore assez obscurs, lorsqu'une querelle de village, née à l'occasion d'une fille à marier, vint soudainement accroître sa force et son importance. Les Chinois cantonnais, dans cette querelle, appelèrent à leur secours les *adorateurs de Dieu* dispersés dans les villages voisins; ceux-ci répondirent à leur appel, et d'une victoire gagnée en commun sortit bien vite la fraternité religieuse.

Jusque-là les mandarins avaient assisté d'un œil indifférent à la propagation de la nouvelle doctrine; mais lorsqu'ils virent des fa-

milles entières quitter leurs demeures pour aller se ranger sous des chefs qui s'arrogeaient l'autorité temporelle en même temps que la spirituelle, ils comprirent le péril. L'ordre est donné d'arrêter Hung-tze-tzuen; mais les exécuteurs de cet ordre sont repoussés par la force, et l'insurrection (car à partir de ce moment on ne peut lui donner d'autre nom) voit de tous côtés ses rangs se grossir. Elle se recrute avant tout dans les sociétés secrètes, qui se sont formées il y a deux cents ans pour repousser le joug des Tartares, et qui depuis lors, avec une persévérance infatigable, ont perpétué de génération en génération leur existence; ce sont ensuite les équipages d'une de ces flottes de hardis pirates auxquels le gouvernement impérial laisse infester la mer pour en délivrer la terre, et qui, échappés à la destruction de leurs navires coulés ou pris par les Anglais, viennent apporter à l'insurrection leur audace, que rien ne fait reculer; ce sont enfin ces mécontens de toute classe que fait le despotisme par ses caprices et ses violences, et qui, invisibles aux jours où les choses vont bien pour lui, semblent sortir par milliers de dessous terre quand l'occasion leur est fournie d'exercer contre lui leur haine et leur vengeance. Quoi qu'il en soit, une armée de quinze mille combattans se trouva rassemblée alors autour des *princes du ciel,* mystique et pompeuse dénomination que s'étaient attribuée les nouveaux apôtres.

Du mois de novembre 1850 au mois de mars 1853, l'armée insurgée a eu à lutter contre toutes les forces de l'empire; ce n'ont été que marches et contre-marches, villes prises et reprises, édits sur édits publiés par la cour de Péking pour dégrader de hauts dignitaires peu fidèles ou peu capables, bulletins magnifiques de victoires ressemblant fort à des défaites, et pour dernier résultat les princes du ciel arrivant sous les murs de Nanking à la tête de quatre-vingt mille hommes. Cette grande cité, la seconde de l'empire, fut forcée de les recevoir dans ses murs, et ils y signalèrent leur entrée en massacrant de sang-froid vingt mille Tartares qui n'avaient pas su la défendre : revanche atroce du patriotisme chinois contre la race étrangère! Cependant la prise de Nanking rendait les insurgés maîtres du Yang-tze-kiang, le fils de la mer, ce fleuve immense qui, descendu des montagnes du Thibet et navigable dans la plus grande partie de son cours, traverse la Chine de part en part, fournissant la voie d'un commerce prodigieux. En même temps ils tenaient en leur pouvoir le Grand-Canal, par lequel toutes les denrées du midi, et en particulier les grains et le sel, double objet du monopole impérial, remontent dans les provinces septentrionales de l'empire. Et il faut ajouter qu'ils avaient parcouru la moitié de la route qui sépare Péking du berceau de l'insurrection.

J'ai dit tout à l'heure comment ils comptaient dans leurs rangs grand nombre d'hommes appartenant à la population amphibie de la Chine du sud, la plupart familiarisés avec le métier de pirates. Ces hommes ne tardèrent pas à organiser de puissantes flottes, qui, remontant le fleuve et ses affluens, étendirent au loin la domination des princes du ciel, et qui, en même temps qu'elles approvisionnaient l'armée, préparaient les ressources nécessaires à la grande marche que les insurgés méditaient sur Péking, dans le dessein avoué de renverser la dynastie impériale. Maîtres des cours d'eau, ils étaient maîtres du pays, et du haut de leur citadelle de Nanking ils rayonnaient à l'entour dans toutes les directions, interceptant et les corps de troupes qui essayaient de se rassembler contre eux et les ordres que l'empereur envoyait aux provinces du sud, et qu'il fut bientôt réduit à expédier par mer. Qu'allait-il arriver s'ils devenaient aussi maîtres de la mer? C'était la grande crainte des mandarins. Aussi les vit-on réunir tous leurs efforts pour fermer l'embouchure du Yang-tze-kiang. Et comme leur marine nationale leur inspirait assez peu de confiance, ils eurent l'idée de recourir à des navires et à des bras européens. Il y avait là un éclatant aveu de leur position désespérée. Seulement c'eût été trop s'abaisser que d'invoquer ouvertement les secours des barbares, et le gouvernement impérial crut sauver sa dignité en proposant aux agens anglais de lui louer les navires de la station, les bateaux à vapeur surtout, dont il se promettait la plus efficace assistance. Au défaut de ces navires, qui lui furent refusés, les mandarins allèrent chercher à Macao quelques lorchas portugaises, auxquelles ils joignirent un certain nombre de navires de commerce armés en guerre par des aventuriers anglais, américains et autres. Il ne paraît pas que cette flottille, avec ses étranges élémens, ait été d'un grand service au Céleste-Empire. Si les insurgés n'allèrent pas se mesurer avec elle, je ne crois pas que ç'ait été par suite de la crainte qu'elle leur inspirait; c'est plutôt, à ce qu'il me semble, afin d'éviter le péril qu'il pouvait y avoir pour eux à se rencontrer sur le littoral ou sur mer avec le commerce et les marines européennes.

Il y avait un grand intérêt pour les représentans des puissances étrangères à se rendre à Nanking, pour juger par eux-mêmes du caractère et de la force de cette redoutable insurrection, pour voir de leurs propres yeux cette Chine nouvelle, avec laquelle bientôt peut-être on aurait à établir des relations tout autres que celles qu'on avait entretenues avec le vieil empire; mais l'accueil fait à la diplomatie européenne n'eut rien d'encourageant. On trouva une politesse extrême, mais pleine de circonspection et de réserve, le soin le plus attentif à éviter toute cause de conflit, mais le refus con-

stant d'entrer en rapport avec qui ne reconnaîtrait pas dès l'abord la prééminence des princes du ciel sur toutes les puissances de la terre. L'orgueil était le même dans ces chefs insurgés, dont le triomphe était encore incertain, que dans le despote aux abois qui tremblait à Péking sur son trône. Ils ne voulaient rien devoir aux barbares, de peur de heurter le sentiment national et d'affaiblir le prestige de leur autorité naissante, à l'heure même où ils venaient bouleverser la religion, et avec elle toutes les institutions de leur pays!

Quelle était cette religion nouvelle destinée à remplacer les superstitions de la Chine idolâtre? Ce fut un objet curieux d'étude pour les Européens admis à converser à Nanking avec les *adorateurs de Dieu*. Malheureusement les notions qu'il leur a été donné de recueillir sur ce grand fait sont évidemment incomplètes et confuses, si toutefois il n'est plus vrai de dire que c'est le nouveau culte lui-même qui n'est qu'un emprunt incomplet et confus fait au christianisme. Le renversement des idoles paraît être l'acte religieux par excellence des nouveaux sectaires. Partout elles sont tombées sous leurs coups; puis ils ont proclamé un seul Dieu, Dieu le père, celui dont ils se disent les adorateurs. Appropriant grossièrement aux besoins de leur cause le dogme mystérieux et sublime de la Trinité, ils ont donné à Jésus-Christ Hung-tze-tzuen pour frère, et fait du prince de l'est le Saint-Esprit. Ces traits suffisent pour indiquer de quelle façon ils entendent le christianisme. La morale leur en est-elle mieux connue que le dogme? M. Meadows, qui était l'interprète de la mission anglaise à Nanking, raconte à ce sujet une anecdote assez curieuse. Au milieu d'une conversation froide et embarrassée qu'il avait avec l'un des princes du ciel, l'idée vint à celui-ci de lui demander s'il connaissait les règles divines. « Ne sont-elles pas au nombre de dix? répondit M. Meadows. — Certainement, répliqua avec empressement son interlocuteur. » M. Meadows ayant alors commencé à réciter les commandemens de Dieu, « — les mêmes que nous! s'écria avec joie le prince du ciel en l'interrompant; les adorateurs d'un seul Dieu sont tous frères. »

La curiosité des visiteurs européens ne se borna pas à s'enquérir des idées au nom desquelles s'accomplissait la révolution tentée par les insurgés; ils voulurent aussi connaître leurs ressources et leur organisation militaires. Ici encore ils trouvèrent dans la pratique une assez étrange manière d'entendre le christianisme. — Attendu que toute chose au monde appartient à Dieu et à ses envoyés, les princes du ciel mettaient la main sans scrupule sur tout ce qui pouvait leur servir à conduire la guerre. Des hommes valides qu'ils rencontraient, ils faisaient partout des soldats, et de leurs familles des

otages (1). On comprend que ce moyen de recrutement ait bien vite grossi leur armée, qui est partagée régulièrement en plusieurs corps, chacun de treize mille hommes, mais subdivisés à l'infini, et ne portant pas dans leur manière de combattre l'ordre qui préside à leur organisation hiérarchique. En visitant leurs campemens à Nanking et autour de la ville, on les trouva en général mal armés, n'ayant pour la plupart que des sabres et des piques, peu de fusils et presque tous à mèches, avec de petits canons portés à bras. Cependant au siége de Shangaï on put remarquer que l'armement des troupes était meilleur : les fusils à deux coups et les *revolvers* même n'étaient pas rares aux mains des insurgés. Leur meilleure artillerie, comme chez les Chinois en général, était celle de leurs jonques, dont plusieurs portaient des pièces d'un assez fort calibre.

Mais la possession de Nanking n'était pas le terme où tendait l'ambition des vainqueurs *aux cheveux longs ;* les insurgés ont adopté cette mode pour protester contre le caprice tyrannique des Tartares, qui, lors de la conquête, firent aux Chinois une loi de se raser. Ils n'attendaient que le moment de se porter sur Péking, pour y renverser la dynastie régnante. L'armée qui s'ébranla pour cette audacieuse expédition marcha d'abord de succès en succès, en dépit de tous les obstacles, et arriva jusqu'à Tsin-hae, à trente lieues seulement de la grande capitale du nord; mais là elle trouva devant elle la cavalerie mantchoue et les hordes nomades de la Mongolie, que l'empereur aux abois avait appelées de leurs déserts, comme sa dernière espérance. Les insurgés, au milieu des plaines de Petcheli, se trouvèrent impuissans contre cette cavalerie exercée, et, après un séjour de trois mois à Tsin-hae, ils opérèrent en février 1854 leur retraite sur Nanking. L'empereur était sauvé : la cavalerie tartare, par qui sa race fut portée sur le trône en 1644, venait de l'y maintenir. Cependant ce moyen extrême de salut ne témoigne-t-il pas pour l'empire chinois d'un extrême danger? Et en présence de ce qu'ont pu faire, pour couvrir Péking, quelques milliers de Tartares, ne peut-on se demander ce qui arrivera, si jamais la formidable puissance qui touche aux frontières de la Chine, qui tient sous ses lois des hordes si nombreuses de cette rapide cavalerie, conçoit la pensée de les lancer jusque sous les murs de la ville impériale pour y accomplir, sur ce point du globe, les projets de sa vaste ambition?

(1) Ces familles furent d'abord traitées avec de grands égards, et on leur assigna à Nanking un quartier spécial, où nul ne pouvait pénétrer sous peine de mort; mais cette protection ne tarda pas à leur être retirée, et l'un de nos missionnaires raconte que, dans l'hiver de 1855, la ville de Nanking fut subitement assourdie par un bruit infernal de pétards et de tamtams, annonçant le mariage d'un grand nombre de soldats insurgés avec des femmes ou des filles dont les maris ou les pères avaient péri sans doute pendant la guerre. Plusieurs centaines de ces malheureuses aimèrent mieux se donner la mort que de consentir à ces noces sauvages.

Ce péril, nous le croyons, est éloigné encore. Cependant il est impossible de ne pas reconnaître que l'insurrection dont nous venons d'esquisser l'histoire, par son étendue, par sa durée et surtout par son caractère, prépare quelque chose de nouveau pour l'avenir de la Chine. Bien d'autres insurrections, et de victorieuses même, ont éclaté avant celle-là dans le Céleste-Empire; mais c'était uniquement contre le pouvoir et ses dépositaires qu'elles étaient dirigées, elles n'avaient point pour mobile des idées, et des idées surtout venues de l'Europe : car enfin, malgré tout le grossier mélange par lequel les princes du ciel ont défiguré les dogmes qu'ils ont empruntés au christianisme, malgré l'étrange manière dont ils ont adapté sa morale à leur politique de subversion et de conquête, il n'en reste pas moins vrai que l'unité de Dieu, que la divinité du Christ, que les préceptes du décalogue ont été proclamés par eux et comme inscrits sur leurs bannières, et que ces principes d'une religion nouvelle ont parcouru triomphalement la Chine au milieu des idoles renversées, depuis l'extrémité méridionale du Kouang-sé jusqu'aux environs de Péking. Dans ces doctrines ainsi prêchées par la voix de l'émeute, les populations chinoises ont-elles reconnu quelque chose de la religion divine obscurément et fidèlement pratiquée sur divers points de l'empire et confessée par nos missionnaires, qu'elles ont vus si souvent souffrir et mourir pour elle? L'apostolat mensonger de Hung-tze-tzuen aura-t-il pour effet d'ouvrir une route plus large à ces héros de la charité, pour répandre les véritables enseignemens de l'Évangile? Il serait aussi téméraire de le nier que de l'affirmer, comme aussi il n'est peut-être pas défendu de croire que l'ébranlement violent donné à l'empire par cette dernière insurrection, que l'immense anarchie qui en a été la suite pourraient bien préparer les Chinois à recevoir, avec la civilisation étrangère, des lois plus douces et plus équitables.

Achevons en deux mots ce qu'il nous reste à dire de la situation actuelle des insurgés. Après avoir échoué dans leur marche sur Péking, ils se retirèrent sur le Yang-tze-kiang, et depuis lors ils s'y sont toujours maintenus. Hung-tze-tzuen occupe toujours Nanking, entouré de forces considérables et opposant son gouvernement à celui de l'empereur. En arrière du Yang-tze-kiang, le pays est dans le désordre et la confusion : les troupes impériales sont rentrées en possession du littoral, elles ont repris Amoy et Shanghaï (1), et Canton, où le voisinage des Anglais et la turbulence de la population les forcent d'entretenir une garnison nombreuse, n'est jamais sorti

(1) On n'a pas oublié qu'au siége de cette ville les troupes impériales furent puissamment aidées par les équipages des bâtimens de guerre français *la Jeanne d'Arc* et *le Colbert*, engagés dans la lutte à la suite de circonstances qu'il serait trop long de rapporter.

de leurs mains; mais autour de Canton, dans ces provinces toujours les moins soumises de l'empire, l'insurrection soutient contre les mandarins une lutte continuelle, et l'on n'entend parler que des châtimens effroyables ordonnés contre les rebelles, ou ceux qui sont censés l'être, par les dépositaires de l'autorité impériale. Ces châtimens ne sont rien moins que des massacres, dans lesquels innocens et coupables sont confondus, quelquefois à dessein par cupidité et par vengeance, quelquefois par simple insouciance.

Les pauvres Chinois catholiques ne pouvaient manquer d'être enveloppés dans ces sanglantes exécutions. Le nom du Christ, invoqué n'importe à quel titre par les insurgés, devait être un grief contre ses serviteurs les plus inoffensifs et les plus paisibles. C'était en outre dans les sociétés secrètes, ainsi que nous l'avons dit, que s'était recrutée principalement l'insurrection, et aux yeux d'un pouvoir aussi ombrageux que peu clairvoyant, il était assez naturel que les petites chrétientés, forcées de se cacher afin d'échapper à la persécution, passassent pour des associations clandestines formées contre la sûreté de l'empire. Il faut se rappeler enfin que Hung-tze-tzuen, avant de jouer son rôle d'inspiré et de chef révolutionnaire, avait été le disciple des missionnaires protestans. C'en était assez pour que tout missionnaire européen, quel qu'il fût, devînt suspect de favoriser l'insurrection. On comprend que la justice des mandarins n'ait été ni assez consciencieuse, ni assez éclairée pour distinguer entre l'envoyé des sociétés bibliques, toujours soigneux d'exercer son ministère à portée des canons anglais comme à portée des biens de ce monde, et le missionnaire catholique, qui, sans autre protection que celle d'en haut, va chercher ses pauvres ouailles dispersées sur toute la surface de l'empire, pour leur porter les lumières et les consolations de la foi. Ce qui semble hors de doute, c'est qu'on doit attribuer à ces circonstances la mort de M. Chappedelaine, décapité au mois de février de l'année dernière au Kouang-sé, dans cette province qui fut, il y a six ans, le berceau de l'insurrection. Disons ici en passant que cette exécution est une infraction éclatante aux édits obtenus par M. de Lagrené en 1845, et qu'elle est un des motifs qui obligent aujourd'hui la France d'intervenir dans les événemens dont la Chine va être le théâtre.

On a voulu, dans cette première partie, rassembler les traits principaux qui peuvent faire connaître l'état présent de l'empire chinois. Depuis six ans, cet empire est agité par une insurrection, qui, arrêtée dans ses progrès, n'en reste pas moins menaçante et continue de siéger en maîtresse dans l'ancienne capitale des dynasties chinoises. Malgré l'étrange nouveauté de ses doctrines religieuses, malgré la témérité de ses doctrines politiques, suspectes de communisme et

alarmantes pour la propriété, cette insurrection ne paraît pas plus entamée dans sa force morale que dans sa force matérielle. Elle brave toutes les menaces du pouvoir impérial, qui, sans argent, réduit aux expédiens financiers les plus misérables, déconsidéré par l'atteinte profonde que la vente des emplois a portée à la constitution de l'empire, s'est trouvé jusqu'ici impuissant à la frapper de coups décisifs. Si la Chine en était encore aux temps où, isolée et inaccessible au reste du monde, elle a vu s'accomplir dans son sein tant d'autres révolutions, la crise actuelle durerait peu sans doute, et l'unité de l'empire ne tarderait guère à se rétablir sous le chef tartare qui occupe le trône, ou sous le chef national qui le lui dispute; mais l'isolement du vaste empire du milieu n'a plus aujourd'hui de réalité : chaque jour resserre le cercle qui se forme autour de lui. Ce ne sont pas seulement les Russes par terre et les Anglais par mer qui le pressent; ce n'est pas seulement l'activité du génie européen qui, avec les forces nouvelles dont il est armé, bat en brèche chaque jour les impuissantes barrières élevées autrefois pour l'arrêter; c'est la puissance de la civilisation, celle des idées, celle du christianisme, qui somme impérieusement la Chine de lui ouvrir ses portes et d'admettre ses peuples à ce partage commun de lumière et de bien-être dont ils ne doivent plus être déshérités. De là vient qu'il nous est impossible de ne pas lier dans notre pensée ce qui se passe au dedans de la Chine et ce qui va se passer au dehors, de là vient l'intérêt et, nous ne craignons pas de le dire, l'anxiété avec laquelle nous suivons des événemens qui doivent exercer une si profonde influence sur les destinées d'une société de trois cent cinquante millions d'âmes; mais pour bien apprécier ces événemens, et pour les prévoir peut-être, il est nécessaire d'examiner quels ont été jusqu'à ce jour les rapports de la Chine avec les Européens, et par quel enchaînement de circonstances ces rapports ont été conduits au point où nous les voyons aujourd'hui.

II.

Si le gouvernement chinois en avait eu le pouvoir, nul doute qu'il n'eût élevé entre lui et les barbares de mer une seconde grande muraille, destinée à s'opposer non-seulement aux invasions armées, mais aussi à l'entrée de toutes les idées, de toutes les connaissances venues de l'Occident. En effet, l'essence d'un gouvernement comme celui de la Chine est le mensonge; il doit donc craindre plus que toute chose la lumière de la vérité, il doit craindre tout ce qui peut venir du dehors pour dissiper les ténèbres au sein desquelles il tient les peuples enveloppés, les erreurs dont il les nourrit, les préjugés

serviles auxquels il les assujétit. En Chine, selon la doctrine politique, confirmée et appuyée par la doctrine religieuse, le mensonge n'a rien de déshonorant; le gouvernement ne se fait aucune faute de propager hardiment et presque consciencieusement ce qu'il y a de plus faux dès qu'il y trouve son avantage. Les fonctionnaires ne sont jamais punis pour avoir mal agi, mais pour n'avoir pas réussi: aussi, comptables seulement du succès envers l'autorité supérieure, ne se regardent-ils pas comme obligés envers elle à la vérité, et ne se font-ils aucun scrupule de la tromper, s'ils peuvent, à ce prix, éviter de passer pour malhabiles. De haut en bas et de bas en haut, ce n'est dans toute la hiérarchie administrative qu'un commerce de mensonge (1). Pendant des siècles, à ce qu'il paraît, la politique a cru trouver son compte à cette étrange manière de gouverner les hommes; mais dès qu'au lieu de se trouver en face d'une nation accoutumée à se payer de cette fausse et honteuse monnaie, on a eu à traiter avec des peuples chez qui la religion et les lois de l'honneur condamnent le mensonge, on s'est aperçu du péril que l'on courait, et les avertissemens de l'intérêt se sont joints à ceux de la conscience

(1) Qu'on nous permette de citer ici quelques passages du journal tenu, suivant l'usage chinois, par Pi-kwei, surintendant des finances à Canton, de ses conversations avec l'empereur en octobre 1849. Ce journal se trouve dans l'ouvrage de M. Meadows, lequel a connu Pi-kwei. On jugera par ces extraits des lumières de l'empereur et de la véracité de son mandarin.

« *L'empereur.* — Il paraît que les barbares ne peuvent plus se passer du commerce de Canton, c'est leur gagne-pain.

« *Réponse.* — Le peuple de Canton voit clairement qu'il en est ainsi.

« *L'empereur.* — La puissance des Anglais paraît-elle réduite?

« *Réponse.* — Oui... Ils n'ont plus que deux ou trois mille hommes à Hong-kong. La plupart des soldats verts (*rifles*) s'est dispersée faute d'argent,... et de plus un millier sont morts pendant les chaleurs.

« *L'empereur.* — Dans toutes les affaires de ce monde, la prospérité est suivie par le déclin.

« *Réponse.* — L'étoile divine de votre majesté est la cause du déclin des barbares.....

« *L'empereur.* — Pensez-vous, d'après l'apparence des choses, que les barbares anglais ou autres donneront encore de l'embarras?

« *Réponse.* — Non. Les Anglais n'ont rien gagné pour eux à la guerre. Quand ils se sont révoltés en 1841, ils n'étaient soutenus que par l'argent des autres nations qui voulaient élargir le trafic.

« *L'empereur.* — Il est évident que le trafic est la principale occupation de ces barbares.....

« *Réponse.* — Au fond, ils appartiennent à la classe des bêtes brutes, et il est impossible qu'ils aient le moindre but élevé.....

« *L'empereur.* — La Chine n'a pas besoin des soieries ni des cotonnades étrangères. Regardez! moi qui suis le plus grand des hommes, mes chemises sont faites de coton de Corée. Je ne me suis jamais servi de coton étranger.

« *Réponse.* — Les cotonnades étrangères ne sont bonnes à rien; elles n'ont pas de corps.

« *L'empereur.* — Et ne se lavent pas bien, » etc., etc.

pour redouter toutes les influences étrangères. Presque à la même époque, la religion et le commerce de l'Europe sont venus frapper aux portes de la Chine : contre l'une et l'autre, les mandarins songèrent à prendre leurs sûretés. Fidèles en apparence à leur grand principe de n'employer la force que lorsque les moyens *moraux* auraient été tous épuisés, ils voulurent essayer de tourner l'ennemi, de le dompter par la ruse avant d'en être réduits à le combattre en face. Ils commencèrent par établir une entière différence entre les marchands et les missionnaires. Ils n'ont jamais reproché à ceux-ci les projets d'envahissement et de profit matériel qu'ils affectent de redouter de la part des premiers. Leur haine n'a commencé contre nos prêtres que lorsqu'ils ont reconnu que la tolérance qu'ils leur accordaient était sans profit pour leur domination. Le secret de leur politique avait été d'abord de les admettre comme d'utiles instrumens de pouvoir, en même temps qu'ils repoussaient le commerce aussi loin que possible, et s'efforçaient de faire croire aux peuples que la crainte inspirée par la majesté redoutable du fils du ciel était la cause de cet éloignement. Nous allons suivre cette double politique dans ses développemens. Parlons d'abord des missionnaires, les premiers venus d'ailleurs dans le Céleste-Empire.

Il ne peut être ici question de l'aventureuse propagande tentée en Chine par des religieux franciscains au XIIIe siècle et de l'église chrétienne fondée alors à Péking par Jean de Corvin. Il faut prendre les missions catholiques à l'époque où, portées sur les vaisseaux portugais, elles commencèrent à Canton leur sainte carrière, dans les premières années du XVIe siècle : c'est là leur véritable origine. La nouvelle religion reçut alors un favorable accueil. Pendant deux cents ans, les missionnaires eurent des établissemens à Péking, le culte catholique fut autorisé dans tout l'empire, et rien ne fut épargné, aucune caresse ne fut négligée pour gagner ses ministres, les attacher aux institutions chinoises, comme on l'avait déjà tenté avec succès à l'égard des mahométans, et arriver ainsi à les soumettre; mais la religion chrétienne, si elle sait condescendre aux exigences légitimes des pouvoirs terrestres, porte en son sein un principe supérieur qui, tôt ou tard, doit contrarier les prétentions absolues du despotisme. Le moment vint où les missionnaires et les chrétiens de Chine se trouvèrent en désaccord avec l'autorité de l'empereur. Nous n'avons pas à raconter ici cette histoire : nous dirons seulement que depuis lors, c'est-à-dire depuis le XVIIIe siècle, une ère de persécutions sans relâche a commencé pour le christianisme. Elles n'ont pu abattre le courage de nos missionnaires, qui chaque année pénètrent en Chine et vont rejoindre les petites chrétientés disséminées sur la surface de l'empire; mais elles ont arrêté

la propagande religieuse en l'obligeant à se cacher. Forcés de revêtir les allures de proscrits et de criminels, nos missionnaires se sont vus dépouillés d'une grande partie de leur autorité sur des populations pauvres et peu éclairées qui ne comprennent pas toujours, et du premier coup, la sublimité du dogme de l'humilité chrétienne. Encore moins la lumière évangélique a-t-elle pu se répandre parmi les lettrés, livrés avant tout au culte de leurs intérêts, et peu soucieux d'échanger le matérialisme théorique et pratique qui leur rend la vie si commode contre une doctrine qui leur ferait perdre tous leurs emplois et appellerait toutes les colères du gouvernement sur leurs têtes. Il est donc vrai de dire que depuis cent cinquante ans le christianisme est en Chine tristement stationnaire; mais il ne meurt pas pour cela, et la foi se transmet dans des milliers de familles avec une fidélité héréditaire. C'est à conserver ce précieux germe, c'est à le faire fructifier que se dévoue chaque année une petite troupe d'apôtres partie des rivages de l'Europe, de la France surtout, pour braver des fatigues et des dangers de tous les jours, et endurer souvent les horreurs du martyre. Comme on aime à retrouver dans ces héros de la foi les vertus de nos soldats! Quel champ de bataille aussi que celui sur lequel ils combattent! quelle cause et quel drapeau! Nous ne pouvons croire que leur dévouement demeure stérile, et qu'il ne prépare pas en Chine de meilleurs jours et de plus grandes destinées au christianisme.

Mais les marchands avaient suivi les missionnaires sur les côtes du Céleste-Empire. Le commerce est insinuant, il offre des avantages matériels auxquels bien peu sont insensibles, les Chinois moins qu'aucun autre peuple. C'est ce que les mandarins comprirent à merveille. Contre les prêtres chrétiens inaccessibles à la séduction, on avait employé la terreur : on ne pouvait écarter le commerce par des supplices. Lui opposer de simples prohibitions, c'était appeler la contrebande; lui ouvrir la porte toute grande, c'était s'exposer à une sorte d'envahissement qu'on ne serait plus maître d'arrêter. On fit donc la part du feu. Le commerce européen dut être limité à la rivière de Canton. Le nombre des Chinois auxquels ce commerce serait permis fut déterminé, on le restreignit autant que possible : dans le principe même, on avait voulu faire du trafic avec les barbares le privilége d'un seul négociant; mais ces restrictions, qui ont duré jusqu'aux dernières années, n'étaient que la moindre partie de tout un système d'avanies et d'humiliations imaginé par les mandarins pour mettre les Européens si bas dans l'opinion des Chinois, que le mépris devînt contre eux à la longue une barrière plus puissante que les forts, les canons et les soldats de l'empereur. Il est curieux de voir avec quelle habile et infatigable persévérance cette

politique a été suivie pendant trois siècles, et quel succès elle a obtenu, servie comme elle l'était par les événemens, par l'ignorance où l'on était en Europe des affaires de la Chine, et surtout par les honteuses faiblesses des négocians européens, toujours prêts à faire bon marché de leur honneur, dans l'intérêt d'une aveugle cupidité.

On comprend difficilement aujourd'hui que durant ces trois siècles l'Europe se soit ainsi abaissée devant la Chine, et qu'elle ait patiemment courbé la tête sous les avanies calculées et les fantaisies insultantes des mandarins; mais en se représentant ce spectacle journalier de nos humiliations en face d'une nation qui avait quelque droit de s'estimer elle-même, on en arrive aisément à s'expliquer le dédain profond dont elle s'est prise pour nous et le sentiment exagéré qu'elle a conçu de sa supériorité. Ce sentiment fait encore aujourd'hui le fond du caractère des Chinois dans leurs rapports avec les Européens partout où les circonstances ne leur ont pas fait ressentir le poids de nos armes.

Il est nécessaire de récapituler rapidement les circonstances successives qui ont amené ces rapports au point où ils en sont maintenant. Il faudra entrer dans des détails bien arides : ici, ni batailles, ni traités, ni provinces prises et reprises, aucun de ces grands événemens sur lesquels se fonde l'opinion qu'entretiennent les unes des autres les nations civilisées. La Chine n'a communiqué avec ces nations que par la porte de Canton, comme à travers le guichet d'un lazaret. Les opinions des Chinois, leur politique à notre égard, leurs préjugés contre nous, se sont formés par l'action lente et journalière des faits minutieux qui s'accomplissaient en face de cette espèce de corps-de-garde. Il faut donc, pour bien s'en rendre compte, pour apprécier sainement la situation actuelle, passer en revue avec soin tous ces incidens, quelque futiles qu'ils puissent paraître. Tout ce qu'on peut promettre est d'être le plus court et le moins ennuyeux possible.

Ce sont les Portugais qui, de tous les peuples d'Europe, ont été les premiers à nouer des relations politiques et commerciales avec les Chinois. En 1537, ils fondèrent leur établissement de Macao, dans la rivière de Canton, le seul que les Européens aient eu en Chine jusqu'à l'acquisition de Hong-kong en 1843. Or voici quelles étaient les conditions de cet établissement : les Portugais reconnaissaient n'être là que par la tolérance de l'empereur, et à ce titre lui payaient un tribut qu'ils paient encore aujourd'hui; le nombre des navires qu'ils pouvaient faire entrer dans le port était limité; enfin un mandarin chinois, établi dans la ville, devait administrer la population chinoise, trois ou quatre fois la plus nombreuse. Ce n'étaient pas, on le voit, de brillantes conditions : nous n'avons pas besoin

d'ajouter qu'elles s'aggravèrent chaque jour par ces avanies sans nombre dont le génie chinois possède si merveilleusement la science.

Un siècle plus tard, en 1637, les Anglais se montrent pour la première fois devant Canton; mais ils se prennent de querelle avec les Chinois et bombardent les forts de Bocca-Tigris, exploit dont nous avons eu depuis à plusieurs reprises, et l'an dernier même, l'inutile répétition. Ce bombardement est suivi d'un départ que les autorités chinoises qualifient de retraite, et dont elles ne manquent pas de se faire gloire. Il y avait bien des gens qui avaient vu le vrai des choses et l'échec éclatant des armes impériales; mais quand le cri de victoire est poussé par des milliers de bouches, et surtout quand la suite des événemens semble donner raison à ceux qui le poussent, on en croit plus volontiers leur témoignage que ses propres yeux. N'avons-nous pas vu de nos jours, dans des contrées plus rapprochées de nous que la Chine, certaines défaites changées ainsi en victoires par des gouvernemens intéressés à tromper les peuples?

Ce conflit n'empêcha pas les relations de se rétablir entre les Anglais et les Chinois, et elles étaient en pleine activité sept ans après, lorsque survint l'invasion tartare. Les nouveaux venus ne firent que renchérir sur la politique jalouse de leurs devanciers, et ils multiplièrent les entraves apportées au commerce. Ces entraves devinrent si pesantes, que les marchands anglais cherchèrent s'il ne leur serait pas possible d'en diminuer la rigueur en se conciliant par des présens la faveur impériale. Ils s'adressèrent aux mandarins pour savoir ce qui pourrait plaire au fils du ciel. On leur conseilla d'envoyer des volailles et des animaux extraordinaires. Cependant, malgré la passion des Chinois pour les monstruosités, ce tribut payé à leur goût ne procura pas au commerce européen une condition meilleure, et en 1744 survint une nouvelle avanie dont on porte encore aujourd'hui les conséquences. — Les mandarins décidèrent que le soin de toucher aux affaires de commerce étant au-dessous de leur dignité, les rapports entre les Chinois et les Européens n'auraient plus lieu désormais que par l'intermédiaire des négocians hongs. — On voulut résister, on menaça de se retirer; mais les mandarins tinrent bon, et la persévérance manquant aux marchands, ils augmentèrent ainsi, par un semblant de résistance non suivi d'effet, le triomphe des Chinois. Peu de temps après, une querelle, qui éclata entre les équipages de deux navires français et anglais à Whampoa, avança encore les choses. Les deux pavillons rivaux, ne pouvant s'accorder, eurent la malheureuse idée de prendre les mandarins pour juges, et ce recours à leur arbitrage fut considéré et présenté par eux comme un acte de soumission des barbares à la supériorité de leur sagesse et de leur puissance.

On en était là en 1759, lorsque la compagnie anglaise, voulant échapper aux difficultés sans cesse renaissantes qu'elle trouvait à Canton, envoya son interprète, M. Flint, fonder un établissement à Ning-po, à quelque cent lieues plus au nord. Les mandarins de Ning-po, surpris, consentirent à recevoir le navire, à la condition toutefois qu'il débarquerait ses armes en attendant la réponse de Péking. La réponse fut un refus, fondé sur cette remarquable raison : que l'empereur perdrait les revenus recueillis dans le transit de province à province du thé et des autres marchandises apportées par terre des environs de Ning-po à Canton. Cette raison, toute plausible qu'elle pût être, n'était pas la bonne; le véritable motif du refus était la résolution du gouvernement chinois de n'avoir de contact avec les barbares que sur un seul point facile à surveiller. M. Flint, homme d'une grande énergie, se rendit à Péking, et réussit à faire parvenir ses réclamations jusqu'à l'empereur. Il fut honorablement renvoyé à Canton; mais là on lui remit un décret qui l'exilait à Macao, pour avoir tenté d'établir une factorerie à Ning-po contrairement aux volontés impériales. Saisi par les mandarins, M. Flint fut détenu pendant deux ans, puis embarqué pour l'Angleterre. La politique d'intimidation avait été essayée, elle avait réussi, et le commerce britannique se borna à protester malgré le peu de sécurité que de pareils actes devaient lui promettre. Bien plus, trois ans après, un vaisseau de guerre anglais arriva à Canton; les mandarins, affectant de ne pas reconnaître son caractère, voulurent le mesurer, et le capitaine anglais s'y soumit.

J'en ai déjà trop dit peut-être sur toutes ces insultes patiemment supportées au siècle dernier, dans les parages de la Chine, par les Européens. Je veux pourtant encore citer deux exemples qui montreront jusqu'à quel point l'intérêt mercantile fit taire le sentiment de la dignité chez la plus orgueilleuse et la plus puissante des nations maritimes de l'Europe.

Le premier de ces faits eut lieu en 1784. Des Chinois passant près d'un navire anglais au moment d'un salut sont blessés par une décharge. Les autorités chinoises exigent que le malheureux maître canonnier du navire leur soit livré, et elles le font étrangler. Le commerce de la compagnie des Indes ne reçoit, il est vrai, aucune interruption!

L'autre fait se passa en 1808. Lord Minto, gouverneur des Indes, feignant de craindre une tentative des Français sur les possessions portugaises, avait jugé à propos de les faire occuper par des troupes de la compagnie : Macao reçut en conséquence une garnison que l'escadre de l'amiral Drury vint y débarquer; mais aussitôt les autorités chinoises prirent feu, et écrivirent à l'amiral pour lui rappe-

ler que le territoire habité par les Portugais étant une portion du Céleste-Empire, si les Français s'y présentaient, l'invincible armée chinoise était là pour les repousser. Ordre était donc donné aux Anglais de se rembarquer, et jusqu'à ce que cet ordre fût exécuté, le commerce de Canton devait être suspendu. L'amiral remonte alors à Canton à la tête d'une flottille, et va demander au vice-roi une conférence qui lui est refusée. Les Chinois portent plus loin l'audace, et ils s'avancent à sa rencontre pour le combattre. Vainement l'amiral voulut-il encore parlementer, il fut reçu à coups de fusil, et un homme atteint à ses côtés. C'était le cas ou jamais d'infliger à l'arrogance chinoise une solennelle leçon; on a peine à le croire, elle ne lui fut point donnée. Les documens anglais parlent vaguement « d'un signal d'attaquer qui ne fut pas aperçu; » mais que cet ordre ait été donné ou non, il n'en est pas moins certain qu'on se retira sans combattre. On présume sans peine quels durent être le désespoir et la rage des marins anglais à ce cruel moment. Comme il n'y était que trop autorisé, le vice-roi de Canton chanta victoire, et publia un édit déclarant que tout commerce avec les barbares serait suspendu tant qu'un seul soldat anglais resterait à Macao. Ceux-ci s'étant rembarqués, le commerce reprit son cours, et une pagode, destinée à éterniser le souvenir de l'ignominie européenne, s'éleva au lieu même où la flotte barbare avait pris la fuite.

On conçoit l'impression qu'un pareil événement dut faire sur les Chinois. Il en fit une tout autre, et non moins grande, en Angleterre. L'honneur national avait été blessé, et la fausse situation faite aux Européens en Chine par l'habileté des mandarins fut aggravée. Cependant le gouvernement anglais lui-même, quelque soucieux qu'il fût de l'honneur du pays, reculait devant la nécessité de recourir à des moyens rigoureux, et d'interrompre peut-être pour longtemps un commerce profitable. Ce gouvernement portait d'ailleurs à cette époque tout le poids de sa grande guerre contre Napoléon, et il laissait volontiers la direction des affaires de Chine aux mains de la compagnie des Indes, association puissante sur laquelle il n'exerçait qu'une action très limitée. Cette association était représentée à Canton par un comité formé des principaux négocians, et ceux-ci, tout entiers à leurs intérêts commerciaux, n'étaient guère propres à suivre une politique vigoureuse capable d'imposer aux mandarins. On ferma donc les yeux, et ce fut seulement après la paix que le gouvernement anglais, sans songer à une intervention armée à Canton, recourut pour la seconde fois au seul moyen qui lui restât de relever sa dignité, fort amoindrie, et avec elle celle de toutes les nations de l'Europe : il se résolut à envoyer à Péking une ambassade.

Déjà en 1793 lord Macartney s'était rendu à Péking avec le ca-

ractère d'ambassadeur, et sa mission n'avait guère eu d'autre résultat que d'intéressantes notions fournies à l'Europe sur l'empire chinois. Ce fut lord Amherst qui fut envoyé en 1816; mais lord Amherst ne fut pas reçu par l'empereur. On voulut le soumettre aux formalités d'une étiquette dégradante; il répondit qu'il ne s'y soumettrait que si un mandarin d'un rang égal au sien adressait en même temps les mêmes hommages au portrait du prince régent d'Angleterre. Cette condition ne fut pas acceptée, et lord Amherst revint par terre à Canton sans avoir accompli sa mission. Là l'insolence chinoise lui ménageait une nouvelle indignité : l'entrée du port fut refusée aux navires de guerre qui venaient le chercher, on voulait par là rabaisser l'ambassadeur anglais au-dessous de ceux de Siam et de Cochinchine, dont les navires étaient admis à remonter le fleuve. Cependant, malgré le danger qui pouvait en résulter pour la vie des envoyés, les officiers anglais n'hésitèrent pas à forcer le passage en bombardant les forts de Bocca-Tigris. Lord Amherst put se rembarquer en sûreté, et il est digne de remarque que cette ambassade avortée et terminée par un combat ait été suivie de la plus longue période de commerce pacifique et de relations tolérables qui se fût encore écoulée jusqu'à cette époque. Ne voyait-on pas déjà quel était le seul langage qu'il fallait parler aux Chinois pour s'en faire entendre? Les choses allèrent ainsi, sans nouveau conflit, jusqu'en 1834, où expira la charte de la compagnie des Indes.

Ici s'ouvre une nouvelle période dans l'histoire des rapports entre les Chinois et les Européens. Les débris du commerce que la France entretenait avec la Chine ont été balayés pendant les guerres de notre révolution. Les Américains n'ont pas encore d'intérêts importans dans ces parages. Le gouvernement anglais se trouve seul à tenir tête à l'insolence des mandarins, et l'on peut espérer que cette insolence, après deux siècles d'impunité, va enfin trouver des limites. C'est l'époque où la contrebande de l'opium va exercer une grande influence sur les relations établies entre l'Occident et le Céleste-Empire, et où elle donnera lieu à une guerre bien connue. Il n'est pas dans notre sujet de rappeler ici les longues discussions soulevées par ce trafic et d'en apprécier la moralité, comme on l'a fait, en recherchant ce qu'il y a de plus ou moins funeste dans les effets de l'opium sur notre organisme, en faisant ressortir la différence qu'il y a entre l'usage et l'abus, et en examinant s'il n'est pas aussi légitime d'exporter cette drogue que les liqueurs alcooliques que l'on débite sans scrupule sur tous les marchés du monde. Grâce à Dieu, nous n'avons aucun intérêt dans cette question; mais ce qui nous est bien permis, c'est d'exprimer notre regret que le commerce européen, après s'être montré si longtemps aux yeux des Chinois

pusillanime par excès d'avidité, s'offre à eux aujourd'hui, par le même motif, revêtu de l'odieuse livrée de la contrebande. Le courage et l'audace des nations occidentales peuvent s'être élevés dans leur esprit : ils nous craignent plus; mais il n'est pas bien sûr qu'ils nous estiment davantage.

Toléré d'abord à Canton, mais bientôt défendu, le commerce de l'opium avait pris des proportions immenses. En vain le gouvernement chinois avait-il fait tous ses efforts pour arrêter une contrebande qui épuisait toutes les richesses du pays, en même temps qu'elle démoralisait la population; les passions humaines avaient prévalu contre ses efforts. En dépit des édits, les Chinois sacrifiaient tout pour se procurer la drogue empoisonnée. La contagion atteignit bien vite les mandarins, qui, non contens de rechercher le plaisir défendu, recherchaient bien davantage encore les profits que leur connivence à l'introduction frauduleuse de l'opium leur rapportait. Les progrès du mal peuvent se calculer par le chiffre chaque année croissant de l'importation :

En 1818 elle est	de	4,000 caisses.
En 1830	de	18,000
En 1846	de	39,000
Et aujourd'hui	de	70,000

Et qu'on ne l'oublie pas, ce vaste commerce était tout entier un commerce de contrebande. Tout le long des côtes de l'empire, il s'était établi avec les barbares des relations illicites qui échappaient à toutes les menaces du pouvoir impérial. Aussi fut-il sérieusement question, en 1837, de lever une prohibition devenue désastreuse; j'ai sous les yeux une masse de documens attestant que les conseillers les plus éclairés de la cour de Péking furent tous d'avis d'autoriser ce qu'on ne pouvait plus défendre. Il est malheureux pour tout le monde que cet avis n'ait pas prévalu. La prohibition levée, le gouvernement impérial aurait pu confiner le commerce de l'opium à la rivière de Canton et éviter les expéditions clandestines le long des côtes, expéditions secondées, comme nous l'avons dit, par la population, par les autorités locales, et faites pour abaisser bien rapidement la barrière qu'il voulait maintenir contre les étrangers. Quant aux Européens, ils y auraient gagné d'être affranchis de toute participation à un commerce défendu, à tous les abus, à toutes les violences qu'il entraîne, là où on ne peut aller le surveiller. Ils y auraient gagné de pouvoir se présenter partout aux Chinois le front haut et lavés de cette tache qui, encore aujourd'hui, donne à toutes nos relations avec eux comme une couleur fausse et mensongère. Tant que le commerce européen conservera en Chine ce fâcheux ca-

ractère, nous pourrons exercer le droit du plus fort; mais l'autorité morale, celle que la religion et la supériorité intellectuelle devraient partout donner à la société chrétienne, nous ne devons pas y prétendre.

L'autorisation légale fut donc repoussée. L'empereur pourtant n'ignorait pas à quel point l'usage de l'opium était répandu parmi ses sujets, il plaisantait même ses mandarins sur leur goût pour cette substance : Keing, son parent et son ami, le signataire des traités avec les Européens, ne se cachait pas pour fumer sa pipe d'opium; mais le gouvernement impérial ne crut pas pouvoir braver les scrupules des classes puritaines de la population, scrupules assez forts pour que les chefs insurgés les aient aussi respectés plus tard en frappant l'opium d'interdiction. Donner à ce commerce une entrée légale eût été en outre faire une exorbitante concession aux barbares, et le pouvoir du fils du ciel craignit d'y perdre une partie de son prestige. Il se détermina en conséquence à tenter un grand effort pour supprimer le mal avec lequel il ne voulait point pactiser, et après quelques avanies, signes précurseurs de l'orage, éclata, en 1839, la crise qui a amené la guerre entre les Anglais et les Chinois.

On connaît les événemens qui survinrent alors : les Anglais ne voulaient pas abandonner le commerce de l'opium. Cette denrée, produit exclusif de l'Inde, y est l'objet d'un monopole qui donne à son gouvernement un revenu annuel de 75 millions de francs. Ce droit énorme acquitté, l'opium s'en va en Chine solder l'excédant de valeur des exportations chinoises sur les importations anglaises; il solde aussi le compte du commerce américain, et en 1847 il laissait encore à la charge de la Chine une balance de 50 millions environ à fournir en numéraire (1). Or la valeur du thé et de la soie tirés de la Chine est de plus de trois fois la valeur des importations régulières faites par le commerce européen. On conçoit donc le rôle important joué par l'opium dans ce mouvement d'échange. On conçoit également que de si grands intérêts troublés aient amené la guerre.

Cette guerre, tout le monde en sait l'histoire; on n'en a oublié ni le principe si regrettable, ni les phases, suivies par l'Europe avec tant d'intérêt. Commencée mollement, avec hésitation, comme lorsqu'on touche à une chose toute nouvelle, elle a été terminée brillamment, par des opérations conduites avec une vigueur qui fait le plus grand honneur aux chefs et aux subordonnés. Le résultat a été un traité de paix par lequel la Chine s'avouait vaincue, payait les

(1) Rapport de M. Mac-Gregor, consul anglais à Canton, 15 février 1847, et de M. Alcock, consul à Shanghaï, transmis de Hong-kong, 1[illegible] avril 1848.

frais de la guerre, cédait aux Anglais l'île de Hong-kong, consentait à ouvrir au commerce européen quatre nouveaux ports, à y laisser établir des consuls, et se soumettait à d'autres conditions qu'il est inutile d'énumérer. Quant à l'opium, sujet de la querelle, les Chinois payaient la valeur de celui qu'ils avaient détruit à Canton en 1839, et il n'en était plus question. La vente en restait donc implicitement défendue. Si le gouvernement impérial sauvait en ce point sa dignité, le commerce anglais de son côté n'y trouvait peut-être que mieux son profit. Peut-être le trafic de l'opium laissé aux mains de la contrebande devait-il être plus fructueux que s'il se fût fait à ciel ouvert, sans compter que l'entrée de l'opium permise eût nécessairement entraîné l'autorisation de la culture du pavot en Chine. Le *statu quo* prévenait cette concurrence.

Ce traité était pour la Chine un grand événement; son gouvernement venait de faire un acte de soumission au droit public des nations civilisées; pour la première fois il traitait de puissance à puissance avec les barbares de mer; pour la première fois ces barbares se trouvaient placés vis-à-vis des Chinois sous la sauvegarde d'actes officiellement destinés à protéger leurs personnes et leurs propriétés.

Les Américains, dont les relations avec la Chine s'étendaient tous les jours, se hâtèrent de profiter de la brèche faite aux prétentions et à l'isolement du Céleste-Empire, et conclurent un traité analogue à celui qu'avait conclu l'Angleterre.

La France vint en troisième ligne. Son commerce avec la Chine était peu important, mais la prospérité croissante dont nous jouissions à cette époque, les sages principes sur lesquels elle reposait, faisaient espérer qu'un peu de l'esprit d'entreprise qui commençait à se réveiller se tournerait vers l'extrême Orient, où, un siècle auparavant, nous avions joué un si grand rôle. Nous avions en outre un devoir plus immédiat et plus délicat à remplir. Il nous était impossible de laisser échapper l'occasion fournie par la défaite du gouvernement chinois sans élever la voix en faveur de nos missionnaires et de nos coreligionnaires indigènes. C'était un devoir d'honneur auquel le plénipotentiaire de France se garda bien de manquer, et il obtint, sinon tout ce qu'il désirait, au moins un édit de l'empereur, rendu sur la proposition du négociateur chinois Keing, qui mettait fin aux persécutions dirigées depuis tant d'années contre les chrétiens du pays. Cet édit interdisait, il est vrai, aux missionnaires catholiques d'aller exercer leur saint ministère dans l'intérieur de l'empire; mais, prévoyant que cette défense serait lettre morte, il ordonnait que, lorsqu'ils seraient découverts, on les reconduisît sur le littoral pour les remettre sains et saufs aux consuls de France.

Malgré ces restrictions, le décret fut accueilli avec joie et reconnaissance par toute la chrétienté chinoise; malheureusement il ne fut pas toujours exécuté, et si nous avons vu MM. Huc et Gabet, aux termes de ce décret, ramenés du Thibet à Canton, nous avons vu aussi M. Chappedelaine martyrisé au Kouang-sé, sans qu'on tînt aucun compte des prescriptions de l'autorité souveraine. Pour en assurer l'exécution, nous n'avions d'autre garantie que la bonne foi de l'empereur et l'omnipotence prétendue de sa parole. Il aurait fallu quelque chose de plus, car en Chine comme en Russie l'empereur est souvent bien loin!

Les Anglais ne s'en rapportaient pas exclusivement à cette parole, ils s'appuyaient surtout sur une force navale et militaire considérable, dont on venait de sentir toute la valeur; puis ils occupaient encore la grande et belle île de Chusan, à l'embouchure du Yang-tze-kiang, et attendaient là la complète exécution du traité qu'ils venaient de conclure. Les Chinois du reste se montraient très accommodans. Était-ce défaut de perspicacité? n'apercevaient-ils pas toute la portée du coup qu'ils venaient de recevoir? ou bien était-ce l'obséquiosité de gens qui plient devant l'orage, et caressent l'ennemi qu'ils n'osent affronter en face, se préparant à l'attaquer de nouveau dès qu'il aura le dos tourné? C'étaient probablement les deux choses à la fois. Ce qui les pressait le plus, c'était d'obtenir l'évacuation de Chusan, et à cet effet ils offraient d'avancer l'époque du paiement des frais de la guerre. Ils supportaient de voir les Anglais à Hong-kong, îlot stérile et incommode, qui peut encore être considéré comme appartenant à la rivière de Canton, à cette rivière depuis tant d'années abandonnée au contact impur des barbares, et où l'on avait si bien su jusqu'alors les amuser et les contenir; mais Chusan était trop près des grandes artères de l'empire, du grand fleuve, du Grand-Canal; c'était une île trop belle et trop riche, capable de recevoir et d'entretenir une population considérable, et qui, anglaise ou anglo-chinoise, serait une source d'alarmes perpétuelles. Peut-être les Anglais évacuèrent-ils Chusan un peu vite. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir de leur faute; le ton et les allures des autorités de Canton changèrent en effet dès le lendemain de cette évacuation, et montrèrent encore une fois qu'il ne faut rien attendre de la loyauté des Chinois, gens pour qui l'intérêt est tout, et qui n'obéissent qu'au calcul et à la nécessité. Délivrés de leurs inquiétudes sur Chusan, ils ne songèrent plus qu'à reprendre la position d'où les malheurs de la guerre les avaient fait descendre, et à reconquérir pied à pied les avantages de cet isolement auquel ils attachent tant de prix.

D'après le traité, Canton et ses environs devaient être ouverts aux

Européens, et les autorités de cette grande ville leur être aussi constamment accessibles. Les mandarins résolurent de s'opposer à cette innovation, de renfermer comme auparavant les étrangers dans l'enceinte des factoreries, et de se refuser à toute communication verbale avec les autorités européennes, se réservant ainsi les avantages de ces artifices diplomatiques, de ces ajournemens et de tout ce jeu de duplicité et de mensonge dont ils se tirent avec tant d'habileté. La besogne leur fut facile : les Cantonnais n'avaient pas ressenti le poids de la guerre; deux fois, pendant ces années de luttes, des négociations intempestivement acceptées avaient suspendu l'orage près de fondre sur eux. En dernier lieu, les forces anglaises, maîtresses des hauteurs qui environnent la ville, allaient donner un assaut dont le résultat n'était pas douteux, lorsque les principaux négocians offrirent une rançon qui fut acceptée. Au même moment, les milices provinciales appelées au secours de la ville commençaient à se montrer; elles s'attribuèrent tout l'honneur du départ des Anglais, et l'orgueil de ces populations, que tant d'outrages impunis avaient déjà porté si haut, trouva une cause d'exaltation jusque dans la défaite. Les mandarins se servirent avec habileté de cet état des esprits, lorsque les plénipotentiaires anglais, le traité à la main, revendiquèrent le droit de pénétrer dans la ville et d'aller conférer avec le vice-roi sur le pied de l'égalité. Ils ne nièrent pas la clause invoquée, mais la possibilité de l'exécuter en face des dispositions populaires. Les Anglais se livrèrent alors à de longues et inutiles négociations, d'autant plus fâcheuses qu'ils n'avaient pas l'intention de les pousser jusqu'à une rupture; ils s'étaient laissé deviner par leurs rusés adversaires, et n'obtinrent rien. Tous leurs efforts vinrent échouer devant l'habileté supérieure de Seu et de Yeh, les deux successeurs de Keing disgracié, et l'empereur fit élever dans les rues de Canton six arcs de triomphe en granit, couverts d'inscriptions en l'honneur de la victoire diplomatique de ses mandarins. Ces monumens érigés à la fourberie et au parjure ne sont pas les traits les moins caractéristiques de la moralité chinoise.

Voilà donc les choses replacées à Canton sur le même pied qu'avant la guerre, et les Européens enfermés ou à peu de chose près dans le même cercle. Sur les nouveaux points ouverts au commerce, la situation était toute différente, et les relations entre les indigènes et les étrangers avaient fait un pas immense. Là, point de traditions populaires à invoquer, point de relations antérieurement établies que les autorités chinoises pussent prétendre à maintenir. On avait eu à recevoir des inconnus avec lesquels on n'avait jamais communiqué, et qui se présentaient dès l'abord avec tout l'appareil de la force et de la richesse. Les consuls anglais chargés d'ouvrir ces

voies nouvelles furent donc bien accueillis, et leur conduite fut habile. Ils prirent dès le début, vis-à-vis des mandarins, une position très élevée, que depuis il n'a pas été possible de leur faire perdre. Dès le début aussi, ils pénétrèrent dans les villes, firent des excursions aux environs, établissant ainsi leur droit et s'assurant de l'avenir. Ce n'est pas que les autorités du premier coup leur aient tout concédé, mais elles ne trouvèrent pas là, comme à Canton dans le siècle dernier, des hommes disposés à faire à leurs intérêts les plus lâches sacrifices; elles trouvèrent les agens d'un gouvernement fier et puissant appuyés sur le prestige dont la guerre venait d'environner la marine anglaise, et ce fut à elles de céder. Les consuls s'établirent donc facilement dans les nouveaux ports, et on se mit aussitôt en mesure d'y nouer des relations commerciales. Ces nouveaux ports étaient, comme nous l'avons dit, au nombre de quatre: Amoy, Foo-choo, Ning-po et Shanghaï. A Amoy, les résultats ne furent pas très brillans dans le principe. Cette ville devint le quartier-général de l'exportation des *coolies* ou travailleurs libres, sorte de traite des blancs, qui, bien conduite, peut donner de grands résultats; mais les abus et les horreurs dont elle fut accompagnée amenèrent de grands désordres. Toutefois, si ces désordres retardèrent le développement du commerce régulier, ils eurent le bon résultat d'unir les autorités des deux nations dans un effort commun contre la populace soulevée : excellent exemple et fort digne de remarque. D'autres abus vinrent enfin compliquer la situation; des navires et des négocians qui n'étaient pas anglais profitèrent de l'ouverture du port pour y commettre des actes répréhensibles contre lesquels on ne pouvait sévir, la Grande-Bretagne ayant seule envoyé des consuls, et ces consuls n'ayant autorité que sur leurs nationaux; mais le bon sens anglais finit par triompher de toutes ces difficultés.

A Foo-choo, le consul resta pendant plusieurs années tout seul, bien que sur une belle rivière, navigable jusqu'aux districts qui fournissent le thé. Des relations assez actives s'y sont nouées depuis.

Ning-po, grande ville sur son déclin, choisie à cause de sa situation au milieu des contrées où s'élève le ver à soie et où se fabriquent les soieries, n'a donné aucun résultat.

Mais Shanghaï, le dernier de ces ports vers le nord, est devenu le centre d'un trafic immense. Shanghaï, simple sous-préfecture chinoise de 300,000 âmes, est située sur le Woosung. Cette rivière, navigable aux plus grandes frégates, vient mêler ses eaux au Yang-tze-kiang, à son embouchure. Le Woosung communique en outre avec le Grand-Canal et tout le réseau de la navigation intérieure. On imaginerait difficilement une plus belle position commerciale : à égale distance, par mer, du sud et du nord de l'empire, à

cheval sur le nœud des communications d'eau douce qui rayonnent dans toutes les directions, Shanghaï est de plus au centre des districts où se produit la soie, et à la même distance que Canton des contrées où se cultivent les thés les plus renommés. Pour cette dernière denrée, l'avantage est même du côté de Shanghaï, qui possède une navigation non interrompue jusqu'au lieu où elle se prépare, tandis que toute caisse de thé doit, avant d'arriver à Canton, traverser à dos d'homme des montagnes élevées. Cette situation si heureusement privilégiée devait porter ses fruits, et le commerce européen a été en s'accroissant avec d'autant plus de rapidité qu'il était exempt des entraves et des vexations qu'il avait toujours rencontrées à Canton, le seul grand marché qui lui fût ouvert. A la facilité des transactions sont bientôt venus se joindre tous les avantages de la vie civilisée : les résidens européens ont pu avoir un quartier qui leur appartînt, se bâtir des églises, étendre librement leurs courses à quinze lieues à la ronde, chasser, avoir des yachts, comme dans l'île de Wight, et vivre avec un luxe qui n'est pas fait pour les amoindrir aux yeux des Chinois. Toutefois il a fallu beaucoup de sang-froid et d'énergie pour vaincre au début la mauvaise volonté des mandarins et les dispositions assez insolentes de la populace. Une circonstance heureuse, exploitée avec vigueur et habileté en 1848 par le consul anglais, a permis d'en finir du même coup avec ces deux causes de difficultés, et a placé la communauté européenne de Shanghaï sur le pied où elle aurait dû être partout.

Voici le fait : des missionnaires anglais, s'étant écartés de Shanghaï pour distribuer des brochures religieuses, furent rencontrés près d'une petite ville, nommée Tzing-po, par des bateliers du Grand-Canal mis en chômage par la baisse des eaux et le délabrement de ce grand ouvrage. Assaillis par ces gens brutaux, grossiers et mécontens, les missionnaires furent insultés, volés. Satisfaction fut immédiatement demandée aux autorités de Shanghaï, qui commencèrent à employer la tactique ordinaire des ajournemens, des impossibilités, des correspondances à double sens, obscures pour les Européens, mais d'une insolence parfaitement intelligible pour les Chinois. Le hasard voulait qu'en ce moment la rivière de Woosung fût remplie d'un nombre immense de jonques chargées de grains appartenant à l'empereur et prêtes à prendre la mer pour les provinces du nord. L'idée vint au consul de bloquer ces jonques. Il n'avait qu'un simple brick de guerre à sa disposition pour exécuter ce dessein, mais ce petit bâtiment était monté par des hommes capables de comprendre et de seconder son énergie. Pendant un mois, on eut le spectacle singulier d'un étranger presque seul au milieu d'une grande ville, en suspendant tout le commerce, défiant

toutes les autorités d'un vaste empire, et avec un brick de douze canons, monté de cent hommes d'équipage, fermant l'entrée du port et ne craignant point d'affronter une flotte immense. Il y a loin de cette conduite aux faiblesses qui, renouvelées pendant plus d'un siècle, avaient amené les Chinois à croire qu'ils étaient le premier peuple du monde, et que tout devait s'humilier devant eux. Cependant, un nouveau brick de guerre étant arrivé à Shanghaï, le consul l'expédia à Nanking, chef-lieu de la province et séjour du vice-roi. Les officiers anglais furent reçus par le vice-roi lui-même avec une grande courtoisie, et il fut fait droit à toutes leurs demandes. Les hommes qui avaient maltraité les missionnaires furent amenés à Shanghaï la cangue au cou, et le mandarin de cette ville fut destitué pour avoir été malhabile et pour avoir donné aux étrangers l'occasion de cet acte de vigueur; mais sa destitution fut prise par tout le monde pour une satisfaction accordée aux exigences des barbares. Les vieilles traditions de la politique chinoise tournaient ici contre les Chinois eux-mêmes, signe manifeste que les temps étaient bien changés. J'ai cité cet incident, parce qu'il montre combien il en coûte peu pour trouver les Chinois autres qu'ils sont à Canton. M. Alcock, le consul, et M. Parkes, l'interprète, montrèrent dans cette occasion une intelligence et une énergie remarquables, et lorsqu'on lit leurs dépêches, on ne peut s'empêcher d'envier la destinée d'un peuple servi par de tels agens. Quand le gouvernement impérial sut les détails de cette affaire, tout était terminé. Il se borna à se plaindre que l'on fût remonté à Nanking, et à demander de nouveau que toutes les négociations diplomatiques passassent à l'avenir exclusivement par Canton. Là seulement en effet les mandarins se sentaient dans leur élément; partout ailleurs les traditions de leur politique, leurs subterfuges, leur corruption, étaient frappés d'impuissance.

Tel est donc l'état des choses. Les frais de la guerre ont été payés, Chusan évacuée, la colonie de Hong-kong établie, toutes les conditions enfin remplies par les Chinois, sauf une seule : ils refusent aux Européens l'entrée de Canton, et à leurs agens diplomatiques le droit de conférer librement et verbalement avec le vice-roi de cette ville, délégué par l'empereur pour connaître de toutes les affaires avec les barbares. C'est là une infraction grave au traité, et ce doit être une cause de difficultés pour l'avenir; mais les choses n'en suivent pas moins quelque temps un train pacifique et régulier. Les mandarins, d'une part, ne sont guère en état ni en disposition d'engager avec l'Europe une nouvelle querelle : la Chine vient d'être agitée par un changement de règne, et la grande insurrection des *adorateurs de Dieu* ébranle le trône du nouvel empereur. D'autre

part, les traités, même avec ce qui manque dans l'application, assurent aux Européens des avantages qu'ils apprécient grandement et qu'ils ne sont point pressés de remettre aux hasards d'une rupture.

C'est une chose en effet remarquable que l'activité imprimée au commerce européen et ses rapides développemens pendant les douze ou quinze années qui ont suivi la conclusion des traités. Chaque jour voyait s'ouvrir de nouvelles sources de profit, chaque jour faisait tomber une de ces barrières si soigneusement élevées entre l'Occident et les peuples du Céleste-Empire. Ce n'a pas été un des faits les moins curieux amenés par le nouvel état de choses que de voir le cabotage chinois, menacé par la piraterie, aller s'abriter sous le pavillon des puissances européennes. Ce cabotage immense, qui se fait non-seulement sur toute la côte de l'empire, mais entre cette côte et le Japon, les Philippines et surtout l'archipel indien, avait cessé d'être protégé par l'autorité défaillante du fils du ciel. Les jonques, qu'on voit sortir chaque année par dix mille des ports d'Amoy, de Shanghaï, etc., étaient incessamment assaillies par des nuées de pirates qui les rançonnaient, les pillaient, et ne craignaient même pas de les attaquer quand elles naviguaient réunies en escadres marchandes pour se protéger les unes les autres. Ces hardis écumeurs de mer se riaient des effroyables détonations et de l'infernal bruit des tam-tams avec lesquels on croyait les écarter, enlevaient les traînards, et quelquefois arrêtaient la flotte tout entière. L'idée vint alors aux Chinois, qui avaient appris ce que valent les armes et la navigation de l'Europe, de mettre leur commerce sous la protection de navires anglais, américains ou autres, dont les capitaines, s'ils n'avaient pas en vue d'opérations plus lucratives, acceptèrent volontiers le rôle de *condottieri*, qu'ils se firent chèrement payer. Cette maréchaussée d'un nouveau genre existe sur toute la cote. J'en parle moins à cause des bénéfices, quoique très considérables, que le commerce en a su retirer qu'à cause du changement remarquable attesté par ce fait dans les relations entre les Chinois et les barbares de mer. Comment désormais le superbe et imbécile potentat qui siége à Péking ferait-il croire à ses sujets que le commerce, dont il daigne octroyer la faveur aux Européens, est une aumône de sa pitié envers leur pauvreté et leur faiblesse, lorsque ses sujets eux-mêmes, pour leur propre commerce, se sentent réduits à demander à ces étrangers une protection que leur gouvernement est devenu impuissant à leur accorder? On a droit d'oublier ce genre de services, lorsqu'en les bien payant on s'est dégagé de la reconnaissance; mais on oublie moins aisément la supériorité de ceux de qui on les a reçus. Aussi bien le commerce chinois n'a pas tardé à faire un pas qui l'a mis bien davantage encore dans la dépendance des barbares. Les bénéfices que

rapportait la spéculation dont on vient de parler devaient nécessairement faire que, d'accidentelle et de temporaire, elle tendît à devenir permanente. On vit donc des lorchas portugaises de Macao, fortement armées, montées par des équipages d'aventuriers, parcourir la mer de Chine, en cherchant partout l'occasion de combattre la piraterie; mais il arriva bientôt de cette espèce de chevalerie errante, organisée sur les mers, ce qui était arrivé au moyen âge de celle qui s'était vouée sur les grandes routes à la protection des voyageurs. Cette protection ne devint guère moins onéreuse et moins redoutée que le brigandage auquel elle faisait la guerre, et de proche en proche les Chinois en sont venus à l'idée de charger leurs marchandises sur les navires européens eux-mêmes. Cela se fait déjà pour les produits de l'archipel indien, pour les échanges du commerce chinois entre les cinq ports ouverts aux étrangers, et cela se fera bientôt dans tous les ports de la Chine. Les mandarins auront beau s'y opposer : ce résultat est inévitable dans l'impuissance où se trouve le gouvernement impérial de détruire la piraterie sur des côtes immenses, coupées de baies, de rivières et d'archipels sans nombre, en même temps qu'elles sont habitées par une population aussi pressée que misérable, et façonnée de longue main aux habitudes du brigandage maritime. Tant que ce fléau n'aura pas disparu, les négocians du Céleste-Empire ne trouveront de sûreté pour leurs cargaisons que sous les pavillons européens, et la nécessité sera plus forte que la politique des mandarins.

Une autre cause de bénéfices pour les Occidentaux a été l'empressement des Chinois à émigrer en Californie, en Australie, partout où ils espéraient échapper aux misères de leur pays en trouvant un emploi à leurs habitudes laborieuses et à leur génie mercantile. Cette émigration a été très nombreuse. On comptait 3,000 Chinois en Australie en 1854, et 10,000 au commencement de 1855, si bien que les colons s'en effrayèrent, et que la législature, suivant en cela l'exemple donné par la Californie, prit des mesures pour mettre un terme à cette espèce d'envahissement. Ces mesures ont restreint peut-être, mais elles n'ont pas arrêté l'émigration, qui donne lieu encore aujourd'hui à une navigation très active.

Il était impossible que ces prodiges de l'activité europénne et la prospérité qui en est la suite ne fussent pas troublés par ce qui restait de précaire et de mal établi dans les relations avec les autorités cantonnaises. L'Angleterre avait patienté pendant plusieurs années; mais les dénis de justice et les avanies de tout genre reprenaient leur cours, et se multipliaient de manière à faire présager une nouvelle crise. Quoiqu'il en coûtât de risquer l'interruption d'un commerce qui versait tous les ans plus de deux cents millions dans le

trésor britannique, quoiqu'on éprouvât une grande hésitation à courir les chances toujours incertaines du recours à la force, on sentait néanmoins que la patience était à bout, que la mansuétude n'était qu'un encouragement à l'insolence, et que, sous peine de perdre tout ce qu'on avait gagné, il fallait faire un effort décisif pour sortir d'une situation qui n'était plus tenable.

La guerre de Crimée venait d'être glorieusement terminée; on avait des vaisseaux et des soldats dont on ne savait plus que faire; le moment parut favorable pour demander la révision des traités et une extension des limites dans lesquelles le commerce avait été jusque-là renfermé. Ce que voulait l'Angleterre, c'était établir ses relations avec la Chine sur un pied digne et durable, avant qu'une nouvelle collision ne sortît des rapports difficiles que l'on commençait à avoir avec Canton. Le plan arrêté était, dit-on, de paraître avec des forces navales considérables devant l'embouchure du Pei-ho, d'essayer par la douceur, la conviction, ou au besoin par l'intimidation et la force, de nouer des rapports directs avec le gouvernement impérial. Seulement la Grande-Bretagne voulait agir dans cette occasion de concert avec les puissances maritimes qui avaient déjà des traités avec la Chine : nous ne savons quelles furent les intentions du gouvernement américain à l'égard de ce premier projet d'expédition; mais la France, qui venait d'apprendre le meurtre de M. Chappedelaine, et qui devait en demander satisfaction, accepta sa part de l'entreprise, et résolut d'envoyer en Chine des forces considérables commandées par un officier intelligent et énergique, l'amiral Rigault de Genouilly, qui connaissait parfaitement la situation des affaires en ces parages. Tout se préparait donc pour faire la démarche projetée, dont un des moindres résultats, sinon un des moins désirés, aurait peut-être été d'amener à Paris un ambassadeur chinois, lorsqu'une insulte de la dernière gravité, commise contre le pavillon anglais, est venue donner un nouveau cours aux événemens.

On sait comment les choses se sont passées : une *lorcha,* sorte de bâtiment entre la jonque et le navire européen, appartenant à un Chinois de Hong-kong, ayant un équipage chinois, avec un capitaine *nominal* anglais, des papiers anglais et pavillon anglais, a été abordée en plein jour à Canton par des soldats chinois, qui ont saisi sous un prétexte futile une partie de l'équipage et amené le pavillon. Yeh, vice-roi de Canton, a refusé de donner satisfaction de cet outrage, alléguant pour raison que le bâtiment était chinois, de construction chinoise, propriété chinoise, ayant un équipage chinois, qu'il n'avait pas le droit de porter pavillon anglais, et que par conséquent lui, Yeh, était libre d'aller saisir à son bord des Chinois dépendant de sa juridiction.

On voit tout de suite la portée de cet acte. Hong-kong a été cédé à l'Angleterre à regret, mais sous l'empire de la nécessité, comme un port de réparation et de radoub. Ce port était excellent, mais l'île elle-même était de peu d'étendue, désolée, stérile, et les Chinois se flattaient sans doute d'y enfermer les Anglais, comme ils l'avaient fait des Portugais à Macao. Ils avaient pris assez aisément leur parti de la voir servir de refuge aux contrebandiers et à toute cette population qui vit de relations suspectes; mais dès le début ils s'étaient montrés inquiets de la pensée qu'il pourrait s'y former une colonie vivant d'un commerce régulier. Aussi, dans le traité additionnel de sir Henry Pottinger, avaient-ils stipulé qu'aucune jonque chinoise n'y serait reçue, si elle ne venait d'un des cinq ports ouverts aux Européens, et si elle n'était munie d'un permis délivré par les mandarins. Ceux-ci se promettaient bien de n'en délivrer aucun, et l'on eût dû le prévoir; mais il en fut de cette clause comme de plusieurs autres, elle ne fut pas observée. Malgré les précautions prises, les Chinois affluèrent à Hong-kong, et la colonie en comptait déjà 60,000 en 1855. Il y avait dans cette agglomération une première source de déplaisir pour les mandarins; ce déplaisir fut augmenté par une ordonnance que rendit le gouverneur sir John Bowring, et par laquelle il autorisait, sous certaines conditions, les Chinois de Hong-kong à posséder des navires pourvus de papiers qui les assimilaient aux navires anglais. Le vice-roi Yeh ne voulut pas reconnaître cette ordonnance, et déjà il en était résulté des conflits entre lui et sir John Bowring avant la collision violente de l'automne dernier. Yeh ne pouvait se résoudre à voir sous ses yeux des navires chinois possédés et montés par des Chinois, et pourtant indépendans de son autorité. Ces Chinois, qu'un trait de plume du gouverneur de Hong-kong a faits Anglais, devaient-ils donc jouir de toutes les immunités qu'il a fallu accorder aux étrangers, en même temps qu'ils jouiraient de la liberté qu'ont les Chinois de se mouvoir et de se perdre dans la foule? Tour à tour Anglais ou Chinois, selon qu'ils y trouveraient plus d'avantage, ils se soustrairaient ainsi à toute autorité, et ce privilége d'impunité, acheté à deniers comptans à Hong-kong et représenté par un chiffon de papier que tout le monde pouvait imiter, serait nécessairement une source inépuisable de confusion, d'abus et de collisions. A ces raisons il fallait ajouter le dangereux exemple donné aux populations chinoises de chercher des yeux une autorité supérieure à celle du fils du ciel, vers laquelle tous les mécontens pourraient fuir, et qui serait assez puissante pour leur donner les moyens de venir braver impunément l'empereur et ses mandarins sur leur propre territoire. Une telle idée était toute une révolution, et si on la laissait s'accréditer, elle

était subversive de tout le système du gouvernement chinois. Le précédent une fois établi, aujourd'hui on aurait une lorcha, demain on en aurait deux cents; on aurait à Canton une population chinoise indépendante des mandarins, et si cette population, dans son contact avec les barbares, apprenait d'eux cet art de la guerre qu'ils poussent si loin, qui les empêcherait de venir un jour imposer leur autorité à leurs compatriotes, hors d'état de leur résister? Quelques raisonnemens de ce genre ont dû sans doute passer dans l'esprit de Yeh et de ses mandarins, et les auront poussés à commettre l'outrage dont la lorcha l'*Arrow* a été victime. Si l'on se place à leur point de vue exclusivement chinois, si l'on entre pour un moment dans leur constante pensée de prévenir tous les rapports qu'il n'est pas impossible d'éviter entre Chinois et Européens, d'empêcher qu'aucun Chinois puisse se soustraire à l'autorité impériale, et douter, au moins en principe, du caractère divin de cette autorité, leur conduite est facile à comprendre. C'est une manifestation nouvelle de la vieille incompatibilité entre l'esprit européen et les prétentions chinoises à la supériorité universelle. D'un autre côté, on comprend également la résolution des autorités anglaises d'obtenir à tout prix raison de cette insulte et de mettre les prétentions de Yeh à néant. Soixante mille Chinois sont venus s'établir à Hong-kong et y ont pris droit de cité; on n'aura aucune sécurité, si on ne se les assimile pas. Or, pour se les assimiler, il faut, comme l'écrit sir John Bowring, qu'ils retirent quelques avantages de leur qualité de sujets anglais. Si on ne les protége point, si on ne les met pas à l'abri de la jalouse violence des mandarins, le caractère européen, toute pensée de propagande politique et d'agrandissement mise à part, recevra une grande atteinte. Le prestige qui l'environne sera perdu, et ce ne sera plus seulement à Canton, mais à Shanghaï, et partout où se trouveront des Chinois, qu'on sera exposé aux tentatives malfaisantes qu'inspireront aux mandarins leurs mauvaises passions ou leur haine pour tout ce qui est européen. En s'opposant aux prétentions de Yeh, les Anglais n'ont donc pas fait un acte d'égoïsme politique, ils ont agi dans l'intérêt de la communauté européenne tout entière.

La lutte est maintenant engagée; les détails en sont d'hier, chacun sans doute les a présens à la mémoire. La résistance que les Anglais ont rencontrée est évidemment l'effort suprême du gouvernement chinois, de l'oligarchie des mandarins, pour conserver leur pouvoir sur une société dont la direction leur échappe, et que le contact des barbares contribue à soustraire chaque jour davantage à leur autorité. Cet effort, ils n'auraient pu le tenter autre part qu'à Canton. Partout ailleurs la puissance des Européens et les avantages que rapportent les relations entretenues avec eux sont trop bien appré-

ciés par les Chinois, pour qu'il leur eût été possible de les soulever de la sorte. Pour amener ce résultat, il a fallu que l'énergie de Yeh s'appuyât sur les passions de la population cantonnaise; il a fallu qu'il trouvât comme instrumens cette masse de contrebandiers et de forbans dont les côtes méridionales du Céleste-Empire ont toujours fourmillé, gens toujours prêts à tenter pour de l'argent les actes les plus criminels. En les employant, Yeh n'a fait que mettre en œuvre contre les barbares le système souvent pratiqué par les mandarins de l'intérieur contre les résistances de leurs compatriotes : celui de déchaîner et de soudoyer la populace, en l'excitant au crime au nom d'un intérêt public imaginaire. C'est à l'emploi de pareils moyens, bien plus qu'à l'hostilité véritable de la nation chinoise, qu'il faut attribuer les atrocités dont la rivière de Canton a été le théâtre. Encouragés par la mise à prix de la tête des Européens et se sentant soutenus par l'autorité des mandarins, les pirates du Kwang-tong se sont livrés à des excès abominables; mais au même moment, et comme pour prouver que l'instinct national était étranger à cette ignoble levée de boucliers, des bandes de rebelles et des flottes entières de pirates faisaient aux autorités anglaises des offres de service qu'elles ont sagement déclinées.

Disons-le hautement, si l'impunité venait justifier toutes ces horreurs, si on n'en tirait pas une vengeance éclatante, si on acceptait quelque compromis que les mandarins sauraient bien changer en victoire, le peuple chinois perdrait tout respect pour les nations de l'Occident, et nous trouverions partout des Cantonnais. Cette faute ne sera pas commise, et nous ne tarderons pas sans doute à recevoir la nouvelle d'un châtiment proportionné à l'offense.

Nous nous sommes efforcés, dans cette seconde partie de notre travail, de montrer par quel enchaînement de circonstances les rapports entre les Européens et les Chinois ont été amenés au point où ils sont aujourd'hui. Sauf dans un court passage, où nous avons parlé des missionnaires catholiques et de la protection qui leur doit être accordée, nous n'avons pas eu à prononcer le nom de la France, dont les intérêts commerciaux dans ces lointains parages n'ont jamais été que passagers ou peu étendus; mais on ne peut dire que la question, dans les termes où elle est aujourd'hui engagée avec la Chine, soit purement commerciale : cette question a acquis une importance politique qui doit, ce nous semble, frapper tous les regards, et nous avons une trop haute idée de notre pays pour croire qu'une aussi grande affaire puisse recevoir une solution à laquelle il reste étranger. Nous allons en dire les raisons.

III.

Le premier acte à accomplir par l'intervention européenne en ces parages sera donc de châtier le mandarin Yeh et ses satellites, et de leur donner une leçon dont le récit, porté par la voix publique jusqu'aux extrémités de l'empire, fasse trembler ceux qui songeront à les imiter. Il est probable que les Anglais ne laisseront à personne le soin de remplir cette tâche, et qu'ils s'en acquitteront de main de maître, avec d'autant moins de ménagemens du reste, qu'ils sont assez disposés à renoncer à leurs établissemens de Canton pour transporter le centre de leur commerce à Shanghaï, bien mieux situé de toute manière, au milieu d'un pays riche, sain, et de populations douces et sympathiques.

Après avoir châtié les Cantonnais, pris la revanche de la civilisation sur la barbarie, et donné ainsi aux Chinois un nouvel exemple de la toute-puissance des armes européennes, on pourrait à la rigueur s'en tenir là, et reprendre le projet d'ambassade à Péking, que l'incident de Canton avait fait suspendre. Seulement, cet incident ayant forcé l'Angleterre à faire en Chine un très grand déploiement de forces, elle désirera naturellement en profiter pour obtenir des avantages proportionnés à ses sacrifices. Déjà les associations commerçantes du royaume-uni ont commencé à s'expliquer sur les bases nécessaires des relations futures de la Grande-Bretagne avec la Chine; déjà nous voyons les ***East India*** et ***China associations*** de Londres et de Liverpool réclamer les conditions suivantes : « liberté du commerce sur toutes les côtes et le long de toutes les rivières de la Chine, droit pour les navires de guerre de se présenter sur tous les points de ces côtes et rivières. »

On comprendra la portée de cet article, si on réfléchit que la Chine est sillonnée en tous sens de grands cours d'eau accessibles à nos navires, qu'à soixante lieues de l'embouchure du Yang-tze-kiang, la frégate américaine la ***Susquehanna*** a trouvé l'eau assez profonde pour porter des vaisseaux, que le Pei-ho est navigable jusqu'auprès de Péking et peut-être jusqu'à Péking même.

Viennent ensuite : « le droit pour les sujets anglais de circuler par terre dans l'intérieur du pays, — le droit d'avoir un ambassadeur à Péking et des consuls dans les ports de la côte et les villes fluviales accessibles à la navigation, — la révision des tarifs de douane, » etc.

Toutes ces conditions sont sages et raisonnables, mais on ne doit pas se dissimuler qu'elles entraînent l'assimilation complète de la Chine aux états européens. C'est une grande œuvre à entreprendre, et il ne faut point s'attendre que le gouvernement chinois, même vaincu et humilié, accepte sans résistance des conditions qui le mettront sur

le pied de l'égalité avec les puissances européennes. On triomphera de cette résistance, mais ce ne sera pas tout, et viendra alors une autre lutte à soutenir contre les institutions chinoises, qui opposeront de grands obstacles à toutes les innovations qu'il leur faudra tout à coup subir. L'autorité de l'empereur et des mandarins ne sera-t-elle pas affaiblie, sinon détruite, par la présence de ces navires de guerre indépendans d'eux, stationnant dans leurs ports et y faisant la police, ou sillonnant leurs fleuves jusqu'au cœur de l'empire, pour aller protéger les Européens dans l'exercice d'une religion qui ne sera pas celle sur laquelle repose l'organisation sociale du pays?

A quelle juridiction seront soumis les Européens, une fois qu'ils seront établis sur le sol chinois?

Seront-ils passibles du code pénal chinois, avec tout son attirail de bastonnades et de peines corporelles de tout genre? Et mille autres questions, toutes plus difficiles à résoudre les unes que les autres, ne viendront-elles pas se joindre à celle-là?

Cependant ces garanties réclamées par le commerce anglais, quelque grand que paraisse l'effort qu'il faudra tenter pour les obtenir, quelque difficile qu'en paraisse la mise en pratique, si on les examine au point de vue politique, sont la condition *sine quâ non* des rapports futurs du monde occidental avec la Chine, et j'ajoute même qu'elles me semblent désormais indispensables à l'équilibre européen. Je touche ici à une question grave et délicate : on me permettra d'emprunter la lumière du passé pour l'éclaircir.

La conquête de l'Inde est, après la révolution française et celle d'Amérique, le plus grand événement de notre âge, celui dont les conséquences ont été les plus étendues et les plus durables. Cette conquête a grandement contribué à donner l'empire de la mer aux Anglais et à porter cette nation si fière, si sage et si jalouse de son indépendance, au degré de puissance où nous la voyons aujourd'hui. Peut-être avons-nous à nous reprocher d'avoir laissé ce grand événement s'accomplir, alors que nous étions représentés dans ces parages par des hommes comme Dupleix et Labourdonnais; mais ces regrets seraient aujourd'hui stériles. Malgré l'immense population qu'il s'agissait de soumettre, malgré l'éloignement de la mère-patrie, et peut-être par ces raisons mêmes, la conquête de l'Inde s'est faite avec une extraordinaire facilité. C'est qu'une grande population, quand elle n'est pas guerrière et disciplinée, est loin d'ajouter aux difficultés de la conquête. Une petite troupe résolue l'emportera toujours sur des agglomérations d'hommes confuses, aisément accessibles aux impressions du découragement et de la peur, parmi lesquelles les armes européennes feront des exécutions immenses, qui se laisseront aller à des terreurs contagieuses et irréfléchies, et à qui leur nombre même ne permettra pas la ressource extrême d'émigrer en masse, en

laissant l'ennemi au milieu d'un désert. Lors donc qu'elles sont sans organisation et sans force militaire, les populations très nombreuses sont plutôt une facilité qu'un obstacle à la conquête, et si elles sont riches ou laborieuses, leur soumission est vite acquise à ceux qui, après s'être montrés forts, savent protéger la propriété et procurer au travail son salaire. C'est ce qui a eu lieu dans l'Inde. Clive a soutenu le siége d'Arcot avec 200 Européens et 300 cipayes. A la bataille de Plassey, il n'avait que 1,000 Anglais et 2,000 Hindous disciplinés à opposer aux 60,000 hommes à pied et à cheval et aux 60 pièces d'artillerie du nabab du Bengale. La victoire ne fut pas douteuse, et l'on sait avec quelle facilité la domination britannique s'est depuis assise et étendue. L'éloignement de la mère-patrie n'y a mis aucun obstacle; tout au contraire les agens du gouvernement et de la compagnie des Indes n'y ont gagné qu'une liberté d'action plus grande, et la conquête, affranchie d'une surveillance qui est volontiers tracassière quand elle est trop rapprochée, n'en a marché qu'avec plus de rapidité.

On voit où nous conduisent les pensées que nous venons d'exprimer. Si la conquête de l'Inde a été si aisée à la fin du XVIIIe siècle, peut-on douter que celle de la Chine, avec la population immense et fort peu guerrière de cette contrée, avec sa longue habitude de vivre sous le joug étranger, avec l'impulsion qui serait donnée et les voies nouvelles qui seraient ouvertes au génie commerçant de ses habitans, ne soit bien plus facile encore aujourd'hui? Mais dans l'Inde, au siècle dernier, une fois qu'ils nous en eurent chassés, les Anglais ne rencontrèrent devant eux que des nations et des souverains indigènes, tandis qu'en Chine toutes les grandes nations du globe se coudoient pour ainsi dire et se surveillent. Français, Anglais, Américains ou Russes, quiconque voudrait tenter une aussi grande entreprise que celle d'imposer sa domination aux Chinois serait sûr de voir tous les autres ligués pour l'en empêcher. La possession de la Chine ou même d'une partie de l'empire, le droit de disposer de cette population immense, de sa main-d'œuvre, de sa consommation, la richesse qui en résulterait, les marins que fourniraient ses côtes, les soldats que la discipline formerait dans ses rangs, tout cela pèserait d'un poids trop lourd dans la balance du monde, pour que tout le monde ne se coalisât pas contre celui qui voudrait s'approprier de tels avantages. Personne n'y songe aujourd'hui; mais déjà sur ce lointain théâtre on s'observe, on se jalouse. Les intentions que l'on prête au gouvernement britannique de se saisir des îles Chusan et Formose, la formation commencée d'une marine chinoise sous pavillon anglais, excitent certaines inquiétudes. Les Anglais, de leur côté, se préoccupent de l'extension que prend le commerce américain dans ces parages et des projets que l'on attri-

bue au gouvernement de Washington sur les îles Loo-choo. Enfin chacun voit avec alarme le grand pas en avant que les Russes ont fait dans ces dernières années, en se saisissant de tout le cours du fleuve Amoor dans la Mantchourie. Ce fait, trop peu apprécié, est de nature à avoir une influence décisive sur les événemens dont la Chine va être le théâtre; on n'en pourra comprendre toute la portée qu'en jetant avec nous un rapide coup d'œil sur la carte et sur les relations qui ont existé jusqu'à ce jour entre les Russes et les Chinois.

C'est vers le milieu du XVIIe siècle que les Russes et les Chinois se rencontrent pour la première fois. Les Cosaques venaient de parcourir l'espace compris entre les monts Ourals et le lac Baïkal, de reconnaître les belles vallées de la Sibérie méridionale; à partir du lac Baïkal, en continuant leur marche vers l'est, ils découvrirent un grand fleuve, le Segalien ou Amoor, qui, traversant de l'ouest à l'est la Mantchourie, va se jeter dans la mer du Japon. C'est sur les bords de ce fleuve que les Russes se trouvèrent face à face avec les Mantchoux, à peu près à l'époque où ceux-ci s'emparaient de la Chine. Après plusieurs années de combats, pendant lesquelles les deux peuples se disputèrent la possession de ce grand débouché ouvert à l'Asie sur l'Océan-Pacifique, les Tartares, ayant achevé la conquête de la Chine, revinrent en forces, et un premier traité fut conclu à Nertshinsk, en 1689, entre les Moscovites et le khan de la Mantchourie, devenu empereur de la Chine. Par ce traité, les Chinois conservaient la possession du cours de l'Amoor et fermaient aux Russes l'accès de l'Océan; mais ils leur cédaient la rive gauche d'un affluent et leur laissaient ainsi un pied dans cette importante vallée. Le traité de Nertshinsk établissait ensuite des rapports commerciaux, sur le pied de la réciprocité, entre les deux nations, et des marchands russes visitèrent Péking depuis cette époque jusqu'en 1722, où, leur conduite ayant donné de l'ombrage aux Chinois, ils furent expulsés.

En 1728, un nouveau traité fut conclu à Kiatka, sur la frontière de la Sibérie, à peu de distance du lac Baïkal, entre des plénipotentiaires russes et chinois. La délimitation des deux empires dans la vallée de l'Amoor fut alors confirmée, et les relations commerciales rétablies entre les deux pays, mais à la condition que les échanges se feraient exclusivement sur la frontière, et au lieu même où se signait le traité. Cette règle toutefois ne s'appliquait qu'aux transactions ordinaires du commerce, les Chinois ayant concédé au gouvernement russe le droit d'envoyer à Péking des caravanes pour son propre compte. Ce droit, par lequel les mandarins s'étaient plu à rabaisser le tsar au rang d'un simple négociant, fut abandonné en 1762 par l'impératrice Catherine. Kiatka devint alors pour les Russes

ce qu'était Canton pour le reste des populations européennes. Ils y joignirent seulement un privilége, réservé à eux seuls, et dont ils sont aujourd'hui encore en possession, celui d'entretenir à Péking un collége russe, et d'être ainsi à portée d'obtenir certains renseignemens, de faire parvenir certains avis lorsque les intérêts de leur commerce ou de leur politique le réclament.

Depuis l'époque dont nous parlons, les rapports entre les Russes et les Chinois sont restés dans le même état : les marchandises chinoises, et surtout le thé, dont les Russes font une si grande consommation, viennent à Kiatka par des caravanes qui font très péniblement la traversée du désert mongol. Là elles sont échangées contre les produits des manufactures russes, sans que l'argent ou l'opium aient la moindre part à ce trafic, et le tsar ayant concédé le monopole du thé dans son empire à une compagnie, les grands bénéfices que procure cette vente permettent, malgré les frais énormes des transports, de livrer à bas prix les marchandises russes. Ces marchandises, les draps surtout, se placent avantageusement en Chine, et vont quelquefois jusqu'au littoral faire concurrence aux produits apportés par la navigation européenne.

Mais pendant que le commerce russe suivait ainsi tous les ans à époque fixe la route de Kiatka, le gouvernement des tsars n'était pas inactif du côté de l'Amoor. La fondation de ses établissemens au Kamtchatka, aux îles Aléutiennes, dans l'Amérique du Nord, l'étendue chaque jour croissante du commerce des fourrures, tant d'autres relations qu'il lui importait de nouer dans ces parages, lui faisaient regretter vivement de n'avoir pas sur l'Océan-Pacifique un port qui fût en communication facile avec la Sibérie méridionale. De la Russie proprement dite jusqu'à Irkoutsk, cette capitale des provinces sibériennes que les prisonniers de Pultava ont élevée dans une situation admirable sur les bords du Baïkal, il existe une grande voie fluviale, presque non interrompue, qui répand l'activité et la vie sur son parcours. De là vers l'est, on est obligé de suivre la Léna jusqu'à Yakoutsk, et à partir de ce point toutes les communications avec le Pacifique, avec Aian, Okhotsk, Petropolovsky, se font lentement et péniblement à dos de chevaux.

Si au contraire on était maître de l'Amoor, dont les affluens remontent jusqu'aux abords du lac Baïkal, et dont la navigation est bien moins longtemps fermée par les glaces que celle de la Léna, on descendrait le fleuve jusqu'à son embouchure, qui forme un port magnifique. De plus, l'or, l'argent, le plomb, le fer, pour lesquels les mines russes de Nertshinsk, sur le Haut-Amoor, sont si renommées, trouveraient un débouché facile et sûr. Les bords du fleuve fourniraient du bois, des grains et tous les produits d'un pays fertile, sous une latitude tempérée. Maître de son cours et de ses af-

fluens, on ne serait plus séparé de la Chine par l'immense désert de Gobi; on serait à deux cents lieues de Péking par terre, deux cents lieues seulement de pays boisés ou de vallées cultivées. Si enfin un jour la Russie croyait de l'intérêt de sa puissance de prendre aux affaires de Chine une part active, les soldats russes auraient bien vite franchi ces deux cents lieues, et ne tarderaient guère à arriver sous les murs de Péking. Ils auraient pour avant-garde ces cavaliers nomades, frères de ceux qui deux fois déjà, en 1644 et en 1854, ont vaincu les grandes armées chinoises, ces cavaliers dont un officier-général, qui a visité ces contrées il y a peu d'années, disait : « On voit, à leur allure dégagée et guerrière, que ce sont bien les descendans de Gengis-Khan, et que, bien conduits, ils feraient une excellente cavalerie légère. Il faut voir comme ils manient leurs chevaux, comme ils sont lestes et adroits... Ils sont dévoués à la Russie, parce qu'elle les traite bien et qu'ils savent que les Chinois abreuvent leurs compatriotes de dégoûts et d'outrages. Si on le voulait, un grand nombre de Mongols émigreraient en Russie, et si jamais il y a guerre entre les deux empires, ce seraient d'excellens auxiliaires. » En même temps que les soldats russes paraîtraient devant Péking, on verrait sortir des bouches de l'Amoor ces marins dont la dernière guerre nous a appris à connaître la valeur; on les verrait, sur ces mers lointaines, pourvus de ces approvisionnemens inépuisables que la prévoyance ambitieuse des tsars a seule le secret d'accumuler, et une fois à Péking, est-il si difficile de pressentir ce que feraient l'habileté des Russes à s'assimiler les populations conquises, et leur particulière habitude à manier les Orientaux? Quelle moisson à recueillir! Et quelles seraient désormais les limites de la puissance russe si elle venait à s'étendre sur la Chine, sur ses ports, ses matelots et toutes les sources de richesse qu'elle renferme en son sein?

On va nous dire sans doute que ce n'est là qu'un danger imaginaire, et que nous nous amusons à bâtir avec des hypothèses sans fondement un avenir tout fantastique. Reprenons donc notre route sur le terrain solide et sûr de la réalité. S'il faut en croire les récits les plus authentiques, le cours entier de l'Amoor est, à l'heure qu'il est, entre les mains des Russes. C'est dans ses eaux que pendant la dernière guerre se sont retirées cette frégate *l'Aurore* et cette flottille russe qui ont échappé par des prodiges de courage et d'habileté aux escadres réunies de la France et de l'Angleterre, et lorsque ces escadres, acharnées à la poursuite d'une proie qui leur échappait sans cesse, se sont approchées des bouches du fleuve, elles les ont trouvées garnies de batteries de côte, couvertes de troupes; elles ont entendu prononcer des noms de forts et d'établissemens militaires jusqu'alors parfaitement inconnus, déjà reliés entre eux par

des lignes de navires à vapeur. L'Amoor est donc aujourd'hui un fleuve russe. Nos missionnaires ont confirmé ce que nos marins avaient appris. C'est, disent-ils, vers 1850 que l'envahissement s'est accompli. Les Russes résidaient à cette époque à un endroit nommé Ou-a-ki, proche de l'embouchure du fleuve. Ils dirigèrent aussi une expédition sur la grande île de Segalien, qui s'étend en face de l'entrée de l'Amoor, et n'est séparée au sud des îles japonaises que par le détroit de La Peyrouse; mais l'occupation de cette île n'a été que temporaire : les Russes l'ont évacuée pendant la dernière guerre, nos marins y ont trouvé leurs huttes encore debout, et les Japonais, qu'ils avaient chassés, ont rétabli leur domination dans la partie méridionale de l'île. Qu'on ne se hâte pas toutefois de prendre cette retraite pour un pas en arrière : en portant les yeux sur la carte, cinquante lieues au sud des bouches de l'Amoor, on trouvera sur la côte de Chine un port qui servit, il y a deux ans, de refuge à *la Pallas*, et où le gouvernement russe fonde, dit-on, maintenant un grand établissement naval, qui n'a pas été possible dans le fleuve même par l'insuffisante profondeur de ses eaux. On ajoute que la cour de Péking a réclamé contre l'envahissement de son territoire et fait marcher les milices mantchoues à la frontière; « mais les braves des huit bannières, écrit Mgr Vérolles, vicaire apostolique de la Mantchourie, se sont tenus prudemment à l'écart. » Ce ne sont pas eux assurément qui chasseront ou arrêteront les Russes.

Nous avons mis ces faits dans tout leur jour, nous leur avons assigné toute leur portée; mais nous ne voudrions pas les exagérer non plus, et faire d'un danger possible un danger immédiat et menaçant. Nous sommes les premiers à croire que la Russie, dont il eût été bon peut-être de réclamer le concours dans les événemens qui se préparent, ne nourrit pas aujourd'hui le gigantesque projet du renversement de l'empire chinois; mais que les cartes viennent à se brouiller en Occident, que des guerres de peuple à peuple ou bien des commotions intérieures n'y permettent plus aux gouvernemens de porter au loin leurs regards, qui sait ce que pourra tenter alors à cette extrême frontière l'ambition russe, jalouse de prendre sa revanche sur l'Angleterre? L'Angleterre y veillera sans doute, ou plutôt nous ne doutons pas qu'elle n'y veille dès maintenant; nous ne doutons pas que dès maintenant, appréciant bien la situation de la Chine, elle ne se préoccupe des moyens d'opposer à la Russie dans l'avenir une barrière plus efficace que la grande muraille, jadis opposée aux invasions des Tartares. Cependant, s'il faut que nous disions toute notre pensée, il y a un grand intérêt à ce que l'Angleterre ne soit pas seule à élever cette barrière. Seule en effet dans ces parages, obligée de lutter contre les préjugés et les vieux usages des Chinois d'une part, et de l'autre contre les envahissemens me-

naçans de la Russie, il serait à craindre qu'elle ne fût entraînée à des actes qui, en lui faisant exercer une influence prépondérante sur les destinées du peuple chinois, auraient pour résultat de déplacer le danger que l'on aurait voulu éviter.

Disons tout de suite que dans cette circonstance l'Angleterre elle-même réclame avec instance le concours des puissances maritimes qui ont le plus d'intérêt à ce que la Chine ne devienne ni russe, ni anglaise. Ce concours lui sera-t-il refusé?

L'Angleterre, nous en sommes convaincus, est très sincère lorsqu'elle affirme qu'aucune pensée de conquête ne l'anime dans sa querelle avec la Chine. Son empire de l'Inde et l'extension presque journalière qu'elle est forcée de lui donner sont assez vastes pour lui suffire. Ce qu'elle veut, c'est que la Chine, ne pouvant être anglaise, demeure indépendante. Ce qu'elle veut, ce sont des facilités plus étendues pour son commerce, qui se sent resserré dans de trop étroites limites; ce sont des débouchés nouveaux pour ses produits, un nouveau marché pour ses échanges. Nous n'avons pas à rechercher si ce désintéressement, cet éloignement qu'elle montre pour toute pensée d'agrandissement n'est pas simplement une preuve de la confiance qu'elle a dans sa supériorité commerciale et maritime pour lui conserver le principal rôle auprès de la Chine indépendante. Rien de plus juste, de plus légitime que cette confiance : c'est aux autres peuples, s'ils le peuvent, de rivaliser avec le commerce et l'industrie britannique sur le vaste marché de l'empire chinois. Nous sommes sûrs que les États-Unis soutiendront hardiment cette lutte; nous voudrions que la France fût en état de l'entreprendre.

Mais c'est là une question d'avenir, et il y a une question actuelle, pressante, que l'Angleterre convie la France et les États-Unis à venir résoudre de concert avec elle. Il serait malheureux, très malheureux que son appel ne fût pas entendu. Le droit serait donné dès lors à l'Angleterre, qui serait seule à vider cette grande affaire, de s'en approprier tous les résultats. Malgré elle, on l'aurait poussée à accomplir en Chine quelque chose de semblable à ce qu'elle a accompli dans l'Inde. Après avoir tiré vengeance des actes sauvages commis à Canton, nous la verrions occuper l'île de Chusan, à l'entrée du Yang-tze-kiang, et peut-être Formose, dont les mines de charbons promettent une source abondante de richesses. Ces îles deviendraient sur une grande échelle ce que Hong-kong a été dans ces dernières années, un point d'attraction pour les Chinois industrieux, qui fuiraient les désordres auxquels l'affaiblissement journalier du pouvoir des empereurs donnerait partout naissance. Ces émigrés formeraient promptement une race d'Anglo-Chinois, sujets de l'Angleterre plus que de la Chine, engagés nécessairement dans des conflits de chaque jour avec la vieille population de l'empire, cha-

que jour invoquant contre l'autorité des mandarins la protection du canon britannique, et entraînant ainsi de proche en proche la puissance qui aurait le devoir de les défendre à une guerre de destruction contre la souveraineté impériale, à une conquête dont ils seraient les principaux instrumens. Il ne faudrait pas de bien longues années peut-être pour que ce prodigieux événement vînt à s'accomplir. Et comment accuser alors l'ambition britannique? La faute ne serait-elle pas tout entière à ceux qui auraient forcé l'Angleterre de régler toute seule une affaire qu'elle demande aujourd'hui à régler en commun avec toutes les puissances maritimes?

Il n'en sera pas ainsi : on ne voudra pas que l'équilibre des intérêts du monde civilisé puisse jamais être menacé au point où il le serait le jour où le poids immense d'un empire de trois cents millions d'âmes tomberait tout entier dans un seul des plateaux de la balance. Si ce péril n'est pas pour nous, nous devons l'épargner à nos neveux, et les risques d'une action commune ne sont pas ici de ceux devant lesquels il soit permis à de grands peuples de reculer.

La situation n'est plus ce qu'elle était en 1844, quand la France s'est présentée pour recueillir sa part de ce que l'Angleterre avait semé. La guerre de l'opium avait été une guerre toute commerciale et purement anglaise : nulle autre puissance n'avait eu à y prendre part. La question d'aujourd'hui, comme nous l'avons fait voir, touche à de plus hauts intérêts, à des intérêts vraiment européens. Nous ne pouvons (et les Américains pas plus que nous, ce nous semble) laisser à un seul peuple le soin de la résoudre, et prétendre ensuite être associés à des avantages que nous n'aurions payés d'aucun sacrifice. Nous ne pouvons guère non plus nous borner, avec quelques soldats et quelques navires, à un semblant de coopération : ni l'Europe, ni la Chine même ne s'y tromperaient, et cette démonstration, sans écarter le danger, pourrait n'avoir qu'un assez mince résultat. Mieux vaudrait déserter à jamais ces mers lointaines, y laisser le champ libre aux nations assez fortes, assez prévoyantes, assez confiantes en elles-mêmes pour faire les sacrifices nécessaires au développement de leur puissance; mais, nous le répétons, il n'en sera pas ainsi : nous verrons tous les peuples intéressés dans cette grande affaire prendre l'engagement de concourir, chacun selon la mesure de ses forces, à un même but qui serait nettement défini par la lettre d'un traité, et rien de plus simple que l'esprit dans lequel ce traité devrait être conçu.

Les puissances signataires s'engageraient à exercer sur la Chine une action morale et matérielle à l'effet d'obtenir d'elle pour les Européens le droit de circuler, trafiquer, résider et posséder sur tous les points de l'empire, le droit d'y professer et d'y enseigner leur

religion. Les alliés s'engageraient également à n'acquérir aucun point du territoire chinois sans le consentement de tous, et à n'étendre la qualité et les droits de sujet européen à aucun Chinois sans l'accomplissement de certaines conditions réglées en commun.

Avec ces conditions ou d'autres analogues, nous croyons qu'on pourrait réussir à protéger efficacement les intérêts des sociétés civilisées en Chine, à empêcher, pour un temps du moins, que ce vaste empire, en devenant la conquête exclusive d'une seule nation, ne lui donne une prépondérance écrasante dans les affaires de ce monde. Ces conditions, on l'a dû remarquer, renferment toutes les demandes des associations de Londres et de Liverpool. Nul doute qu'elles ne donnassent également pleine et entière satisfaction au commerce américain, qui ne réclame nulle part que le droit de libre concurrence.

Pour nous Français, ce que nous y gagnerions serait avant tout le droit d'aller protéger efficacement nos missionnaires sur tous les points du Céleste-Empire, de maintenir là, comme partout, ce patronage du culte catholique que nous sommes seuls à exercer en ce monde, et qui, à un jour donné, peut devenir pour nous une nouvelle source de grandeur et de puissance. Nous ne prétendons pas dire que cette protection de la France devrait s'étendre aux Chinois nos coreligionnaires jusqu'au point de les soustraire aux lois de leur pays. On comprend que leur assurer cette sorte d'inviolabilité serait faire d'une autre manière ce qu'on aurait interdit aux Anglais de faire, en stipulant qu'il ne pourrait plus y avoir d'Anglo-Chinois ni de marine chinoise sous pavillon britannique; mais il est permis d'affirmer que du jour où une aussi large entrée aurait été ouverte en Chine à la civilisation européenne, du jour où la tête de nos vénérables missionnaires serait devenue sacrée, la persécution qui cesserait contre eux cesserait nécessairement aussi contre ceux qu'ils évangélisent, et que, par la seule puissance de la vérité, la foi catholique se répandrait, et avec elle le respect du nom français, dans ces lointaines contrées.

Notre commerce, qui, nous devons l'espérer, ne doit pas toujours rester aussi timide qu'il l'est aujourd'hui dans ses entreprises, ne manquerait pas non plus de recueillir sa part des avantages de tout genre que présenterait au génie européen l'exploitation des besoins du peuple chinois. Nous pourrions contribuer à introduire la navigation à vapeur sur ces fleuves, ces canaux, ces lacs, qui servent de voies de communication à des populations innombrables et voyageuses (1).

L'émigration aussi pourrait nous donner de grands résultats. On

(1) Il y a déjà un bâtiment à vapeur chinois sur le Yang-tze-kiang.

sait avec quelle facilité les Chinois émigrent; la Californie et l'Australie sont là pour montrer qu'ils ne craignent ni les longs voyages, ni le contact des sociétés européennes. Laborieux, industrieux, intelligens, ils font d'excellens colons quand on pourvoit soigneusement à leur bien-être et qu'on ne manque pas aux engagemens pris avec eux. Ne pourrions-nous pas les attirer en Algérie? Par l'isthme de Suez, le voyage serait assez prompt, et le courant d'émigration, une fois établi, alimenterait une marine marchande considérable. Notre Afrique française, ce vaste et fertile pays, situé si près de nos côtes et pourtant colonisé si imparfaitement jusqu'à ce jour, verrait alors ses solitudes se peupler et fructifier. Ou nous nous trompons, ou il serait assez facile d'obtenir que cette émigration entraînât surtout hors de la Chine les catholiques, que l'influence de nos missionnaires déterminerait à emmener leurs femmes et leurs enfans, et à rompre avec ce culte des ancêtres qui jusqu'à présent a fait des émigrans chinois de vrais oiseaux de passage, toujours empressés de regagner le nid paternel.

Nous ne faisons qu'indiquer ces perspectives, et nous revenons à notre sujet principal.

Les conditions du pacte dont nous avons parlé plus haut une fois déterminées, il s'agirait de les mettre à exécution. Chacun devrait fournir sa part de forces navales et militaires, et une fois l'incident de Canton vidé, il serait sans doute nécessaire d'occuper un point central comme base des opérations ultérieures à entreprendre. Ce serait probablement Chusan, ou mieux encore Shanghaï. C'est de là que partirait pour Péking l'expédition chargée d'obtenir par la persuasion ou par la force les conditions arrêtées à l'avance, et de porter au fils du ciel le baptême de cette civilisation chrétienne qui a élevé les peuples européens si haut au-dessus du reste de l'humanité. Noble et glorieuse entreprise qui aurait passionné nos pères, et bien digne d'illustrer ceux qui aujourd'hui seraient chargés de l'accomplir!

Et si le but a de la grandeur, la conduite de l'expédition serait aussi pleine d'intérêt par toutes les circonstances nouvelles qui ne manqueraient pas de s'y rattacher.

Nous n'avons pas parlé de négociations préalables, parce qu'avec le caractère bien connu des Chinois elles ne feraient qu'ouvrir la porte à d'interminables lenteurs. Nous sommes assurés qu'on ne donnera pas cette fois à l'astuce des mandarins un avantage que trop souvent déjà on lui a procuré. La guerre a d'ailleurs été déclarée de fait devant Canton. On se présenterait donc devant l'embouchure du Pei-ho (1), et toute la partie légère de l'expédition pénétrerait dans

(1) Le Pei-ho a 14 pieds (anglais) d'eau sur sa barre.

le fleuve. On remonterait alors par terre et par eau, au milieu d'un pays complétement plat, jusqu'à Tien-tzin, grande ville située à vingt-cinq lieues de Péking, dont elle est le port et où les grosses jonques qui viennent du Japon et des pays lointains déchargent leurs marchandises. Là sans doute serait concentrée toute la résistance, car il n'est guère à croire que l'empereur, quelque affaibli qu'il soit, se rende sans combat; mais ce combat ne serait ni bien long, ni bien sanglant. La victoire une fois remportée, et la résolution des alliés, la supériorité de leurs forces, la puissance de leurs moyens de destruction de nouveau bien constatés, l'empereur cédera; ce qui s'est passé en 1842 et ce que l'on sait du caractère chinois permettent peu d'en douter. Il cédera d'autant plus volontiers qu'on ne lui demandera pas de concessions territoriales, et qu'il lui restera l'espérance, qu'un Chinois ne perd jamais, de reprendre par la ruse et la perfidie ce qu'on lui a arraché par la force. Cependant ces prévisions pourraient ne pas se réaliser; il se pourrait que la lutte se prolongeât et que l'empereur se retirât en Tartarie. Ce sera alors aux délégués des puissances alliées chargés de la direction de l'expédition de poursuivre la guerre, de suppléer à l'empereur absent, et de prendre toutes les mesures propres à pousser jusqu'au bout le succès de l'œuvre entreprise.

Ce succès une fois obtenu, et le gouvernement chinois, quel qu'il fût, lié par un traité, il s'agirait de le faire exécuter. Ce serait l'œuvre des escadres alliées, et ici il m'est impossible de ne pas signaler le rôle important que la marine, et surtout la marine nouvelle, les canonnières et tous ces avisos légers, quoique armés de la plus puissante artillerie, joueraient dans toute cette campagne; il m'est impossible de ne pas faire remarquer comment la Chine, avec les voies innombrables qui y sont ouvertes à la navigation, avec ses fleuves, ses lacs, ses canaux, sur lesquels flottent des jonques de 300 tonneaux, se prêterait merveilleusement à l'action de ces navires dont la puissance formidable a été révélée par une récente expérience. On a vu dans la Baltique et dans la Mer-Noire quels ravages exerce l'artillerie navale, surtout dans les rangs pressés des troupes de terre. Or en Chine cette grosse artillerie, accompagnant partout les troupes européennes, leur prêterait une force irrésistible. Les canonnières seraient en même temps employées à remorquer partout des vivres, des approvisionnemens, des casernes flottantes, tout ce matériel dont la réunion et la mobilisation constituent peut-être la plus grande difficulté de la guerre. Enfin, la paix faite, ce seraient encore nos bâtimens à vapeur qui seraient chargés d'aller faire connaître jusqu'aux extrémités de l'empire, jusqu'aux frontières du Thibet, la révolution accomplie, et de donner à ces populations lointaines la première impression de la puissance et de la supério-

rité de la civilisation de l'Occident. Cette tâche serait délicate, et elle réclamerait de ceux qui auraient à l'accomplir beaucoup de tact et en même temps beaucoup de fermeté. Le premier effet à produire sur les Chinois de l'intérieur aurait, on ne saurait se le dissimuler, une très grande importance. Cette apparition d'une race d'hommes étrangère au milieu d'eux les étonnerait, et ce ne serait pas du premier coup qu'ils apprécieraient ce que le contact des Européens peut leur rapporter d'avantages. Sans doute alors agens militaires ou autres auraient à s'inspirer de l'exemple donné par M. Alcock à Shanghaï. Ce n'est pas à nous de répondre ici pour les Anglais et les Américains; mais nous croyons pouvoir affirmer que toute la partie de cette tâche qui reviendrait à la marine française serait dignement remplie. On trouverait là chez nos officiers ce courage à la fois modeste et inébranlable, ce dévouement éclairé et persévérant dont ils donnent partout des preuves, et qui ne sont pas toujours appréciés comme ils méritent de l'être. Leurs efforts sauraient bien seconder leurs alliés pour apprendre aux Chinois à estimer et respecter l'Europe.

Il est moins facile de prévoir l'influence que le mélange journalier des mœurs et des idées de l'Occident exercerait sur l'organisation de la société chinoise et sur l'assiette de son gouvernement. Quoique nous nous soyons déjà hasardés bien loin dans le champ des hypothèses, nous n'irons pas jusqu'à exprimer à ce sujet une opinion. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'organisation de cette société a reçu déjà et reçoit tous les jours de bien profondes atteintes. Nous avons montré l'ébranlement croissant du gouvernement impérial, son impuissance, son discrédit, les insurrections redoutables qui se sont dressées contre lui. Il nous paraît difficile que les rapports avec les Européens, si ces rapports sont faciles et amicaux, si les autorités européennes et chinoises agissent loyalement et dans une cordiale entente, n'aient pas pour effet de rendre au gouvernement impérial un certain degré de force et de considération. Les abus monstrueux qui font sa faiblesse et sa honte tendraient nécessairement à s'amoindrir ou même à disparaître au contact de notre civilisation, et peut-être l'énergie vitale se réveillerait-elle, au moins pour un temps, dans ce grand corps, aujourd'hui menacé de dissolution.

S'il en est autrement, si le gouvernement chinois veut ajouter à tous ses embarras une lutte insensée contre la civilisation européenne, au lieu de s'appuyer sur elle pour se faire pardonner sa défaite, nul doute qu'alors il accélérera sa chute; mais dans ce cas même il n'est guère probable que le vieil édifice s'écroule immédiatement, et lorsqu'arrivera la catastrophe, la société chinoise, déjà

depuis quelque temps en rapport avec les Européens, sera profondément modifiée. Initiés à nos idées et à nos usages, à nos arts et entre autres à celui de la guerre, mêlés chaque jour avec nous et tout pénétrés de notre influence, les Chinois ne seront déjà plus exposés à l'une de ces conquêtes accomplies par un coup de main comme celles de Fernand Cortez et de Clive; ils ne seront plus ce peuple qu'on voit aujourd'hui, moins par pusillanimité que par ignorance, incapable de disputer une demi-heure aux Européens un champ de bataille. Une invasion comme celle de 1644 ne suffira plus à les réduire. Sans doute aussi leurs croyances religieuses ou plutôt leur athéisme pratique et leurs ignobles superstitions auront commencé à faire place à la pure lumière de l'Évangile. Le rôle de nos missionnaires grandirait alors, et un champ bien autrement étendu qu'il ne le fut jamais s'ouvrirait à leur salutaire influence. Ce serait à la charité publique en Europe de faire des efforts proportionnés à la tâche nouvelle de ces ouvriers évangéliques. Les annales de nos missions, la persistance avec laquelle la foi catholique s'est maintenue en Chine depuis trois siècles, malgré la persécution, malgré les supplices et les tourmens les plus raffinés, nous donnent le ferme espoir que nos conjectures ne seront pas démenties, que le christianisme sera pour l'empire chinois l'agent le plus puissant de sa régénération. Oui, nous avons l'heureuse confiance que cet empire, au lieu d'agrandir le domaine déjà si vaste d'une des deux puissances européennes qui se disputent la suprématie en Orient, prendra, avec le temps, parmi les états indépendans de la grande famille chrétienne, le rang que lui assignent l'intelligence de ses habitans, leur nombre et les avantages matériels que Dieu leur a donnés.

Au moment où nous achevons ces pages, l'idée nous vient que toutes nos dernières pensées pourraient bien n'être pour une partie des lecteurs que de gratuites hypothèses, de vaines utopies. A cela nous demandons la permission de répondre à l'avance une seule parole. Combien de fois, depuis un siècle surtout, n'a-t-on pas vu les rêves de la veille devenir les réalités du lendemain! Et l'effort de la sagesse humaine ne doit-il pas être de prévenir celles de ces réalités qui seraient des maux irréparables, comme de hâter l'accomplissement de celles qui peuvent être des bienfaits pour l'humanité?

V. DE MARS.

ÉTUDES

SUR

L'INDE ANCIENNE ET MODERNE

V.

LES HÉROS PIEUX. — LES PANDAVAS.

I. — LA GRANDE GUERRE.

Dans la première partie du *Mahâbhârata*, les fils de Pândou ont eu à subir les plus rudes épreuves (1). Ruinés, proscrits et fugitifs, on pouvait croire qu'ils allaient disparaître de la scène du monde. Le moment arrive cependant où ils vont reprendre le premier rang et briller enfin d'un éclat impérissable. Cachés sous des déguisemens divers à la cour de Virâta, roi des Matsyens, ils y achèvent cet apprentissage du malheur qui forme les vrais héros.

Les fils de Dhritarâchtra, les Kourous, contraints d'abandonner les troupeaux qu'ils avaient enlevés, et repoussés par Ardjouna, qu'ils n'ont pu reconnaître, fuient devant le guerrier vainqueur, qui, pareil à Apollon, fait trembler la terre à chaque vibration de son arc. Lorsque l'armée ennemie a été mise en déroute, Ardjouna renoue ses longs cheveux et reprend les rênes du char : il n'est rien de plus qu'un eunuque du palais remplissant près du jeune prince Bhoûmimdjaya, fils du roi des Matsyens, l'office de cocher. Il lui suffit d'avoir battu ses implacables rivaux, d'avoir brisé d'un coup de

(1) Voyez la livraison du 15 avril.

flèche le parasol royal du vieux Bhîchma, l'aïeul de sa propre race, et rapporté, criblée de traits, la bannière sur laquelle est peint un singe couleur d'or. Le roi des Matsyens, Virâta, ne doute pas que son fils n'ait à lui seul remporté la victoire. Sa joie est si grande, qu'il fait retentir partout, au palais et dans la ville, les louanges du jeune guerrier : Ardjouna se tait et le laisse dire. La bouillante valeur et la magnanimité sont deux vertus qui conviennent aux héros de tous les âges et de tous les pays. Voici pourtant des scènes qui nous ramènent brusquement dans ce monde de l'Inde, où les choses ne se passent pas toujours comme ailleurs.

Enivré de son triomphe, le roi Virâta veut jouer aux dés; c'est l'aîné des Pândavas, c'est Youdhichthira, caché à sa cour sous le déguisement d'un brahmane, qu'il a provoqué. Celui-ci, on s'en souvient, avait tout perdu deux fois déjà dans une circonstance pareille, son royaume, sa liberté, celle de ses frères. Il hésite donc à engager la partie, et, rappelant au souverain que le jeu traîne tous les péchés à sa suite, il fait allusion à ses propres malheurs. — Ah! ces gens d'Hastinâpoura! répond le roi, mon fils ne vient-il pas de les battre à lui seul? — Non, reprend le faux brahmane, ce n'est pas lui, mais son cocher! — Le roi s'impatiente; il continue de vanter les hauts faits de son fils; une querelle s'engage, et Youdhichthira, que la colère aveugle, lui jette violemment un dé à la face, en criant : Ce n'est pas vrai! — Le sang du vieux roi a coulé, et tandis que des serviteurs empressés lavent sa blessure, son fils se présente accompagné du cocher qui a guidé ses chevaux sur le champ de bataille. — Mon père, s'écrie-t-il, qui vous a frappé? qui a commis ce crime? — Et l'on pense involontairement à l'indignation de don Rodrigue; mais, chez les Aryens, qu'est un roi comparé à un brahmane? Celui qui a frappé porte le costume de la caste privilégiée, on le regarde comme un *deux fois né;* donc il faudra que le roi outragé lui pardonne, de peur d'attirer sur lui et sur les siens le feu de la malédiction (1). Alors, avouant la vérité à son père, qui ne la connaissait pas, le jeune prince s'écrie avec l'accent de la sincérité : « Non, ce n'est pas moi qui ai reconquis les troupeaux; non, ce n'est pas moi qui ai vaincu les ennemis; tout cela a été accompli par le fils de quelque dieu, car, lorsque je fuyais épouvanté, ce fils de dieu m'a ramené au combat... (2). »

Trois jours plus tard, les cinq frères Pândavas, après s'être purifiés et avoir revêtu leurs plus beaux ornemens, se présentent à l'assemblée du roi. Ils prennent place parmi les princes, et le souverain

(1) Chant du *Virâtaparva,* lecture 68, vers 2,224.
(2) *Ibid.*, lecture 69, vers 2,241.

des Matsyens est forcé de reconnaître en eux les cinq héros fugitifs dont la renommée retentit déjà par toute l'Inde. Pour remercier Ardjouna du service qu'il lui a rendu, le roi s'empresse de lui offrir sa fille en mariage; mais celui-ci refuse. — Pourquoi, demande le roi Virâta, n'acceptes-tu pas ma fille, que je t'offre avec tous mes trésors? « Parce que, répond Ardjouna, j'ai habité dans le gynécée, où je la voyais toujours; en secret et devant témoins, elle s'est fiée en moi comme en un père; — elle avait de l'affection et du respect pour celui qu'elle croyait être un eunuque danseur et habile à chanter, et elle me regarde toujours comme un précepteur, ta fille que tu m'offres! — Avec cette enfant, j'ai habité toute une année, ô roi! Cela donnerait beaucoup à penser dans ton palais et parmi ton peuple. »

La fille du roi, qu'il a refusée pour lui au nom de la sévérité des mœurs orientales, Ardjouna l'accepte pour son propre fils Abhimanyou. Ainsi s'établit une alliance intime entre les Pândavas et un souverain qui jouissait d'une certaine autorité. Les rois voisins, amis de Virâta, vinrent à la noce; parmi eux, on remarquait Krichna, l'ami, le protecteur et le conseiller des fils de Pândou. Le lendemain de la cérémonie, il se tint au palais une *assemblée* (un conseil) de rois, dans laquelle furent débités de longs et beaux discours touchant l'opportunité qu'il y aurait à déclarer la guerre aux Kourous. Tous les assistans étaient d'accord sur ce point, que les Pândavas devaient rentrer dans tous leurs droits, puisque leur exil venait de finir, et recouvrer la possession du royaume qui leur avait été concédé jadis par Dhritarâchtra lui-même; mais le meilleur moyen de recouvrer ce royaume sans conditions, n'était-ce pas de le reconquérir par la force des armes? A la cour d'Hastinâpoura, on se préparait à attaquer les fils de Pândou, que l'on savait avoir reparu chez le roi des Matsyens et y former un parti considérable. Quand on se fut bien exalté de part et d'autre, quand on eut vanté sa propre force et déprécié celle de l'ennemi, on prêta l'oreille un instant à la voix des vieillards et des sages qui conseillaient de parlementer. Du côté des Pândavas, Krichna avait recommandé la prudence; du côté des Kourous, Dhritarâchtra, le roi aveugle, toujours épouvanté de la violence de ses fils, inclinait à la paix. Il envoya donc vers les Pândavas, pour traiter avec eux, son cocher ou plutôt son écuyer Sandjaya, homme prudent, qui savait parler et se faire écouter. L'écuyer des princes de l'Inde ressemble beaucoup à celui des chevaliers du moyen âge, avec cette différence qu'il partage de plus près encore les dangers de son maître, puisqu'il se tient devant lui sur le char. Né d'une femme de la caste sacerdotale et d'un *kchattrya*, l'écuyer hindou, qui savait à la fois combattre et lire les

textes anciens, est devenu plus tard le barde, le panégyriste, dont la place était marquée dans toutes les fêtes.

L'écuyer du vieux roi Dhritarâchtra fit donc connaître les intentions pacifiques de son maître. Cependant les Pândavas insistaient pour qu'on leur accordât la libre possession d'un certain nombre de villes, et les fils du roi aveugle refusaient absolument d'accorder à ceux-ci tout ce qui pouvait les rendre indépendans à un degré quelconque. Ils comprenaient que les Pândavas étaient devenus puissans par leurs alliances, et supposaient qu'un jour ou l'autre ils tenteraient d'usurper le royaume d'Hastinâpoura. Les négociations furent rompues, et on a le droit de douter qu'elles fussent sincères, car de part et d'autre on appelait autour de soi et l'on faisait marcher de grandes armées.

Ce qu'on appelait alors grande armée, ou armée complète (*akchaohini*), se composait de cent neuf mille trois cent cinquante fantassins, soixante-cinq mille six cent dix chevaux, vingt-huit mille huit cent soixante-dix chars, et vingt et un mille huit cent soixante-dix éléphans. Le roi commandait ordinairement en personne : les bannières flottaient au premier rang; en tête marchaient les fantassins armés du bouclier et du javelot, puis les archers et les soldats armés de massues et d'épieux ferrés. Derrière l'infanterie se massaient les cavaliers, puis les chars avec leurs combattans, et les éléphans armés en guerre. Un second corps de fantassins fermait la marche, suivi des porteurs d'eau, des joueurs d'instrumens de musique et des chariots. Dans le combat, l'armée se déployait, suivant la nature des lieux, de diverses manières, affectant la forme d'un oiseau, d'une fleur, d'un croissant, d'un grand poisson, d'un bâton, etc. Avant d'en venir aux mains, les guerriers montés sur les chars s'injuriaient et se provoquaient en combat singulier. Tantôt les chars s'attaquaient de front, tantôt les deux champions cherchaient à tuer les chevaux de l'adversaire à coups de flèches. Le comble de l'adresse, c'était de couper avec un trait bien acéré l'arc de son ennemi. Le plus souvent les guerriers de haute naissance, qui combattaient sur des chars, ne s'abordaient ainsi qu'après que l'armée rangée autour d'eux avait été décimée ou mise en désordre, et ces luttes terribles, acharnées, décidaient en réalité de la victoire. Les chars étaient parfois d'une grandeur démesurée et portés sur un grand nombre de roues. L'or, l'argent, le fer, entraient dans la composition de ces immenses véhicules, au-dessus desquels s'élevait une espèce de clocheton ou de dais pointu, orné de queues d'yack, de banderoles et même de clochettes. Sur les bannières, on représentait le plus souvent l'image des animaux symboliques, le milan rouge (ou *garouda,* monture favorite de Vichnou), le taureau cher à

Çiva, le singe Hanouman, allié de Râma, ou bien un lion, un serpent ou un bouquet de feuilles de palmier. La cotte de mailles était connue des anciens Hindous, ainsi que la cuirasse de métal; ils aimaient à porter des grelots à leur ceinture et même à la poignée de leur cimeterre. Ces formidables armées, qui s'avançaient toujours avec l'espoir de vaincre, fières de leur nombre, tombaient dans un subit abattement dès qu'elles croyaient reconnaître un présage, et il y avait beaucoup d'incidens dans lesquels on voyait un mauvais augure. Le vautour passait-il au-dessus des rangs en jetant son cri, le soleil était-il rouge à son coucher, les chacals faisaient-ils entendre dans le silence de la nuit leurs lugubres aboiemens, une corneille ou un cerf passaient-ils à la gauche de l'armée, un coup de tonnerre éclatait-il dans la nuée, la terre venait-elle à s'agiter, — tous ces guerriers montés sur des chars dorés ou portés sur des éléphans monstrueux, tous ces cavaliers au riche turban, tous ces fantassins à la fine moustache retroussée se prenaient à trembler comme des femmes, et un gémissement douloureux s'élevait à travers le camp. Tous les courages faisaient défaut à la fois, et chacun se disait : Les dieux sont contre nous!

Au moment où la guerre va éclater entre les Kourous et les Pândavas, quand les grandes armées se lèvent et se meuvent sur tous les points de l'Inde, il se fait comme un grand silence autour des rois. L'épopée, qui va s'élargissant toujours, semble s'arrêter dans sa marche pour nous faire assister aux conseils qui se tiennent à Hastinâpoura. Dans le silence de la nuit, Dhritarâchtra, le roi aveugle, se fait expliquer les mystères de la création, les caractères de la révélation védique, ce que c'est qu'un véritable savant selon l'idée indienne, les maux qu'attirent les vices, les fruits que l'on retire des vertus, et enfin ce qu'on doit appeler l'immortalité. Ici apparaît une doctrine nouvelle, la doctrine mystique du *djoguisme* ou absorption en l'Être suprême par la méditation. En voici les principes fondamentaux : les œuvres ne suffisent pas à procurer aux hommes le souverain bien, car elles exigent un effort qui trouble la parfaite quiétude de l'esprit et de l'âme. Pour parvenir à la vie éternelle, il faut que le *voyant*, « en silence assis seul à l'écart, ne fasse pas même effort avec la pensée, et ainsi il anéantira en lui les sentimens de joie et de colère que causent l'éloge et le blâme (1). » Mais ce dieu recherché par le philosophe contemplatif, par le *djogui*, est-ce Brahme, la divinité impersonnelle? est-ce Brahma, le créateur? Les sectaires, avant de le nommer Vichnou,— le dieu aux incarnations multiples qui sauve et conserve, — l'ont désigné par le nom

(1) Chant de l'*Oudyogaparva*, lect. 44, vers 1,735.

abstrait de *Bhagavat*, bienheureux, et voici comment il est célébré. tout au milieu de l'épopée, dans une ode fort ancienne, assez obscure, dont j'essaie de traduire ici quelques stances :

« La force productrice, au grand éclat, tout enflammée, pleine de gloire, que les dieux honorent, par laquelle le soleil rayonne : les djoguis la perçoivent; c'est Bhagavat qui est éternel. — De cette force procède Brahme, par elle Brahme se développe et croît; cette force qui réside au milieu des corps célestes rend brûlant le soleil qui ne chauffait pas : les djoguis la perçoivent; c'est Bhagavat qui est éternel. — Elle pénètre les eaux; sortie des eaux au milieu de la mer, elle pénètre deux divinités dans l'espace; pleine d'énergie sous la forme de l'astre lumineux, elle soutient à la fois la terre et le ciel : les djoguis la perçoivent; c'est Bhagavat qui est éternel. — Cette forme soutient donc deux divinités, la terre, le ciel et les points de l'horizon; c'est d'elle qu'émanent et coulent les points de l'horizon et les fleuves, par elle que se fixent les grands océans : les djoguis la perçoivent; c'est Bhagavat qui est éternel. — Sa forme ne peut se comparer à rien de ce qui existe, qui que ce soit ne la voit par les yeux, mais par l'intelligence, l'esprit et le cœur; ceux qui l'ont connu, ceux-là sont immortels! Les djoguis la perçoivent; c'est Bhagavat qui est éternel (2).... »

L'ode continue sur ce ton pendant une quarantaine de stances. Le dieu cherché, Bhagavat, tantôt ressemble au feu, le plus actif des élémens, celui qui a joué le plus grand rôle dans la création, tantôt s'offre sous les traits du soleil, tel que l'adoraient les mages; il flotte insaisissable et partout présent, comme cette âme universelle que le panthéisme essaie en vain de préciser. Le vrai *djogui* doit finir par se voir lui-même en toute chose, dans le passé comme dans le présent, dans ce qui est comme dans ce qui n'est pas. En somme, rien n'existe que l'âme (*âtma*), qui a le sentiment de son être et le désir impérieux de ne pas mourir; c'est bien quelque chose. Dans ce passage toutefois, la théorie du djoguisme n'est encore qu'indiquée: c'est un peu plus loin, dans le magnifique chant de la *Bhagavadguitâ*, qu'il faut l'étudier.

II. — LE CHANT DU BIENHEUREUX.

Il a été fait beaucoup de traductions de la *Bhagavadguitâ*, en latin, en anglais et en français, depuis une cinquantaine d'années. Ce beau livre, — il contient l'exposition complète d'une philosophie, — est donc entre les mains de tout le monde. Je voudrais seulement faire connaître ici comment cet épisode est amené dans le poème et le rôle qu'il joue dans la suite des événemens.

Tandis que les fils de Dhritarâchtra, les Kourous, discutent en con-

(1) Chant de l'*Oudyogaparva*, lect. 44, vers 1,738 et suivans.

seil devant leur père sur les avantages d'une guerre prochaine, les Pândavas de leur côté ne restent pas inactifs. Krichna, le sage et puissant roi du pays de Mathoura, qui va bientôt s'élever à la hauteur d'un dieu et se montrer comme un *avatara* de Vichnou, avait dissuadé les fils de Pândou d'entreprendre la guerre; mais il avait promis de les aider, si la prise d'armes avait lieu. Au moment décisif, l'aîné des Pândavas, Youdhichthira, se souvient de la promesse et dit à son ami :

« Voilà qu'il est venu le temps des amis, et je ne vois que toi qui puisses nous sauver dans ces calamités! — Ayant eu recours à toi, Krichna, nous réclamerons au fils de Dhritarâchtra et à ses conseillers la part qui nous est due. — Comme tu protéges tes peuples au milieu de tous les périls, de même aussi, que les Pândavas soient gardés par toi! Sauve-nous de ce grand danger. — Et Krichna répond : Me voici, ô grand héros! dis ce que tu veux me dire, et je ferai tout ce que tu me diras (1). »

Avec Youdhichthira, prince magnanime, connu sous le nom de roi de la justice, Krichna parle longuement des devoirs des souverains dans le gouvernement des peuples et sur le champ de bataille. Il tente un dernier effort près des Kourous pour amener la paix, et quand il a été témoin de la violence et de l'obstination des fils de Dhritarâchthra, il revient auprès de ses protégés les Pândavas. Le conseil se réunit de nouveau, mais nous devons renoncer à analyser les discours prononcés dans l'assemblée : paroles sérieuses et sages, pleines de bons avis, invectives ardentes, prophéties terribles, tous les accens du cœur et de l'âme y retentissent tour à tour; on dirait la grande voix d'une cataracte que couvrent par instans les coups de tonnerre et le mugissement des vents déchaînés dans la forêt. Il nous faut laisser en arrière ces belles pages et nous placer avec Krichna au milieu des fils de Pândou. Ceux-ci ont rassemblé sept armées complètes; l'ennemi compte des forces bien plus considérables encore. Le moment arrive où ces troupes pleines d'ardeur et animées de la colère qui enflamme leurs chefs vont en venir aux mains. L'aîné des Kourous, Douryodhana, appelle à ses côtés son précepteur et son maître, Drona, — celui qui jadis présida au tournoi dans lequel les jeunes princes, aujourd'hui près de se combattre, avaient montré à tous les regards leur habileté dans l'art de manier les armes. Il lui fait le dénombrement des guerriers rangés sous les bannières des Pândavas, et quand s'achève ce prologue à la manière d'Homère, « pour exciter l'ardeur du prince, l'aïeul des Kourous, le grand-père Bhîchma, faisant entendre un cri pareil au rugissement du lion (2), souffla dans sa conque, lui qui est ter-

(1) Chant de l'*Oudyogaparva*, lecture 71, vers 2,582 et suivans.
(2) Ou plutôt le cri du lion, le cri de guerre.

rible. — Alors les conques, les gros tambours, les tambourins, les caisses longues et les trompettes retentirent tout à coup, et ce fut un bruit tumultueux. — Et montés tous les deux sur un grand char attelé de chevaux blancs, Krichna et Ardjouna soufflèrent dans des conques divines... — Les autres Pândavas et les chefs de leurs armées firent aussi successivement résonner leurs conques. — Ce bruit fendait les cœurs des Kourous; le ciel et la terre se renvoyaient ce bruit confus. — Alors, ayant vu les fils de Dhritarâchtra prêts à combattre et les flèches commençant à voler, Ardjouna leva son arc et dit : — Entre les deux armées, fais arrêter mon char, ô immortel! Cependant que j'observe ceux qui sont là, désireux de combattre et prêts à la lutte! — Quels sont ceux contre lesquels il me faut combattre en cette grande rencontre? Je les verrai de plus près, ceux qui vont entrer en lice, ceux qui sont là rassemblés (1)! »

Krichna s'est fait le cocher et l'écuyer de son disciple favori Ardjouna. Les voilà donc qui marchent un instant au pas et s'arrêtent entre les deux armées : ils sont là debout, les regards dirigés en avant, le bras levé, comme deux guerriers grecs finement découpés sur le pavé d'une mosaïque. A la vue de l'ennemi, Ardjouna se trouble; ce n'est pas la crainte qui le fait trembler, c'est l'émotion, la mélancolie, le dégoût de toute chose, ce sentiment de tristesse qui traverse les cœurs et y imprime cette parole fatale : A quoi bon? C'est aussi le sentiment de la tendresse et du respect pour les siens, de la compassion pour tous. Comme la poésie indienne a compris les ennuis et les défaillances de l'esprit humain, et comme elle sait les exprimer par la bouche même d'un héros!

« En voyant mes propres parens, ô Krichna, désireux de combattre, prêts à en venir aux mains, mes membres s'affaissent, et mon visage est desséché, — il y a un tremblement dans mon corps, et mes cheveux se hérissent; l'arc divin de Vichnou me tombe de la main, et la peau me brûle partout. — Je ne puis rester ferme; il semble que mon esprit est en proie au vertige, je vois des présages, et des présages contraires, ô Krichna! — Non, je n'attends plus le souverain bonheur, après avoir tué mes propres parens dans la mêlée; je n'aspire point à la victoire! La royauté, je n'en veux pas, ni de ses jouissances non plus! — Que me fait la royauté? que m'importent les plaisirs, la vie même? Ceux pour qui nous désirerions avidement la royauté, les jouissances de la vie, les plaisirs, — ils sont venus sur le champ de bataille, ils sont là, ayant abandonné le soin de leur vie et leurs richesses, précepteurs, pères, fils, aïeuls, oncles, beaux-pères, neveux, beaux-frères, parens et alliés de toutes sortes; non, je ne veux pas les tuer, quand ils me frapperaient eux-mêmes, ô Krichna (2)! »

Arrêté par ce sentiment de pitié pour les siens et par l'horreur

(1) Chant de la *Bhagavadguitâ*, lecture 25, vers 841 et suivans.
(2) *Ibid.*, vers 859 et suivans.

que lui inspire cette guerre impie, Ardjouna se demande si ce n'est pas un crime de tuer ses parens. De pareils attentats ne détruisent-ils pas la vertu sur la terre, et la vertu détruite, le crime prenant possession des individus et des empires, l'impiété règne dans le monde. — Ainsi pensait Ardjouna; assis sur son char, déposant l'arc et les flèches, il se taisait et semblait désirer qu'un trait acéré vînt le frapper au cœur. Krichna veut ranimer son courage; mais le héros est en proie à une mélancolie si profonde, qu'il n'entend rien. Une seconde fois Krichna prend la parole; il a prononcé d'abord le mot de devoir, — le devoir du guerrier qui l'oblige à se montrer ferme. Aussitôt Ardjouna semble revenir à lui; il demande à Krichna de l'instruire, et le héros divin, répondant par un sourire aux larmes du guerrier défaillant, expose sa doctrine de l'irresponsabilité humaine et de la quiétude.

« Le sage, dit Krichna, ne s'afflige ni à l'occasion des morts, ni à l'occasion des vivans. Que sont les corps? L'enveloppe périssable d'une âme incorruptible et immortelle; de même qu'un homme, après avoir laissé ses vêtemens usés, en prend d'autres tout neufs, ainsi l'âme, après avoir abandonné sa vieille forme, en revêt une nouvelle (1). Il n'y a donc pas lieu de s'affliger à la pensée de donner la mort. Les castes ont des devoirs à remplir; le *kchattrya* doit combattre : qu'il soit vaillant, et le ciel s'ouvrira pour lui. L'homme d'ailleurs n'est point responsable du résultat de ce qu'il entreprend pour accomplir son devoir; qu'il demeure donc indifférent au succès comme au revers, et il atteindra à l'égalité d'âme exprimée par le mot *yoga*, union avec l'âme immortelle. Pour y arriver, il s'agit d'abord de bannir de son cœur tout désir, toute volonté propre. Comme les eaux des fleuves entrent dans l'Océan tout rempli et sans l'agiter, de même celui en qui les désirs et les passions s'absorbent complétement obtient le calme absolu, et non celui qui subit leur influence (2). Il n'est pas permis à l'homme de s'abstenir de toute sorte d'action, de rester inactif : qu'il agisse donc, qu'il pratique les devoirs de son état, mais sans s'intéresser aux résultats de son œuvre! Les dieux n'agissent-ils pas aussi? Et moi-même, dit Krichna, qui parle avec l'autorité du Dieu suprême, moi-même je n'ai rien à faire dans les trois mondes, mon œuvre est complète, achevée, et cependant je demeure en action (3)! Et si je cessais d'agir avec assiduité, les hommes en feraient

(1) Chant de la *Bhagavadguitâ*, lecture 26, vers 899.
(2) *Ibid.*, vers 948.
(3) Voici comment Krichna explique sa divinité : « J'ai déjà passé par bien des naissances, et toi aussi, Ardjouna; je les connais toutes, et toi tu les ignores. — Bien que je sois moi-même éternellement immuable et le maître des êtres, cependant, en commandant à la nature qui dépend de moi, je suis visible par l'effet de ma propre puissance sur les choses créées. — Chaque fois que la vertu décline et que le vice prend le dessus, je me crée moi-même sous une forme sensible. — Pour le salut des justes et la destruction des méchans, et aussi pour le maintien de la vertu, je prends l'être d'âge en âge... » *Bhagavadguitâ*, vers 998 et suivans. — C'est ainsi que Krichna se donne lui-même pour une incarnation de Vichnou, reparaissant par intervalle sur la terre pour sauver les hommes et pour remonter la machine qui se détraque.

autant de toutes parts; le monde abandonnerait ses devoirs. S'il y a des actes mauvais, c'est que le désir et la colère, nés de la passion, remplissent les cœurs des mortels. La passion obscurcit l'intelligence; le désir veut commander aux sens, régner sur le cœur et dans l'entendement : ce sont là les ennemis que l'homme doit combattre. Pour arriver à vaincre les passions, les mortels suivent les lois d'une religion et pratiquent un culte. Il est bon d'avoir une religion, il est bon de présenter des offrandes aux dieux. Le meilleur de tous les cultes est celui qui purifie le mieux l'âme et le cœur : c'est l'étude de la sagesse, la connaissance de la profonde doctrine du *djoguisme.* »

Telle est en somme cette doctrine hardie, peu conforme à la doctrine védique, et qui incline visiblement vers un panthéisme fataliste. On voit bien apparaître un dieu, mais un dieu mal défini, qui, sans être créateur, s'intéresse de loin en loin au salut des hommes. Le *djogui* devient tolérant, et même si indifférent à l'égard des diverses formes sous lesquelles il plaît au grand Être de se manifester, « qu'il voit du même œil le savant et humble brahmane, la vache, l'éléphant, le chien, et même l'homme dégradé qui mange la chair du chien (1). » Sa principale occupation est d'empêcher les objets extérieurs d'entrer en son esprit, de repousser par conséquent les plus nobles émotions, la pitié, l'affection, la charité en un mot, d'éteindre l'un après l'autre ces flambeaux qui réchauffent le cœur en l'illuminant. Pour arriver à ce but suprême, il lui est enjoint de loucher ou, si, l'on veut, de regarder entre ses deux sourcils, et de faire passer par ses narines l'air qu'il respire et celui qui sort de ses poumons. C'est à de pareilles puérilités que viennent aboutir les enseignemens de Krichna, à travers lesquels brillent incontestablement de grandes et nobles pensées, car toute doctrine qui tend à dégager l'homme des choses terrestres a droit à notre admiration. Et ce serait une erreur de croire que ces préceptes sont restés dans les livres: ils en sont sortis, ils ont circulé, et on met en pratique le plus sérieusement du monde ce qu'ils ont de ridicule et d'absurde. Qui n'a vu dans l'Inde de pauvres *djoguis,* devenus idiots à force de contempler le vide, passer leur vie entière à concentrer leurs regards sur le point désigné par Krichna, entre les deux sourcils, là même où le rayon visuel ne peut atteindre?

Cependant il serait injuste d'apprécier trop légèrement la *Bhagavadguîtâ.* On y reconnaît tout d'abord le sentiment assez vif d'une réaction complète contre le polythéisme, qui avait pris dans l'Inde un excessif développement, et aussi la condamnation des austérités rigoureuses, barbares même, que les ascètes pratiquaient et pratiquent encore avec l'empressement de la folie. Si la volonté divine se faisait jour dans la doctrine de Krichna, la soumission de l'homme à la toute-puissance éternelle ne serait plus du fatalisme, et le mor-

(1) *Bhagavadguitâ,* lecture 30, vers 1,053.

tel, n'abdiquant pas toute sa liberté, ne se jetterait plus comme la feuille morte qui s'abandonne au courant dans cet abîme immense et sans fond où il roule comme un atome. Ce qu'il y a de plus saisissant dans ce grand dialogue entre Krichna et Ardjouna, c'est l'inquiétude de celui-ci, son trouble à la vue des guerriers sur lesquels plane la mort, c'est cet élan de tendresse et de pitié, cet accablement qui s'empare de l'âme du héros. Il a besoin de savoir ce qu'est l'humanité, d'où elle vient, où elle aboutit, ce qu'il y a au-delà de cette vie si courte, toujours menacée, et qu'il va lui-même détruire avec les armes terribles qu'il tient à la main. Si les pensées philosophiques et religieuses se présentent naturellement à l'esprit, certes c'est bien en un pareil moment, lorsque deux armées s'approchent pour se combattre, et quand une guerre civile va faire couler à grands flots le sang des enfans d'une même race. Que la doctrine prêchée par Krichna soit une rêverie sans issue, un panthéisme à rendre fou, et comme une perspective ouverte sur des abîmes; qu'elle exalte l'orgueil humain tout en humiliant l'humanité, qu'elle condamne l'homme à l'inertie de la pensée, qu'elle enchaîne les meilleurs sentimens de son cœur et qu'elle étouffe les aspirations de son âme, ce sont là des vérités de toute évidence; mais comme poésie, comme richesse de langage, comme effet dramatique, je ne sais rien de plus beau dans la poésie épique des temps primitifs que ce dialogue sur les plus hautes questions de la philosophie entre deux héros, l'un dieu, l'autre fils de dieu, s'entretenant au front d'une armée immense qu'éclaire de ses rayons un soleil éblouissant, et s'exprimant dans la plus sonore, dans la plus abondante des langues.

III. — LA DOUBLE VENGEANCE.

En expliquant à Ardjouna la doctrine du *djoguisme*, le divin Krichna lui a conféré la science surnaturelle. Là où se trouve l'esprit du dieu, là aussi sera la victoire; les fils de Pândou sortiront donc triomphans de cette lutte terrible. Pendant dix-huit jours, les deux armées s'attaquent avec acharnement, et chaque héros a son moment glorieux, son action d'éclat qui le met en relief. Aux grands coups que frappent les guerriers succèdent par intervalles les lamentations qui s'élèvent comme un chant funèbre autour du cadavre de ceux qui tombent, puis les imprécations contre le meurtrier et les accens de la vengeance. La pitié, la douleur, la colère, tous les sentimens qui peuvent assiéger le cœur des combattans au plus fort de la mêlée se font jour à la fois dans cette épopée immense, où il y a place pour tout. Aussi, bien que cette bataille soit plus longue à elle seule que l'Iliade tout entière, elle se fait lire dans le texte, tant

la poésie a su y répandre la variété et le mouvement! L'écho s'en est prolongé jusque dans notre siècle; on montre encore aux environs de Dehli le lieu où se livrèrent ces combats interminables, et qui porte toujours le nom de ***Kouroukchêtra***, champ des Kourous.

Parmi les anciens du parti des Kourous, leur aïeul Bhîchma a été tué dans la mêlée; après celui-ci a succombé Drona, le précepteur des jeunes princes des deux branches de la famille royale; plusieurs souverains alliés qui ont pris part à la lutte sont restés sur le champ de bataille. Cependant le vieux roi aveugle Dhritarâchtra vit toujours, et son écuyer Sandjaya lui raconte tous les détails de ces sanglantes journées. Il a la parole franche et dure, l'écuyer du vieux roi aveugle; dans son récit, il ne songe point à ménager la sensibilité d'un cœur éprouvé par les plus cruels désastres. Parlant du lendemain de la grande défaite des propres fils de Dhritarâchtra, il dit :

« Alors, ô grand roi, les soldats qui suivaient Ouloûka (1), exaspérés de sa mort et insoucians de la vie, se jetèrent en criant autour des Pândavas; — mais Ardjouna les contint... Ces gens qui brandissaient des épieux, des épées et des javelots, avides de tuer son jeune frère Sahadéva, il les déjoue dans leur dessein avec son arc. — Beaucoup de ces combattans, qui l'assaillaient les armes à la main, furent abattus par ses flèches à pointe de croissant; il leur coupait la tête et perçait leurs chevaux. — Ceux-ci, frappés à mort, tombaient sans vie sur la terre, tués par ce héros du monde qui traversait leurs rangs. — Alors le prince Douryodhana, ayant vu la destruction de son armée et rassemblant ce qui lui restait de survivans ainsi que les grandes troupes de chars, — et les éléphans, et les chevaux, et les fantassins, tout en un mot, dit cette parole à ses compagnons réunis : — Abordant tous les Pândavas dans la lutte, ainsi que leurs amis et le roi des Pântchâliens leur allié avec son armée, détruisez-les et revenez au plus vite! — Follement animés à combattre, jurant sur leur tête d'accomplir cette parole, ils coururent contre les Pândavas au milieu de la mêlée, par l'ordre de ton fils. — Contre ces soldats décimés dans la grande lutte s'élancèrent les Pândavas, qui les taillèrent en pièces avec leurs flèches pareilles à des serpens gonflés de venin. — Et cette armée en un instant fut anéantie par les princes magnanimes; arrivée sur le lieu du combat, elle ne trouva personne qui pût la sauver. — Dans sa frayeur, elle ne put tenir contre l'inébranlable héros qui la frappait au milieu des chevaux courant çà et là, environnés par la poussière du champ de bataille; — on ne pouvait rien discerner autour de soi. Alors beaucoup de soldats, sortant de l'armée des Pândavas, — se mirent à tuer les tiens dans la mêlée, et en un instant, ô grand roi, l'armée de tes fils fut anéantie! — Ces armées complètes, rassemblées sous les ordres de ton fils au nombre de onze, furent détruites dans le combat, ô maître, par les enfans de Pândou et leurs alliés! — De ces milliers de princes magnanimes combattant avec les tiens, seul Douryodhana

(1) L'un des guerriers du parti des Kourous.

se montrait grandement abattu. — Ayant regardé tous les points de l'horizon et vu la terre vide, resté seul de tous ses guerriers, et apercevant de loin les Pândavas heureux de l'issue du combat, au comble du succès, et qui poussaient des clameurs triomphantes de tous côtés, — entendant aussi le bruit des flèches lancées par ces héros aux grands cœurs, — Douryodhana se sentit défaillir, ô grand monarque, et il songea à la retraite, car il n'avait plus ni armée, ni chars, ni chevaux (1)! »

En lisant le récit de cette immense déroute qui suit un dernier retour offensif de la part des fils de Dhritarâchtra, on songe naturellement à ce *romance* espagnol dans lequel un poète inconnu peint le roi Rodrigue vaincu pour la huitième fois par les Maures :

Las huestes del rey Rodrigo
Desmayan y huian,
Cuando en la octava batalla
Sus enemigos vencian (2).

Comme le roi Rodrigue, Douryodhana cherche des yeux ses capitaines dont aucun ne paraît, et il promène ses regards sur ce champ de bataille où le sang coule à torrens (3); puis, fuyant au hasard, le prince vaincu entend retentir les conques des Pândavas, qui sont à sa poursuite. Il s'enfonce dans la forêt, il se jette au milieu d'un lac, et là, par un enchantement, il échappe à ses ennemis. Les eaux du lac sont devenues solides pour lui, il y trouve un asile qui le met à l'abri de toute crainte de la part des hommes; mais à peine a-t-il pu reposer quelques instans au fond de son marais, comme un sanglier blessé, que des paroles amères viennent le relancer. Youdhichthira, l'aîné des Pândavas, le pique par ses reproches; il l'excite au combat, le harcèle de telle sorte que le prince vaincu se décide à sortir de sa retraite. Le moment est venu où Douryodhana, qui a provoqué cette guerre impie, va porter la peine de la haine qu'il a vouée aux fils de Pândou et des maux qu'il leur a fait souffrir. Il lui faut combattre à coups de massue contre Bhîmaséna, qui a juré autrefois de le faire périr de la mort d'une bête fauve et de boire son sang. Le duel dure bien longtemps; à la fin, c'est Bhîmaséna qui a le dessus, et le terrible Pândava se venge à la manière d'un Mohican : le chevalier du moyen âge s'efface devant le sauvage. N'oublions pas que l'écuyer Sandjaya continue de raconter à Dhritarâchtra, au père de la victime, ces détails odieux du combat à la massue :

(1) Chant du *Çalyaparva*, lecture 30, vers 1,566 à 1,585.

(2) « Les troupes du roi Rodrigue — perdaient courage et fuyaient, — lorsque, dans la huitième bataille, — ses ennemis remportaient la victoire. »

(3) « Mira por los capitanes — que ninguno parescia, — mira el campo tinto en sangre — la cual arroyos corria. »

« Ayant frappé à mort Douryodhana, le terrible Bhîmaséna s'approche du prince étendu à terre et lui dit : — Ce n'est qu'une vache, ce n'est qu'une vache! Ainsi, ô insensé, as-tu jadis interpellé Draopadî, couverte d'un seul vêtement, en pleine assemblée, devant nous et en riant, ô pervers! — De cette ironie amère reçois aujourd'hui la récompense! — A ces mots, avec son pied gauche, il lui brisa le front; — avec son pied, il broie la tête du lion royal, et, tout rouge de colère, le terrible Bhîmaséna — lui dit encore cette parole, qu'il te faut entendre, ô roi : Ceux qui nous ont follement insultés en nous traitant de bêtes, — ceux-là, à notre tour nous les insultons par notre joie en les appelant : bêtes, bêtes! — On ne peut nous reprocher ni d'avoir allumé le feu pour brûler nos adversaires (1), ni de les avoir volés au jeu, ni de les avoir injuriés; c'est avec la propre force de nos bras que nous détruisons nos ennemis (2)! »

Bhîmaséna revient encore sur ces reproches, qu'il accompagne de nouvelles injures, et toujours le talon de son pied gauche broie le front qui a reçu l'onction royale. Cependant cette cruauté révolte les magnanimes princes qui sont là présens, les frères mêmes du barbare vainqueur, et surtout Youdhichthira, dont on vante la justice. Celui-ci intervient pour mettre fin à cette scène odieuse :

« Alors, à Bhîmaséna, qui, ayant frappé ton fils mortellement (c'est toujours l'écuyer qui parle au roi aveugle), l'injuriait encore et dansait de toute sa force, le roi de la justice, Youdhichthira, dit ceci : — Tu as payé la dette de la vengeance, ton serment est accompli; abstiens-toi désormais d'en faire davantage en bien comme en mal. — Ne foule pas ainsi sa tête sous ton pied; ne transgresse pas la loi du devoir! Il est roi, il est notre parent, il est blessé à mort; cela est mal de ta part!... — Celui qui commanda onze armées complètes et fut prince des Kourous, ne le foule pas sous ton pied, car il fut roi, et même aussi ton parent! — Les siens ont été tués, ses ministres ont péri, son armée est dispersée, il est tombé dans le combat : de toute manière il faut pleurer sur lui et non l'insulter, car il fut roi! »

Après avoir tempéré par ce noble langage la brutale fureur de son frère, Youdhichthira s'adresse à son tour au moribond et lui dit :

« Maître, tu ne dois pas nous en vouloir, ni te plaindre toi-même; c'est la très horrible action accomplie jadis qui te vaut cela. — Voilà qu'il a porté son fruit fixé par les dieux, ce mauvais dessein par suite duquel nous en sommes arrivés à chercher à nous détruire les uns les autres! — C'est par ta propre faute que tu es tombé dans un semblable malheur, qui résulte de ta cupidité, de ton fol orgueil et de ta légèreté. — Après avoir causé la mort des parens, des frères, des aïeux, des fils et des petits-fils de notre famille, te voilà arrivé au moment suprême. — Par ta faute, tes frères sont tombés

(1) Allusion à la tentative faite par Douryodhana pour brûler vifs les fils de Pàndou dans une maison préparée à cet effet. Voyez la *Revue* du 15 avril.

(2) Chant du *Çalyaparva*, lecture 61, vers 3,311 et suivans.

sous nos coups, et tes parens ont péri. Ah! oui, c'est là un sort terrible. — Non, tu n'es pas à plaindre, ta mort est digne d'envie; c'est sur nous qu'il faut pleurer maintenant, sur nous, les restes de la famille, dans toutes les conditions. — Privés de ces parens qui nous sont chers, nous vivrons dans la tristesse... — Comment regarderai-je en face les femmes veuves plongées dans le chagrin? Toi seul tu t'en vas, et tu as dans le ciel une demeure tranquille et sûre! — Et nous, voués à l'enfer par ces femmes, nous ne recueillerons qu'une terrible douleur, car les femmes des fils et des petits-fils de Dhritarâchthra, en proie à la désolation, devenues veuves, nous accableront de reproches (1). »

Douryodhana est donc maudit de nouveau, comme s'il avait sans motif suscité cette guerre qui couvre de deuil les deux familles, et causé la destruction de la race des kchattryas : cependant il ira droit au ciel, parce qu'il est mort les armes à la main. N'y a-t-il pas ici une application directe de la doctrine développée par Krichna? Qu'importe à l'homme le résultat de ses actes? Il n'est tenu qu'à une seule chose, l'accomplissement de ses devoirs dans une circonstance donnée : ***Fais ce que dois, advienne que pourra.*** Ainsi, maudit et pourtant sauvé dans l'autre monde, l'aîné des enfans de Dhritarâchtra va périr assommé par la massue de Bhîmaséna, son propre cousin. Le vieux roi aveugle, qui a écouté sans verser une larme ce lamentable récit de la mort de son fils premier né, semble douter à la fin de la véracité du narrateur. L'orgueil paternel s'éveille dans son cœur brisé; il ne peut croire que Douryodhana ait pu être vaincu dans cette lutte suprême, « lui qui était fort comme dix mille éléphans. » Quand la réalité se montre à lui dans toute son horreur, sa douleur éclate, la honte l'accable; il ne peut se résigner à vivre sous la loi des vainqueurs, lui qui qui a été roi et père d'un roi! Puis le calme rentre peu à peu dans son esprit, et il demande ce que firent les trois chefs survivans de l'armée de ses fils : c'étaient Kritavarman, Kripa, beau-frère de Drona (le précepteur des jeunes princes), et Açvatthâman, fils de Drona. L'écuyer poursuit son récit, dont il faut exposer le plus succinctement possible les principaux traits.

Les trois guerriers, après avoir pris la fuite, arrivent dans une sombre forêt, et là, comme la nuit vient, ils détellent leurs chars. Campés sous un figuier sacré aux rameaux épais, ils songent au désastre qui a suivi ces dix-huit jours de combat et s'étendent sur l'herbe. Kritavarman et Kripa cèdent au sommeil; Açvatthâman ne peut fermer les yeux. Dans son agitation, marchant de long en large, soufflant comme un serpent, il aperçoit une foule d'oiseaux qui couvrent les branches du grand figuier sous lequel est établi son camp.

(1) Chant du *Çalyaparva*, vers 3,331 et suivans.

Tout à coup un hibou au vol rapide et léger, aux yeux gris, au corps tacheté de jaune et de brun, s'élance avec un léger sifflement et tue les oiseaux qui se trouvent à sa portée. Aux uns il coupe les ailes, aux autres il arrache la tête; le sol est bientôt jonché de leurs cadavres. A cette vue, Açvatthâman se met à réfléchir; ce que fait cet oiseau, ne peut-il le faire lui-même? Lui est-il interdit d'écraser dans leur sommeil ses ennemis triomphans, qu'il lui serait impossible d'attaquer au grand jour? La promesse qu'il a faite à Douryodhana de le venger, n'a-t-il pas trouvé le moyen de l'accomplir? Il s'empresse d'éveiller ses compagnons et leur communique sa pensée. « Dans tout ce que nous exécutons ici-bas, dit alors Kripa, il y a la part de l'action divine et la part de l'action humaine. Si l'homme ne réussit pas toujours, si le destin se montre contraire à ses vues, encore doit-il mettre la main à l'œuvre sous peine de n'arriver à rien. Mais si l'action que l'on veut entreprendre est en désaccord avec les devoirs, le mieux ne sera-t-il pas de consulter les sages? »

Par malheur, les sages sont bien loin, et Açvatthâman, pressé d'agir, conclut que toute idée est bonne et raisonnable quand elle conduit au but que l'on poursuit : la fin excuse les moyens! D'ailleurs il entend retentir à l'horizon les cris de joie des Pândavas, et le bruit de leurs chars nombreux, unis à ceux des Pântchâliens leurs alliés, ébranle au loin la terre comme le bruit de la foudre. La soif de la vengeance s'allume de plus en plus en son cœur; dût-il commettre une action impie et renaître sous la forme d'un insecte, que lui importe? En vain ses compagnons le pressent de prendre un peu de repos :

« Pour l'homme malade, dévoré par la passion, préoccupé par l'intérêt, emporté par les désirs, d'où viendrait le repos? — Voilà dans son ensemble le quadruple mal qui m'assiége aujourd'hui. Vois si le quart de ces maux ne suffirait pas à détruire tout à coup en moi le sommeil? — Et de plus le chagrin que me cause en ce monde le souvenir de la mort de mon père consume désormais mon cœur nuit et jour, sans que rien le calme. — Comment Drona mon père a été massacré par ces pécheurs, tu l'as vu de tes yeux, en détail, et voilà ce qui met mes esprits à la torture! — Est-il quelqu'un qui, dans ma place, pût vivre ici-bas un seul instant? Drona est mort! tel est le cri que j'entends sortir de la bouche des Pândavas... — Quand j'aurai massacré nos ennemis, aujourd'hui même, au milieu de leur sommeil, alors je pourrai me reposer et dormir; ma fièvre sera passée (1). »

Açvatthâman a attelé son char; il se précipite plein de rage sans attendre ses deux compagnons, qui le suivent avec empressement, « décidés à partager sa joie comme ils ont partagé sa douleur. » Cepen-

(1) Chant du *Saoptikaparva*, lecture 4, vers 162 et suivans.

dant, arrivé près du camp des Pândavas, le guerrier se trouve face à face avec une apparition hideuse, qui vomit des torrens de feu et veille sur les héros endormis : ce spectre lance par milliers, sous forme de rayons, des images de Vichnou, dieu protecteur des fils de Pândou. En vain Açvatthâman attaque hardiment le fantôme : l'être surnaturel dévore les flèches, brise le timon du char et semble avaler la lame du cimeterre. Cette fois le guerrier s'est troublé; il a compris que les dieux interviennent pour l'arrêter dans son fatal dessein. Le voilà qui chancelle un instant : l'homme ne peut rien contre les divinités, mais il existe une divinité redoutable, le grand dieu, ***Mahâdéva*** ou Civa, qui se plaît à la destruction, auquel fait obstacle cet autre dieu puissant, conservateur et miséricordieux, que l'on nomme Vichnou : c'est Mahâdéva que le guerrier invoquera. Sautant à bas de son char, il lui adresse un hymne de louanges où respire une foi ardente. Tout aussitôt un autel paraît au milieu d'une ronde de démons horribles à voir, portant des corps de chien, de chameau, de chacal, d'ours, de chat, de tigre, de panthère, et même des têtes d'oiseaux (1). Quand ces êtres effroyables ont achevé leur sabbat, Açvatthâman donne son âme à ce dieu qui ressemble beaucoup au diable.

« Cette âme qui est mienne, née dans la famille d'Anguiras (2), dans le feu allumé par toi, je la sacrifie aujourd'hui; reçois-la comme une offrande de ma part. — Avec dévotion à ta personne, avec une suprême absorption de ma pensée en toi, ô Mahâdéva, en cette détresse je me voue à toi, ô âme du monde (3) ! »

Mahâdéva entre dans le corps du guerrier, qui lui livre son âme, et les Pântchâliens, alliés des Pândavas, sont voués au dieu de la mort (4). Voilà Açvatthâman qui s'élance vers le camp des vainqueurs tout rempli du dieu qui l'anime. Il se glisse auprès de la couche richement ornée sur laquelle repose Dhrichtadyoumna, chef des Pântchâliens et meurtrier de son père. A coups de talon, il lui brise la tête, et comme le jeune prince, qui lui déchire les jambes avec ses ongles, le supplie de l'achever d'un coup de son glaive : « Non, répond le guerrier, la mort des ***kchattryas*** n'est pas pour toi, qui as tué le brahmane mon père ! » Et il brise à coups de pieds toutes les articulations du corps de son ennemi. Aux cris que pousse le

(1) On voit dans l'Inde des bas-reliefs qui représentent au naturel toute cette guirlande d'êtres difformes enroulée autour d'une figure humaine debout et immobile.

(2) Sage des temps anciens, de qui prétend descendre une race nombreuse de brahmanes.

(3) Chant du *Saoptikaparva*, lecture 7, vers 306 et suivans.

(4) C'était leur roi, Dhrichtadyoumna, beau-frère des fils de Pândou, qui avait tué Drona, père d'Açvatthâman.

Pântchâlien, les femmes se sont éveillées, des sanglots éclatent, le camp s'émeut tout entier. On se demande : Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? et les combattans sont sur pied; mais Açvatthâman poursuit son œuvre de destruction : pareil à l'éléphant au milieu des roseaux, il écrase sous les roues de son char les guerriers endormis. En vain les chefs pântchâliens essaient de le combattre, il les abat avec son glaive, avec ses flèches, avec les armes divines que lui a données Civa pour remplacer celles qu'a dévorées l'autre spectre, manifestation de Vichnou. Ce n'est plus un homme, c'est un fléau qui s'abat sur le camp des vainqueurs de la veille et change leurs cris de joie en larmes de désespoir. Les vampires, les esprits malfaisans arrivent sur le champ de bataille pour se repaître du sang, de la graisse, de la moelle des os de ces milliers de morts. Jamais plus horrible nuit n'avait étendu ses ombres sur la terre.

Après cet exploit, le guerrier fils de Drona, rempli de l'esprit du dieu Civa et tout fulgurant au sein des ténèbres, rejoint ses compagnons, qui l'attendaient à l'entrée des retranchemens. Tous les Pântchâliens ont péri jusqu'au dernier; le succès est complet. Il s'agit d'aller raconter cette nouvelle à Douryodhana, qui râlait en un coin, les deux cuisses brisées par la massue de Bhîmaséna. Les voilà qui entonnent le chant funèbre :

« Non, il n'y a pas de plus cruelle destinée que celle de Douryodhana, qui, roi de onze armées complètes, est couvert de sang et blessé à mort! Voyez, auprès du guerrier brillant comme l'or, et qui l'aimait tendrement, est tombée sur le sol la massue tout ornée d'or. — Elle n'a jamais quitté le héros dans aucun combat, et quand il s'en va au ciel, elle n'abandonne point le prince plein de gloire! — Voyez-la, toute resplendissante d'or, qui repose avec le guerrier, comme dans le palais l'épouse affectueuse auprès du maître dormant sur sa couche. — Lui, l'aîné de ceux dont le front a reçu l'onction royale, lui, terrible à ses ennemis, il mord la poussière, frappé d'un coup mortel! Voyez les vicissitudes qu'apporte le temps!... Celui devant qui se courbaient avec frayeur tant de centaines de rois, il gît sur la couche des héros, entouré de bêtes fauves! — Celui que jadis les brahmanes environnaient de soins assidus, comme un maître, pour en obtenir des dons, il a pour cortége aujourd'hui des animaux carnassiers, avides de sa chair (1). »

Les deux compagnons d'Açvatthâman chantent à leur tour les louanges du moribond sur ce ton animé et solennel où l'on retrouve à la fois l'âpre parole des héros scandinaves et la grande poésie des vers d'Homère. Dans ses parties si diverses et si variées, le *Mahâbhârata* confine à la Grèce, au moyen âge et aux glaces de la Norvége, embrassant ainsi tous les temps et tous les lieux, résumant en

(1) Chant du *Saoptikaparva*, lecture 9, vers 489 et suivans.

substance les idées qui caractériseront les peuples de la grande famille indo-germanique. Un mot encore sur cette scène lugubre, qui va se terminer avec le dernier soupir de Douryodhana. Se penchant vers celui-ci, Açvatthâman lui dit :

« Tu vis encore? Écoute une parole douce à ton oreille. Il en reste sept du côté des Pândavas; nous sommes trois du côté des fils de Dhritarâchthra. — Les sept, ce sont les cinq frères Pândavas, Khrichna et son écuyer; les trois : Kripa, Kritavarman et moi. Les enfans de Draopadî, l'épouse des Pândavas, sont tous égorgés, ainsi que ceux de Dhrichtadyoumna, et ce qui restait des Matsyens leurs alliés. — La pareille leur a été rendue, tu le vois; ils n'ont plus d'enfans, non plus, les Pândavas!... »

Après avoir balbutié quelques paroles de remercîment pour ces hauts faits qui l'ont vengé, Douryodhana répond :

« Il me semble que me voilà maintenant l'égal du dieu Indra; bonheur à vous! Obtenez la félicité; au ciel nous serons unis de nouveau. »

Ainsi l'espoir d'obtenir la vie éternelle soutient jusqu'au dernier soupir le courage des héros âryens; une belle mort les absout aussitôt de tout le mal accompli durant une longue existence. Cependant le vieux roi aveugle, qui vient d'entendre raconter l'agonie de son premier-né, pousse un long soupir et retombe dans ses pensées. Comme Priam, il survit à ses enfans, tués dans le combat, mais au moins il n'en est pas réduit à aller redemander au vainqueur le cadavre de son cher fils. Son écuyer lui rappelle que les morts sont là, sur le champ de bataille, attendant que l'on jette sur eux l'eau lustrale. — Lève-toi, grand roi, lui dit-il, allons accomplir les cérémonies funèbres. Pourquoi t'affliger et pleurer? Le temps entraîne avec lui tous les êtres créés; il n'a d'affection, il n'a de haine pour personne (1). — Et les cérémonies s'accomplissent au milieu des cris et des lamentations des femmes. L'épouse du vieux roi Dhritarâchtra, emportée par la douleur, éclate en imprécations contre Krichna, qui s'est fait l'allié des Pândavas pour détruire ses fils; elle le maudit, et lui annonce d'une voix prophétique la destruction de sa propre famille. Après cette scène de deuil, l'Inde semble pacifiée et calmée; on dirait un soleil encore voilé, mais brillant sous la nue, qui éclaire le champ de bataille déblayé des morts qui l'encombraient. La nature a repris son aspect tranquille, mais la douleur et le chagrin restent dans les cœurs de tous, même dans ceux des vainqueurs.

(1) Chant du *Striparva*, lecture 9, vers 259.

IV. — LA PAIX.

A peine le bruit des armes a-t-il cessé de troubler l'Inde, que le brahmanisme élève la voix pour proclamer de nouveau les devoirs des rois au double point de vue du gouvernement des peuples et du salut éternel. On dirait que le monde est à refaire après cette épouvantable catastrophe. Il y a là un chant interminable (*Çântiparva*) qui ne renferme pas moins de douze mille six cents distiques, et cette digression est amenée par le dégoût des choses d'ici-bas dont se trouve saisi Youdhichthira, l'aîné des fils de Pândou, au lendemain des combats qui l'ont fait roi. Les lamentations et les malédictions des femmes ont jeté dans l'abattement ce pieux héros, toujours préoccupé des devoirs de la justice.

« Après nous être détruits les uns par les autres, s'écrie-t-il, quel fruit de la justice obtiendrons-nous? Maudite soit la pratique des armes! maudit soit l'héroïsme guerrier! maudite soit la violence impatiente qui nous a fait tomber dans cette calamité! — Mieux valent la patience, la répression des sens, la pureté, le renoncement, qui ne connaît pas l'envie, l'absence de tout meurtre, et la vérité, que pratiquent toujours les ascètes vivant dans la forêt! — Entraînés par la cupidité et la folie, nous avons obéi au mensonge et à l'orgueil, et c'est l'ardent désir de posséder la royauté qui nous a réduits à cette triste condition (1)! »

Ce sont là de belles paroles; on aime entendre le vainqueur, rentré en lui-même, maudire les malheurs de la guerre et envier le calme des sages qui vivent innocemment à l'ombre des bois. Seulement les paroles mises dans la bouche d'Youdichthira ont ici un autre accent. Le brahmanisme exalte ses propres vertus en condamnant la profession des guerriers; il semble qu'on le voit se dresser au milieu de la désolation générale, indifférent et rêveur, pour dire aux kchattryas : « Vous n'êtes que des fous! A quoi vous servent dans cette vie, quel fruit vous apporteront dans la vie future ces luttes impies, ces disputes acharnées pour une royauté d'un jour? La sagesse n'est pas chez vous, elle habite au milieu de nous, dans les ermitages, loin du bruit des villes! » Cependant il faut bien que la terre soit gouvernée et les peuples maintenus dans le devoir. Aussi, après avoir fait sentir aux rois tous les maux qu'attirent sur le monde leur emportement et leur orgueil, le divin poète Vyâsa, résumant les discours des autres Pândavas, de Krichna et des brahmanes présens à l'assemblée, conclut à ce que Youdhichthira soit sacré roi. De cette manière, ce sera le brahmanisme encore qui re-

(1) Chant du *Çântiparva*, lecture 7, vers 159 et suivans.

mettra aux mains du souverain le sceptre que celui-ci avait laissé tomber dans un moment de défaillance.

L'aîné des Pândavas régna donc enfin. Assisté de ses quatre frères, il fit fleurir la justice, et les ascètes purent pratiquer leurs austérités sans craindre d'être troublés par les ogres. Le vieux roi Dhritarâchtra, qui avait frémi un instant à la pensée de vivre sous la dépendance de ses neveux, meurtriers de ses propres fils, fut traité par les princes avec de grands égards. Durant les quinze années qu'il survécut au désastre des siens, les Pândavas le consultèrent en toute occasion et lui rendirent les mêmes honneurs que s'il eût été leur père; ils affectaient même de ne régner qu'en son nom. Enfin « ce vieux roi aveugle, chef de la famille des Kourous, ne rencontrait rien sur la terre qui pût lui causer de la peine (1). » Accablé par l'âge, il goûte encore quelques momens de repos, sinon de joie, et son cœur, si cruellement éprouvé, reçoit quelque consolation de ces traitemens affectueux. Dans un moment d'attendrissement, le vieillard s'est trouvé mal, et Youdhichthira l'a rappelé à la vie en lui jetant de l'eau froide sur le visage; alors il laisse échapper ces paroles paternelles, toutes pleines d'émotion :

« Touche-moi encore avec ta main; jette tes bras autour de mon cou, ô fils de Pândou! Il me semble que ton contact me rend la vie!... — Et ton front, je veux le sentir, ô roi des hommes! De mes deux mains tâter tout ton corps, telle est ma plus grande joie (2)! »

Ce sont là les adieux du vieux roi, qui sent sa fin prochaine. Dhritarâchtra a exprimé le désir d'aller terminer ses jours dans la forêt avec ses femmes, afin de se préparer à monter au ciel. Il emmène avec lui la veuve de son frère Pândou et son autre frère Vidoura. Le fidèle Sandjaya, son écuyer, qui lui avait raconté tous les malheurs de sa famille, l'accompagne aussi dans son exil volontaire. Les voilà qui vivent tous dans la contemplation, oubliant la terre de plus en plus, se purifiant des fautes passées par le feu des austérités. Les ermitages étaient comme des couvens où les rois et les reines, après s'être dépouillés des grandeurs du siècle, venaient se recueillir et prier. Peu d'années après la retraite de ces illustres personnages, qui étaient plus que centenaires, un incendie éclata dans la forêt. Cet incendie, se propageant au loin, devint un vaste bûcher dans lequel furent consumées les dépouilles mortelles de Dhritarâchthra et des deux femmes. Vidoura et Sandjaya abandonnèrent les lieux que le feu avait ravagés et se dirigèrent vers l'Himalaya, où ils se cachèrent au milieu des rochers, loin du regard des hommes, fuyant la

(1) Chant de l'*Açramavasikaparva*, lecture 2, vers 43.
(2) *Ibid.*, lecture 3, vers 129 et suivans.

vie, qui ne les quittait pas encore, et marchant vers Brahma, en qui il leur tardait de s'absorber.

Cependant les fils de Pândou, ayant établi solidement leur domination sur l'Inde centrale, résolurent de consacrer leur puissance par le *sacrifice du cheval*. Cette cérémonie, à la fois religieuse et militaire, remonte à la plus haute antiquité; les brahmanes l'ont célébrée en tout temps avec emphase, parce que les rois à cette occasion leur distribuaient d'abondantes aumônes en vaches, en argent et en vêtemens, sans parler des repas somptueux auxquels on les invitait à prendre place par milliers. Elle consiste à lancer un cheval par monts et par vaux, à travers les pays voisins. Un guerrier en renom, — et ce fut cette fois Ardjouna, — accompagne l'animal, l'excite, le pousse en avant, prêt à défier en combat singulier les rois qui s'opposeraient à son passage (1). Tout prince qui a laissé passer librement le cheval reconnaît ainsi la souveraineté de celui qui l'a lâché, et cette promenade de l'animal équivaut à celle que ferait en personne sur les terres de ses vassaux un roi suzerain. Quand le cheval est revenu, on l'immole en grande pompe, et tous les rois dont il a foulé le sol doivent être présens à ce dernier acte du sacrifice. Après tout, comme un cheval ne peut pas parcourir un grand nombre de pays, comme le héros chargé de le suivre n'est pas non plus infatigable, cette cérémonie ne nous donne pas à distance une bien haute idée de la puissance des rois de l'Inde, qui prenaient à cette occasion le nom de rois de la terre. Nous y verrions plutôt l'image d'une féodalité véritable se partageant par fragmens un territoire d'une médiocre étendue, une collection de petits princes subissant de mauvaise grâce et temporairement le joug d'un souverain plus fort, que le moindre revers pourra faire tomber du haut rang auquel il est parvenu. Ces rois de la terre n'ont jamais égalé en richesse et en autorité les empereurs de la Chine après l'extinction des états feudataires, ni les rois de Perse au temps d'Alexandre.

A cette mémorable cérémonie assistait Krichna en sa triple qualité de parent, d'auxiliaire et de conseiller des fils de Pândou. Il était juste qu'il fût présent au triomphe de ceux avec lesquels il avait combattu. Cependant, bien qu'il eût paru comme dieu sur le char d'Ardjouna pour lui révéler sa doctrine, Krichna se trouvait sous le

(1) Dans sa promenade à la suite du cheval, Ardjouna poussa, vers le sud, jusqu'au pays de Mâghada (le Béhar méridional), et vers l'ouest, jusque chez les gens du Sindh; il eut même des combats à livrer à ces deux peuples, sans parler d'une autre rencontre avec un de ses bâtards, adopté par le roi de Manipoura (ville inconnue), et dans laquelle il eut la clavicule fracturée par une flèche. Il y a donc exagération dans la légende qui représente le cheval parcourant librement et sans obstacle toute la région comprise d'une mer à l'autre, c'est-à-dire du golfe du Bengale à l'embouchure de l'Indus.

poids de la malédiction lancée par Gândhârî, la mère des Kourous, l'épouse de Dhritarâchtra. Trente-six ans plus tard, il arriva que trois vieux sages des temps anciens, se rendant à la ville de Dvârakâ, — où régnait alors Krichna, — furent rencontrés par des jeunes gens du pays. Ceux-ci habillèrent en femme un des fils de Krichna nommé Çâmba, et, l'ayant présenté aux trois solitaires, leur demandèrent en riant : « De quoi accouchera cette femme? » Ces sages répondirent : « D'une massue qui causera la ruine de tous les gens de la famille de Krichna. » Çâmba produisit en effet une massue, mais il la remit au roi, qui, l'ayant réduite en poudre, la jeta dans la mer, et par la voix d'un crieur public défense fut faite à tous les habitans de fabriquer aucune espèce de liqueur enivrante sous peine d'être empalés. Cependant de funestes présages se montraient de toutes parts; de gros rats, parcourant les rues et les maisons, rongeaient les cheveux et les ongles de ceux qui dormaient; des oiseaux à la voix stridente poussaient jour et nuit des cris plaintifs; enfin un fantôme terrible, invulnérable, partout présent à la fois, hantait les maisons de la ville, et personne ne pouvait dire ni d'où il venait, ni où il allait. L'impiété se répandait aussi parmi le peuple, qui ne respectait plus les brahmanes ni les dieux. A ces signes, Krichna reconnut que la malédiction de Gândhârî allait s'accomplir; il commanda à son peuple d'aller en pèlerinage à un lieu saint, pour détourner, en partie du moins, les calamités qui le menaçaient. Tous les gens de Dvârakâ furent bientôt campés au lieu choisi par Krichna avec leurs chars, leurs chevaux et leurs femmes; ils avaient emporté avec eux des vivres en abondance et aussi des liqueurs fortes. Au milieu d'un repas champêtre qui avait été servi en plein air, les guerriers de Dvârakâ se prirent de querelle. Des mots on en vint aux coups; Krichna voulut séparer les combattans, et à défaut d'armes il saisit un brin d'herbe. Ce brin d'herbe devint immédiatement une massue, et comme il avait vu tomber dans ce conflit son propre fils et son écuyer, la colère s'empara du demi-dieu. Le voilà qui frappe à droite et à gauche; la mêlée devient générale, et bientôt s'accomplit la malédiction prononcée contre la famille de Krichna. Celui-ci avait échappé au massacre avec deux ou trois personnages illustres; mais son temps était marqué. Un jour qu'il reposait à l'ombre d'un arbre, dans la forêt, un chasseur, — il se nommait Djarâ, la Caducité, — le prit pour une gazelle, et le perça d'une flèche (1).

De cette légende merveilleuse ne peut-on pas conclure que les gens de la famille de Krichna s'adonnaient à l'intempérance, et que l'ivresse amena à la suite d'un repas un combat meurtrier dans

(1) Chant du *Maosalaparva*, lectures 1, 2 et 3.

lequel ils périrent presque tous? Si l'on se rappelle la haine qu'avaient vouée à ce même Krichna, ami des fils de Pândou, les partisans des Kourous, on est conduit à penser que la trahison ne fut pas étrangère à ce grand désastre. Il est difficile que des frères et des proches parens s'égorgent jusqu'au dernier sous les yeux de leur aïeul, à moins que des ennemis cachés ne dirigent leurs coups et n'augmentent le désastre en y prenant une part active (1). Toujours est-il que ce malheur, annoncé au roi Youdhichthira, lui causa une peine profonde. Pour la seconde fois il fut saisi d'un amer dégoût de la royauté et même de la vie. S'adressant à son frère, l'héroïque Ardjouna, il lui dit :

« Le temps pousse à leur entière maturité tous les êtres, ô toi qui as l'âme grande! Et toi-même, je le suppose, tu dois voir le nœud coulant de la mort qui te menace. — Ainsi interpellé : Il est temps, il est temps, répliqua Ardjouna, et il agréa la parole de son frère aîné, plein de sagesse. — Comprenant aussi le sens des mots prononcés par celui-ci, Bhîmaséna et les deux frères jumeaux agréèrent également la parole dite par Ardjouna (2). »

Voilà donc les cinq Pândavas qui renoncent au monde et se préparent au *grand départ*. L'aîné a parlé, le second a compris, les trois autres obéissent : sans hésiter un instant, ils vont quitter les palais et la puissance pour marcher vers le but éternel. L'onction royale est conférée à un petit-fils d'Ardjouna; après avoir distribué leurs richesses et leurs joyaux aux brahmanes et s'être revêtus d'habits faits d'écorce d'arbre, ils partent au nombre de six, les cinq héros et leur femme Draopadî; leur chien les suit. Ils parcoururent bien des pays en se dirigeant vers la mer, et Ardjouna tenait toujours à la main son arc enrichi de pierreries. Le Feu se montra tout à coup autour des cinq princes, envahissant la forêt et leur interdisant le passage, à moins que le héros n'abandonnât cette arme favorite à laquelle il ne devait plus s'attacher, puisqu'il avait fait le sacrifice de toute chose. Ardjouna a jeté son arc; ils vont au nord, puis au sud, puis vers l'Himalaya. Dans ce voyage difficile, Draopadî tombe la première; la femme est faible, et c'est pour avoir

(1) Il est dit que les restes du peuple gouverné par Krichna et ses fils (les *Vrichnis* et les *Andhakas*) furent emmenés dans le Pandjâb par Ardjouna. Celui-ci, qui se faisait vieux, ayant été attaqué en chemin par des tribus pastorales, voulut tendre son fameux arc nommé le *Gandiva;* mais la corde resta lâche, et le héros ne lançait que des traits impuissans. Exaspéré par les railleries de ses ennemis, Ardjouna se mit à les frapper avec le bois (ou plutôt avec la corne) de l'arc; il les dispersa, mais non sans avoir été insulté et sans avoir vu emmener les richesses de ces mêmes peuples qu'il avait voulu protéger. Ce fait doit être historique, car il montre un Aryen vaincu et pillé par des barbares; ce n'était pas la corde de l'arc, c'était le bras affaibli du guerrier qui avait perdu son ancienne vigueur. (Voyez le chant du *Maosalaparva,* lect. 7, vers 200 et suiv.)

(2) Chant du *Mahâprasthânikaparva,* lecture 1, vers 3 et suivans.

trop aimé l'invincible Ardjouna qu'elle succombe au penchant de la grande montagne. Puis ce sont les deux plus jeunes princes, Sahadéva et Nakoula, qui restent en chemin; c'est que le premier était trop fier de sa sagesse, et le second de sa beauté. Bientôt Ardjouna s'affaisse à son tour; il avait trop aimé les combats, il avait été parfois rude à l'ennemi. Enfin Bhîmaséna, le robuste guerrier, fléchit aussi, et se tournant vers Youdhichthira :

« Holà! holà! ô roi, me voilà tombé aussi, moi que tu aimais; quelle est la cause de ma chute? Dis-le-moi, si tu le sais! — Tu as trop mangé, tu t'es vanté de ta force en méprisant celle d'autrui; voilà pourquoi tu es tombé sur la terre (1). »

Youdhichthira, demeuré seul avec son chien, monte toujours vers le sommet de l'Himalaya, et le dieu Indra vient au-devant de lui sur son char. « Et mes frères, et la Draopadî, demande le prince, où sont-ils? Je ne veux pas arriver là-haut sans eux. — Tu les y reverras, répond le dieu; ils monteront au ciel après avoir dépouillé leur enveloppe mortelle; toi seul tu y seras transporté avec ton corps. — Et mon chien fidèle, faudra-t-il que je le laisse périr ici? Ce serait un meurtre! » Indra refuse d'admettre le quadrupède pour beaucoup de raisons : les chiens sont colères, avides et gourmands à tel point qu'ils lèchent parfois le beurre de l'offrande. Le chien devra donc être abandonné, sinon Youdhichthira n'entrera pas au ciel. D'ailleurs pourquoi tenir absolument à emmener cette bête? N'a-t-il pas laissé en arrière ses frères et sa femme? « Non, reprend le héros, je ne les ai pas laissés; la mort les a séparés de moi. » Tout à coup intervient le dieu *Justice* (Dharma), de qui Youdhichthira est fils, selon la légende, et il règle le différend par sa parole souveraine. Le grand prince s'est montré digne de son père par sa noble conduite, par son intelligence éclairée et par sa compassion envers tous les êtres. Il a aimé ses frères, il a aimé ceux qui vivaient sous sa dépendance; dans les grandes crises, il s'est élevé au-dessus des faiblesses humaines : le ciel des héros lui appartient. Le dieu Dharma lui en ouvre l'entrée par ces deux vers, qui achèvent de mettre en lumière les mérites d'Youdhichthira et l'introduisent vivant dans le paradis :

« En disant : « Ce chien est mon compagnon fidèle! » tu as renoncé à monter sur le char d'Indra; c'est pourquoi il n'y a personne au ciel qui te vaille, ô roi des hommes! — Aussi les mondes impérissables sont à toi; avec ton propre corps, tu obtiens la voie divine et suprême (2). »

Une aussi vaste épopée, dans laquelle s'agitent tant de héros

(1) Chant du *Mahâprasthânikaparva*, vers 70 et suivans.
(2) *Ibid.*, lecture 3, vers 96 et suivans.

illustres, ne pouvait mieux finir que par une apothéose. De tous ces personnages glorieux, le plus grand aux yeux des hommes et des immortels est celui qui a su le mieux garantir son cœur des mouvemens de la passion, celui qui, élevé au rang de roi, a personnifié en lui le devoir et la justice. Son dévouement à ses sujets et à ses proches a été si complet, qu'il n'a pas même voulu abandonner un chien, animal immonde, qui s'attachait à ses pas! Après ce long récit de tant de batailles, de tant de meurtres accomplis avec tous les raffinemens d'une vengeance barbare, cette glorification de la sensibilité et de la compassion peut sembler étrange. Elle est naturelle cependant, parce qu'elle est la moralité même qui ressort de l'épopée. Étant donné un fait historique dont il ne pouvait ni effacer le souvenir ni amoindrir la portée, le brahmanisme l'a en quelque sorte enveloppé de ses enseignemens; il y a adapté une sorte de philosophie de l'histoire. Au nom de la théorie de l'irresponsabilité humaine développée par Krichna, il a pu absoudre ses héros privilégiés, les fils de Pândou, dont l'ambition a été la première cause de cette guerre impie. En montrant ces mêmes princes prêts à déposer les armes au moment décisif, effrayés des suites de la lutte, attendris à la pensée des maux que vont causer ces combats interminables, le brahmanisme cherche à les excuser et à reporter sur les adversaires des Pândavas tout l'odieux de ces meurtres atroces. Les fils de Pândou pensent et agissent, les fils de Dhritarâchtra ne connaissent que l'action. Ces derniers, qui vivent dans la capitale, n'ont aucune vertu; l'orgueil les aveugle, ils sont emportés, haineux, violens. Les Pândavas, élevés dans la forêt par les brahmanes, sont ornés des plus belles qualités; s'ils commettent des fautes, s'ils sont joueurs, ardens à combattre, avides de frapper avec la flèche ou avec le glaive, ils écoutent cependant avec docilité les conseils des anachorètes, et les enseignemens des sages élèvent toujours leur esprit vers les choses divines. La science religieuse les purifie de leurs imperfections; ils marchent dans la voie dont les peuples âryens ne peuvent s'écarter sans faillir à leur destinée. Voilà pourquoi la tradition les appelle de pieux héros malgré leurs péchés. Et puis la doctrine nouvelle exposée par Krichna, qui va se répandre peu à peu dans l'Inde et donner naissance à une véritable secte à demi hétérodoxe, cette doctrine d'un Dieu compatissant qui veille sur les choses d'ici-bas et se charge de tout conduire, a trouvé dans une famille princière régnant sans rivale sur un monde pacifié l'appui dont elle avait besoin. Avec les descendans d'Ardjouna établis à Hastinâpoura, au centre de l'Inde, elle deviendra dominante, et ceux qui liront l'histoire des fils de Pândou apprendront en même temps à s'initier aux secrets de la science qui consiste à agir dans le sens des devoirs de sa caste sans s'occuper du résultat des œuvres. Cette soumission

aveugle aux décrets providentiels suffira-t-elle pour calmer l'ambition des guerriers, comme semblent l'espérer les maîtres de la doctrine? En combattant l'activité humaine par l'inertie, en prêchant aux hommes la fatalité, est-on assuré de faire naître les sentimens de conciliation et de bon vouloir réciproque d'où sortiront la concorde et l'union des cœurs? Il est permis d'en douter; toutefois on peut admettre que le spectacle des grandes calamités produites par la jalousie des deux branches de la famille des Kourous encouragea encore la caste des *deux-fois-nés* à discréditer l'ardeur guerrière, les instincts belliqueux, la turbulence inquiète des *kchattryas*, et à proclamer la petitesse de l'homme en face de Dieu.

Le *Mahâbhârata*, qui est la plus considérable des épopées, aboutit donc à une philosophie et à un système religieux. Il en est toujours ainsi des ouvrages écrits dans l'Inde, parce que les guerriers laissaient aux brahmanes le soin de retracer leurs actions. Dans ce long récit, on cherche vainement le tableau complet d'une société; on ne voit que deux castes agissant individuellement et chacune selon ses instincts. Le peuple de l'Inde disparaît dans le tourbillon des combats; il n'est nulle part, si ce n'est dans ces armées multiples qui s'entrechoquent çà et là. Que se fait-il dans les villes? Hors des assemblées royales, où l'on disserte sur les devoirs des rois, que se passe-t-il? Les poètes n'en disent rien; ils se taisent sur tout ce qui ne se prête pas au développement de la pensée spéculative. Les cités populeuses dont il est question ne présentent à l'esprit qu'un assemblage confus de minarets, d'arcs de triomphe, de portiques, de hautes terrasses dont il est impossible de saisir la physionomie précise. La campagne, les champs, les terres cultivées qui fournissent à l'homme sa nourriture ne sont ni décrits, ni même indiqués. Il n'est fait aucune allusion aux travaux des laboureurs ni aux souffrances que cause la guerre à la classe des paysans. Les vaches jouent un rôle assez important dans l'épisode de la *razzia*, elles forment une partie de la richesse des brahmanes; pourtant les pâtres ne sont jamais mis en scène. La caste des *vaïçyas* ou marchands est tout aussi négligée; pas un mot n'échappe au poète qui rappelle les caravanes de ces temps lointains traversant le pays dans toute sa largeur et transportant de l'est à l'ouest les produits de l'Asie orientale. Si par hasard il y est fait allusion, on ne dit ni où elles vont, ni d'où elles viennent. C'est que les Aryens, à l'exemple des nations qui s'établissent par la force en pays conquis, ne prenaient nul souci de la population indigène attachée au sol par les liens du travail. Quoique l'élément indigène se mêlât peu à peu à la caste guerrière et même aussi à la caste sacerdotale, l'esprit de cette double aristocratie demeurait le même : les guerriers s'acharnaient à faire

leur métier, même quand il n'y avait plus de barbares à soumettre; ils s'attaquaient les uns les autres à tout propos et sans raison. Ayant perdu tout respect pour le lien conjugal, ils prenaient des femmes partout, dans les basses castes, jusque chez les nations réputées barbares. De ces unions passagères naissaient des fils qui se haïssaient les uns les autres et cherchaient à s'entredétruire. La couleur blanche des Aryens disparaissait peu à peu dans la caste des guerriers, et l'esprit antique s'effaçait aussi avec les vertus des premiers âges. La décadence était manifeste, et les brahmanes de la forêt, ceux qui vivaient loin des palais des rois, qui restaient indifférens aux intrigues de la politique, déclaraient hautement que le monde allait entrer dans l'âge du vice.

Cet âge en effet ne tarda pas à faire son apparition sur la terre. Un siècle après la mort des Pândavas, il se montra sous la forme d'un *çoûdra* au teint noir frappant une vache. La force brutale l'emportait sur la pensée, la civilisation ne faisait plus de progrès, la grande famille âryenne se fractionnait en une multitude de petits états gouvernés par des rois violens et ambitieux; le niveau de la moralité, — telle que la comprenait le brahmanisme, — allait en baissant toujours. Cette ère fatale, c'étaient les querelles des Kourous et des Pândavas qui l'avaient inaugurée. Voilà pourquoi la caste sacerdotale, qui a chanté cette grande guerre sous le nom de Vyâsa (1), s'est appliquée à flétrir les passions ardentes qui minent la paix du monde et jettent les sociétés hors de leur voie. Tout ce qui troublait sa quiétude lui était odieux, et son égoïsme se trouvait d'accord sur ce point avec les véritables intérêts de la nation indienne. Aussi son jugement a-t-il été sévère. De tous les héros, un seul a mérité l'apothéose, Youdhichthira, et s'il est monté au ciel avec son corps, dans le char d'Indra, ce n'est point parce qu'il a montré plus de bravoure que ses frères, mais parce qu'il a été roi juste, attaché à ses devoirs, compatissant envers les êtres qui lui témoignaient de l'affection. Sans nul doute, la vérité historique a souffert de cette manière de raconter les événemens; mais la poésie y a gagné, et la dignité humaine n'y a rien perdu. On aime à entendre, à travers ce récit des grandes calamités, la voix des sages, qui domine le bruit des armes et proclame avec obstination que la gloire et la puissance doivent céder le pas à la vertu et à la justice.

TH. PAVIE.

(1) Il est impossible d'attribuer à un seul homme la composition de ce grand poème, tout rempli d'interpolations.

L'HISTOIRE ROMAINE

A ROME

VIII.

COMMENCEMENT DE LA DÉCADENCE. — DE COMMODE A ALEXANDRE SÉVÈRE.

La décadence aussi ancienne que l'empire. — Pertinax vulgaire comme ses traits. — Didius Julianus, l'empire à l'encan. — Les compétiteurs de Septime-Sévère; bustes rares, insignifians comme eux. — Septime-Sévère type africain, perfidie, cruauté, énergie impuissante. — Septizonium. — Arc de Septime-Sévère, soudaineté de la décadence dans l'art. — Caracalla et Géta, ressemblance des deux frères. — Le nom de Géta effacé par son meurtrier. — Thermes de Caracalla, ce qu'étaient les thermes. — Plan et magnificence de Rome sous Caracalla. — Portraits et règne de Macrin. — Les quatre Julie, leur beauté et leurs intrigues. — Héliogabale stupide et vicieux, son portrait. — Les jardins de Varius, mort d'Héliogabale. — Des religions orientales à Rome d'après les monumens.

A dire vrai, la décadence de Rome a commencé avec l'empire. La décadence de l'énergie civique et bientôt de la vertu militaire, on en a vu les preuves (1); mais, quand une société se dissout au dedans, elle conserve encore assez longtemps un air de grandeur et un semblant d'éclat, trompant ainsi ceux qui ne regardent que la surface. Un mal mortel n'empêche pas toujours le visage d'être coloré et l'œil d'être brillant, il arrive même que les couleurs sont plus vives et que le regard semble s'animer; la mort qui s'approche revêt, en les exagérant, les apparences de la vie. Cependant le mal interne, pour être dissimulé, n'est pas guéri; le cœur, atteint par une altération organique, finit par s'atrophier; une fièvre de langueur use les forces vitales, et l'agonie paraît au front.

Il en fut ainsi de la Rome impériale. Des signes de décadence s'étaient déjà manifestés sous Auguste. La facilité avec laquelle les

(1) Voyez les livraisons du 15 octobre, 1er novembre, 15 décembre 1856, 15 janvier, 15 février, 15 mars et 15 avril 1857.

Romains se laissèrent ravir tous leurs droits était l'indice certain d'un abaissement moral bien profond. Plus tard, le relâchement de l'esprit militaire alla toujours croissant, l'abdication de la dignité de citoyen et d'homme fut toujours plus complète. Au dehors, l'empire semblait encore puissant et assuré; mais il était la proie de cette maladie dont meurent les vieillards qui n'en ont point d'autres, l'impossibilité de vivre.

Le progrès de la décadence, arrêté par quelques bons et grands empereurs, reprit son cours après eux sous Commode. Dès ce moment, le malade ne se relèvera plus que par intervalles, retombant toujours sur son lit de mort, plus faible et plus épuisé, jusqu'au jour où il s'éteindra tout à fait. Cette décadence presque continue date du règne de Commode. Cependant on doit reconnaître que Septime-Sévère eut encore des qualités énergiques. Je m'arrêterai sur cet empereur, digne de quelque estime; mais avant je dois mentionner en passant les faibles concurrens qui disparurent devant lui, et d'abord leur prédécesseur Pertinax, puisque j'ai sous les yeux les bustes de ces hommes, et qu'à défaut d'autres monumens, les lieux qui virent leur élévation rapide ou leur mort non moins prompte me les rappellent.

L'extraction de Pertinax était obscure. Son père, affranchi et marchand de bois, louait aussi des boutiques; lui-même, tour à tour officier et chargé de l'administration des vivres, pendant son exil sous Domitien, fit le commerce par l'entremise de ses esclaves; il le fit encore étant empereur. Pertinax avait étudié quelque peu et même enseigné la grammaire; mais ayant fait, ce semble, à ce métier peu de profit, il quitta l'enseignement pour l'armée, et s'y distingua. Malgré ses goûts mercantiles, il y avait en lui du soldat. Le premier mot d'ordre qu'il donna fut : *militemus*, combattons. Ce mot d'ordre, remarque son historien, déplut aux prétoriens. Quel signe! Il avait, comme Galba, du goût pour la discipline, et lui ressemblait par son avarice; mais il valait mieux que Galba (1). Son élection fut fortuite et furtive. Les principaux auteurs du meurtre de Commode, meurtre auquel il avait pris part, lui donnèrent l'idée de se faire nommer empereur, et le conduisirent au camp des prétoriens. Il leur promit une gratification : c'était tout ce qu'ils demandaient. Ceux qui se trouvaient là le proclamèrent. Descendant le Quirinal, il se rendit de nuit à la curie pour faire ratifier son élection par le sénat : les empereurs créés par l'armée avaient coutume d'observer cette formalité; mais la curie était fermée, et le portier absent. Pertinax tra-

(1) Dion Cassius est très favorable à Pertinax, mais il avait ses raisons : lui-même nous apprend que l'empereur qu'il loue outre mesure, et dont il tait les cruautés, l'avait comblé d'honneurs, et qu'il lui devait la préture.

verse le Forum désert, et va s'asseoir dans le temple de la Concorde, attendant le matin et l'empire. Les magistrats et les consuls se rendent à la curie, dont la clé s'était retrouvée, et aussitôt qu'il y paraît, Pertinax est déclaré empereur nuitamment.

Pertinax, qui ne régna pas tout à fait trois mois, n'a pas élevé de monumens, et n'a laissé de lui à Rome que ses bustes. Quoi qu'en dise Capitolin, il n'a rien d'un vieillard vénérable; sa tête est carrée, sa bouche assez fine; sa physionomie commune est bien celle d'un homme d'affaires entendu et d'un soudard déterminé. Il périt dans le palais, tué par les soldats après avoir été élu par eux; trois cents prétoriens vinrent du camp en bon ordre pour égorger l'empereur. Pertinax leur adressa une longue et vigoureuse allocution; ils semblaient s'apaiser, quand un Germain, un Tongre qui peut-être n'entendait pas bien le latin, ranima leur colère et leurs craintes, et planta sa pique dans la poitrine de Pertinax. Les soldats lui coupèrent la tête, et, après l'avoir promenée par la ville, la portèrent au camp. Cette tête, ramassée là où on l'avait jetée, fut réunie à son corps, qui gisait sur le Palatin; l'une et l'autre furent placés dans une sépulture de famille par le successeur de Pertinax.

Les soldats qui avaient tué Pertinax, n'ayant pas un autre empereur sous la main, en prirent un de rencontre. Il s'appelait Didius Julianus. C'était un homme riche, de mauvaises mœurs, jurisconsulte habile, qui avait fait la guerre et avait été gouverneur en Germanie. Le marché s'était ouvert au camp des prétoriens. Didius Julianus s'y rendit, pour acheter l'empire qui s'y vendait. Un autre acquéreur, nommé Sulpicianus, y était déjà et faisait des propositions. Didius Julianus enchérit. Sulpicianus avait promis aux soldats 25,000 sesterces (4,449 francs 50 centimes) par tête. Les soldats dirent à Julianus : « Voilà ce qu'il offre; toi, qu'offres-tu? » Il proposa 30,000 sesterces pour chaque soldat (5,337 francs). Les prétoriens lui donnèrent la préférence. Pour faire cette offre, il était monté sur le rempart du camp; il en descendit empereur par la grâce de son coffre-fort.

Selon Hérodien, la femme de Julianus l'avait poussé à faire l'acquisition de l'empire. Le prétendu buste de Manlia Scantilla, qui est au Capitole à côté du buste de Julianus, est un portrait de Julie Mammée. Le buste du *Braccio Nuovo,* au Vatican, est celui d'une jeune femme remarquable par sa beauté; mais je ne lis dans ses traits ni l'ambition, ni l'audace. Cette jolie et douce figure s'accorde mieux avec le récit de Spartien, qui nous montre Manlia Scantilla épouvantée de l'entreprise de son mari et traversant toute tremblante le Forum, pour se rendre au palais où elle entrait malgré elle. Un autre buste du Vatican donne à la femme de Didius Julia-

nus un air plus altier et plus résolu : elle regarde en haut. Le nouveau propriétaire prit possession du palais impérial aussi ignoblement qu'il avait acquis l'empire. Avec un empressement de parvenu, il se fit servir le repas préparé pour Pertinax, dont le cadavre décapité n'avait pas encore été enlevé, trouva le souper mauvais, en demanda un meilleur, puis, après avoir mangé gloutonnement, joua aux dés et fit danser le pantomime Pylade.

L'opération commerciale de Didius Julianus, qui semblait bonne, ne l'était point. L'acheteur paraît avoir éprouvé des difficultés pour ses paiemens, ce qui donna de l'humeur à ses créanciers. Quand Didianus Julius était venu sur le mur du camp offrir aux prétoriens un bon prix de leur marchandise, ils l'avaient proclamé empereur; mais quand il voulut les faire rentrer dans ce même camp et leur en faire fortifier les tours, ils se révoltèrent : car, et ceci montre encore ce qu'était devenue la valeur romaine par l'énervement de l'empire, « les soldats, dit Spartien, se livraient très à contre-cœur aux exercices militaires, et chacun d'eux, dans les travaux qui lui étaient prescrits, se faisait remplacer en payant. »

Quand Didius Julianus eut acquitté de sa dette tout ce qu'il pouvait solder, les prétoriens, n'ayant plus rien à en tirer, l'égorgèrent. Deux concurrens, outre Septime-Sévère, s'étaient mis sur les rangs pour le remplacer. Par un hasard singulier, l'un s'appelait le noir, Percennius Niger, et l'autre le blanc, Clodius Albinus. Noir ou blanc, pile ou face, c'était le jeu des armées romaines. Chacune avait son prétendant, et jetait son dé pour voir lequel tomberait le premier. Le coup fut nul pour les deux armées; une troisième, qui portait Sévère, gagna la partie.

Après avoir considéré les portraits rares, souvent peu certains et sans caractère nettement tranché, des rivaux insignifians de Septime-Sévère, on s'arrête avec plus d'intérêt devant ceux de cet empereur. Ils sont authentiques, nombreux, et comme lui bien caractérisés. Sévère était Africain et garda toujours l'accent de son pays. Il y a en effet de l'Africain dans ses traits : son nez est assez ouvert et un peu écrasé, sa chevelure est formée de petites boucles qui semblent disposées de manière à déguiser des cheveux crépus. Après des empereurs espagnols et gaulois, Rome avait un empereur quarteron. Septime-Sévère se montra ce que sont souvent les hommes de sang mêlé, intelligent et perfide, courageux et cruel.

Il était perfide, car il adressa à Clodius Albinus une lettre tout affectueuse, dans laquelle il lui offrait de partager l'empire, mais ceux qui étaient chargés de cette bienveillante missive avaient ordre de poignarder Albinus; il était cruel, *naturâ sævus,* dit Eutrope, car il fit mettre à mort beaucoup d'hommes sous des prétextes fort

variés, les uns parce qu'ils avaient plaisanté, les autres parce qu'ils n'avaient rien dit, punissant la parole et le silence. Il s'enrichit par des proscriptions, moyen qu'avaient employé les destructeurs de la république, et auquel les successeurs de la république ne renonçaient pas. Par son ordre, on tua la femme et les enfans de chacun de ses deux compétiteurs. Il fit jeter devant sa tente et tailler en quartiers le corps de Clodius Albinus. Montant le cheval du vaincu, il força l'animal épouvanté à fouler le cadavre de son maître. Enfin il fit périr sans jugement un grand nombre de personnages considérables, — Spartien en cite quarante-trois, — et sans doute un nombre bien plus grand encore de citoyens obscurs. Selon cet auteur, la jeunesse de Septime-Sévère avait été pleine de crimes et de débordemens. Cependant Sévère fut regretté et mérita de l'être, par comparaison avec ses successeurs Caracalla et Héliogabale, et parce qu'au moins il défendit l'empire. Rien ne montre mieux à quel abaissement Rome était descendue que la justice de ces regrets.

La figure de Sévère exprime la fermeté. En effet, il sut faire respecter la discipline. Il étouffa une grave sédition qui avait éclaté presque aux portes de Rome, près des *Saxa rubra,* au bord du Tibre, là où le christianisme et Constantin devaient triompher du paganisme et de Maxence. Cependant Sévère lui-même ne put empêcher les soldats de demander au sénat 10,000 sesterces, et il ne sut ce jour-là désarmer la sédition qu'en la payant. Il est vrai que les soldats invoquaient le souvenir d'Octave, qui en avait donné autant à ceux qui l'avaient amené à Rome. On voit que les plus mauvaises traditions du régime impérial remontaient au fondateur de l'empire des césars.

Le camp des prétoriens, ce lieu où naguère on débattait les conditions de l'achat du pouvoir souverain, vit un spectacle auquel il n'était pas accoutumé : les gardes prétoriennes, qui étaient les janissaires de l'empire romain, remplacées par d'autres troupes. Le Forum vit passer l'empereur allant du Capitole au Palatin, et faisant porter devant lui, renversés, les étendards qu'il avait enlevés aux prétoriens. On put s'applaudir alors qu'une tyrannie fût détruite par un tyran; mais cette joie ne devait pas durer. Sévère lui-même fut obligé de rétablir les prétoriens et d'en quadrupler le nombre : de douze mille ils furent portés à cinquante mille.

Cet homme ferme et dur ne pouvait rien contre la corruption qui avait atteint l'armée. Une lettre de Sévère au gouverneur de la Gaule contient une satire amère de cette corruption. « Tes soldats vagabondent, tes tribuns se baignent au milieu du jour (1). Ils ont pour salles à manger les cabarets, pour chambres à coucher

(1) C'était un grand signe de mollesse de se baigner avant le soir.

les hôtelleries. Ils dansent, ils boivent, ils chantent; leurs repas sont sans terme, et leur intempérance sans mesure. Ces choses se feraient-elles, si nous avions un reste de la discipline de nos pères? » Ce n'est pas moi qui le dis, c'est un empereur guerrier. On croit parfois que le despotisme est favorable à l'esprit militaire; la défaillance de cet esprit sous l'empire prouve qu'il n'en a pas toujours été ainsi.

Sévère, né en Afrique, alla mourir en Angleterre. Son dernier mot d'ordre : *travaillons!* a eu l'honneur d'être cité par M. le duc de Broglie dans un mémorable discours académique. A côté de l'énergie qu'atteste ce mot, une autre parole de Sévère respire un découragement profond. « J'ai tout été, et à quoi bon? » *Omnia fui et nihil expedit.* Cette appréciation ironique des choses humaines est remarquable chez un ancien. On croit entendre parler Hamlet, ou Macbeth dire après une vie d'ambition et de remords :

Life is a poor player....

« La vie est comme un pauvre acteur. »

Rome, qui allait à sa ruine après tant de brillantes fortunes, pouvait dire comme Sévère : « J'ai tout été, et à quoi bon? » L'amertume de sa décadence est dans ce mot-là.

Septime-Sévère, un des conservateurs et des réparateurs passagers de cet édifice prêt à tomber en ruine qui s'appelait l'empire, montra le même instinct de conservation et de réparation dans le soin qu'il prit d'entretenir les édifices et de rebâtir les ruines. Selon Spartien, Sévère n'avait pas coutume d'inscrire son nom sur les monumens qu'il relevait; Dion dit précisément le contraire. Le Panthéon donne raison à Dion, car une inscription placée au-dessous de celle d'Agrippa nous apprend que Septime-Sévère et son fils Caracalla ont restauré ce monument et l'ont orné. On le reconnaît aussi à l'infériorité de plusieurs détails et au goût médiocre de certains ornemens. Cette inscription nous apprend aussi que le Panthéon était déjà dégradé par le temps, *vetustate corruptum;* ces mots auraient pu s'appliquer à l'empire. Sévère restaura même un temple qui remontait à l'époque de la république, celui de la *Fortune Muliebre,* élevé en mémoire du triomphe qu'avait remporté l'ascendant d'une mère et d'une épouse sur l'orgueil irrité de Coriolan, et, parmi les monumens qui dataient des premiers temps de l'empire, le portique d'Octavie. A ces restaurations Sévère joignit des constructions nouvelles. Il bâtit des thermes qui étaient placés non loin de la porte Capène, et par conséquent voisins du lieu où devaient s'élever les thermes de Caracalla, dont ils furent peut-être l'origine et pour ainsi dire le germe. Il donna son nom à une porte qui se trouvait sur la rive droite du Tibre; cette porte, réparée dans les temps modernes et refaite en

partie, s'appelle encore *porta Settimiana;* il établit une voie, la *via Severiana,* qui, partant d'Ostie, suivait le bord de la mer : produits de l'activité d'un empereur dont la devise eût pu être ce mot d'ordre déjà cité : Travaillons (*laboremus*).

Si je suivais l'histoire monumentale de Rome hors de Rome même, j'aurais à mentionner ce mur ou rempart élevé par Septime-Sévère à travers l'île de Bretagne pour protéger les établissemens romains contre les populations insoumises du nord de l'Angleterre et de l'Écosse (1), grand ouvrage analogue à celui dont Adrien et Antonin étaient les auteurs, et qui ne suffisait plus. Rome se retranchait déjà; elle élevait contre ses ennemis des remparts aux extrémités de son empire. Le jour approchait où elle serait obligée de reporter en arrière ses moyens de défense et de se fortifier elle-même, en opposant aux Barbares, devenus menaçans pour le centre de l'empire, le mur d'Aurélien.

Il ne reste rien d'un édifice à sept étages bâti par Septime-Sévère, et qu'on appelait le Septizonium. Il l'avait placé devant le palais impérial, vers l'angle méridional du Palatin, pour frapper les yeux de ses compatriotes africains quand ils arrivaient à Rome. C'est peut-être par la même raison qu'il avait construit ses thermes de ce côté. Le sentiment que Spartien prête à Septime-Sévère est un signe curieux de ce patriotisme de province, sentiment nouveau qui venait se mettre à côté du vieux patriotisme romain, et devait l'effacer. L'Africain se retrouve là comme dans les traits de Sévère, comme dans son accent, comme dans son éloquence, qui était *carthaginoise.* Au sein de l'unité romaine, les nationalités commencent à se dessiner; on pressent la diversité des temps modernes.

La disposition particulière qui donna au Septizonium son nom n'était pas nouvelle. Les *régionnaires* indiquent un autre Septizonium sur le mont Esquilin, près des thermes de Titus et de la maison où cet empereur naquit. Sévère paraît avoir affectionné ce genre de construction, car c'est dans un troisième Septizonium érigé sur la voie Appienne, et destiné par lui à sa propre sépulture, que fut porté le corps de son fils Géta. Quant au Septizonium du Palatin, trois des sept étages existaient encore au temps de Sixte-Quint, le grand bâtisseur, mais qui, comme on l'a fait pendant tout le XVIe siècle et depuis jusqu'à nos jours, n'a bâti qu'en détruisant beaucoup.

Avant d'arriver à l'antiquité la plus considérable qui nous reste de Septime-Sévère, à son arc de triomphe, je dois dire un mot d'un

(1) Je suis d'autant moins tenté d'empiéter sur un sujet placé en dehors de ces études, que je le sais en bonnes mains, car il ne peut manquer d'être savamment traité dans l'écrit que prépare M. Noël Desvergers sur la domination des Romains en Angleterre.

autre arc qui date de son règne. C'est un arc nain dont les sculptures sont très médiocres, et que les changeurs et les marchands de bestiaux qui fréquentaient le marché aux bœufs (*forum boarium*) érigèrent en l'honneur de Sévère et de sa famille : pauvre petite platitude pauvrement exécutée. Par un de ses caprices ironiques, le temps, qui, avec le secours des hommes, a détruit tant d'admirables monumens, a épargné celui-là; ce lourd et disgracieux colifichet de la décadence est à deux pas de la voûte antique et indestructible de l'égout des Tarquins.

Un arc plus considérable et voisin du premier porte le nom de *Janus quadrifrons* parce qu'il a quatre ouvertures, et par là quatre façades. C'est un de ces *janus* près desquels se tenaient les changeurs et les banquiers, qui servaient d'abri aux marchands et de *bourse* aux Romains. Ceux du grand Forum ont disparu, celui du *Marché aux bœufs* subsiste. Il n'offre d'autre intérêt que de nous fournir un spécimen du genre de construction auquel il appartient. L'architecture en est pesante. Canina y voyait un des innombrables *janus* dont Domitien avait rempli la ville; mais on construisait mieux sous Domitien. Il est plus convenable de le rapporter au temps de Septime-Sévère, qui avait aussi élevé plusieurs *janus*. Peut-être est-ce par reconnaissance pour la munificence impériale, qui leur aurait donné le plus grand des deux arcs, que les habitués du Marché aux bœufs ont élevé le petit.

Mais passons à l'arc triomphal de Septime-Sévère, l'un des restes les mieux conservés de la Rome antique, l'un de ses plus imposans débris.

Septime-Sévère, empereur vraiment guerrier, était digne d'un arc de triomphe, et le sort a été juste en laissant debout cet hommage auquel il avait droit. L'arc de Septime-Sévère est intact; il se dresse au pied du Capitole, en face du Forum. En le plaçant dans ce lieu, Sévère montrait ce jour-là son indifférence pour les souvenirs de Rome libre, car, dominée par l'arc impérial, l'ancienne tribune aux harangues, devenue inutile, était comme écrasée sous sa masse et perdue dans son ombre. L'arc de Septime-Sévère masquait aussi le temple de la Concorde, dont l'origine remontait à Camille, et que Sévère lui-même avait réparé. Dresser un arc de triomphe devant l'un des plus beaux temples de Rome, c'était déjà de la barbarie. Quand on s'étonne de l'accumulation des monumens au pied du Capitole, on oublie que cette accumulation fut successive. Sous la république, il n'y avait là que deux temples, celui de la Concorde et celui de Saturne; même quand Domitien eut ajouté le temple de son père Vespasien, l'encombrement n'existait pas encore. Septime-Sévère vint planter gauchement son arc de triomphe devant le

temple de la Concorde, et par là, le premier, troubla le bel effet d'ensemble que ce lieu présentait. C'est une faute de goût sans doute, mais il ne faut pas nous en étonner, car la décadence arrive; l'arc de Septime-Sévère semble bâti, à son premier avénement, pour la laisser passer.

La décadence paraît surtout dans les sculptures. Si on les compare avec celles du temps des Antonins, on sera frappé de leur prodigieuse infériorité. Il y a entre les unes et les autres la plus grande des distances, la distance du beau au laid, et cependant les deux époques se touchent. Ces chutes soudaines se rencontrent souvent dans l'histoire de l'humanité. De même qu'à certaines heures privilégiées de la vie des peuples le beau semble naître par une éclosion soudaine, de même aux heures fatales le beau meurt de mort subite, comme le jour sous les tropiques commence et finit tout à coup. Cette apparition et cette disparition ne se produisent, il est vrai, que lorsqu'elles ont été suffisamment préparées, mais elles sont parfois presque instantanées. Le lendemain, on ne parle plus la langue de la veille. C'est ainsi qu'en voyage on est souvent étonné de passer sans transition d'une race à une autre race, d'un idiome à un autre idiome. Les différentes périodes de la civilisation, des lettres, des arts, ont aussi leurs frontières, parfois très brusquement tranchées. Un torrent, un sommet sépare des populations entièrement différentes; on passe le torrent, on franchit le sommet, et on ne retrouve plus rien de ce qu'on a laissé de l'autre côté. Pareillement tel pas fait dans l'histoire transporte de la région de la beauté ou de la puissance dans celle de la laideur ou de la ruine.

L'architecture de l'arc triomphal de Septime-Sévère est fort supérieure à la sculpture. J'avais déjà eu l'occasion de faire remarquer que le premier de ces deux arts résiste mieux que le second à la décadence; j'ai eu le plaisir de retrouver cette observation dans une lettre de Raphaël.

Les proportions de l'arc de Septime-Sévère sont encore belles. L'aspect en est imposant; il est solide sans être lourd. La grande inscription où se lisent les épithètes victorieuses qui rappellent les succès militaires de l'empereur, Parthique, Dacique, Adiabénique, se déploie sur une vaste surface et donne à l'entablement un air de majesté qu'admirent les artistes. Cette inscription est doublement historique : elle rappelle les campagnes de Sévère et la tragédie domestique qui après lui ensanglanta sa famille, le meurtre d'un de ses fils immolé par l'autre, et l'acharnement de celui-ci à poursuivre la mémoire du frère qu'il avait fait assassiner. Le nom de Géta a été visiblement effacé par Caracalla. La même chose se remarque dans une inscription sur bronze qu'on voit au Capitole et sur le petit arc

du Marché aux bœufs dont j'ai parlé, où l'image de Géta a été effacée comme son nom. Caracalla ne permit pas même à ce nom proscrit de se cacher parmi les hiéroglyphes. En Égypte, ceux qui composaient le nom de Géta ont été grattés sur les monumens.

Les bas-reliefs de l'arc de Septime-Sévère retracent ses victoires en Orient. On y voit son entrée à Babylone et la tour du temple de Bélus. Les armes romaines étaient encore conquérantes, mais ne devaient pas l'être longtemps. Du reste, l'empereur seul et l'armée pouvaient s'enorgueillir de ces victoires, non le peuple romain, qui, lui, était conquis par la servitude. Une nation ne saurait être très fière de ce qu'un despote accomplit de grand en son nom : c'est l'œuvre du maître, ce n'est pas la sienne. Comme sa volonté ne compte point, elle ne saurait revendiquer sa part de gloire dans des guerres entreprises et conduites sans la consulter. Si les Romains éprouvaient de l'orgueil en présence de ces tableaux de la gloire de Sévère, cet orgueil était risible, ainsi que le serait l'orgueil d'un esclave qu'on promènerait dans un char triomphal.

Je passe à Caracalla, que l'arc de triomphe paternel a introduit dans cette histoire comme empereur fratricide, et que le moment de peindre est arrivé.

Septime-Sévère laissa deux fils : Géta et Bassianus, surnommé Caracalla, du nom d'un vêtement long qu'il aimait à porter et à donner au peuple. Caligula avait tué son cousin le jeune Tibère, Caracalla tua son frère Géta. Ce sont les mœurs fratricides du sérail. Le despotisme oriental, en s'établissant à Rome, y amenait les crimes de l'Orient.

A en croire Spartien, Caracalla n'aurait pas eu ces instincts précoces de férocité que trahit Commode enfant. Son enfance fut douce et aimable. Il pleurait quand il voyait les condamnés livrés aux bêtes dans l'amphithéâtre; mais la mauvaise figure qu'a déjà Caracalla dans les bustes où on le représente encore adolescent me porte à penser que cette douceur était feinte et cette sensibilité hypocrite. On dit bien aussi qu'après avoir fait périr son frère, toutes les fois qu'il voyait l'image ou entendait le nom de ce frère, il versait des larmes. Qui pourrait croire à la sincérité des larmes de Caracalla? Caracalla ressemblait aux petits tigres qui jouent avec grâce jusqu'au jour où l'âge a développé leur appétit naturel du sang. Si Caracalla obéit une fois à un bon sentiment, ce fut quand il éleva un portique où étaient représentés les exploits guerriers de son père.

Spartien a dit : *Nihil inter fratres simile,* les deux frères n'avaient rien de semblable. Au physique du moins ils se ressemblaient. Pour juger de cette ressemblance, il ne faut pas comparer aux rares images de Géta les bustes dans lesquels Caracalla est représenté,

comme c'est l'ordinaire, le col tordu et l'air furieux, caricature que les artistes n'auraient pas osé se permettre, mais que dans sa démence Caracalla leur imposait. Il voulait que ses bustes eussent la tête penchée, comme il affectait de la porter pour ressembler à Alexandre, et qu'on lui donnât un air terrible. Malgré tout le bien que Spartien dit de Géta, j'incline à croire avec Dion Cassius qu'au moral il ressemblait aussi à son frère. C'est parfois une bonne fortune d'être tué à propos. L'horreur que fait éprouver le meurtre inspire souvent à l'historien un intérêt excessif pour la victime. Géta n'a point dans ses bustes ce visage de fou furieux qu'affectait Caracalla, mais il n'a pas l'air bon. Ce qui est certain, c'est que les deux fils de Sévère avaient l'un pour l'autre une haine violente. Ils ne pouvaient se supporter ni même se voir, et ils s'étaient partagé les bâtimens impériaux du Palatin, assez vastes pour qu'ils pussent y vivre sans se rencontrer. Ils avaient supprimé toute communication entre leurs demeures. Pendant ce temps, on frappait des médailles où se voyait la double effigie impériale et se lisaient ces mots : ***Concordiæ perpetuæ, concordiæ æternæ.*** Malgré cette assurance de concorde perpétuelle, éternelle, l'un des frères devait à la fin être tué par l'autre. Géta n'ayant point tué Caracalla, Caracalla tua Géta.

Géta fut égorgé dans les bras de sa mère Julie, où, blessé, il s'était réfugié. Caracalla s'y était pris adroitement pour se débarrasser de son associé. Il était allé au camp des prétoriens, près d'Albe, — là où est aujourd'hui la charmante petite ville d'Albano, qui occupe l'emplacement de ce camp et du palais de Domitien, et dont la position riante contraste si fort avec de tels souvenirs, — affirmant que son frère avait conspiré contre lui et manqué de respect à Julie, leur mère, puis il l'avait fait frapper dans le palais. Ensuite il ordonna qu'on mît à mort plusieurs de ceux qui avaient servi d'instrument à son crime et qu'on rendît des honneurs à la statue de Géta. C'est le meurtre avec la perfidie et l'hypocrisie de plus.

Caracalla ne commença donc point par effacer sur les monumens le nom et les images de son frère; mais il semble que bientôt les furies vengeresses le saisirent et que le nom de Géta le troubla. Les auteurs n'osaient plus donner à leurs personnages ce nom, qui est souvent celui d'un esclave dans les comédies romaines. C'est probablement alors qu'il voulut aussi imposer silence aux monumens, et qu'il fit mourir tous ceux qui furent soupçonnés de regretter Géta, au nombre, assure Dion Cassius, de vingt mille. Pour moi, dans cette rage qui poussait le meurtrier à supprimer tout souvenir de sa victime, je vois moins encore l'acharnement de la haine que le besoin de fuir l'obsession du remords. Cependant cette suppression impuissante a laissé un vestige qu'on peut reconnaître encore aujourd'hui là où

elle s'est accomplie. Caracalla n'a pas si bien fait gratter la pierre des arcs de triomphe que l'on ne retrouve la trace des inscriptions qu'il voulait anéantir. C'est la tache de sang sur la main que lady Macbeth frotte en vain, la tache que *tous les flots de l'Océan ne laveraient pas*. En cherchant à faire disparaître ces inscriptions, il n'a pu abolir l'histoire; au contraire il l'a rendue par ses efforts mêmes plus présente au souvenir des hommes. Parfois effacer, c'est écrire.

Nous sommes accoutumés à voir les plus mauvais parmi les empereurs se signaler par le zèle qu'ils mirent à embellir Rome. Caracalla continua les réparations que Sévère avait commencées. Ses préférences devaient être pour le cirque; il agrandit les portes du *Circus Maximus*. On lui a attribué un cirque encore existant hors de Rome, non loin du tombeau de Cecilia Metella; mais la maçonnerie en est trop grossière pour remonter au temps de Caracalla, et l'opinion qui en place la fondation sous Maxence est beaucoup plus vraisemblable. Il éleva partout des temples somptueux à la déesse Isis; enfin il construisit des thermes, auxquels conduisait une rue assez large pour être appelée par Spartien une des plus belles places de Rome.

Caracalla, qui pour l'histoire n'est autre chose qu'un fou sanguinaire, a laissé les débris immenses d'un gigantesque monument, bien connu sous le nom de *Thermes de Caracalla*. Il s'appelait *Thermes Antoniniens;* la rue champêtre qui y conduit aujourd'hui, moins large que celle dont parle Spartien, porte encore le nom de *Via all' Antoniana*, et rappelle le nom d'Antonin, que, par une vanité qui ressemble à une dérision, osa porter Caracalla, — que son père lui avait donné, parce que rien ne pouvait arracher ce nom du cœur des Romains, et que plusieurs empereurs prirent sans en être dignes, entre autres Héliogabale. Les thermes de Caracalla sont le plus majestueux reste de l'architecture romaine après le Colisée, et peut-être, pour l'effet pittoresque, l'emportent-ils sur l'amphithéâtre des Flaviens. Quand on pénètre dans ces thermes, on croit voir d'abord un chaos de ruines, du sein desquelles des masses confuses s'élèvent comme des tours démantelées, ou des rochers entassés en désordre par un éboulement de montagnes; mais bientôt on voit facilement l'ensemble de ce vaste édifice, et alors rien n'est plus simple et plus régulier.

Si du Palatin ou du Cœlius on embrasse cet ensemble, on s'aperçoit que la partie principale des thermes forme un quarré long dessiné par de hautes murailles. Cette enceinte colossale est d'une parfaite régularité. Pour se former une idée complète des thermes de Caracalla, il faut joindre à ce grand quadrilatère la palestre destinée aux jeux athlétiques et terminée au sud par des gradins formant une anse de panier très évasée, un grand portique qui enveloppait les

thermes de trois côtés, et dans les vignes voisines encore quelques dépendances. L'imagination est d'abord étourdie de tant de grandeur. Si l'on entre maintenant dans l'enceinte de murailles qui subsiste presque tout entière, on remarque bientôt l'ordonnance et la symétrie des salles qu'elle renfermait. Aux deux extrémités, deux cours entourées de portiques; dans l'espace qui les sépare, une salle immense, qui était la grande piscine pour les bains froids; du côté de la palestre, une salle ronde; entre ces deux salles, le *calidarium* pour les bains chauds : telles sont les parties principales de ces thermes, qui comprenaient en outre plusieurs salles plus petites, des chambres de bain, divers lieux de promenade et de récréation. Le tout couvrait un espace dont la circonférence a près d'un mille. L'étendue de ces thermes fait comprendre l'expression hyperbolique d'Ammien Marcellin : *des bains qui semblent des provinces*. Spartien les appelle *très magnifiques*.

Tout ce qu'on sait de ces thermes et tout ce qu'on en voit encore atteste en effet leur extrême magnificence. La couverture d'une des salles, la *cella solearis,* était formée par des barres de bronze et de cuivre d'une telle étendue que les plus doctes mécaniciens ne pouvaient concevoir comment il avait été possible de la construire ainsi. Les ornemens de l'intérieur ont été enlevés, mais on peut encore en admirer plusieurs dans les divers endroits où on les a dispersés. Deux énormes vasques de granit placées devant le palais Farnèse, et qui servent aujourd'hui de fontaine, furent trouvées dans les thermes de Caracalla, ainsi que diverses statues célèbres, l'Hercule Farnèse, le groupe appelé Taureau Farnèse, la Flore et la Vénus du musée de Naples. Les curieuses mosaïques représentant des portraits de gladiateurs, qui ont été transportées au musée de Saint-Jean-de-Latran, formaient le pavé de l'une des salles. Au XV[e] siècle, les thermes de Caracalla n'avaient pas été entièrement dépouillés, le Pogge y admirait encore une multitude de colonnes et des marbres de toute espèce. Maintenant les murailles sont nues, sauf quelques fragmens de chapiteaux oubliés par la destruction; mais elles conservent ce que seules des mains de géant pourraient leur ôter, leur masse écrasante, la grandeur de leurs aspects, la sublimité de leurs ruines. On ne regrette rien quand on contemple ces énormes et pittoresques débris, baignés à midi par une ardente lumière ou se remplissant d'ombres à la tombée de la nuit, s'élançant à une immense hauteur vers un ciel éblouissant, ou se dressant, mornes et mélancoliques, sous un ciel grisâtre, — ou bien, lorsque, montant sur la plate-forme inégale, crevassée, couverte d'arbustes et tapissée de gazon, on voit, comme du haut d'une colline, d'un côté se dérouler la campagne romaine et le merveilleux horizon de montagnes qui

la termine, de l'autre apparaître, ainsi qu'une montagne de plus, le dôme de Saint-Pierre, la seule des œuvres de l'homme qui ait quelque chose de la grandeur des œuvres de Dieu.

Redescendons dans l'intérieur des thermes de Caracalla, étudions-en les diverses parties, et cherchons à nous faire une idée vraie de ces thermes des Romains, sorte de monumens qui leur fut propre, et qui, en dépit du nom qu'ils portent, n'étaient pas seulement des bains chauds.

Les thermes romains eurent pour type le gymnase et la palestre des Grecs, c'est-à-dire les lieux où l'on se livrait aux exercices corporels. Dion Cassius, qui écrit en grec, désigne les thermes par le mot *gymnasion*. En Grèce, dans les gymnases, il y avait un bassin d'eau froide et des bains d'eau chaude; tout cela était subordonné à l'objet principal, la lutte, destinée à développer la force et la beauté. Après ces exercices violens, on avait besoin de se reposer et de se récréer par le bain et la promenade. Les jardins, les portiques se trouvaient aussi dans les gymnases romains, c'est-à-dire dans les thermes. Seulement le bain, qui en Grèce était l'accessoire, devint à Rome le principal, et donna son nom à tout l'établissement; mais la palestre ne fut pas oubliée, et figure dans les thermes de Dioclétien aussi bien que dans ceux de Caracalla. Les thermes renfermaient aussi des objets d'art, comme nos musées. On y trouvait des salles de conversation et de lecture, des bibliothèques, des emplacemens pour les jeux de balle et de ballon, en un mot tout ce qui est nécessaire à l'amusement d'un peuple civilisé. C'était, sur une vaste échelle, ce que sont en petit nos cercles et nos *clubs*, où il y a de même des salles de lecture et de conversation, où l'on joue, sinon à la balle et au ballon, au whist et au billard. Les poètes y venaient lire leurs vers, et Martial se plaint de ceux qui l'y poursuivaient. Les inventeurs d'un divertissement nouveau y apportaient leurs inventions. Martial parle aussi d'un certain Ursus Togatus, qui allait, dans les différens thermes de Rome, montrant l'essai d'une balle de verre. Les thermes se fermaient au coucher du soleil; une cloche avertissait que l'heure de la clôture était arrivée. Alexandre Sévère fut le premier qui les éclaira toute la nuit.

La passion des Romains pour le plaisir du bain donna un grand développement à cette destination partielle et, dans l'origine, secondaire des thermes. On eut, dans tous, des bains froids, des bains chauds et des bains de vapeur. Les thermes prirent, sous les empereurs, des proportions immenses : Caracalla établit dans les siens seize cents siéges de marbre pour les baigneurs, et on voit encore les restes d'un aqueduc dont le seul objet était de fournir à ceux-ci l'eau dont ils avaient besoin.

Une semblable création était un grand moyen de popularité. Caracalla inaugura ses thermes en s'y baignant avec la foule, qu'il y admettait. Cette familiarité indécente dut lui faire dans cette foule beaucoup de partisans. Je ne doute pas que l'usage de la grande piscine n'ait été gratuit. Bien que divers passages des auteurs fassent voir que parfois à Rome on payait pour se baigner, ces passages semblent en général se rapporter à des établissemens particuliers. Quelques-uns montrent cependant que l'entrée dans les thermes n'était pas toujours gratuite. Au temps de Lucien, on payait dans les bains publics un droit d'entrée, très faible il est vrai, deux oboles (6 sous) : plus anciennement, nous voyons Agrippa léguer en mourant des fonds à Auguste pour que les Romains pussent être admis gratuitement dans les thermes qu'il avait fondés; mais il y a lieu de croire que ceux de Caracalla étaient ouverts à tous sans rétribution. L'expression de Spartien, *populum admittendo,* me semble le prouver. Ce plaisir dut être donné gratis, comme ceux du cirque et de l'amphithéâtre, à ce peuple qu'il fallait amuser pour le tenir asservi. Les thermes étaient, on l'a vu, des lieux de divertissement encore plus que d'utilité publique, et il entra toujours dans la politique des mauvais empereurs romains d'acheter la faveur de la multitude par des prodigalités démesurées. Marc-Aurèle bâtissait peu, il ne construisait pas des thermes somptueux, mais il donnait de grands soins aux voies de communication; il s'occupait de l'utile. Caracalla ne fit rien en ce genre; on lui attribue seulement le pavage d'une rue magnifique, mais c'est qu'elle conduisait à ses thermes; il n'éleva de temple qu'à une déesse étrangère, Isis. Dans sa prédilection pour un tel culte et pour les robes longues, qui lui firent donner le nom de Caracalla, on voit se manifester déjà ce goût pour les usages de l'Orient, qui sera une passion chez Héliogabale. Né d'un père africain et d'une mère syrienne, Caracalla n'avait pas dans les veines une goutte de sang européen. Comment eût-il conservé quelque chose de romain? Aussi prodigua-t-il le titre de citoyen, comme il prodiguait tout. Il ne se montra pas plus avare de ce titre, dont la vieille Rome était si jalouse, que ménager des trésors de l'état, dont elle était si économe; mais cette prodigalité était, comme toujours, avide, et pour y subvenir, Caracalla accorda ou plutôt vendit le droit de cité à tous les habitans de l'empire. Grâce dérisoire! S'il déclarait tout le monde citoyen quand personne ne l'était plus, c'était pour que nul n'échappât à l'impôt du vingtième ou de 5 pour 100, et il le porta bientôt à 10 pour 100. On a dit que le monde était heureux sous les plus méchans empereurs, que leurs caprices sanguinaires n'atteignaient qu'un petit nombre de personnages considérables; mille faits démontrent le contraire : celui-ci est décisif. L'impôt étendu à tous

et doublé, était-ce une mesure qui frappait seulement quelques personnages considérables? N'était-ce pas le fait d'une tyrannie qui voulait être sans exception, comme elle était sans limites?

Toujours la décadence dans l'art finit par suivre la décadence sociale, mais elles ne marchent pas constamment du même pas; quelquefois la première retarde sur la seconde. Rome était bien abaissée sous Caracalla, mais l'architecture se soutenait à une grande hauteur. Cette époque de honte fut peut-être celle où Rome étala dans ses monumens le plus de magnificence. Ceux qui dataient des siècles précédens étaient encore intacts ou réparés; presque tout ce qui devait leur être ajouté de plus remarquable existait déjà. Si l'on voulait se faire une idée complète de la Rome monumentale des empereurs, c'est, je crois, à l'époque de Caracalla qu'il faudrait se transporter.

Un curieux débris qui paraît provenir de cette époque aiderait, s'il était plus considérable, l'imagination à reconstruire la Rome d'alors : ce sont les fragmens d'un plan de la ville éternelle, où était figurée la disposition relative de tous les monumens. Malheureusement ces fragmens, qui ont été trouvés près du Forum, sont peu nombreux par rapport à l'ensemble que le plan tout entier devait offrir. Tels qu'ils sont, ils ont servi à mieux déterminer la place et la forme de plus d'un édifice. Quand on monte l'escalier du musée Capitolin, entre les deux murs que tapissent les lambeaux déchirés de cette carte de marbre où l'ancienne Rome était représentée, et qu'on imagine ce que cette carte devait être quand elle subsistait tout entière, on croit voir dans leur intégrité les monumens que nous connaissons par leurs ruines, et l'on cherche à deviner l'aspect de ceux dont il ne reste que le nom. Ce plan nous fait apparaître dans une vision vague Rome avec ses temples, ses basiliques, ses théâtres, ses thermes, ses maisons privées, ses rues, ses places. On se perd dans l'effort de cette contemplation imparfaite, mais il en reste une impression immense, bien que confuse, d'admiration et d'étonnement; puis, quand on songe à ce qu'étaient dans cette ville admirable le gouvernement et les citoyens, ce sentiment fait place au mépris et au dégoût.

Rome nous a montré dans les inscriptions et les images effacées sur les arcs de Sévère les traits du fratricide, et dans les thermes de Caracalla l'œuvre du despote qui voulait amuser le peuple; elle ne nous montrera pas le lieu où le meurtrier de Géta, où le despote sanguinaire fut puni. Cette punition ne s'accomplit ni dans le palais impérial, ni au Forum, théâtres ordinaires du châtiment des mauvais empereurs. C'est en Orient que le poignard devait atteindre Caracalla. Sur la route d'Édesse, étant descendu un moment de

cheval, il fut frappé par un meurtrier subalterne, agent obscur du préfet du prétoire Macrin. La circonstance dans laquelle Caracalla reçut le coup mortel donne à sa fin quelque chose de honteux et de ridicule. Une telle mort couronne convenablement une abjecte et absurde vie. Son cadavre fut porté la nuit dans le sépulcre de ces Antonins dont il avait profané le nom, c'est-à-dire dans le mausolée d'Adrien, qui était aussi le leur, et que la cendre de Commode avait déjà déshonoré.

Macrin, qui avait fait tuer Caracalla, lui succéda. Meurtrier hypocrite, il feignit de le pleurer, l'appela *divin*, et jura qu'il avait été étranger à sa mort. Ainsi, dit Capitolin, « il ajouta le parjure à son crime, digne commencement d'un homme tel que lui. » Macrin était de basse condition, il avait vécu honteusement par toute sorte de moyens. Pour ne parler que des professions qu'on peut nommer en français, tour à tour histrion, gladiateur, tabellion, avocat du fisc, attaché à la domesticité du palais sous Caracalla, la bassesse de ses emplois était moindre que celle de son cœur. Ignoble, sordide, déhonté, — ce sont les expressions de Capitolin, — tout cela se peignait sur sa figure impudente comme son caractère, *animi atque oris inverecundi*. Son nez pointu, son front renflé et plissé au-dessus des sourcils, lui donnent l'air de ce qu'il était réellement, un coquin vulgaire et rusé. Devenu empereur, il eut le désir de valoir mieux que par le passé. Comme Galba, il montra des velléités d'énergie et la prétention de rétablir la discipline, mais il était encore moins que Galba digne de la réformer. Sa rigueur fut de la férocité. Il mérita qu'on appelât le palais impérial une boucherie. Macrin admettait des littérateurs à sa table, mais c'était pour que leur conversation mît une borne à son intempérance : singulier hommage aux lettres! Son règne éphémère peut se résumer tout entier dans cette phrase de son historien : « l'empire fut laissé quelque temps à cet homme, qui avait tous les vices. »

Ce procureur fourbe et méchant, Macrin n'était pas autre chose, fut accablé d'épigrammes, auxquelles il répondait par des vers de sa façon. Macrin périt bientôt ridicule et détesté, avec son fils Diadumène, dont la beauté est célébrée par les historiens. Le peuple, qui a toujours besoin de s'attacher à quelqu'un, avait adopté Diadumène. Ce nom faisait, dit-on, allusion à une circonstance de sa naissance, celle qui a donné lieu à cette locution populaire : il est né *coiffé;* mais l'oracle fut trompeur, car on le tua avec son père. Ses portraits ne me paraissent pas justifier sa réputation de beauté extraordinaire, surtout sa statue du Vatican; il a l'air assez sombre, et probablement il n'aurait pas valu beaucoup mieux que Macrin. Lampride dit qu'il était luxurieux et cruel. Nous avons une lettre de

lui écrite à son père pour détourner celui-ci de la clémence, et une autre adressée à sa mère dans le même esprit. On y trouve ces paroles à propos de quelques personnages compromis dans une conspiration dont les chefs avaient été punis : « Si tu veux être en sécurité, il faut frapper ceux-ci. » Cette lettre, le témoignage de Lampride et l'expression de la statue du Vatican m'empêchent de regretter beaucoup le beau Diadumène.

Après l'apparition odieuse et burlesque de Macrin sur le trône du monde viennent les règnes des deux cousins germains, l'exécrable Héliogabale et l'intéressant Alexandre Sévère. L'un et l'autre durent l'empire à des intrigues de femmes. Ici entrent en scène ces princesses syriennes, qui portèrent toutes le nom de Julie, qu'on reconnaît d'abord dans la série des impératrices à un certain air qui leur est propre, et à leurs cheveux, qui ondulent gracieusement des deux côtés de la tête, tels que les portent aujourd'hui les jeunes femmes du Transtevère, coiffure élégante, surtout si on la compare aux toupets monstrueux, à la mode sous les Flaviens et sous Trajan, mais qui souvent est une véritable perruque. Les Julie étaient d'origine syrienne. Être Syriennes à cette époque, c'était être à demi Grecques. Aussi l'inscription funéraire qu'une d'elles, la mère d'Héliogabale, a fait tracer en l'honneur de son mari et de son père, est bilingue, latine d'un côté, grecque de l'autre. La beauté des Julie n'est plus la sévère beauté romaine; ce n'est pas non plus la pureté grecque. Les trois premières Julie sont de charmantes étrangères dont la grâce est presque moderne. Cela est surtout vrai de Julia Domna, qui, en épousant Septime-Sévère, la première rapprocha du trône son obscure famille. Elle a sur le front toutes les élégances de l'Asie. C'était une femme d'Émèse, dont Sévère désira la main parce qu'un oracle avait promis que son époux aurait l'empire. Ses portraits confirment ce que l'histoire dit de sa beauté. Elle est belle et jolie; il y a dans la bouche de la finesse et de la décision. Sa physionomie intelligente ne trompe point; elle aimait le savoir : Dion l'appelle Julie *la philosophe*. Malgré sa philosophie, Julia Domna fut une épouse peu recommandable, et montra une grande ingratitude pour celui qui l'avait choisie, *famosa adulteriis;* elle prit même part à une conspiration contre lui : c'était vraisemblablement celle qu'ourdit Caracalla. Caracalla était né d'une première femme de Septime-Sévère, si l'on en croit Spartien; mais selon Hérodien et Dion Cassius, écrivain contemporain, il était fils de Julie; il osa l'épouser après avoir fait mourir son autre fils Géta. Plus tard, humiliée de voir un personnage comme Macrin succéder à Sévère et à Caracalla, la fière parvenue se donna la mort.

Les quatre Julie, savoir : Julia Domna ou Pia, femme de Septime-

Sévère, sa sœur Julia Mœsa, les deux filles de celle-ci, Julia Soaemis, mère d'Héliogabale, et Julia Mammea, mère d'Alexandre Sévère, ont un air de famille. L'expression des traits de Julia Mœsa est sérieuse : au musée du Capitole, son regard a une sorte de profondeur; au musée du Vatican, son visage respire une assurance hardie. Elle était intrigante et audacieuse. Chassée de Rome par Macrin, Julia Mœsa s'était retirée en Syrie, où elle possédait de grandes richesses. Elle s'en servit pour acheter les légions, et fit proclamer Héliogabale, qui était son petit-fils. On croit être déjà au temps des Théodora et des Marozia, ces femmes belles, ambitieuses et corrompues, qui dans la Rome du moyen âge faisaient de leurs amans ou de leurs fils non des empereurs, mais des papes. Julia Mœsa répandit le bruit que sa fille avait été aimée de Caracalla et qu'il était le père d'Héliogabale, très digne certainement d'une telle origine. Toutes deux se vantaient peut-être d'une honte à laquelle Julia Soaemis n'avait point de droit, mais les soldats crurent sur la parole de la mère au déshonneur de la fille. Celle-ci avait mené la vie de courtisane. Il n'est pas étonnant que de telles femmes oubliassent la pudeur dans leurs portraits, et que Julia Soaemis y fût représentée en Vénus, comme on la voit au Vatican, à demi nue, sauf sa perruque; Julia Pia s'était bien laissée voir dans un costume pareil à son fils pour lui inspirer le désir de l'épouser.

Le successeur de Macrin fut encore au-dessous de Caracalla. Il se nommait Varius, et osa de même se faire appeler Antonin; la postérité le connaît sous le nom du dieu syrien dont il avait été le prêtre. Héliogabale, élevé dans le temple d'Émèse, fut un Asiatique énervé qui donna aux vices romains les proportions et les difformités de l'Orient. Cet empereur eut les passions d'une femme dépravée, monstrueuses chez un homme. Lampride dit avoir supprimé dans la biographie d'Héliogabale des détails trop honteux pour être rapportés, et il en raconte d'inimaginables; je pousserai la réserve encore plus loin que Lampride. Le portrait d'Héliogabale, qu'on a placé dans la collection des empereurs au musée du Capitole, montre ce que la dépravation peut faire de la beauté. Le jeune prêtre du soleil était beau, et sa figure fut ce qui séduisit d'abord les soldats en sa faveur. Voyez ce qu'est devenu Héliogabale après quelques années d'une puissance sans bornes employée à violer toutes les lois de l'humanité et de la nature; ce visage, dont les traits sont fins et délicats, a pris une expression stupide que rend assez exactement le mot vulgaire de *crétinisme*. Héliogabale a l'air idole et idiot. C'est bien là celui dont l'histoire raconte tant de turpitudes ridicules. Il fallait que l'on vît une fois à quels excès de dégradation peut arriver la puissance absolue livrée à elle-même. Auguste l'avait fondée; elle produisit Héliogabale.

Un empereur qui dissipait les finances de l'état dans les plus folles prodigalités ne pouvait réserver grand'chose pour élever des monumens; il bâtit cependant sur le Palatin un temple à son dieu, qu'il avait apporté d'Orient; il ajouta des bains au palais impérial, mais ce fut dans une pensée infâme. Il ajouta aussi des portiques aux thermes de Caracalla, qu'en tout il s'appliquait à continuer et à surpasser; enfin il attacha à ces thermes un souvenir d'impudicité. Marc-Aurèle avait défendu que les deux sexes se baignassent en commun; Héliogabale, qui encourageait la débauche comme un art libéral, supprima cette défense. Alexandre Sévère devait la rétablir. Après les lieux de désordre, ce qui intéressait le plus Héliogabale, c'était le cirque avec ses joies tumultueuses, le cirque si cher à cette foule, dont peut-être dans sa stupidité il eût négligé de s'occuper, mais dont sa mère et sa grand'mère, plus avisées que lui, songèrent sans doute à flatter la passion. Il déploya dans le *Circus Maximus* une extravagance digne de lui. On remplissait ordinairement d'eau un canal qui le bordait et qu'on nommait l'Euripe; Héliogabale le remplit de vin. Cette profusion insensée dut charmer la multitude qui avait remplacé le peuple romain, et à laquelle Héliogabale plaisait, comme lui avaient plu Néron et Caracalla. Le bouffon impérial la divertissait par ses folies, par les espiégleries, quelquefois cruelles, que cet enfant imbécile et malicieux faisait subir aux premiers personnages de l'état, et qui humiliaient tout ce qu'une plèbe corrompue aime à mépriser.

Héliogabale ne fut pas même un tyran, mais un fou, car il ne gouvernait pas assez pour beaucoup opprimer. Julia Mœsa et Julia Soaemis régnaient sous son nom. La mère de l'empereur assistait aux séances du sénat, et signait de sa main les décrets que ce sénat était censé rendre. On ne s'étonnera pas, d'après cela, qu'Héliogabale ait institué un sénat de femmes sur le Quirinal. On y décrétait des sénatus-consultes ridicules; on y prononçait sur les parures que les matrones romaines de différentes conditions avaient le droit de porter; on y décidait laquelle, lorsque deux d'entre elles se rencontraient, devait céder le pas à l'autre et être embrassée la première. Les susceptibilités de l'étiquette moderne ne furent donc pas étrangères à l'antiquité : elle a connu des sujets de discussion aussi importans que ceux de la préséance et du tabouret.

Les autres empereurs qui souillèrent le trône conservèrent dans leur démence quelque trace de l'homme. Commode, le plus bestial de tous avant Héliogabale, avait au moins les goûts du chasseur, sinon du guerrier. Il tuait, sans danger il est vrai, des lions dans l'amphithéâtre. Chez Héliogabale, nul vestige d'un sentiment viril; il est puéril dans ses infamies. C'est un enfant qui vit comme une brute. Pour former ce prodige de honte et de délire, il fallait que

la toute-puissance se trouvât aux mains d'un empereur élevé dans un temple de l'Orient. Héliogabale, le plus impie des hommes, était dévot, dévot à son dieu Soleil, dont il avait été le desservant, auquel il voulait subordonner tous les autres dieux, et qu'il honorait par des sacriléges. Il y a dans ses turpitudes du mauvais prêtre, et, si j'osais le dire, du séminariste vicieux; puis il avait été élevé en Syrie au milieu des femmes et des eunuques, véritable éducation de sérail; sa mère fut *une sultane Validé,* et lui-même *un imbécile Ibrahim.*

Héliogabale avait d'un despote de l'Orient les fantaisies indicibles, le goût du sang mêlé à la rage des voluptés, et aussi le mépris de toute distinction hiérarchique. Il aimait à choisir les magistrats dans la classe la plus infime : il donna la préfecture du prétoire à un danseur; il nomma commandant des gardes de nuit le cocher Gordius; il nomma préfet des subsistances le barbier Claudius Censor. Cela encore est bien oriental, des pâtres et des matelots sont devenus grands-vizirs. Ceux qui consentent à tout sacrifier à l'égalité, même la liberté, devraient se demander si ce niveau dégradant qui fait descendre les plus hautes fonctions sur les têtes les plus basses, pour les courber toutes, relève beaucoup la dignité humaine, et si elle est bien sauvegardée parce que chacun, comme le cocher Gordius ou le barbier Claudius, peut arriver à tous les emplois.

La fin de Néron, de Caligula, de Domitien, de Commode, de Caracalla, attendait Héliogabale. Cette fois nous pourrons sans quitter Rome, où nous avons été témoins de toutes les ignominies de sa vie, assister aux ignominies de sa mort. La première tentative faite contre lui avorta dans un lieu dont l'emplacement est bien connu, les *horti Variani,* jardins de Varius, qui étaient situés là où s'élève à une des extrémités de Rome la tour de Sainte-Croix de Jérusalem, dans la solitude et parmi les ruines. Ces jardins étaient ceux de Varius, père légal d'Héliogabale. Après avoir exercé divers emplois secondaires dans l'administration, Varius était devenu, peut-être grâce à la faveur dont sa femme jouissait auprès de Caracalla, préfet du trésor militaire. Entrant ainsi dans l'armée par les finances, le fils de Julia Soaemis avait fait des jardins paternels une villa impériale, et c'est de là qu'un jour il envoya l'ordre de tuer son jeune cousin Alexandre Sévère, dont il redoutait la juste popularité. Dans la joie que lui inspirait par avance le succès de son crime, il préparait une course de chars, car il y avait des hippodromes dans les grandes villas romaines; nous l'avons vu pour les *jardins de Salluste,* qui furent aussi une résidence impériale, nous le verrons pour la *villa des Gordiens.* Le cirque d'Héliogabale était, selon l'usage, orné d'un obélisque; c'est celui qui décore aujourd'hui la promenade du Pincio. Mais les prétoriens, las d'Héliogabale, indignés qu'il eût or-

donné de jeter de la boue sur les inscriptions des statues d'Alexandre, venaient de leur camp, peu éloigné des jardins de l'empereur, lui faire en voisins une terrible visite. Héliogabale, interrompu dans ses divertissemens de cocher, s'échappa, et parvint à se cacher en s'enveloppant dans une portière; il en fut quitte ce jour-là pour la peur, mais il devait bientôt trouver dans une autre cachette plus abjecte une mort moins sale que sa vie.

On était parvenu à écarter les prétoriens, en petit nombre, qui avaient pénétré dans les jardins de Varius; cependant près de là, dans le camp, l'agitation n'était pas apaisée. Les soldats demandaient qu'on mît à mort les indignes favoris d'Héliogabale, qu'on préservât avec soin Alexandre des embûches de son cousin, et que celui-ci changeât son genre de vie. A ces conditions, ils consentaient à l'épargner; mais l'insensé refusa de s'y soumettre : il osa réclamer ses favoris, s'obstina, comme un enfant qui a de l'humeur, à ne pas vouloir paraître en public avec Alexandre, et enfin essaya encore de le faire périr. Cette fois les soldats, qu'Héliogabale avait trompés, et le sénat, qu'il avait chassé de Rome, perdirent patience. On alla le poursuivre jusque dans un lieu secret où il s'était réfugié. C'est là qu'il mourut. Nous suivons pied à pied l'histoire de la décadence de l'empire, voilà où elle nous a conduits. J'ai dit ailleurs ce que devinrent les restes d'Héliogabale.

Le règne d'Héliogabale marque le degré le plus bas de l'avilissement auquel un peuple qui renonce à toute liberté s'expose à descendre. Après cela, l'empire ne pouvait pas se déshonorer davantage, mais il lui restait à périr. Avant de suivre l'agonie de Rome jusqu'au jour où, délaissée par les empereurs, elle sera livrée aux Barbares, à ce moment où nous venons de voir chez Héliogabale l'incarnation du despotisme dans un prêtre de l'Orient, nous nous arrêterons un peu pour demander aux monumens des preuves visibles de l'invasion de l'Orient dans la religion romaine, invasion que personnifie l'avénement d'Héliogabale.

On a exagéré la tolérance des Romains en matière de religion, afin de rendre les chrétiens responsables des persécutions qu'ils subirent. A Rome, l'idée de la tolérance était repoussée par l'énergie de l'orgueil national. Les superstitions étrangères, comme on les appelait, y furent toujours suspectes. Dans l'affaire des bacchanales, sous la république, quand on découvrit avec terreur que des milliers d'adeptes, hommes et femmes, avaient été initiés à ces honteux et sanglans mystères, le consul prononça ces paroles : « Combien de fois, au temps de nos pères et de nos ancêtres, les magistrats ont été chargés d'interdire les cultes étrangers, de chasser les prêtres et les devins, de rechercher et de brûler les livres prophétiques, d'abolir

toute discipline de sacrifice qui s'écartait de la coutume romaine, car ces hommes qui possédaient à fond le droit divin et humain, ils ne jugeaient rien plus propre à détruire la religion que de sacrifier, non d'après les usages de la patrie, mais selon les usages étrangers! » Ce qui a pu faire illusion, c'est que les Romains, comme les Grecs, étaient conduits par leur orgueil même à ne voir dans les croyances des différens peuples qu'un reflet de la leur. S'ils reconnaissaient une divinité indigène sous un nom barbare, ils consentaient à lui donner droit de cité; mais un dieu entièrement différent de leurs dieux, une religion fondée sur une idée contraire ou même distincte, cela, ils ne pouvaient l'admettre. C'était quelque chose d'ennemi qu'ils haïssaient et combattaient avec violence. Ils épargnaient les peuples qui consentaient à se fondre avec eux, et ils exterminaient ceux qui voulaient conserver leur indépendance; ils traitaient les religions insoumises comme les races indomptées.

Parcere subjectis et debellare superbos.

De là cette haine que leur inspiraient les Juifs et les chrétiens, avec leur dieu, le vrai Dieu, unique, immatériel, exclusif, qu'on ne pouvait placer à son rang dans l'Olympe, et qui ne souffrait aucune idole à ses côtés. Le judaïsme fut moins persécuté que le christianisme, surtout parce que ses sectateurs n'avaient pas de penchant à faire des prosélytes; mais à Rome on n'aimait point les Juifs. Septime-Sévère défendit également qu'on se fît juif et chrétien, et sous son règne on voit un Juif battu de verges pour sa religion. Les autres cultes venus de l'Orient furent souvent proscrits. Ici on est frappé d'un singulier contraste : ils sont embrassés avec passion et repoussés avec sévérité. C'est ce qui est sensible surtout dans les vicissitudes de la religion égyptienne chez les Romains.

Les preuves de la présence de la religion égyptienne à Rome sont nombreuses. Elle pouvait, comme l'art de l'Égypte, y avoir pénétré par l'intermédiaire des Étrusques. L'âme, représentée par un oiseau à tête humaine, symbole égyptien, a été trouvée dans des tombeaux de l'Étrurie. Ce qui est certain, c'est que les divinités et les cérémonies égyptiennes ont laissé à Rome plus d'un vestige dans des bas-reliefs où sont figurées des pompes isiaques, dans des chapiteaux où paraît la fleur sacrée du lotus, dans des tombeaux, comme celui d'une prêtresse d'Isis qu'on remarque sur la voie Appienne, enfin dans des statues d'Isis et de Sérapis. Ces statues nous font voir comment les Romains s'étaient en quelque sorte approprié les divinités qu'ils avaient empruntées à l'Égypte. Le dieu Sérapis était devenu chez eux une sorte de Pluton ou de Jupiter souterrain. Rien ne rappelle sa provenance égyptienne que l'air sombre donné à ses

bustes, et quelquefois la couleur noire du basalte dans lequel on les a taillés. Au Vatican, une de ces hideuses figures égyptiennes qu'on appelle des typhons a été affublée de la peau du lion de Némée, comme Hercule. Il y a dans le même musée plusieurs Isis romaines; on y remarque facilement les altérations que le type égyptien a subies. Ainsi jamais les Égyptiens n'ont donné de voile à Isis; mais quand le génie métaphysique des Grecs eut fait de l'épouse d'Osiris le symbole de la nature, ils la supposèrent voilée. De là une phrase célèbre placée dans la bouche d'Isis : « nul n'a soulevé mon voile. » Les sculpteurs romains, qui étaient sous l'empire de cette conception abstraite, entièrement étrangère à la théologie plus simple de l'Égypte, eurent soin de donner à Isis un voile. La remarquable Isis du corridor Chiaramonti au Vatican est voilée. Il ne lui restait des attributs égyptiens que les colliers qui descendent sur sa poitrine et la fleur de lotus dont sa coiffure était ornée. Dans une autre partie du même musée, une tête d'Isis, d'une disposition assez élégante, porte aussi le voile et la fleur de lotus. Celle-ci est formée ou plutôt indiquée par une touffe de cheveux placée au-dessus du front de la déesse : procédé ingénieux de l'art gréco-romain que l'art hiératique de l'Égypte n'aurait pas imaginé.

Ces transformations montrent combien la religion égyptienne s'était altérée à Rome, et combien on l'y connaissait mal. Les Grecs ne l'avaient guère mieux connue. La marque la plus éclatante de leur ignorance en ce genre est d'avoir inventé un prétendu dieu égyptien du Silence, posant sa main sur ses lèvres, qu'ils nommèrent Harpocrate, et cela à l'occasion d'un hiéroglyphe représentant un homme portant la main à sa bouche, ce qui est l'hiéroglyphe de *la parole*. Les Romains et les anciens en général se firent presque toujours une idée assez fausse de la religion égyptienne. On peut s'en convaincre en comparant ce qu'ils disent avec le témoignage des monumens interprétés par la science nouvelle que Champollion a créée. Tantôt les anciens s'exagéraient la profondeur des mythes égyptiens, et y retrouvaient les abstractions philosophiques qu'ils y avaient mises eux-mêmes : c'est ce qui est arrivé par exemple à Plutarque; tantôt ils parlaient de cette religion avec un mépris non moins exagéré, affirmant que les Égyptiens adoraient des animaux et des plantes, l'ail et le poireau. Les Égyptiens n'adorèrent jamais ni l'ail ni le poireau (1). Ils n'adoraient pas des animaux, mais des dieux représentés avec une tête ou même un corps entier d'animal,

(1) Je crois pouvoir expliquer cette assertion si souvent répétée, bien que totalement dénuée de fondement. Nulle trace d'un tel culte n'a jamais été aperçue sur les monumens de l'Égypte. L'erreur est provenue, je crois, d'un hiéroglyphe mal compris, celui qui exprime l'idée de *temple* par un carré désignant un édifice, et dans lequel est un

ce qui est très différent. Bien ou mal comprise, la religion égyptienne avait de nombreux temples à Rome. Une des quatorze *régions* portait le nom d'*Isis et Sérapis,* qu'elle devait sans doute à un édifice consacré à ces deux divinités. On sait que l'une et l'autre avaient aussi un temple près du lieu où depuis a été bâtie l'église de San-Stephano in Cacco, et dans plusieurs autres endroits de la ville.

Cette religion singulière frappa et attira de bonne heure l'imagination grave des Romains. Dès le temps de la république, Métellus avait dédié un temple à Isis sur le Cœlius, et le sénat, déjà ennemi, comme il le fut toujours, de ce qui était étranger et nouveau, avait fait démolir celui d'Isis et de Sérapis par la main du consul. Après la mort de César, un décret des triumvirs, rendu entre deux proscriptions, rétablit ce temple au moment où le désordre prévalait dans l'état.

Auguste, avec sa mesure accoutumée, interdit le culte égyptien dans l'enceinte sacrée du pomœrium, et le permit à la distance d'un mille. C'est ainsi qu'on permet aujourd'hui aux protestans d'avoir une chapelle hors de la ville. Tibère avait moins de ménagemens : il fit jeter dans le Tibre la statue d'Isis et crucifier ses prêtres. Othon releva le culte proscrit et en célébra les rites, revêtu d'une robe de lin. Les Flaviens, qui avaient besoin de popularité pour s'établir, furent favorables à cette religion populaire. Commode la protégea par la même raison; il porta dans les processions l'image d'Anubis. Caracalla, nous l'avons vu, éleva des temples en l'honneur d'Isis. Tous les empereurs qui voulaient gagner la multitude flattèrent son penchant aux religions étrangères, toujours suspectes de licence, que repoussait la sévérité cruelle de Tibère, et que n'autorisa jamais l'austérité philosophique des deux grands Antonins. Ces alternatives de persécution et de faveur, ces idoles, ces temples successivement abattus et relevés, montrent que les zélateurs du culte égyptien formaient à Rome un parti assez nombreux pour que tantôt on voulût le détruire, que tantôt on se résignât à lui céder. En dépit des proscriptions plusieurs fois renouvelées qu'il subit, ce culte était difficile à extirper, car on le trouve encore chez les paysans de la Gaule au IVe siècle.

La religion égyptienne ne fut pas la seule religion de l'Orient que les Romains connurent, et dont tour à tour ils admirent ou rejetèrent les pratiques. Aux divinités sévères de l'Égypte, ils associèrent les divinités sensuelles ou sanguinaires de l'Asie. C'est de là que

poireau. Le poireau est le signe de la blancheur, et l'hiéroglyphe tout entier veut dire *maison blanche;* mais pour les Romains il a pu sembler vouloir dire *la maison du poireau.* De là l'opinion que des temples étaient consacrés à ce végétal ou à d'autres semblables, et qu'ils étaient adorés.

leur vint cette étrange déesse dont la statue n'est pas rare dans les musées, parce que son culte était très répandu, qu'on appelle Cybèle, et qui est certainement la grande déesse, la grande mère, c'est-à-dire la personnification de la fécondité et de la vie universelle : bizarre idole qui présente le spectacle hideux de mamelles disposées par paires le long d'un corps comme enveloppé dans une gaîne, et d'où sortent des taureaux et des abeilles, images des forces créatrices et des puissances ordonnatrices de la nature. On honorait cette déesse de l'Asie par des orgies furieuses, par un mélange de débauche effrénée et de rites cruels; ses prêtres efféminés dansaient au son des flûtes lydiennes et de ces *crotales*, véritables castagnettes, semblables à celles que fait résonner aujourd'hui le paysan romain en dansant la fougueuse *saltarelle*. On voit au musée du Capitole l'effigie en bas-relief d'un *archigalle*, d'un chef de ces prêtres insensés, et près de lui les attributs de la déesse asiatique, les flûtes, les crotales et la mystérieuse corbeille. Cet archigalle avec son air de femme, sa robe qui conviendrait à une femme, nous retrace l'espèce de démence religieuse à laquelle s'associaient les délires pervers d'Héliogabale. A son costume, on pourrait le prendre pour Héliogabale lui-même. Au-dessous d'un autre bas-relief qui se rapporte également aux cultes de l'Asie, est une inscription moitié en langue grecque, moitié en langue palmyrienne; ce mélange indique bien la fusion qui s'opérait alors entre l'Orient et l'Occident. Il y est parlé d'un Aglibol qui paraît être le même que celui dont le nom altéré a fait le nom d'Héliogabale (1).

L'alliance des voluptés et du sang était le caractère de ces religions de l'Asie occidentale: un tel caractère semblait les désigner pour être les religions de l'empire. C'est en effet sous l'empire que leur vogue devint très grande; mais l'introduction du culte de Cybèle à Rome datait de plus loin. Il y avait été apporté d'Asie avec la déesse du temps de Scipion l'Africain. L'austérité républicaine s'alarma bientôt, et les prêtres de la déesse d'Asie ne tardèrent pas à être chassés. Son culte ne fut cependant point aboli, et c'est celui-là sans doute que les matrones romaines étaient autorisées à célébrer en secret dans ce qu'on appela les mystères de la bonne déesse. Bientôt les prêtres mutilés de Cybèle, les galles impurs reparaissent, les historiens et les poètes en font foi. C'est que, comme je l'ai plusieurs fois remarqué, les mœurs de l'Orient entraient dans Rome à la suite du despotisme oriental. Il fallait qu'elles y eussent déjà pénétré bien avant sous Septime-Sévère pour que Plautius ait osé, le jour du mariage de sa fille, faire cent eunuques de cent Romains

(1) Alagabalus, Élégabal dans les inscriptions.

libres, — comme on l'était alors. Dans le même temps, le sénat se remplissait d'Orientaux. Ils devaient se trouver là comme chez eux.

Une autre importation de l'Asie fut le culte de Mithra. Les monumens mithriaques représentent tous un sujet semblable : l'immolation, par un homme portant un costume asiatique, d'un taureau que mutile un scorpion, et dont un serpent vient lécher le sang. Ces monumens singuliers ne sont pas rares dans les collections de Rome. Ils ont été rencontrés dans presque toutes les parties de l'Europe, jusqu'au bord du Rhin, jusqu'au fond de la Hongrie et de la Transylvanie, où les avaient portés sans doute les légions romaines. C'est pendant le IIIe et le IVe siècle de l'empire que paraît s'être propagé le culte de Mithra, culte accompagné de mystères homicides remplacés ensuite par des représentations où le meurtre était simulé. Commode y rétablit les meurtres véritables. On a trouvé aussi près du Vatican, — lieu anciennement consacré par la religion étrusque et où devait être le centre du christianisme, — dans quelques inscriptions, la trace des sanglantes cérémonies elles-mêmes, bien vraisemblablement d'origine orientale, dans lesquelles on se purifiait avec le sang d'un taureau, et auxquelles se soumit Héliogabale.

Cette époque était à la fois sceptique et inquiète, incrédule et superstitieuse; elle cherchait le surnaturel dans l'inconnu. On se sentait entraîné vers les cultes les plus étranges par le besoin religieux qui remuait sourdement les âmes, tandis que le polythéisme romain s'affaissait avec l'empire romain, et par l'attente d'une foi nouvelle que le christianisme allait apporter. Telle était la cause de cette extension des cultes impudiques ou barbares de l'Orient dans une société dont elle hâtait la chute. La vieille religion romaine, fondement de l'ordre politique, était minée sourdement par les religions de l'Orient, qui sapaient sa base. On a découvert une grotte souterraine de Mithra creusée sous les fondations du temple de Jupiter au Capitole.

La religion chrétienne, il faut le proclamer, car c'est sa gloire, concourait à la décadence d'un pouvoir qui méritait de finir : non assurément qu'elle secondât les mauvaises tendances qui devaient le perdre, mais parce qu'en les combattant elle attaquait le principe vicieux sur lequel il était fondé. Je n'ai pas aujourd'hui à traiter ce sujet, que je me réserve pour d'autres études; mais j'ai dû, en présence des monumens, parler de l'invasion des religions orientales dans le monde romain, quand je parlais de celui qui fut lui-même une monstruosité de l'Orient tombée à Rome, de l'odieux et bizarre Héliogabale.

J.-J. AMPÈRE.

UNE

MISSION MÉDICALE

A L'ARMÉE D'ORIENT

LES HOPITAUX, LES MALADIES, LE TYPHUS DE CRIMÉE.

I.

Ce n'est pas contre l'armée russe seulement que les troupes alliées devaient avoir à lutter. Tous ceux qui ont l'habitude des longues campagnes savent que les maladies accidentelles ou épidémiques font dans les rangs des soldats des ravages non moins redoutables que le fer et le feu. A côté des précautions hygiéniques réclamées par les hommes valides, à côté des secours donnés aux blessés (1), les soins qu'exigent les malades et les convalescens viennent poser incessamment de douloureux problèmes à l'administration militaire comme à la science médicale. Raconter l'histoire de nos établissemens hospitaliers pendant la guerre d'Orient, ce sera montrer, je l'espère, que l'administration et la science n'ont jamais cessé, en présence de ces problèmes, d'être à la hauteur de leur double tâche.

On sait qu'à l'origine de la guerre, Gallipoli fut choisi comme lieu de réunion des divers contingens venant des ports du midi de la France et de l'Algérie. La presqu'île de Gallipoli devait être le point stratégique de l'armée d'Orient, sa base d'opérations. Par l'activité prévoyante du général Canrobert, elle avait été rapidement conver-

(1) Voyez les livraisons du 15 février et du 1er avril.

tie en une véritable place d'armes affectée aux campemens, aux approvisionnemens de toute espèce, au matériel des hôpitaux et des ambulances. Chaque division portait sur le front de bandière un guidon particulier, elle avait ses cantonnemens séparés. A mesure que de nouveaux régimens débarquaient, ils allaient dresser leurs tentes sur les ondulations d'un sol élevé, dont la salubrité, reconnue à l'avance, était sans cesse entretenue par la brise de mer. Le rôle actif du corps médical de l'armée commença dès-lors par la mise en vigueur de quelques mesures sanitaires qu'il fallut appliquer à la ville même de Gallipoli. On eut à lutter contre l'insouciance traditionnelle des musulmans avant d'obtenir l'enlèvement des immondices entassées. Dans les villes de l'Orient, ce soin ne regarde que le soleil et le vent. Le soleil se charge de calciner les immondices et de les réduire en poussière; puis vient le vent qui se charge de les emporter. L'horrible puanteur de ces dépôts permanens semble une provocation continuelle adressée aux épidémies.

Pendant que les brigades s'organisaient, les vieux soldats de l'Algérie à la figure mâle et bronzée, aux allures martiales, initiaient leurs camarades, pour qui la guerre était chose nouvelle, aux habitudes et à la vie des camps. Ils leur apprenaient, selon leur expression pittoresque, à savoir *s'outiller,* c'est-à-dire se suffire à eux-mêmes, à être prévoyans, à pratiquer l'art de se prémunir contre bien des privations inévitables en campagne et de conserver sa santé. De son côté, le général Canrobert ne laissait pas ses troupes inactives. Il les préparait aux fatigues de la guerre par des travaux de terrassement et par le percement d'une large et immense tranchée qui devait fermer les camps et créer une véritable place de guerre. Avec le concours de l'armée anglaise, on barrait la presqu'île de Gallipoli par un retranchement qui s'étendait du golfe de Saros à la mer de Marmara. Ces travaux devaient fermer aux Russes le chemin des Dardanelles, qu'ils s'étaient ouvert en 1829. Utiles au point de vue militaire, ils donnèrent, au point de vue hygiénique, les plus heureux résultats. Le nombre des malades à Gallipoli fut peu considérable. La plupart n'avaient que de légères indispositions et n'étaient retenus que peu de jours aux ambulances. Un hôpital de 300 lits, créé à un kilomètre de la ville, remplaça bientôt quelques maisons de Gallipoli provisoirement occupées par nos malades, et suffit amplement aux premières nécessités. C'est au mois de mai 1854 que fut installé sous baraques ce premier établissement hospitalier de l'armée française. Placé sur la route de la flotte, sur le littoral des Dardanelles, dans un lieu où les chalands abordaient aisément, c'est après le départ de l'armée qu'il a rendu les plus grands services. Là s'arrêtaient ceux des malades ramenés en France de Crimée ou de

Constantinople qui n'auraient pu sans danger continuer le voyage. Cet établissement devint en outre une annexe des hôpitaux de Constantinople.

On avait d'abord commis la faute de construire les baraques dans un bas-fond, afin d'utiliser quelques ruines et de se rapprocher d'une fontaine; mais cette faute fut évitée plus tard, lorsqu'il fallut accroître les ressources hospitalières. A 50 mètres plus loin se trouvait un plateau élevé et bien ventilé; on y dressa un nombre de baraques suffisant pour 300 nouveaux lits. L'hôpital de Gallipoli, ainsi complété et porté à 600 places, s'est toujours distingué par une bonne administration, par le savoir et le dévouement du personnel médical, que dirigeait M. le docteur Molard. J'ai trouvé les literies et le mobilier dans un état parfait. Les denrées alimentaires, le pain, le vin, la viande, le bouillon, tout était de bonne qualité.

Les événemens marchent vite en campagne : ils ne permirent pas aux divisions françaises, une fois réunies, de rester longtemps à Gallipoli. Près de cent mille Russes, suivis de nombreux renforts, avaient mis le siége devant Silistrie, que dix-huit mille Turcs défendaient héroïquement. Les troupes d'Omer-Pacha comptaient cent mille combattans, mais elles se trouvaient réparties sur plusieurs points principaux, à Routschouk, Silistrie, Chumla. Cette barrière pouvait être renversée d'un moment à l'autre par l'armée d'invasion. Il semblait urgent de courir au secours des Turcs et de mettre Andrinople à l'abri d'un coup de main. Chacun des mouvemens de l'armée devait nécessiter la création de nouveaux centres hospitaliers.

Le 7 mai 1854, le maréchal de Saint-Arnaud arrive à Gallipoli, passe en revue l'armée enthousiaste, laisse ses instructions et s'embarque immédiatement pour Constantinople, où il aborde le lendemain. Il communique son activité à tous ceux qui l'approchent. Sa parole vive et animée stimule jusqu'aux dépositaires de la puissance ottomane. Le sultan lui-même partage la confiance du maréchal; il ordonne de mettre toutes les ressources de l'empire à la disposition des généraux alliés. La promptitude va remplacer les lenteurs et les hésitations de l'administration ottomane, habituée à tout remettre au lendemain. Le 19 mai, le maréchal et lord Raglan se rendent à Varna, entrent en conférence avec Omer-Pacha, passent en revue à Chumla un corps de 45,000 soldats d'une bravoure éprouvée, et prennent le parti d'y envoyer non plus chacun une division, comme ils l'avaient projeté d'abord, mais bien toutes les forces dont ils peuvent disposer. Varna allait devenir une nouvelle base d'opérations qui rejetait Gallipoli au second plan. On se hâta d'y transporter de nombreux approvisionnemens de vivres, d'équipemens, de matériel de guerre et d'hôpitaux. Le 1er juin, 6,000 soldats composant la

première brigade de la division Canrobert et une division anglaise d'égale force s'embarquaient, l'une à Gallipoli, l'autre à Scutari, où lord Raglan avait son quartier-général, et se rendaient par terre à Varna, qui n'est qu'à 115 kilomètres de Silistrie. D'autres régimens français devaient successivement arriver par terre et par mer au rendez-vous commun.

Le 11 mai, une commission de casernement, dans laquelle M. le docteur Cazalas représentait l'élément médical, s'était rendue dans la capitale de la Roumélie, à Andrinople, l'ancienne résidence des sultans ottomans. Andrinople, par la beauté de son climat, par sa richesse, par ses ressources de toute espèce, par sa position, qui commande les Balkans et le passage que l'ennemi devait nécessairement franchir, était un point stratégique de la plus haute importance. On s'empressa de mettre à notre disposition une immense caserne bâtie en 1820 par les ordres du sultan Mahmoud. Cette caserne forme un parallélogramme long de 450 mètres du sud au nord et de 275 mètres de l'est à l'ouest; elle se compose d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Les angles sont reliés par quatre tours carrées de quatre étages, surmontées chacune d'une galerie et d'une terrasse d'où s'élance une flèche portant le drapeau national. Au centre de l'arcade principale se présente en avant-corps l'élégant pavillon du sultan, d'un style tout à fait oriental. Il est soutenu par plusieurs rangs étagés de colonnes de marbre blanc, autour desquelles l'air circule librement, et percé d'un grand portique de marbre sculpté et orné d'arabesques dorées. Cinq grands bassins de marbre, munis chacun de vingt gros robinets de cuivre qu'alimente un aqueduc, procurent en abondance une eau de bonne qualité. Il y a loin d'un pareil monument à nos casernes de France, dont l'ordonnance sévère laisse peu de liberté aux inspirations de l'architecte. Cet établissement militaire peut loger 10,000 soldats. Il contient 278 chambres prenant jour sur la façade extérieure par 1,280 fenêtres. Il fut d'abord arrêté qu'un hôpital de 1,200 malades serait créé dans une portion de cette immense caserne. Pour remédier autant que possible aux inconvéniens d'une si grande agglomération de malades, on devait assurer en moyenne à chacun 35 mètres cubes d'air respirable. Dans nos hôpitaux, la mesure ordinaire est de 18 à 20 mètres et de 12 à 14 mètres dans les casernes. Les événemens ultérieurs ayant réduit l'importance militaire d'Andrinople, on se contenta d'y placer 300 lits.

Le 16 juin, quand la division du général Bosquet, forte de 11,435 hommes, et les troupes du général Morris, composées d'abord de 1,200 cavaliers, arrivèrent à Andrinople, l'hôpital était installé. Il reçut 169 malades et 250 éclopés. La division Bosquet partit le 25 juin pour Varna. Les deux régimens de cavalerie du général

Morris ne la suivirent pas. Plus tard, ils quittèrent leurs bivouacs, situés dans la plaine de Tundja, pour se loger dans la caserne, où ils passèrent l'hiver de 1855.

Le premier hôpital français établi à Constantinople fut celui de Maltépé, et les premiers malades reçus appartenaient à la 3e division, commandée par le prince Napoléon. Cette division avait quitté Gallipoli le 28 mai, et s'était rendue par terre à Constantinople en suivant le littoral de la mer de Marmara. A moitié chemin, les malades et les écloppés avaient été laissés à Rodosto, dans un hôpital improvisé de 250 lits, qui n'eut qu'une existence éphémère. On l'aurait conservé ainsi que les casernemens occupés en 1829 par les Russes victorieux, si le siége de Sébastopol n'eût été décidé. Le 7 juin, la 3e division fit son entrée à Constantinople, et alla bivouaquer dans la plaine de Daoud-Pacha, laissant dans l'esprit des Turcs une vive impression d'admiration et d'étonnement. Ils voyaient surtout avec surprise le costume oriental de nos zouaves, ce costume aboli chez eux par une réforme contre laquelle proteste seul le vieux parti ottoman, en conservant par une sorte de désobéissance tolérée l'ancien vêtement national.

Maltépé était un hôpital turc dont la moitié nous fut cédée le 7 juin pour l'ambulance de la 3e division, et la totalité quelques mois plus tard. A 1,800 mètres du château des Sept-Tours et des fortes murailles de Stamboul, du côté de l'ouest, apparaît, sous le poétique ciel de l'Orient, la silhouette de deux grandes casernes appelées Daoud-Pacha et Ramis-Tchiflik. Copiées sur celle d'Andrinople, elles se distinguent par une architecture dont l'élégance ne le cède pas à la solidité. Elles sont à 2 kilomètres de distance l'une de l'autre, sur des plateaux élevés, au milieu d'une immense plaine dépouillée d'arbres, mais couverte en été de riches moissons. Bâti entre les deux casernes, sur un monticule sans cesse ventilé par la brise de mer, Maltépé pouvait contenir 450 malades.

La 3e division fut passée en revue sur les hauteurs de la riche vallée des tombeaux d'Eyoub, en présence du sultan et de son brillant état-major. Le lendemain 18 juin, elle s'embarqua pour Varna; les ambulances suivirent ce mouvement, laissant leurs malades à Maltépé, où venaient d'arriver les soldats souffrans évacués de Rodosto. A partir de ce jour, on y installa un hôpital définitif, à la tête duquel le savant médecin principal, M. Durand, est resté pendant toute la campagne.

Les malades venus par mer étaient débarqués dans le fond de la Corne-d'Or; les convalescens allaient à pied, les autres étaient transportés sur des brancards, sur des cacolets, ou dans des voitures d'ambulance. Le chemin est très raide et d'une ascension pénible

jusqu'à la Porte-des-Canons (*Top-Capou*); les malingres avaient souvent de la peine à faire ce trajet, et les Turcs, dont on méconnaît en Europe le cœur compatissant, les soutenaient ou les faisaient asseoir. Lorsqu'on est arrivé en dehors des murailles, à la Brèche-des-Croisés, la route continue à monter jusqu'à Maltépé, mais par une pente douce. Elle traverse l'immense cimetière planté de térébinthes et de cyprès séculaires qui borde la longue ligne occidentale des remparts de Stamboul. On arrive bientôt à un monticule historique où l'on aperçoit un petit moulin à vent, le seul qui existe dans cette plaine. C'est là, dit-on, que les soldats du sultan Mahmoud furent harangués par leurs chefs et par les ulémas en 1826, au moment de partir pour Maslak, où ils massacrèrent dans leurs camps les janissaires révoltés. L'hôpital est à 200 mètres plus loin. De la façade principale, on découvre dans une perspective fuyante l'admirable panorama de Constantinople, de la mer de Marmara, des îles des Princes et des montagnes de l'ancienne Bythinie, surmontées d'une couronne de neige. Les malades ne se lassaient pas d'admirer ce beau spectacle, qui les disposait au recueillement, au calme, si nécessaires à la guérison.

L'établissement de Maltépé forme un grand rectangle. Les quatre corps de bâtimens embrassent une très vaste cour, plantée de quelques arbres. Les murs sont en bois du côté de la cour et en pierre du côté des champs. Le côté du rectangle situé en face de Constantinople n'a qu'un rez-de-chaussée surmonté à ses angles d'un petit pavillon. Il est bordé extérieurement par un verger que rafraîchissent des eaux vives reçues dans des bassins de marbre. Il présente au centre une porte d'entrée monumentale, en marbre blanc, d'un bon style byzantin. Ce corps de bâtiment contient plusieurs dépendances de l'hôpital : les bains turcs, la buanderie, la cuisine, la pharmacie, les bureaux et deux chambres d'honneur, l'une dite du sultan, l'autre dite du séraskier (ministre de la guerre). Les trois autres faces du rectangle présentent un rez-de-chaussée et un étage le long desquels règne du côté de la cour un corridor pour donner accès dans les chambres prenant jour sur la campagne. Chaque chambre contenait de 30 à 40 lits turcs; ces lits sont de grandes boîtes de sapin soutenues par des tréteaux en fer et renfermant deux matelas en coton ou en laine. Un aqueduc, toujours largement approvisionné, versait en abondance dans tout l'établissement une eau d'excellente qualité. Les ouvriers du génie militaire firent sans retard les travaux nécessaires à nos besoins, qui sont un peu différens de ceux des Turcs, et cet hôpital ne cessa d'être occupé par nous qu'au 31 mai 1856, époque où les troupes de Crimée commencèrent leur embarquement pour la France, qui se termina le 5 juillet suivant, sous les yeux du maréchal Pélissier.

Cependant les rangs de l'armée, composée d'abord de 15 ou 20,000 hommes, grossissaient de jour en jour. Une 4e division avait rejoint le corps expéditionnaire, et déjà une 5e division arrivait. Toutes ces troupes se rendaient successivement à Varna. C'est au fond d'une vallée marécageuse, encadrée par deux contreforts des Balkans, que se dressent les remparts de Varna, dont les Russes se sont emparés en 1828. Cette ville, qui compte 16,000 habitans, a un pied dans un lac immense et l'autre dans la mer. La rade est d'un accès assez difficile; elle offre un port peu sûr et un mauvais mouillage. Dès qu'ils arrivaient, les régimens allaient à huit kilomètres plus loin établir leurs tentes sur le haut plateau appelé Franka, que dominent de plusieurs centaines de mètres des roches escarpées. De ce point, ils surveillaient les défilés des Balkans, et surtout ils échappaient en partie à l'influence délétère des marais, dont les miasmes séjournent dans les bas-fonds.

Bien que l'état sanitaire fût encore satisfaisant, il entrait cependant aux infirmeries un certain nombre d'hommes atteints de fièvres intermittentes, et particulièrement de ces flux intestinaux précurseurs du choléra. Il fallait songer à créer des asiles pour les soldats souffrans : l'autorité ottomane mit à notre disposition une très grande caserne, que nous partageâmes avec les Anglais. On y plaça 700 lits complets. Les bâtimens étaient vieux et en très mauvais état. On se contenta de faire les réparations les plus urgentes. Cet établissement fut conservé pendant toute la campagne pour recevoir directement les soldats évacués de Crimée, et principalement d'Eupatoria. Outre cet hôpital permanent, on créa sur des plateaux élevés plusieurs grandes ambulances, dont deux furent exclusivement réservées aux cholériques de la fatale expédition de la Dobrutcha.

On sait que tout le littoral qui s'étend de Varna au Danube est un pays désolé, couvert de steppes et de marais, dont le voisinage est mortel pendant les grandes chaleurs. Au printemps de 1854, Omer-Pacha disait au commandant Henry, envoyé près de lui à son camp de Chumla : « Si les Russes restent encore un mois dans la Dobrutcha, leur armée sera anéantie; cela équivaudra pour moi au gain d'une grande bataille. » Les terribles ravages qu'avaient exercés dans l'armée russe en 1828 les maladies épidémiques ne pouvaient être entièrement oubliés. C'est sans doute ce souvenir qui avait en partie décidé les généraux russes à quitter la Dobrutcha pour remonter le Danube et se porter sur Silistrie, et qui fit ensuite lever brusquement le siége de cette place après des assauts impuissans, mais non infructueux. La ville, ébréchée de toutes parts, était à la veille de tomber; la vaillance des défenseurs semblait près d'être écrasée par le grand nombre et les efforts désespérés des as-

saillans. La retraite des Russes sur la rive gauche du Danube jeta dans les troupes alliées, impatientes de marcher au combat, un sentiment de surprise pénible et presque de découragement. Le maréchal de Saint-Arnaud comprit qu'il fallait opérer une puissante diversion morale, occuper ses soldats, les tirer d'une inaction fatale, réveiller leur ardeur et répondre par un de ces grands coups d'une audace sagement calculée à l'attente de l'Europe. En ce moment, le cabinet de Saint-James insistait vivement pour qu'on allât en Crimée détruire Sébastopol et la flotte russe de la Mer-Noire. Les instructions du maréchal de Saint-Arnaud, moins impératives, lui laissaient sur ce point toute liberté d'action. On commença donc par faire explorer les côtes de Crimée, et dès que l'expédition fut reconnue possible, elle fut irrévocablement décidée malgré l'avis contraire des amiraux commandant les flottes alliées, qui redoutaient l'inconstance de la mer dans une saison déjà avancée.

C'est au milieu des préoccupations causées par ce prochain départ que la nouvelle de l'apparition non équivoque du choléra vint surprendre l'armée. A la date du 9 juillet, le fléau s'était montré dans les hôpitaux de Varna; il fut sans doute importé en Orient avec les contingens successifs de la 5e division, embarqués dans le midi de la France, dont les populations étaient en proie à l'épidémie. Il fit d'abord son apparition au Pirée, puis à Gallipoli, où il enleva en quelques heures les généraux duc d'Elchingen et Carbuccia. L'expédition de la Dobrutcha ne tarda pas à lui fournir de nouvelles victimes. On sait dans quelles circonstances elle s'accomplit. Quelque grand que fût le désir de porter immédiatement les armées alliées en Crimée, on ne pouvait y songer avant une quinzaine de jours. Ce délai était indispensable pour les préparatifs du départ; on crut devoir en profiter pour faire une démonstration qui inquiétât l'ennemi et le trompât sur les projets d'attaque contre Sébastopol. D'après les rapports officiels d'un colonel d'état-major envoyé sur les lieux, les Russes avaient à 45 lieues de Varna, aux environs de Babadagh, 10,000 hommes de troupes avec 35 pièces de canon. Les trois premières divisions de l'armée française furent envoyées à leur recherche; elles devaient suivre le littoral de la mer pour la facilité des ravitaillemens. On comptait atténuer l'influence cholérique par les changemens quotidiens des bivouacs. Le 21 juillet, le général Espinasse, qui commandait par intérim la première division, pendant que le général Canrobert explorait les côtes de la Crimée, reçut l'ordre de se porter sur Mangalia à la tête de 10,500 hommes, dont 328 officiers. Seize officiers et 925 soldats étaient restés à Varna dans les infirmeries et les hôpitaux. Le 1er régiment de zouaves, transporté par mer à Kustendjé, devait opérer

comme tête de colonne sous les ordres du général Yussuf, et soutenir 2 ou 3,000 spahis d'Orient organisés avec les bandes indisciplinées des *bachi-bozoucks*. Le médecin en chef de cette division était M. Cazalas, homme d'énergie, qui avait fait preuve d'un profond savoir dans son enseignement à l'école du Val-de-Grâce (1). Il avait sous ses ordres des médecins d'élite tels que MM. Quesnoy, — Bailly, enlevé quelques jours plus tard par le choléra, — et Raoul de Longchamps, qui résista comme par miracle aux atteintes du fléau. Les moyens de transport destinés aux malades comprenaient 65 paires de cacolets, 5 paires de litières, quelques caissons d'ambulance, et un certain nombre d'arabas.

Pour franchir les 11 kilomètres qui marquaient la première étape de Franka à Kapakli, les soldats restèrent pendant dix heures sur pied, exposés toute la journée à un soleil de 30 degrés. Dans la soirée, quatre cas de choléra se déclaraient dans la colonne expéditionnaire. Repartie le 22 à quatre heures du matin, la division n'arriva que vers sept heures du soir à Tchatal-Tchesmé. Elle n'avait fait que 18 kilomètres, mais la chaleur était accablante; le thermomètre marquait 33 degrés. La marche était difficile par un chemin étroit qui passait sur des pentes âpres et raides. Au-delà de ce bivouac, la colonne descendit dans une plaine nue, dépouillée de toute végétation arborescente, et longue de 200 kilomètres : c'était la Dobrutcha, couverte de lacs et de marais, dont les émanations pestilentielles vicient l'atmosphère, surtout dans cette saison de l'année. Les géographes l'ont encadrée entre le Danube et les murailles du camp de Trajan, mais la topographie médicale en recule les limites au sud, jusqu'auprès de Kavarna, où les troupes arrivèrent trois jours après leur départ de Varna.

Les campemens qui marquèrent les étapes suivantes furent tous d'une égale insalubrité. A Sattelmuch-Gol, à Mangalia, à Orgloukoï,

(1) J'ai dit, en parlant du Val-de-Grâce, qu'un cours approfondi de plaies d'armes à feu n'y était pas professé. Il n'en faudrait pas induire que cette partie de l'enseignement est mise de côté. Je me plais à reconnaître que les professeurs de cette école ont toujours saisi avec empressement les occasions d'initier leurs élèves aux pratiques de la médecine militaire et au traitement des blessures de guerre Le désir que j'ai voulu exprimer, c'est tout simplement que le traitement des plaies d'armes à feu, au lieu d'être enseigné accessoirement dans plusieurs cours et par des maîtres différens, acquît une plus grande importance, étant confié à un professeur particulier, pour qui on créerait, quand on le pourrait, une chaire spéciale de blessures de guerre. Déjà le ministre, M. le maréchal Vaillant, pour qui la santé du soldat est un objet de constantes préoccupations, a doté le Val-de-Grâce, au mois de juin 1857, d'une chaire spéciale pour les maladies et les épidémies des armées MM. les professeurs, dont j'ai pu apprécier le profond savoir pendant dix années, ne peuvent douter que je ne sois resté avec eux en communauté de vues et de sentimens. Le seul vœu que je forme, c'est qu'on ajoute un nouveau lustre à l'enseignement si renommé du Val-de-Grâce.

à Kustendjé même, comme sur les ruines du village de Kergeluk, on ne trouve pour camper que des bas-fonds marécageux dont les eaux sont empoisonnées par des matières végétales en dissolution. A mesure que l'avant-garde se rapprochait du Danube et refoulait quelques partis de Cosaques, qui n'opposaient aucune résistance sérieuse, l'aspect du pays devenait de plus en plus désolé, les cultures disparaissaient, toute trace de végétation s'effaçait. On rencontrait à peine çà et là quelques fûts de colonnes brisées et des *tumuli* de la date la plus reculée, muette protestation d'une civilisation antique contre la barbarie moderne. Depuis l'invasion des Russes en 1828, ces contrées, affreusement ravagées, sont devenues presque désertes. Quelques pâtres, dont la constitution présente les caractères de la cachexie paludéenne, sont à peu près les seuls habitans de la Dobrutcha. Ils sont réduits, comme les bestiaux dont ils ont la garde, à faire usage d'eaux impures, puisées à des lacs, à des citernes ou à des puits abandonnés. Dans ces conditions fâcheuses, l'armée eut en outre à supporter des pluies d'orage et de nombreuses vicissitudes atmosphériques de chaleur et de refroidissement. Il n'en fallut pas plus pour que le choléra, jusqu'alors presque inoffensif, fît une subite et terrible explosion. Dans la nuit du 30 juillet, 300 zouaves sont atteints d'une manière foudroyante; les *bachi-bozouks* sont tout aussi maltraités. Le général Yussuf se disposait à marcher en avant, mais les coups redoublés de l'épidémie le forcent à rétrograder. Ses troupes ont à peine le temps d'enterrer les cadavres qui tombent le long de la route. Il fait transporter, malgré tous les obstacles, sur les chevaux et par les prolonges d'artillerie, les cholériques, dont le nombre grossit à chaque instant avec une rapidité désespérante. La colonne du général Espinasse, sur laquelle le fléau s'est également abattu, revient, de son côté, vers ses anciens bivouacs, situés près du grand lac de Pallas. Elle est forcée d'y laisser jusqu'au lendemain dans une ambulance un grand nombre de cholériques qu'elle ne peut emporter. Le 31 juillet, toute la division arrive à Kustendjé. Elle trouve les maisons pleines de bachi-bozouks. Dix-huit cents cholériques attendent leur tour d'embarquement sur les frégates à vapeur; 1,200 cadavres sont mis dans des fosses creusées autour de cette place.

L'arrivée inattendue à Kustendjé du général Canrobert, qu'appelaient tous les vœux, produisit une touchante et bien vive émotion. Le général assembla un conseil médical, imprima une nouvelle énergie aux mesures déjà prises par le général Espinasse, que venait d'atteindre le choléra, et releva ces mâles courages, que le fléau faisait courber. La division, faisant des efforts inouis pour transporter les cholériques qui tombaient à chaque instant, arriva le 3 août

à Mangalia, où la prévoyance du général Canrobert avait fait venir des ressources de toute nature et surtout des vivres frais, du vin, de l'eau-de-vie, du café et du sucre. Elle comptait par centaines les nouveaux décès; deux mille malades furent embarqués pour Varna. Le séjour marécageux de Mangalia était rendu plus dangereux encore par la décomposition putride des nombreux cadavres que les bachi-bozouks avaient laissés partout sans sépulture. Il aurait fallu fuir au plus vite ce lieu pestiféré; mais les soins à donner aux malades, les vides que le choléra avait faits dans les rangs des officiers de santé, victimes d'un dévouement à toute épreuve, la nécessité d'organiser un service de soldats infirmiers fournis par les régimens, le temps pris par l'embarquement des malades et le ravitaillement de la division, ne permirent pas de la diriger sur Varna avant le 7 août. Le fléau sévit encore jusqu'à ce moment; mais le 9, dès que la colonne arriva sur les hauts plateaux de Kavarna, chargés d'un air oxigéné et purifié par les forêts séculaires des Balkans, une amélioration subite se fit sentir dans l'état sanitaire, l'épidémie avait beaucoup perdu de son intensité. Quelques jours plus tard, la division rentrait dans son camp de Franka, où l'on dressait de grandes ambulances sous tentes dans les conditions les plus hygiéniques. Il lui restait la moitié à peu près de son effectif, l'autre moitié était dans les hôpitaux ou sous terre. Les bachi-bozouks avaient fait des pertes plus cruelles encore; M. Cazalas estime qu'il en est mort près de la moitié.

La 2e division s'était engagée dans la Dobrutcha à la suite de la 1re. Arrivée à Mangalia, elle se trouva tout à coup aux prises avec le choléra et frappée sans merci; mais le général Bosquet, dans le cours de ses opérations, tint la main avec une fermeté toute particulière à ce que les mesures hygiéniques conseillées par les médecins fussent exécutées rigoureusement. Jamais les soldats en marche ne négligèrent de faire la soupe et le café, si longue que fût la course de la journée et si rare que fût l'eau. On la tirait le plus souvent de puits qui étaient peu nombreux et d'une profondeur extraordinaire. 300 *arabas*, moyens de transport dont la 2e division disposait, avaient été répartis entre les différens corps, en sorte que non-seulement chacun avait avec soi ses vivres, mais pouvait encore veiller sur les paysans et sur les bœufs, toujours prêts à déserter. Cela n'empêcha pas quelques-uns des premiers de prendre la fuite, mais du moins les voitures et les bêtes de trait restaient, et on en était quitte pour donner l'aiguillon à quelques soldats qui se faisaient bouviers. A mesure que ces chariots étaient dégarnis de vivres par la consommation journalière, on y mettait des malades, et ainsi on augmentait dans une proportion énorme les moyens de trans-

port ordinaires des ambulances. A chaque bivouac, on creusait de grandes fosses pour enterrer les morts. Un jour, le général Bosquet dit à un vieux soldat qui, la pipe à la bouche, recouvrait de terre ses camarades avec une apparente insouciance : « Fermez cette fosse; il y en a assez. — J'ai bien le temps, mon général, il en viendra d'autres, » répond le fossoyeur, qui se sentait atteint mortellement par le choléra. Quelques minutes plus tard, il tomba dans la fosse ouverte, et son cadavre occupa la place qu'il avait préparée.

La 2e division n'était plus qu'à 8 kilomètres de Varna, quand un aide-de-camp du général en chef vint annoncer que les hôpitaux, déjà trop remplis, ne pouvaient plus recevoir de malades. Le général Bosquet fit répondre qu'il en était très-heureux, qu'il saurait se passer d'hôpitaux et placer ses malades dans des conditions plus hygiéniques. Quelques instans plus tard, tous les cholériques étaient installés sous des tentes dressées sur de hauts plateaux au milieu des bois. Des soldats de bonne volonté et pleins de cœur firent le métier d'infirmiers avec un rare dévouement. De nombreuses guérisons attestèrent l'opportunité des mesures prises, et bientôt le choléra, sagement combattu, devint à peu près inoffensif. La mère Philippon, qui jouissait d'une grande popularité parmi nos soldats, se distinguait entre toutes les cantinières par un zèle infatigable; nuit et jour elle était sur pied. Elle excellait dans le vocabulaire pittoresque des camps. « Comment va la gargoulette? comment va le bidon? » Cela voulait dire : « As-tu soif? as-tu faim? » Les bons mots de la mère Philippon passaient de bouche en bouche et faisaient rire même ceux qui en avaient le moins envie.

Quelques médecins attribuent à certains sols, selon l'état de sécheresse ou d'humidité, une influence sur l'évolution meurtrière du choléra. Ils ont recherché dans la succession des étages géologiques, depuis le granit jusqu'aux terrains tertiaires inclusivement, les modifications que peut en recevoir le miasme épidémique : les faits observés se sont presque toujours mutuellement contredits. Ainsi quelques observateurs attribuent une certaine immunité égale aux terrains secs et granitiques et aux terrains marécageux. La Dobrutcha a donné un cruel démenti à cette dernière opinion.

On a avancé que le choléra régnait déjà dans cette plaine quand nous y avons pénétré. Cette assertion ne paraît aucunement fondée. Il est certain que M. le commandant d'état-major Balland, qui, vers cette époque, avait visité le Danube du côté de Silistrie, n'avait jamais entendu parler du choléra ni à l'armée d'Omer-Pacha, ni parmi les populations des villages où il plantait sa tente. Il ne demeure que trop démontré que le germe de l'épidémie était en quelque sorte à l'état latent dans les rangs de notre armée, et que les moindres causes en devaient provoquer le développement subit.

Si le choléra est inconnu dans son essence, si les causes qui le font naître nous échappent, celles qui l'étendent et le propagent deviennent de plus en plus manifestes. Les malheurs survenus dans la Dobrutcha prouvent clairement que la violation des règles de l'hygiène, l'insalubrité, la misère, en excitent prodigieusement l'activité meurtrière et en forment le véritable élément. Il serait aisé d'établir que les recrudescences de ce fléau, qui a sévi à plusieurs reprises sur l'armée d'Orient, ont constamment coïncidé avec des situations devenues plus critiques, des influences dépressives de l'économie, des privations et des fatigues extraordinaires.

Le remède spécifique du choléra est encore à trouver, mais la médecine n'est pas réduite à l'impuissance : elle donne de sages conseils préventifs qui ne sont que trop rarement suivis, et quand le mal est déclaré, elle fournit également de précieuses indications. Une indisposition avec tendance au refroidissement, un malaise général et surtout un dérangement d'entrailles avec diarrhée sont des signes précurseurs, des avertissemens dont il faut tenir grandement compte en temps d'épidémie cholérique. En se soignant immédiatement, on est à peu près certain d'échapper au choléra, ou de n'avoir qu'une simple cholérine sans danger sérieux. Les cas foudroyans sans prodromes sont tellement rares, qu'aux yeux de beaucoup de médecins ils n'existent pas. Les soins à prendre sont bien simples : rester au lit, faciliter une salutaire transpiration par des infusions aromatiques chaudes, mettre une ceinture de flanelle, observer la diète. La cholérine n'exige pas d'autre traitement. Dans la période algide, il s'agit principalement de ramener la chaleur et la circulation du sang. On a également recours à des boissons chaudes aromatiques et à quelques gouttes d'éther. Les bains de vapeur à la manière orientale ont un effet remarquable; M. Cazalas en a tiré un excellent parti dans les hôpitaux de Constantinople. Les frictions rudes pratiquées sur tout le corps, les sinapismes promenés sur les extrémités, les couvertures de flanelle chauffées, les cruchons d'eau bouillante, etc., sont encore des moyens d'une utilité reconnue. Ces indications n'ont pu recevoir une application assez large, on le conçoit, dans la Dobrutcha; l'insuffisance de la stimulation laissait tomber le pouls et la chaleur jusqu'à complète suppression, et beaucoup de malades mouraient sans réaction.

L'excitation poussée trop loin a aussi ses dangers; elle détermine des mouvemens de réaction fluxionnaires, des congestions viscérales souvent mortelles. On se trouve ici entre deux écueils, l'insuffisance et l'excès. L'apparition de la réaction est un indice de guérison à peu près infaillible, si cette réaction est sagement conduite. La saignée, les boissons acidulées en arrêtent la violence. La convalescence exige les plus grands ménagemens, les rechutes étant toujours fort graves.

Ce traitement, on le voit, est facile à saisir. Il est simple, rationnel, trop simple peut-être pour satisfaire les malades, qui ne veulent pas toujours se contenter de remèdes ordinaires.

Le choléra est transmissible par l'air. Il n'est pas contagieux dans le sens rigoureux du mot, sans quoi les médecins en seraient tous atteints. Il a dans ses pérégrinations deux allures différentes : tantôt il va de proche en proche pour faire son tour du monde, tantôt il saute par-dessus des populations qui semblaient menacées, pour aller porter des coups imprévus en des endroits où on ne pouvait l'attendre. Dans ces derniers cas, il est probable qu'il a été importé; mais qu'il soit importé ou non, partout où préexistent des causes d'affinité, quelques précautions sanitaires que l'on prenne, il arrive fatalement; de même il se retire spontanément sans qu'on puisse dire pourquoi. Quand les circonstances favorables à son évolution n'existent pas, on peut l'importer sans danger; il ne se développe pas. Durant la guerre d'Orient, il n'y a pour ainsi dire pas eu de semaines que nous n'ayons apporté des cholériques par les bateaux à vapeur à Constantinople; cependant l'épidémie n'a pas sévi sur la population musulmane.

La douloureuse impression causée par l'expédition de la Dobrutcha ne tarda pas à s'effacer. L'armée allait s'embarquer pour la Crimée et entrer véritablement en campagne. Les combats et de nouvelles maladies allaient nécessiter la création de nombreux établissemens hospitaliers. De 1854 à 1856, dix-neuf hôpitaux français furent successivement installés à Constantinople, dans des bâtimens de quatre espèces différentes : casernes, hôpitaux turcs, palais, baraques en bois. Rappeler les circonstances qui ont amené la création de ces divers établissemens, ce sera noter aussi les époques les plus meurtrières de la campagne.

II.

Le 14 septembre 1854, les trois flottes alliées avaient débarqué sans combat sur le sol de la Crimée, à Oldfort, 137 bouches à feu, 61,200 hommes, dont 27,000 Français, un nombre égal d'Anglais et 6,000 Turcs. La victoire remportée le 20 septembre versa dans nos ambulances 1,033 blessés français et plusieurs centaines de Russes atteints par nos projectiles. Les uns et les autres furent, immédiatement après le premier pansement, transportés à bord des bâtimens de la flotte, et de là à Constantinople, où ils inaugurèrent le 24 septembre l'hôpital de Dolma-Baktché, situé à 500 mètres du Bosphore. Cet hôpital, presque exclusivement réservé aux blessés, comprenait deux corps de bâtimens isolés parfaitement distincts :

l'un, plus élevé, était l'hôpital de l'artillerie de la garde ottomane; l'autre, à 100 mètres plus bas, contenait 660 lits. Les navires arrivant de Crimée mouillaient à l'entrée de la Corne-d'Or, près de Top-Hana. Les blessés, placés sur des chalands et conduits au débarcadère de Dolma-Baktché, étaient emportés sur des brancards par des infirmiers ou des soldats turcs. Du 24 septembre 1854 au 1er avril 1856, cet hôpital a reçu 8,582 malades, presque tous blessés; il en est mort 2,318. La direction de cet important service avait été confiée à un chef fort habile, M. le docteur Salleron.

Les officiers blessés à l'Alma inaugurèrent de leur côté l'hôpital de Caulidjé, sur la côte d'Asie, et dont le pied baigne dans les eaux du Bosphore. Le vice-roi d'Égypte avait mis libéralement à notre disposition ce domaine, qui lui sert de maison de plaisance. Les beaux jardins accidentés, l'air pur, les élégans kiosques font de ce site un séjour enchanteur. A côté se trouvait le palais de Fuad-Pacha, ministre des affaires étrangères. Deux jeunes Arméniennes de son harem mirent en défaut la vigilance des eunuques. Leurs chants, les sons de leurs pianos avaient attiré l'attention de deux aides-majors qu'elles voyaient, à travers le grillage de leurs fenêtres, épier leur présence; elles s'éprirent de leurs admirateurs, et réussirent même un beau jour à s'évader sous le costume d'un des fils du pacha. Le lendemain elles étaient réintégrées dans leur prison. Cette escapade aurait eu les proportions d'un événement sans la prudence de Fuad-Pacha, qui se contenta de reprendre les fugitives. On n'en a pas moins prétendu, mais à tort, je n'en doute pas, que, suivant la coutume ottomane, ces deux infortunées furent renfermées dans un sac et jetées dans le Bosphore. Plus tard, les officiers blessés quittèrent l'hôpital de Caulidjé pour l'hôtel de l'ambassade russe; les deux ou trois cents lits installés dans le palais de Mehemmed-Ali furent affectés aux soldats.

On se rappelle que l'armée alliée n'avait, en mettant le pied sur le sol de la Crimée, que des canons de campagne tout à fait incapables de lutter contre les grosses pièces d'artillerie de marine qui la bombardaient du fond de la rade de Sébastopol. Il fallut se préparer à un siége en règle. Les travaux d'investissement et de circonvallation sont vivement poussés; de nombreux bataillons et des compagnies de francs-tireurs protégent les travailleurs. Nuit et jour, une moitié de l'armée est exposée à la mitraille et aux intempéries, pendant que l'autre moitié se repose un moment pour reprendre son tour. De nouvelles troupes arrivent journellement et grossissent encore le chiffre des malades. D'autre part, l'insuccès du feu ouvert le 17 octobre 1854 contre la place par les vaisseaux des deux flottes combinées et par 126 pièces de siége mises en batterie amène de

nouveaux blessés, et semble bien démontrer que la ville de Sébastopol, défendue alors par une garnison de 32,000 hommes (1) et par l'armée de secours placée sous les ordres du prince Menchikof, n'aurait pu être enlevée par un coup de main. Les évacuations de la Crimée sur Constantinople se succèdent rapidement. Dans le mois d'octobre, on ouvre deux hôpitaux fort importans, — l'un pour 1,200 malades à Ramis-Tchiflik, belle caserne située dans la plaine de Daoud-Pacha, — l'autre sur les hauteurs qui dominent le Bosphore, du côté de Péra, dans les bâtimens de l'école préparatoire, disposés pour recevoir 400 lits. Les mois suivans, on installe de nouveaux hôpitaux. Dans les grands jardins de la pointe du Vieux-Sérail, à Gulhané, le génie militaire élève des baraques pour 1,800 malades. Au-dessus de celles-ci, le palais de l'université, édifice monumental en pierres de taille et encore inachevé, est disposé pour un hôpital de 1,400 lits. Ces deux établissemens, créés dans le quartier de la vieille aristocratie ottomane, au cœur de Stamboul, indiquent à quel degré de tolérance étaient arrivés les Turcs à notre égard. Dans le faubourg de Péra, on ajoute aux hôpitaux précédemment établis celui de l'école militaire, d'une contenance de 1,100 lits, réduits bientôt à 500 par un incendie, et celui du terrain des manœuvres, contenant 1,200 places sous baraques. La caserne de Daoud-Pacha, affectée d'abord à un dépôt de convalescens, devient elle-même un hôpital de 1,200 malades. Tandis qu'on créait de si grandes ressources pour le service hospitalier, on dressait à Maslak, sur les hauts plateaux profondément ravinés qui bordent le littoral du Bosphore, des camps baraqués pour 25,000 hommes, qui ont été d'un secours inappréciable au moment du typhus. La pharmacie centrale, chargée de pourvoir au service médical de Crimée et de Constantinople, était installée sur le bord de la mer, près de Bachistach, dans le vaste hôtel d'un pacha.

Les deux tiers environ des fiévreux reçus dans les hôpitaux de Constantinople étaient atteints de diarrhée ou de dyssenterie. La diarrhée a été si générale, que l'on peut dire que les maladies étaient presque toutes précédées par une diarrhée à l'état aigu et terminées par une diarrhée à l'état chronique. Cette funeste complication n'est pas un fait particulier à l'armée d'Orient; on l'observe dans toutes les armées en campagne : elle tient au genre de vie du soldat, à la mauvaise nourriture, à la nostalgie, à mille influences qu'il n'est pas toujours possible de prévenir. La dyssenterie a presque toujours pour phénomène initial une diarrhée plus ou moins intense, dont

(1) Dont 21,000 marins, rendus disponibles par l'échouement des vaisseaux qui avaient servi à barrer la rade.

elle est en quelque sorte le second degré. Des altérations intestinales allant jusqu'à l'ulcération indiquent également la lésion anatomique dans les deux maladies. La diarrhée aiguë, si fréquente parmi les soldats qui entrent en campagne, se guérit le plus souvent en quelques jours par le repos, par le régime, par l'application d'une ceinture de flanelle, au besoin par des boissons féculentes et par quelques gouttes de laudanum. S'il était toujours possible de la traiter par ces simples moyens et de prévenir des récidives par quelques soins hygiéniques, on diminuerait certainement de plus de moitié le nombre des maladies réelles et de la mortalité. Un émétique ou un éméto-cathartique dissipe presque toujours en peu de temps les embarras gastriques qui peuvent compliquer cette affection. A l'état chronique, c'est-à-dire avancé, les astringens tant préconisés ne donnent qu'une amélioration éphémère plus apparente que réelle; ils ont paru plus nuisibles qu'utiles. Le meilleur tonique est le vin de bonne qualité, à doses petites et répétées, dont le médecin doit surveiller les effets. Une légère dose d'opium seul, ou, mieux encore, donné en même temps que l'ipécacuanha ou le sulfate de magnésie à faible dose, a été le plus efficace de tous les agens thérapeutiques. Un régime sévère et persévérant peut seul prévenir des rechutes très souvent fatales.

Cette affection aurait fait plus de ravages encore sans le ressort moral qui, pendant toute la campagne, en dépit de tout, soutint les troupes françaises, et qui ne se manifestait jamais avec plus de puissance que dans les momens les plus critiques. L'importance du bastion Malakof avait été reconnue : on poussait activement les préparatifs d'attaque. Les Russes, de leur côté, exécutaient rapidement de sérieux travaux de contre-approche qu'on résolut d'enlever dans la nuit du 23 au 24 février 1855. Le général Bosquet parcourait les tranchées, où les soldats avaient de la boue jusqu'à mi-jambe. Il les disposait pour le combat, quand un factionnaire qui venait d'être blessé à la tête lui présente les armes. Voyant le sang couler de sa blessure, le général lui demande pourquoi il ne va pas à l'ambulance. « Mes souliers sont troués, répond-il, faisant allusion à l'empressement avec lequel ses camarades se disputaient certaines dépouilles des Russes; cette nuit il y aura distribution de bottes, je veux y assister. »

Ce n'étaient pas seulement le choléra et la dyssenterie, c'étaient aussi des fièvres de diverse nature qui peuplaient nos hôpitaux d'Orient. Les miasmes que répand la décomposition putride des matières végétales vicient l'atmosphère et produisent sur l'économie les effets d'un véritable empoisonnement, dont la nature cherche à se débarrasser par des accès de fièvres critiques et périodiques. Cette fièvre

spéciale, qu'on a appelée intermittente pour la distinguer de la fièvre continue, déterminée par d'autres maladies, est caractérisée par trois périodes bien marquées : le frisson d'abord, puis la chaleur, enfin la sueur. Cependant elle s'est rarement montrée en Crimée sous ce type pur et franc. Le plus ordinairement les accès étaient incomplets, ou bien la chaleur débutait d'emblée sans frisson initial et sans être suivie de transpiration. Cette maladie semblait n'être qu'une complication des fièvres continues. De même il était assez rare que les affections continues parcourussent toutes leurs phases sans se compliquer de phénomènes intermittens. Les maladies étaient donc généralement rémittentes. On appelle ainsi les maladies composées d'un élément fébrile continu et d'un élément fébrile intermittent. Les accès de fièvre rémittente étaient rarement complets. Le moindre accès intermittent déterminait des accidens rapidement mortels quand il survenait pendant le cours d'une fièvre continue, alors que l'économie avait déjà reçu de graves atteintes par les privations, la diarrhée, le scorbut ou toute autre maladie chronique. Dans ces affections complexes, quand l'intermittence n'était que secondaire, le premier soin était d'attaquer l'élément fébrile continu par des vomitifs, s'il était représenté par un embarras gastrique, par la saignée, s'il y avait pléthore, etc. En même temps, dès les premiers accès intermittens ou rémittens, il fallait se hâter d'en prévenir le retour par deux ou trois doses de sulfate de quinine à 1 ou 2 grammes. Les accès de fièvre intermittente pernicieuse d'emblée sont déterminés par une intoxication paludéenne profonde. Dans la Dobrutcha, on en a observé un certain nombre; ils ont été rares en Crimée.

Le nombre toujours croissant des fiévreux rendit encore insuffisans les établissemens hospitaliers de Constantinople. Le sultan offrit avec une généreuse spontanéité un palais à peine terminé qui portait son nom, et qui devint alors l'hôpital de Péra. L'architecture de ce palais, dans le style oriental, est fort belle et d'une grande solidité; chaque angle est marqué par un pavillon que surélève un nouvel étage. Un minaret central, orné de plusieurs rangées de galeries découpées à jour, s'élance avec vigueur dans un ciel d'azur, et prête à ce monument quelque chose d'aérien sans ôter à l'ensemble son caractère majestueux. Le rez-de-chaussée, élevé de deux mètres au-dessus du sol, et le premier étage présentent d'immenses et larges galeries éclairées du côté de la cour par des travées cintrées dont les arceaux retombent sur de hauts et élégans piliers; ces ouvertures sont fermées par de grandes fenêtres. Les galeries auraient dû servir exclusivement de promenoir pour les jours de mauvais temps. Il est regrettable qu'on ait été dans la nécessité d'y installer des lits, mais il fallut tirer parti de toutes les ressources pour loger 2,000

malades. Nous avons déjà signalé les dangers d'une grande réunion d'hommes atteints de maladies graves, forcés de rester presque toujours couchés; c'est donner trop de prise à l'infection, qui est pour une très grande part dans la mortalité. Les eaux, de bonne qualité et abondantes, étaient amenées de la belle forêt de Belgrade, où les étrangers vont admirer les gigantesques aqueducs de Constantin et les barrages plus merveilleux encore des eaux, qui sont retenues par d'énormes blocs de marbre transportés à grands frais sous le règne du sultan Mahmoud. En face de l'hôpital de Péra s'élevaient les côtes d'Asie, la ville de Scutari et son mamelon profondément raviné, qui descend au Bosphore et domine le grand *champ des morts*, planté d'arbres toujours verts. Les malades venant de Crimée étaient débarqués à Bachistach, ils n'étaient séparés de l'hôpital que par 2 kilomètres; mais la montée est si raide, que les convalescens eux-mêmes avaient grand'peine à faire le trajet à pied. A la tête de ce grand établissement ont été successivement placés des médecins renommés, MM. Scoutetten, Morgues et Cambay. Tous trois se sont efforcés de réduire le plus possible le chiffre de la population hospitalière, mais les lits ne restaient jamais inoccupés : la Crimée nous envoyait chaque jour de nouveaux malades; chaque navire en apportait de 2 à 300. Après la prise du bastion Malakof, l'hôpital a reçu dans un seul jour jusqu'à 800 malades, dont 595 étaient des prisonniers russes grièvement blessés. La plupart de ces derniers ne consentirent pas d'abord à subir les grandes opérations que leur état exigeait; ce n'est que plus tard, en voyant mourir leurs camarades, qu'ils se décidèrent. Malheureusement ce retard était fatal, et pourtant ils ont survécu en plus grand nombre que nos soldats, parce que leur constitution était moins profondément altérée par les fatigues et les privations. Ils se montraient doux et fort reconnaissans envers les médecins français, qui les traitaient comme nos propres soldats, au milieu desquels ils étaient couchés. Aucun ne chercha à s'évader. Notre ration de pain blanc, d'une digestion plus facile que leur pain de munition russe, ne leur suffisait pas; il fallut l'augmenter. Ces soldats portaient sur eux des images de saints ou des croix en cuivre suspendues au col dans un scapulaire; ils récitaient chaque jour leurs prières dans leur lit sans se préoccuper du public. On donnera une idée de l'importance de l'hôpital de Péra en rappelant qu'il a reçu pendant les vingt-deux mois de son existence 27,500 malades, dont 9,460 sont sortis entièrement guéris, 13,000 ont été évacués sur France ou sur d'autres hôpitaux, et 5,040 sont morts.

Depuis le 21 mai 1853, l'hôtel de l'ambassade russe à Péra était resté fermé. A cette date remonte le brusque départ du prince Menchikof. Tandis que les officiers et les soldats français et russes en-

combraient nos hôpitaux de Constantinople, les portes de ce palais, assez vaste pour recevoir 400 malades, restaient impitoyablement closes. 30,000 hommes, dont 22,000 de la garde, étaient réunis dans les camps de Maslak pour renforcer l'armée de Crimée, ils subissaient de nombreuses attaques de choléra qui jetaient de nouveaux malades dans nos établissemens. Après les nombreux et sanglans combats du mois d'avril et du 1er mai 1855, après ce grand et terrible duel d'artillerie qui nous avait livré d'importans travaux de défense, on se décida à loger dans l'hôtel de l'ambassade les officiers blessés, français et russes. On transporta soigneusement tout le mobilier dans des bâtimens réservés. M. Lelouis, médecin-major d'un mérite incontestable, soignait les blessés avec un rare dévouement. Cependant cet hôpital ne tarda pas à présenter des traces d'infection. Les plaies se recouvrirent de gangrène et de pourriture d'hôpital. Plus tard, le typhus importé de Crimée s'y propagea d'un lit à l'autre. Quand la paix fut signée, le gouvernement français a dépensé de fortes sommes pour remettre ce palais en bon état; on le rendit beaucoup plus beau qu'on ne l'avait pris, on répara même des dégradations antérieures.

Les sœurs de charité avaient ouvert dès le début de la campagne près du faubourg de Péra un hôpital particulier qui ne tarda pas à être fort recherché par les officiers. Chaque malade recevait dans une chambre où il était seul des soins affectueux et intelligens. Il pouvait s'y faire soigner par un médecin militaire de son choix. Cette tolérance a été fort appréciée; l'hôpital des sœurs ne désemplissait pas.

Parmi les soldats français reçus dans les hôpitaux de Péra, plusieurs avaient été blessés à la suite des rixes si fréquentes dans les rues de ce faubourg, dont la population hétérogène, bien différente de celle du quartier musulman de Stamboul, renferme un grand nombre de repris de justice de tous pays. A Péra, les crimes se commettaient en plein jour et restaient impunis. On assassinait au milieu de la rue, et chacun suivait son chemin comme s'il n'avait rien vu. A la requête du général de division Larchey, commandant supérieur à Constantinople, l'ambassadeur de France, M. Thouvenel, obtint l'autorisation de créer à Péra une police française. Nos gendarmes ont rendu là les services les plus signalés. Ils parvenaient à arrêter les malfaiteurs; mais alors une nouvelle difficulté se présentait : ces misérables étaient réclamés par les chancelleries de leur pays, qui, sous prétexte de les juger, leur rendaient la liberté. On finit toutefois par s'entendre et par arriver à une sécurité relative assez satisfaisante.

A l'époque où l'on convertissait l'hôtel de l'ambassade russe à Péra

en hôpital, on touchait aux combats les plus meurtriers de la campagne, et quelques mois plus tard la prise de Sébastopol semblait mettre un terme à la guerre de Crimée; mais la tâche du corps médical était loin d'être remplie, et si le nombre des blessés était moins considérable, celui des malades augmenta bientôt, sous la double influence du scorbut et du typhus, dans des proportions qui éveillèrent la plus vive sollicitude. Alors, comme au début même de la campagne, le gouvernement turc se montrait heureusement animé des dispositions les plus propres à favoriser les efforts de l'administration française. Contrairement à toutes les traditions, le sultan venait d'assister à un bal somptueux donné par l'ambassadeur de France. Des troupes ottomanes et françaises avaient fraternellement formé la haie sur son passage; des salves d'artillerie annoncèrent son entrée dans le palais de l'ambassade. Abdul-Medjid fut introduit d'abord dans un élégant salon réservé où j'eus l'honneur de lui être présenté. Il me parla avec un vif intérêt du corps d'armée turc que j'avais visité à Eupatoria, de la santé de ses soldats et des nôtres, et m'engagea à visiter les hôpitaux militaires ottomans de Constantinople, sur le compte desquels il voulait avoir mon opinion. Le sultan comprend le français, il le parle même purement, mais avec une réserve timide; aussi son ministre des affaires étrangères, Fuad-Pacha, qui a fait des études médicales à Paris, s'empressait-il de traduire sa pensée dès que sa parole hésitait. Sa physionomie, naturellement un peu morne et rêveuse, s'anime pendant la conversation, et prend tout à coup une remarquable expression de finesse et de bienveillance. Il fit son entrée dans le bal au milieu de tous les hauts fonctionnaires de son empire couverts de broderies en or et de croix en brillans. Son costume était d'une riche simplicité : une calotte de feutre rouge sans ornemens, un petit manteau noir, à collet droit, ruisselant de gros diamans, avec la tunique européenne et le grand-cordon de la Légion d'honneur. Le parti des vieux Turcs s'émut vivement à cette occasion; dans leurs alarmes, ils allaient jusqu'à penser que le sultan, en recevant le grand-cordon de la Légion d'honneur, se convertissait au christianisme. Pour les tranquilliser, il fallut leur démontrer que l'étoile de la Légion d'honneur est composée de cinq branches et non pas de quatre, comme le signe du chrétien.

Le sultan s'avança gravement et à pas comptés dans la salle du bal, promenant à droite et à gauche un regard calme, impassible, presque distrait, quoiqu'il assistât pour la première fois de sa vie à une semblable fête. Il prit place sur un siége réservé, d'où il parut suivre avec quelque intérêt les plaisirs de la danse. Je ne sais quelle impression Abdul-Medjid ressentit de cette exhibition de jolies femmes

et de brillantes toilettes; mais je doute que cette impression ait été bien favorable à l'émancipation des femmes en Turquie. Il se retira au bout d'une heure avec le même cérémonial. J'avais remarqué que les assistans s'écartaient respectueusement de sa personne; j'appris que ce n'était pas seulement par déférence, mais à cause de l'éloignement que lui inspire le contact de l'homme, et qui s'expliquerait par le souvenir des désastreuses épidémies si fréquentes en Orient. Le sultan quitte pour ne plus le remettre le vêtement qu'un homme a touché. On sait qu'il est servi exclusivement par les femmes de son harem. Il n'adresse jamais la parole à personne en public; une ou deux fois, au grand étonnement des musulmans, il a dérogé à cette habitude traditionnelle en faveur du général Larchey. Il arrête son regard plus ou moins longtemps sur la personne qu'il rencontre, selon le degré d'estime qu'il veut témoigner. Il y a dans ce langage muet du *padishah* des nuances de sentimens intimes et de réserve que la parole ne saurait exprimer. J'ai pu les saisir parfaitement pendant le défilé des hauts fonctionnaires de l'empire devant le sultan le jour de la cérémonie du *beiram,* ou baise-pied. Le défilé dura plus d'une heure; le regard d'Abdul-Medjid ne se porta pas sur plus de vingt personnes. Je remarquai qu'on ne faisait que le simulacre du baise-pied, et chaque fois que par un hommage indiscret on touchait le sultan, un geste léger témoignait de la subite et désagréable impression qui était venue troubler la rêverie du souverain.

III.

Les loisirs qui marquèrent pour nous le commencement de l'hiver de 1856 furent bien courts. L'attention du corps médical dut bientôt, je l'ai dit, se porter sur deux graves épidémies, — le scorbut et le typhus, — qui sévirent avec une cruelle intensité.

En Crimée, comme partout ailleurs, le scorbut a été déterminé par des causes débilitantes : une nourriture trop uniforme, composée souvent de viande salée et d'une quantité insuffisante de légumes frais, la malpropreté du corps, les fatigues, la nostalgie, les émanations putrides, et surtout le froid humide et rigoureux de l'hiver. La première période du scorbut est caractérisée par une altération du sang et de la constitution, mais sans symptômes extérieurs locaux très apparens. Une disposition générale aux hémorrhagies, une grande lassitude musculaire, des douleurs profondes, notamment vers les pieds, douleurs que des médecins ont prises à tort pour une maladie spécifique appelée *acrodymie,* le ralentissement du pouls, la diminution de l'appétit, une décoloration notable de la peau, une dilatation remarquable des pupilles, tels

sont les symptômes de cette première phase de la maladie. Les soldats étaient rarement envoyés aux hôpitaux pendant cette période, mais presque tous les hommes admis pour d'autres maladies avaient en même temps le scorbut à ce premier degré. A la deuxième période, les gencives se gonflent, se ramollissent, s'ulcèrent, répandent une odeur infecte et nuisible : une sœur de charité est morte d'une angine gangreneuse pour avoir respiré l'haleine d'un scorbutique dont elle avait touché, à l'aide d'un pinceau imbibé d'acide chlorhydrique, les gencives ulcérées. Les dents deviennent mobiles, plus saillantes; les extrémités inférieures s'infiltrent, présentent des taches livides, des épanchemens sanguins étendus, surtout à la partie interne, des engorgemens séreux considérables. Les muscles, privés d'élasticité, sont durs et comme ligneux; le patient ne peut plus marcher. Dans la troisième période, les ulcères grisâtres des gencives gagnent les autres parties de la bouche; parfois ils perforent les joues sous la forme de plaques gangreneuses, dont les glandes parotides sont principalement le siége. Ils rongent entièrement les amygdales et déterminent la carie des os maxillaires. Des hémorrhagies ont lieu par la bouche, le nez, les voies urinaires et intestinales; le pouls devient extrêmement faible, l'amaigrissement et le ramollissement des tissus font des progrès; enfin la cachexie séreuse scorbutique se termine assez souvent par une asphyxie déterminée à la suite d'un œdème de la glotte et de l'épiglotte, qui empêche l'air d'arriver dans les poumons. Souvent aussi des congestions se forment dans les viscères, qu'on trouve après la mort infiltrés d'un sang décoloré et très appauvri.

Le scorbut a régné sous forme épidémique, et s'est rarement présenté sans être compliqué d'une diarrhée ancienne, d'une fièvre intermittente et rémittente, d'une bronchite, d'une pneumonie, etc. Ces complications ont été les causes les plus directes de la mortalité qu'a produite le scorbut. Le traitement à suivre est hygiénique bien plutôt que thérapeutique. En quittant la Crimée, les scorbutiques échappaient aux influences occasionnelles. A Constantinople et surtout en France, le régime des alimens frais, prudemment ingérés, suffisait presque toujours pour opérer la guérison, quand la maladie était simple et sans complication.

Les troupes ottomanes campées à Eupatoria envoyaient chaque mois à Varna un millier de scorbutiques, les plus gravement atteints; un court séjour dans un lieu où abondaient les légumes frais rétablissait leur santé. Pour appliquer ce remède souverain aux scorbutiques de notre armée, il n'eût fallu que découvrir une île propice dans l'Archipel et obtenir l'autorisation de nous y installer. Mételin semblait réunir les conditions requises, et dès les premiers jours

de décembre 1855 je m'y rendis avec MM. de Courville, capitaine du génie, et Quesnoy, médecin-major, sur le bateau à vapeur *l'Ajaccio*, uniquement affecté au service personnel de l'ambassadeur de France, et que M. Thouvenel voulut bien mettre à ma disposition. M. Laurent, capitaine du navire, nous fit arriver, malgré le mauvais temps, en trente-six heures à l'île de Mételin. Le consul de France, M. Didier, nous procura des chevaux, amenés par des *cavas* ou coureurs. Ces cavas suivent le cavalier et ne sont jamais distancés par lui, quelle que soit l'allure du cheval. Peiné de voir mon cavas courir à mes côtés par des chemins pierreux, je partis à fond de train, pour le laisser en arrière. Je fus fort surpris de le voir arriver avant moi, tout prêt à me tenir l'étrier pour m'aider à descendre.

Mételin, l'une des plus grandes îles de l'Archipel, est l'ancienne Lesbos, si renommée pour ses vins et ses courtisanes. Elle se trouve à mi-chemin entre Smyrne et les Dardanelles; elle a la forme d'un triangle; les angles se terminent par autant de caps : au nord le cap Mativa, à l'ouest le cap Sigri, à l'est le cap Sainte-Marie. La circonférence de l'île est d'environ quarante lieues, la longueur de seize lieues sur douze de largeur. Le sol, très accidenté, est exempt de marécages. Les plus hautes montagnes sont à la partie ouest de l'île : le mont Ordinus, que l'on découvre de quinze ou vingt lieues, et le mont Saint-Hélie, à l'extrémité orientale de la côte sud, forment de hauts plateaux couronnés par le mont Olympe, dont la hauteur est de 3,080 pieds anglais.

Outre divers mouillages, l'île possède trois excellens ports sur le côté sud : le port Langan, le plus grand des trois; le port Sigri; enfin le port Olivier, l'un des plus importans de l'Archipel. Le port Olivier n'est qu'à six kilomètres de la ville de Mételin; il s'avance à six lieues dans les terres sur une largeur de six kilomètres. De hautes montagnes l'encadrent entièrement et l'abritent contre la violence des vents. Les oliviers dont elles sont couvertes forment au-dessus du port une magnifique couronne, et lui ont donné son nom. Le port Olivier pourrait contenir aisément une flotte de cent vaisseaux. On y entre par les vents du sud, on n'en peut sortir que par les vents du nord. Un bateau à vapeur remorqueur ferait disparaître cet inconvénient. Les montagnes situées à l'ouest sont garnies de pins et de sapins de grande dimension, dont le bois alimente des chantiers de construction pour d'assez forts navires de commerce. Une douzaine de beaux villages sont assis sur la croupe adoucie des monts. Au fond du port existe un établissement d'eaux thermales légèrement salines, à 24 degrés Réaumur, appelé Quindros, possédant deux piscines de marbre assez spacieuses pour contenir en-

semble une centaine de baigneurs. Ces eaux, qui jouissent dans le pays d'une grande réputation, pouvaient être utilisées pour nos malades; elles auraient été sans doute efficaces contre les indurations et les douleurs de membres que laisse le scorbut.

Le sultan perçoit le dixième de la valeur de tous les produits de l'île. Métclin en 1850 a exporté 300,000 quintaux d'huile d'olive, mais l'hiver rigoureux de 1851 a attaqué les arbres, et la production a été momentanément réduite à 100,000 quintaux. L'île compte de nombreuses plantations de mûriers, et exporte chaque année environ 100,000 kilogrammes de soie. La production du blé est insuffisante pour les besoins des insulaires. Les moutons sont très nombreux; la chair en est excellente et se vend au détail 70 c. le kilogramme; la laine brute vaut 35 fr. les 55 kilogr. Les bœufs sont conservés pour le labour : ceux qui servent à la nourriture sont importés d'Asie, dont la côte n'est distante que de 16 kilomètres. Les chevaux sont très petits et semblables aux chevaux corses. Le lait de vache est rare, mais celui de chèvre afflue pendant dix mois de l'année, et on en fait de très bons fromages. Les légumes frais sont en grande quantité et à très bas prix; j'ai vu vendre 5 cent. des choux qui, en Crimée, coûtaient 2 fr. 50 c. Les pommes de terre sont de très bonne qualité. Les oranges, les citrons abondent. Les poissons, dorades, mulets, homards, sont à très bon marché. Le vin est chaud, généreux, aromatisé avec des plantes labiées, ce qui à mon sens en affaiblit les qualités. De riches mines d'antimoine sont, dit-on, en voie d'exploitation; de belles carrières de marbre et même de charbon de terre, découvertes à Policnity, ne sont pas encore exploitées.

Le chiffre de la population, évaluée à 70,000 âmes, comprend 20,000 Turcs, dont 10 ou 12,000 vivent dans la ville; le reste des habitans, presque tous d'origine grecque, est réparti dans 74 villages bien bâtis, où tout respire l'aisance. Le climat de l'île est très salubre, doux et tempéré : l'oranger y croît en pleine terre. Les maladies sont rares; la fièvre intermittente est, pour ainsi dire, inconnue. Les hommes arrivent à un âge fort avancé. Les eaux sont abondantes et d'excellente qualité. Métclin est réputée pour sa grande salubrité; aussi beaucoup de malades des îles de l'Archipel y vont-ils passer leur convalescence.

Un hôpital de convalescens aurait été heureusement placé dans cette contrée privilégiée. La ville de Métclin est dominée par une grande citadelle. Cette citadelle, construite par les Génois en belles pierres de taille, s'avance comme un promontoire, et s'élève sur des étages de batteries superposées à une hauteur de 80 mètres audessus du niveau de la mer, d'où elle semble sortir tout d'une pièce. Cette forteresse renferme un grand nombre de magasins, les uns

vides, les autres remplis de vieux affûts. Elle n'est plus occupée que par 400 indigènes. Il aurait été facile de disposer pour le service des malades un certain nombre de ces magasins et quelques maisons non habitées que les Turcs construisirent par mesure de sûreté en 1820, à l'époque de la guerre de l'indépendance grecque; on aurait pu loger ainsi 300 convalescens. Il se trouvait encore d'autres bâtimens dont on pouvait tirer parti. A 100 mètres derrière la citadelle, on rencontre, sur un point culminant, une caserne turque dont il aurait suffi de blanchir les murs intérieurs en augmentant le nombre des fenêtres. A l'ouest de la ville, au milieu de beaux jardins potagers, s'élève l'école de la communauté grecque; les salles sont très spacieuses et très propres. Le *conak* Moharem-Bey et la maison Métaxa étaient deux vastes palais turcs immédiatement disponibles et en parfait état de conservation. Le pacha m'offrit même le palais de l'ancien gouverneur; mais il tombait en ruines et ne pouvait être habité sans danger. Il m'offrit aussi sa maison de campagne, située à 10 kilomètres environ au sud de la ville, sur le bord de la mer, à côté d'un petit débarcadère. Je m'y rendis à cheval en longeant la côte, et je traversai une magnifique forêt d'oliviers, au centre de laquelle s'élèvent une foule de coquettes villas. En somme, ma visite aux divers établissemens de l'île qu'on aurait pu convertir en hôpitaux me laissa cette conviction, qu'il eût été aisé de loger immédiatement à Mételin 785 convalescens dans cinq bâtimens isolés les uns des autres, il est vrai, mais groupés dans un cercle de 5 ou 600 mètres. Sans doute ce morcellement rendait impossible la création d'un hôpital de convalescens tel que l'entendent les traditions classiques; mais ces traditions ne me semblaient pas bien impérieuses dès qu'il s'agissait de convalescens auxquels la liberté, le mouvement, la promenade au grand air étaient nécessaires. Il suffisait de créer des dépôts de convalescens organisés et vivant comme les compagnies d'un régiment. On pouvait en outre installer à peu de frais deux établissemens sous tentes contenant chacun 2,000 scorbutiques, l'un dans la maison de campagne du bey, l'autre près des eaux thermales de Quindros.

Un savant médecin établi dans l'île, M. Bargigli, nous prêta, dans cette exploration, un concours empressé et précieux. Le gouverneur de Mételin, Ismaël-Pacha, me disait : « Dépêchez-vous, car les Anglais ont déjà envoyé une commission pour explorer l'île; sans doute ils ne tarderont pas à venir. » Et il ajoutait gracieusement : « J'aime mieux voir ici les Français que les Anglais. » De son côté, M. Thouvenel avait obtenu du sultan l'autorisation de donner immédiatement suite à nos projets; malheureusement les retards, les difficultés, puis la signature de la paix, empêchèrent d'installer à Mételin un hôpital et des campemens où des milliers de scorbutiques auraient

rapidement recouvré la santé, et n'auraient pas fourni plus tard au typhus un contingent trop considérable.

Je viens de nommer la seconde et la plus terrible des épidémies que nous eûmes à combattre en 1856. On avait observé et on connaissait depuis longtemps une maladie qui se développe spécialement parmi des populations agglomérées dans des enceintes fermées et soumises à l'action d'influences miasmatiques. On l'appelait la maladie des camps, des prisons, des vaisseaux, des hôpitaux, la fièvre de Hongrie, de Naples, le typhus contagieux de Mayence. On lui assignait comme principaux caractères la stupeur avec délire, une éruption à la surface du corps, la faculté de se transmettre d'un individu affecté à un individu sain et bien portant. Les apparitions que depuis trente années ce mal a faites dans le duché de Posen, à Reims, à Philadelphie, à Édimbourg, au bagne de Toulon, et en 1854 dans les prisons de Strasbourg, avaient heureusement été trop rapides et trop restreintes pour permettre de bien saisir les différences qui le séparent de la fièvre typhoïde, si attentivement étudiée de nos jours. Le typhus de Crimée a résolu la question d'identité ou de non-identité entre les deux affections; il n'est plus possible de les confondre, bien qu'elles aient plus d'un lien de parenté et une apparente communauté d'origine (1). On s'accorde généralement à reconnaître que le typhus a pour cause une intoxication miasmatique animale, résultant soit d'une trop grande agglomération d'hommes renfermés, soit de la décomposition putride de détritus animaux. En conséquence, cette maladie se déclare sur les vaisseaux, dans les casernes, les camps, les prisons, les hôpitaux, les ambulances peuplées de blessés, dont les plaies sont la source d'abondantes suppurations. Elle se montre dans les villes assiégées, dans certaines localités infectées par des cadavres d'animaux ou d'hommes laissés sans sépulture. Il y a cette différence entre les deux maladies, que la misère est la cause essentielle du typhus, et qu'elle n'est guère qu'une cause accidentelle de la fièvre typhoïde (2).

La contagion, encore très contestable pour cette dernière affection, ne l'est pas pour l'autre. Nous avons vu, notamment dans le service de M. le médecin-major Lallemand, le typhus se propager de lit en lit

(1) Voyez le mémoire publié le 2 juin 1856 dans les comptes-rendus de l'Académie des Sciences. Les observations que j'ai réunies dans ce mémoire ont été reproduites depuis par des écrivains qui ont oublié de dire où ils les ont puisées. Je ne m'en plains pas, ils m'ont du moins aidé à propager la vérité.

(2) Les auteurs s'accordent sur la non-récidive de la fièvre typhoïde. Deux médecins, MM. Lardy et Laval, ont succombé au typhus, bien qu'ils eussent eu quatre ou cinq ans auparavant la fièvre typhoïde, dont on a pu retrouver les traces dans la cicatrice d'ulcères intestinaux. C'est encore là une preuve de la non-identité du typhus et de la fièvre typhoïde.

dans les salles, se transmettre par voisinage et donner la mort à des malades qui n'avaient auparavant que de légères affections. D'autres fois, comme dans l'ambulance de la 1re division du 3e corps, le typhus a atteint presque tout le personnel hospitalier : 15 médecins sur 16 ont été attaqués; il n'est pas resté un seul infirmier valide. Le mot contagion, quand on l'emploie à propos de typhus, doit cependant être expliqué. Le typhus, né spontanément sous l'influence de certaines causes, ne se transmet pas par contact d'un malade à un individu sain, mais bien par infection, c'est-à-dire par l'air chargé de l'élément typhique. Le miasme morbifère exhalé de la surface des malades ou des détritus animaux infecte l'homme qui le respire, et une fois absorbé pendant un temps plus ou moins long, appelé période d'incubation, il prépare l'organisme à devenir malade.

Le typhus diffère sur un point de la plupart des maladies épidémiques telles que la variole, la scarlatine, la rougeole, la suette, le choléra, etc. Celles-ci tiennent à des conditions encore mal déterminées de l'atmosphère; le médecin ne possède aucun moyen d'en empêcher l'invasion. Les causes du typhus au contraire sont connues, à tel point qu'on pourrait faire naître et cesser à volonté l'influence typhique. Une autre différence à signaler entre le typhus et les maladies épidémiques ordinaires, c'est que celles-ci n'ont qu'une durée passagère, tandis que le typhus persiste et étend indéfiniment ses ravages tant que, par de sages mesures, on ne s'en est pas rendu maître.

Le typhus éclate plus ou moins vite selon l'intensité de l'infection et la résistance de l'organisme. Chaque malade dégage des émanations dangereuses. Quand les salles sont pleines, quand le nombre des cas de typhus primitif ou contracté augmente, le foyer épidémique acquiert une plus grande énergie, et ses manifestations irradient sur tout le personnel hospitalier. C'est ainsi que les sœurs, les aumôniers, les médecins, les infirmiers, ont été si cruellement frappés pendant la guerre d'Orient. Nous avons vu quelques médecins, moins prédisposés, doués d'une plus grande force de réaction ou d'élimination du miasme absorbé, subir l'influence épidémique d'une façon peu marquée, mais réelle. Chaque fois que le foyer d'infection avait augmenté dans l'hôpital par l'accroissement du chiffre des typhiques, ils étaient pris de céphalalgie, d'insomnie; la langue se desséchait, la physionomie prenait un aspect typhoïde. Ces accidens duraient trois ou quatre jours, puis le voile typhique se déchirait. Ils revenaient à l'état de santé; quelquefois aussi l'état morbide persistait, et presque toujours alors l'issue était fatale.

La marche du typhus de Crimée a été moins uniforme et moins régulière que celle du typhus si bien décrit par Hildenbrand, un des

plus célèbres médecins de l'école de Vienne (1). L'irrégularité du typhus de Crimée tient à diverses complications, principalement au scorbut, à la dyssenterie, aux fièvres intermittentes. C'est à partir du 1er janvier 1856 que le typhus, qui l'année précédente avait commencé à poindre, prit de grands développemens. Dans les derniers jours du siége de Sébastopol, la pourriture d'hôpital, ce typhus des plaies, avait fait de grands ravages. Le scorbut, déjà signalé par Franck comme précurseur du typhus, avait pris d'énormes proportions. Pour éclater, le typhus contagieux n'attendait que la concentration et l'accumulation amenées par la rigueur de l'hiver. Les soldats, entassés dans leurs tentes hermétiquement fermées, dont le sol était humide et imprégné d'impuretés, subirent fatalement l'empoisonnement par le miasme organique. D'autre part, les excitations si énergiques dans lesquelles ils puisaient une grande force de résistance au typhus étaient tombées avec Sébastopol, et ils se voyaient livrés à l'épidémie privés du secours de ces puissantes réactions morales.

Le typhus de Hildenbrand aurait pu se montrer avec le caractère régulier que lui assigne cet auteur, sinon sur des soldats épuisés et déjà en proie à d'autres maladies, au moins sur les médecins, sur les aumôniers et sur tout le personnel hospitalier de Constantinople, dont la constitution n'était pas altérée. Ici encore l'irrégularité a été la règle, et les huit périodes décrites par Hildenbrand n'ont peut-être pas été observées une seule fois. L'état prodromal (lassitude, sommeil non réparateur, douleurs lombaires, horripilations, tension douloureuse de la tête, vertiges), si commun dans la fièvre typhoïde, a souvent manqué. Presque toujours le typhus débute par un frisson et par la période inflammatoire qu'indiquent, — outre un état catharral plus ou moins prononcé des yeux, des fosses nasales et des bronches, — une forte céphalalgie frontale vertigineuse comme dans l'ivresse, la stupeur, une grande prostration des forces, une soif intense, et souvent un état saburral des voies digestives, un délire calme ou furieux. La peau, devenue brûlante, se couvre, après deux ou trois jours, d'une sorte d'éruption qui n'a manqué que chez les sujets trop épuisés, et qui diffère essentiellement de celle de la fièvre typhoïde. Cette éruption se montre au tronc et aux membres par groupes irréguliers de taches arrondies d'un rouge foncé, sans relief, moins grandes qu'une lentille, ne disparaissant point par la pression, et qu'il n'était pas possible de confondre avec les taches de la fièvre typhoïde. La continuité de la fièvre, avec 100 ou 130 pulsations, a été souvent interrompue par un et plus rarement par deux

(1) Dans son traité sur le *typhus contagieux*, publié à Vienne en 1810 et traduit en français l'année suivante par M. Gasc, inspecteur du service de santé des armées.

paroxysmes réguliers en 24 heures, paroxysmes assez semblables à des accès de fièvre rémittente, et qui ont donné au typhus de Crimée un cachet particulier. Le ventre était souple, sans douleur, sans météorisme, sans ce gargouillement dans la fosse iliaque droite, qui est le caractère propre de la fièvre typhoïde. La constipation a presque toujours remplacé le flux intestinal de la fièvre typhoïde, quand la dyssenterie n'existait pas déjà avant l'invasion du typhus. Après la période inflammatoire, qui durait cinq ou six jours, survenait la période nerveuse, marquée par les phénomènes ataxiques ou adynamiques et souvent par un mélange des deux sortes de phénomènes. La période nerveuse ne durait que quatre ou cinq jours, elle était peu prononcée quand la convalescence devait être franche.

Le typhus traversait quelquefois ces trois périodes avec une effrayante rapidité. La mort survenait souvent le troisième jour, même le deuxième ou le premier. Le typhus était alors réellement foudroyant. Rarement il persistait au-delà de quinze jours à moins de complications, telles que des congestions organiques de l'une des trois cavités splanchniques (tète, poitrine et abdomen). Le retour à la santé avait presque toujours lieu dans les douze premiers jours. Le malade passait tout à coup de la mort à la vie. Le voile typhique de la face se soulevait et disparaissait; le regard devenait franc et intelligent, l'appétit se prononçait et devenait impérieux; les forces revenaient avec une grande rapidité. Toutefois l'intelligence conservait encore le stigmate du typhus, comme l'attestaient des rêves bruyans pendant la nuit, et, dans le jour, le délire sur quelques points, bien que le raisonnement fût juste sur le reste. Un affaiblissement de l'ouïe et de la vue, une perte plus ou moins complète de la mémoire, persistaient encore assez longtemps; toutefois on ne remarquait pas, comme dans la fièvre typhoïde, la chute des cheveux. Ces heureux changemens étaient souvent précédés de saignemens par le nez, de sueurs, d'urines critiques, et quelquefois d'inflammation des glandes parotides. On le voit, la convalescence, qui est si lente et si difficile à diriger dans la fièvre typhoïde, marche rapidement dans le typhus. Les écarts de régime sont peu redoutables, ce qui s'explique par l'absence de cette lésion des follicules intestinaux et de cet engorgement des glandes mésentériques, dont la constance est l'un des principaux caractères de la fièvre typhoïde, et que l'autopsie pratiquée sur des centaines de cadavres n'a jamais découverts dans nos hôpitaux d'Orient.

Pour guérir le typhus, il faut avant tout de l'air pur, sans cesse renouvelé; il faut soustraire le malade aux causes de l'infection, aérer la chambre, y faire de fréquentes fumigations aromatiques et chlorurées, respecter la période inflammatoire comme un effort su-

prême de la nature pour chasser au dehors le poison miasmatique par une poussée exanthémateuse; il faut ne saigner que si le sujet est très fort, s'il y a menace d'apoplexie cérébrale, préférer le plus souvent à une saignée générale, remède dont on doit être fort sobre, quelques sangsues derrière les oreilles ou quelques ventouses entre les épaules, recourir aux mêmes moyens quand la petitesse du pouls trahit l'oppression des forces vitales, lesquelles se relèvent après une déplétion sanguine modérée. Quand dès le début, comme dans le typhus de Crimée, il y a des paroxysmes rémittens, il est bon de les couper par quelques doses de sulfate de quinine. Ainsi est rétablie la continuité de la fièvre, qui tombe alors d'elle-même après quelques jours, quand elle n'est pas entretenue par une congestion organique déterminée par les premiers accès. Cette complication a fréquemment lieu quand on n'a pas soin d'anéantir tout d'abord les paroxysmes, c'est-à-dire les redoublemens de fièvre. Au début du typhus, un éméto-cathartique est bienfaisant, surtout quand il existe quelque embarras gastro-intestinal. On donne des boissons mucilagineuses ou acidulées et même de l'eau vineuse. Dans la période nerveuse, on a recours aux remèdes usités contre l'ataxie et l'adynamie. Dans ce dernier cas, les toniques tels que les vins de Malaga et de Porto hâtent beaucoup la guérison.

Tel est l'exposé rapide du traitement qui a donné les résultats les plus avantageux à l'armée d'Orient, et auquel se sont ralliés les praticiens les plus expérimentés, tels que M. Cazalas, qui a préconisé l'un des premiers le sulfate de quinine pour régulariser la période inflammatoire et la débarrasser de l'élément palustre, dont l'influence sur les malades de Crimée a été très marquée. En résumé, le typhus a révélé sa nature propre par son caractère infectieux, sa transmissibilité facile, la rapidité de sa marche, l'ensemble de ses symptômes et l'absence de lésions anatomiques.

On peut chercher encore des éclaircissemens sur les affections typhiques dans la comparaison du typhus de Crimée avec les épidémies du même genre qui ont affligé les populations et les armées à d'autres époques. Sans doute il n'y a pas ressemblance absolue, car les manifestations épidémiques d'une même maladie varient, comme on sait, suivant les temps, les lieux et les peuples; mais on a retrouvé dans le typhus de Crimée la putridité et la destruction rapide des forces signalées dans le typhus de Mayence, le délire, la stupeur, l'exanthème rosé décrits par Hildenbrand, etc. Si le typhus de Crimée n'a pas été très grave, comparé aux désastreuses épidémies de Mayence et de Torgau, nous l'expliquons par les conditions dans lesquelles s'est trouvée notre armée : une hygiène meilleure, la rapidité des soins donnés aux malades, la facilité et le grand nombre des

moyens de transport, la multiplication des établissemens hospitaliers, enfin un état moral et des ressources matérielles qui n'existaient pas pendant les campagnes de 1812 et 1814.

L'apparition du typhus contagieux fut la plus terrible épreuve qu'eut à subir l'armée d'Orient. A Constantinople, l'accumulation des malades dans l'hôpital de Daoud-Pacha le fit éclater brusquement; les autres hôpitaux furent successivement atteints, et l'influence s'étendit même au dépôt de convalescens de Maslak, épargné pendant les premiers jours. Bientôt les typhiques comptèrent pour un cinquième dans la population hospitalière. Le nombre des morts s'accroissait rapidement. La progression était la même sous Sébastopol. Pendant le mois de février, le chiffre total des malades s'éleva en Crimée à 19,648, dont 2,400 morts, et 8,738 évacués sur Constantinople; pendant le même mois, ce chiffre s'éleva dans les hôpitaux de Constantinople à 20,088, dont 2,527 morts, 649 évacués sur Gallipoli et Nagara, 3,617 évacués sur France. On parle avec effroi de la peste d'Égypte en 1792. « D'après les renseignemens les plus exacts, dit l'illustre Desgenettes dans son *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, l'armée a perdu en Syrie, par l'épidémie, environ 700 hommes. » Notre typhus faisait des ravages bien autrement désastreux.

Il s'agissait de déployer des mesures énergiques, sans quoi la mortalité eût été sans limites. Les principaux remèdes étaient l'isolement et l'aération des malades. J'insistai vivement auprès de l'intendant militaire pour qu'on plaçât les typhiques dans des salles spéciales, où l'on pût distribuer l'air libéralement. C'était en même temps soustraire les autres malades aux dangers de la contagion. Il fallait aussi créer de nouveaux hôpitaux sous baraques pour empêcher l'encombrement (1), trouver 5,000 places et pouvoir loger dans chaque baraque des camps de Maslak quatre typhiques seulement au lieu de huit malades ordinaires. Nos alliés, les Anglais, nous of-

(1) Les médecins et les administrateurs s'entendent difficilement sur le mot *encombrement*. Ceux-ci ne voient que l'application des règlemens en vigueur. Tant qu'un hôpital, fixé à 1,500 malades par exemple, ne dépasse pas ce chiffre, et surtout si chaque malade a 20 mètres cubes d'air à respirer, il n'y a pas encombrement. Pour le médecin, l'encombrement existe dès qu'il se révèle par l'aggravation des maladies dans le milieu contaminé d'un hôpital et par une mortalité plus considérable. A partir de ce moment, il a le devoir de conseiller la réduction du nombre des malades et la désinfection des salles. En campagne, dès qu'un soldat est convalescent, il est évacué pour faire place à un autre plus malade. Les lits ne sont jamais vides, ni le jour ni la nuit. Chaque malade est un foyer d'émanations méphitiques; on conçoit que l'encombrement se produit rapidement. En temps de paix, un hôpital de 1,500 malades n'a guère que 1,000 lits toujours occupés en même temps. Il y a un tiers de convalescens qui, allant le jour se promener dans les cours ou dans les jardins, font bénéficier les autres malades des 20 mètres cubes d'air qui leur sont alloués dans les salles.

frirent des ressources de toute nature en personnel et en matériel. Le général Storks nous proposait d'aller installer dans un de nos camps un hôpital complet pour 1,000 malades, de nourrir même et de traiter ces malades, si on le désirait. « Quoi que nous fassions, disait-il, nous ne nous acquitterons jamais de ce que les Français ont fait pour nous l'an dernier. » Heureusement nous étions très abondamment pourvus en matériel, et l'intendant-général apporta immédiatement dans le régime alimentaire des changemens salutaires. Ce qu'il fallait, c'était l'espace, l'air pur. Je pressai l'installation des baraques. Il y avait à ce sujet des conférences sous la présidence du général Larchey, et il était résolu qu'on séparerait les malades, qu'on accroîtrait le nombre et l'étendue des hôpitaux; mais malgré mes instances on n'arrivait pas à créer assez de places pour un nombre de typhiques toujours croissant.

La population de Constantinople fut préservée du typhus et ne témoigna aucune inquiétude; elle s'est ainsi montrée plus sage que nos populations du midi de la France, qui s'alarmèrent outre mesure de l'importation du fléau par les typhiques évacués sur Marseille et Toulon. Cependant les ravages du typhus sur la flotte étaient considérables, et menaçaient d'interrompre forcément le service des transports. Il mourait 200 soldats par jour entre la Crimée et Constantinople. Les matelots tombaient victimes de la contagion, et entraient aux hôpitaux avec ceux qu'ils amenaient. Le mal pouvait croître indéfiniment; nous étions menacés d'un véritable et affreux désastre. Il fallait aviser, agir promptement, sous peine d'être bientôt réduit à l'impuissance; il y allait du salut de l'armée.

Les instructions que m'avait données par écrit le ministre de la guerre avaient prévu ces momens terribles et exceptionnels : « Lorsque vous le reconnaîtrez convenable, me disait-il, ou que les circonstances l'exigeront, vous pourrez prendre la direction momentanée du service médical. » En effet, pendant toute la durée de l'épidémie, je pris la direction officielle du service de santé de l'armée; je pus ainsi imprimer à ce service plus d'ensemble et d'énergie. Je rentrai ensuite dans mes fonctions d'inspecteur, qui me plaçaient dans une sphère plus élevée comme délégué du ministre. Quelques citations des rapports qui furent adressés alors au ministre de la guerre, au général commandant à Constantinople, à l'intendant militaire, montreront dans quelle situation critique l'invasion du typhus plaça l'armée d'Orient.

« Le remède par excellence contre le typhus, le seul en quelque sorte et sans lequel les autres seraient de nul effet, c'est l'isolement, c'est le désencombrement, c'est la substitution d'un air pur et vivifiant à l'air impur et contaminé des hôpitaux, où les émanations de

tant de maladies accumulées sont devenues contagieuses. C'est de Crimée que nous vient la contagion, mais elle se développe en même temps dans nos hôpitaux. C'est une vérité qui n'est pas assez reconnue, et dont il faut se bien pénétrer. Or la contagion, nous allons à notre tour la transmettre aux navires chargés des évacuations; elle se développera en route; elle atteindra les marins des équipages, dans quelles proportions, Dieu seul le sait! Nous la sèmerons dans tous les hôpitaux qui pourront recevoir nos typhiques; nous l'importerons en France. Il faut éviter l'embarquement pour la France de tout homme atteint de typhus... Je désire visiter tous les navires en partance, pour empêcher le transport d'aucun typhique.

« Avant que l'épidémie ait atteint des proportions supérieures à nos ressources, il serait urgent de les utiliser toutes, d'ouvrir 5,000 places sous baraques, de mettre dans chaque baraque, au lieu de huit malades ordinaires, quatre malades atteints de typhus. Pour avoir ces 5,000 places disponibles, que faut-il? Si vous me permettez un conseil d'homme d'action, de médecin d'armée, je dirai : Faire transporter des matelas dans les baraques et quelques objets de literie, envoyer des caissons d'ambulance pourvus de médicamens, de linge, des ustensiles les plus indispensables, installer immédiatement de grandes infirmeries sous baraques; — tout cela exigerait-il plus de deux fois vingt-quatre heures? »

J'écrivais à la date du 28 et du 29 février 1856 : « La marche du typhus continue à être ascendante dans des proportions modérées, mais cependant notables. Il se déclare en moyenne 150 nouveaux cas par jour dans les hôpitaux de Constantinople. A Maslak, sur 420 malades, il y a 180 typhiques; à Ramis-Tchiflik, sur 700 malades, on compte 250 cas de typhus. Il y a donc dans certains hôpitaux une situation grave; il faut y apporter un prompt remède. Le remède est simple : de l'air, toujours de l'air, encore de l'air pur et renouvelé! Pour cela, il nous faut plus d'espace, il faut bien vite transporter la moitié de notre population hospitalière sous les baraques inoccupées de Maslak, y faire un grand campement, un grand bivouac. Voilà ce que je dis et écris du matin au soir... Nous avons des baraques pour loger 20,000 soldats; elles attendent une population. Hâtons-nous de les occuper. Ouvrir des baraques pour satisfaire à de nouveaux besoins, au fur et à mesure que les malades nous arrivent de la Crimée, ce n'est pas atteindre le but, c'est se laisser envahir tout doucement par les flots de la marée montante. »

Le 3 mars 1856, j'écrivais encore au ministre de la guerre : « La contagion continue ses progrès. Il en sera ainsi tant que nous ne serons pas arrivés à porter dans les baraques des camps inoccupés le tiers, sinon la moitié, de nos malades des hôpitaux. Des 5,000 places

que je réclame, j'en ai obtenu 1,000; nous avons pu ainsi opérer un peu le vide dans nos hôpitaux, et immédiatement s'est produite une diminution dans le chiffre des nouveaux cas déclarés. En effet, le 1er mars ce chiffre était tombé à 93. Malheureusement le répit n'a duré qu'un instant. De nouveaux malades évacués de l'armée sous Sébastopol sont venus encombrer nos hôpitaux, au point qu'il a fallu envahir les salles réservées aux malades les plus gravement atteints. Le chiffre des nouveaux cas a été alors le plus élevé que nous ayons encore vu, celui de 257 pendant les vingt-quatre heures. Aération et ventilation continuelles des salles, cinq fumigations par jour, deux chlorurées, trois aromatiques, dépôt sous chaque lit de typhique d'une gamelle contenant du chlorure de chaux, lessivage à fond et blanchiment des salles les unes après les autres, dépôt permanent dans les baquets d'une certaine quantité de sulfate de fer, grandes ouvertures pratiquées dans les cabinets d'aisance à l'air libre, deux lits, quand c'est possible, pour les hommes gravement atteints de typhus, et fumigations de chaque lit abandonné après vingt-quatre heures; linge lessivé à l'eau bouillante, amélioration dans le régime alimentaire, bouillon plus substantiel, vin de Bordeaux pour les plus malades : c'est par l'ensemble de ces mesures, dont je surveille tous les jours l'exécution, que nous résistons au fléau, mais en perdant chaque jour un peu de terrain. Nous en triompherons dès que nous aurons pris possession des nouveaux établissemens hospitaliers qu'on dispose dans les camps de Maslak. J'ai beaucoup de peine à détruire dans l'esprit du commandement et de l'administration une espèce de sécurité grosse de danger : on croit que le typhus, venu de Sébastopol, disparaîtra à Constantinople dès qu'il n'y sera plus importé de Crimée. Il résulterait de là qu'il n'y aurait pas trop à se préoccuper ici de l'épidémie. En attendant, la contagion se propage rapidement dans nos hôpitaux de Constantinople. Le seul moyen de l'empêcher est de transporter dans les baraques vides la moitié des malades. Qu'on le fasse, et je réponds d'arrêter ici la marche et la mortalité du typhus presque immédiatement. Je demande seulement des ambulances. Cette mesure paraît présenter de grandes difficultés d'exécution. On promet plus de places sous baraques à mesure que des besoins nouveaux se produiront. En agissant ainsi, on se laisse pousser par la nécessité, on ne la devance pas, on se trouvera un jour envahi, impuissant. Je voudrais partir avec quelques caissons et mes malades comme pour une étape, et aller établir un grand bivouac dans les camps inoccupés. »

Nuit et jour, les officiers de santé restaient auprès des typhiques; ils ne les quittaient guère que pour aller au cimetière accompagner le convoi de l'un d'eux; 46 ont péri frappés par le typhus, qu'ils

bravaient intrépidement, 82 sont morts pendant la campagne. Jamais aussi les officiers du corps de santé n'avaient trouvé une plus belle occasion de prouver leur dévouement traditionnel à la France, à l'armée qui les a toujours traités en frères, et dans les rangs de laquelle ils ont toujours été si fiers de compter (1). Le 2 mars, la population de Péra était fort attristée, je me le rappelle, à la vue de trois corbillards emportant en même temps trois médecins tombés ensemble victimes de leur abnégation. Ces lugubres pérégrinations au champ des morts brisaient l'âme; on se comptait, et on pouvait se dire : « Qui de nous recevra demain ce triste et dernier adieu? » C'était au médecin-inspecteur que revenait le plus pénible des devoirs, celui de prononcer les paroles suprêmes sur la tombe de ses malheureux camarades. Les pieuses filles de Saint-Vincent-de-Paul payèrent aussi un large tribut à la mort; 31 périrent près des malades émus et reconnaissans, à qui elles prodiguaient, sans éprouver jamais ni fatigue, ni dégoût, ni inquiétude pour elles-mêmes, des soins d'une délicatesse incomparable; 24 sont mortes du typhus. La première qu'emporta le fléau, la sœur Walbin, disait en expirant : « La seule grâce que je demande, c'est d'être enterrée avec les soldats; ils s'ennuieraient sans moi. »

Cependant, au lieu d'ouvrir de tous côtés des ambulances ou des hôpitaux sous baraques, on continuait à évacuer les malades sur France. Depuis un mois, 6,000 y avaient été transportés. La moitié des vaisseaux, au lieu de retourner en Crimée, étaient dirigés vers Marseille et Toulon, et, faute de bâtimens, la Crimée ne pouvait plus nous envoyer autant de malades. Ainsi le système restait le même : la Crimée se débarrassait sur nous, et nous sur la France. Le mal infectait les navires, se propageait parmi les marins et était porté à Marseille. Il fallait prendre une grande mesure : conserver en Crimée tous les typhiques, à l'exclusion des autres malades, qu'on enverrait à Constantinople. Je partis pour Sébastopol le 9 mars 1856. Au moment de m'embarquer, je reçus la visite du directeur des bateaux-postes des messageries impériales, M. Girette. « Le typhus, me dit-il, exerce tant de ravages sur les navires de la compagnie, infectés par de continuelles évacuations de malades, que le service des courriers va se trouver forcément interrompu dans peu de jours sur toute la ligne de Sébastopol à Marseille. » Beaucoup de matelots, des chauffeurs, des officiers commandant ces navires, étaient morts du typhus; d'autres étaient malades : M. Girette ne trouvait pas à les remplacer.

(1) La France sait apprécier tous les genres d'héroïsme; cependant les veuves des officiers de santé sont privées, par le projet de loi qui a doublé les pensions de retraite des officiers de l'armée, des avantages accordés aux veuves de ceux-ci.

A peine arrivé en Crimée, je parcourus une partie des camps et des ambulances, et le 15 mars, sans plus attendre, je fis connaître au maréchal Pélissier l'état sanitaire de l'armée. La première question que je m'étais posée est celle-ci : le typhus règne-t-il seulement dans les ambulances, ou sévit-il également dans les régimens? — Je me convainquis que le second cas n'était que trop réel, et je demandai qu'on veillât scrupuleusement à ne laisser sous la tente ni même dans les infirmeries régimentaires aucun homme atteint de typhus; quiconque en offrirait les premiers symptômes devait être envoyé aux ambulances. Le miasme humain ne devenant contagieux qu'après quelques jours de maladie et surtout à la période des sueurs critiques, cette recommandation était de la plus haute importance. Je demandai aussi qu'on changeât l'assiette de tous les camps, dont le sol était profondément imprégné d'impuretés; que, toutes les fois que le temps le permettrait, on déplaçât les tentes, ou au moins qu'on en relevât le rideau circulaire à une hauteur d'environ 80 centimètres. On empêcherait ainsi les soldats de se blottir une grande partie du jour sous des abris qu'ils tenaient hermétiquement fermés, même par le plus beau temps. Le sol des tentes, une fois sec, devait recevoir une couche de lait de chaux renouvelable, qui l'assainirait et le durcirait. Les couvertures et les effets d'habillement devaient être étalés au soleil le plus longtemps possible. Les couvertures ayant servi à des hommes atteints de typhus devaient être soumises à des fumigations chlorurées pendant plusieurs heures avant d'être réemployées. Bon nombre d'infirmeries régimentaires avaient une installation défectueuse : au lieu de deux baraques, plusieurs n'en avaient qu'une seule; le sol n'était pas toujours protégé contre l'humidité par un lit de camp ou au moins par quelques planches. Il fallait faire blanchir intérieurement les baraques à la chaux, soumettre à de fréquentes fumigations sol et parois. Quant à l'alimentation, on devait augmenter d'un sixième la ration de viande conservée et distribuer une ration quotidienne supplémentaire de vin, pour doter l'armée d'une plus grande somme de résistance aux atteintes du mal. Je conseillai encore, comme d'excellens auxiliaires d'une bonne hygiène, les exercices pris dans de sages proportions, quand le temps est beau; rien n'est si pernicieux que le repos absolu, l'oisiveté amollit le corps et l'âme. — Les 6,000 matelas distribués quatre mois auparavant par les soins de l'intendant-général étaient en partie hors de service. Il en restait tout au plus 2,500. Les baraques n'existaient guère que pour une population de 4,500 malades. Les couvertures étaient très nombreuses, mais presque toutes contaminées; les draps et les vêtemens d'hôpital manquaient, ainsi que les moyens d'un bon lessivage. Encore pour obtenir ces ressources, qui

s'épuisent vite en campagne, avait-il fallu vaincre d'immenses difficultés dans un pays dénué de tout. La conséquence était qu'il fallait ne conserver que les typhiques en Crimée, et envoyer tous les autres malades à Constantinople. La dernière décade, celle du 20 au 29 février, indiquait 519 malades sortis guéris des ambulances et 873 morts. En ne faisant porter l'examen comparatif que sur les hommes atteints de typhus, on rencontrait un résultat bien plus effrayant encore. Il y avait eu 27 guérisons sur une mortalité de 383, et pourtant le typhus, dans les conditions ordinaires, n'enlève guère plus du sixième des malades. Ainsi à Constantinople, sur 422 infirmiers atteints de typhus dans les hôpitaux, 42 seulement étaient morts. — Enfin je proposai d'évacuer les militaires non atteints de typhus. Ils étaient les plus nombreux; leur départ opérerait un désencombrement immédiat, et permettrait d'affecter toutes les ressources devenues disponibles aux malheureux typhiques. Ceux-ci, étant retenus en Crimée, ne sèmeraient plus la contagion sur les navires et dans les hôpitaux de Constantinople.

Deux heures après l'envoi de ce rapport, le maréchal Pélissier me répondait : « Je donne des ordres pour que toutes vos prescriptions soient immédiatement exécutées dans les régimens et dans les ambulances. » En même temps de puissans encouragemens me venaient de France. Le ministre de la guerre m'écrivait le 15 mars : « J'attends avec bien de l'anxiété des nouvelles de notre état sanitaire. Dites à vos camarades du service de santé que je les remercie; ce mot dit tout. L'empereur connaît les nouvelles preuves de leur zèle, de leur courage, de leur abnégation : il a toujours compté sur les officiers de santé; mais sa foi en leur dévouement s'est accrue depuis qu'il sait toute l'énergie qu'ils montrent en ce moment. Je vous envoie quelques sœurs de charité, 200 infirmiers, 20 aides; voilà du renfort, puisse-t-il ne pas servir! A Marseille, à Toulon, il y a de l'émotion; rien de sérieux encore, mais des craintes. Nous mettons à profit les bonnes et prudentes dispositions que vous avez prises dans votre tournée en Provence. L'empereur m'a écrit ce matin. Me parlant de l'état sanitaire de l'armée, il ajoute : « Ce qui est essentiel, c'est d'établir le plus vite possible les ambulances sous baraques que réclame M. Baudens; donnez des ordres pressans en conséquence. » Je ne puis faire mieux què de vous rapporter les mots mêmes de l'empereur. J'ai écrit par le télégraphe et par lettre au général Larchey; je lui ai prescrit de mettre à Maslak tout ce qu'on pourrait y installer de malades; je lui ai dit de régler avec les médecins et en dehors de toutes les prescriptions écrites et déjà existantes l'alimentation des malades; il a pleins pouvoirs, et j'approuverai tout ce qu'il fera. Les prisonniers russes étaient en parfait état

de santé à l'île de Prinkipo. Je me demande si, après qu'ils seront partis pour retourner en Russie, ce qui a peut-être déjà eu lieu, nous ne pourrions pas y installer une belle ambulance... J'ai fait écrire que j'accordais un supplément d'allocation aux docteurs, — supplément de 100 francs par mois (1). Je termine en renouvelant la recommandation de garder à Constantinople tous les malades dont l'évacuation ne sera pas commandée par le défaut de local ou par le manque de moyens sanitaires. » De son côté, le directeur de l'administration de la guerre, M. Darricau, m'écrivait : « Votre position est navrante; nous ferons tout notre possible pour y remédier. »

Dès le 16 mars, le maréchal Pélissier décida que deux ambulances profondément infectées, et dont j'avais demandé l'abandon, seraient immédiatement fermées. Le génie en construisit aussitôt deux autres dont j'avais choisi l'emplacement sur de hauts plateaux, mettant les baraques à 20 mètres les unes des autres, et le logement des médecins à 200 mètres de l'ambulance. Ces deux établissemens sont restés salubres, et ont été éminemment utiles. Le même jour, le maréchal Pélissier ordonna l'évacuation sur Constantinople de tous les malades de Crimée, à l'exception des typhiques.

Je parcourais les régimens les uns après les autres; je m'entretenais avec les colonels, je leur faisais part de mes observations. Mes conseils étaient partout accueillis avec empressement, s'ils n'étaient pas toujours religieusement suivis. Il résulte d'un état que je pourrais publier que la mortalité et les maladies dans les régimens ont toujours dépendu exactement du degré de sollicitude des colonels pour leurs soldats.

Il fut facile, dès le 28 mars, de constater les bons effets de ces mesures malgré la prolongation d'un rigoureux hiver. Dans la dernière dizaine, le chiffre des entrées aux ambulances présenta une réduction de 500 sur celui de la dizaine précédente, et les affections étaient moins graves. Il y avait une diminution d'un dixième dans la mortalité en Crimée; depuis le 17 mars, il n'avait plus été évacué un seul homme atteint de typhus sur Constantinople. On comptait 283 guérisons pour onze jours, tandis que depuis le 1er janvier chaque dizaine n'en avait offert que 7, 14, 25, 36, 27, 62, 45. C'était sans doute un beau résultat comparatif; mais ce chiffre, mis en regard d'une mortalité de 699, n'en était pas moins encore excessif et fort affligeant. Il démontrait qu'il fallait redoubler d'efforts et

(1) Le décret organique de 1852 ayant supprimé la solde de guerre affectée jusque-là au corps des médecins militaires, il en était résulté des privations compromettantes pour leur santé. Le ministre de la guerre, dont j'avais éveillé l'attention sur ce fâcheux état de choses, voulut bien, sous la forme d'un supplément d'allocation, modifier la situation créée par le décret.

obtenir l'exécution rigoureuse de toutes les mesures de prophylaxie. Or je remarquais à chaque instant, en parcourant les bivouacs, que beaucoup de tentes n'étaient pas ventilées, que les vêtemens étaient rarement exposés aux rayons solaires, et que le sol n'avait pas encore reçu le lait de chaux prescrit. Tous les malades non typhiques n'avaient pas encore été évacués sur Constantinople : il en restait environ 2,500. Chaque jour, il se développait en moyenne dans nos ambulances 50 nouveaux cas de typhus sur des hommes entrés pour d'autres maladies. C'était par mois 1,500 malades, dont les deux tiers étaient voués à une mort certaine. Informé par moi de ces regrettables négligences, le maréchal Pélissier rappela à tous les officiers-généraux la stricte nécessité de faire exécuter les mesures prescrites. Des résultats meilleurs se produisirent alors, et le 5 avril le ministre de la guerre m'écrivit : « Je ne vous remercierai plus des soins que vous prenez, du zèle que vous déployez dans l'intérêt de nos pauvres malades; ce serait trop me répéter. »

IV.

La paix vint enfin mettre un terme à nos misères. Les relations entre les armées alliées et les Russes n'avaient pas tardé à s'établir sur le pied d'une entente fort cordiale. De part et d'autre, on fêtait à grand renfort de libations fraternelles la fin des longues souffrances. On voyait bras dessus bras dessous Russes, Français, Anglais, Sardes, chantant, dansant, s'aidant mutuellement à marcher lorsque le verre avait été trop souvent vidé. Quand le vacillement des jambes rendait impossible le départ des visiteurs, on se donnait pour la nuit une mutuelle hospitalité. Le général russe commandant en chef la division campée près de la Belbec me disait à ce propos : « Nous avons dans nos camps depuis plusieurs jours quelques zouaves. Ils s'entendent parfaitement avec nos soldats; à l'aide d'une pantomime fort simple, ils se comprennent à merveille; ils trinquent gaiement. Ces zouaves s'attendent à être punis en rentrant au camp; aussi sont-ils venus me demander une attestation constatant qu'ils ont été si bien reçus, qu'il leur a été impossible de retourner encore à leur régiment. »

Des *steeple-chase*, des fêtes militaires avaient lieu dans la vallée de la Tchernaia. Le cheval arabe y soutenait sa vieille réputation. En 1856 comme en 1855, il avait mieux résisté aux rigueurs de l'hiver et aux misères des bivouacs que tous les chevaux des autres races. Ainsi se trouvaient justifiées les assertions du général Daumas (1). Les

(1) On sait que dans diverses études publiées par la *Revue des Deux Mondes* (livraisons du 1er décembre 1851 et 15 mai 1855), M. le général Daumas a le premier fait ressortir les avantages des chevaux arabes comme chevaux de guerre.

courses attiraient un nombreux public; les soldats s'y rendaient sans armes, et ces promenades faisaient une heureuse diversion dans les esprits, préoccupés du typhus. D'un autre côté, les artistes dramatiques venus de France donnaient chaque soir sur le théâtre de Kamiesch des représentations très suivies; ils avaient pour rivaux dans les camps d'autres artistes pris parmi les soldats. On comparait la jeune première de Kamiesch à un jeune clairon de zouaves jouant les mêmes rôles, et les avis étaient fort partagés. Si la plupart des premiers sujets lyriques n'avaient été tués à la prise de Malakof, jamais, assurait-on, le théâtre de Kamiesch n'eût pu soutenir la concurrence avec le théâtre des zouaves. Dans les bivouacs établis sur le plateau de Fédouchine, on avait disposé une immense salle de bal où figuraient les grandes dames enrichies des villages de Filouville et de Coquinville.

Avant de quitter la Crimée, j'allai voir encore une fois avec sir John Hall les hôpitaux de nos alliés, et j'acquis la certitude que le typhus n'y avait plus reparu depuis 1855. Dans le port de Balaclava, je visitai une frégate-hôpital à vapeur anglaise, installée comme une grande salle de malades et contenant 300 lits. Le comfortable était poussé si loin qu'on avait logé à bord, dans une étable, trois ou quatre vaches, afin que le lait ne manquât pas pendant la traversée. Je demandai au commandant combien une frégate de même dimension que la sienne pouvait transporter de troupes : « 700 Anglais, me répondit-il, et 1,500 Français, parce que les Français se logent partout, sur le pont comme dans l'entrepont. » Les soins que prennent les Anglais pour le bien-être de leurs soldats me rappellent ce mot qu'ils répètent souvent : « Le soldat anglais est un capital. » Ceci n'exclut pas en eux, tant s'en faut, les sentimens d'humanité; seulement ils y ajoutent l'idée d'une valeur économique à conserver. Dans une autre occasion, quand on fit prisonnier le commandant russe de Balaclava avec sa famille, un général anglais disait : « C'est une excellente *bank-note.* » La marine française avait aussi quelques frégates à vapeur transformées en hôpitaux; mais le transport des malades se faisait surtout par des bateaux à vapeur du commerce, ou par des bâtimens à voiles que ceux-ci remorquaient. Les navires des Messageries impériales étaient particulièrement affectés à ce service. Chaque malade avait un petit matelas et une couverture.

Le 10 avril 1856, je m'embarquai pour Constantinople, où ma présence me semblait désormais plus nécessaire qu'en Crimée. M. Scrive, médecin en chef, surveillait avec une sollicitude éclairée la mise en vigueur des mesures hygiéniques que j'avais fait adopter. Deux fois par semaine, il m'adressait le bulletin de l'état sanitaire de l'armée sous Sébastopol.

Le retour du beau temps avait séché le sol de la Crimée, et per-

mettait enfin de porter l'emplacement des camps sur un terrain neuf et non infecté. La guerre, depuis le traité du 30 mars, ne forçait plus d'ailleurs les régimens à conserver leurs positions militaires de la rive gauche de la Tchernaïa, foyer d'émanations marécageuses. Le maréchal Pélissier donna l'ordre d'abandonner les anciens bivouacs et de les transporter à trois lieues au sud sur les hauts plateaux, ventilés par la brise de mer, qui du monastère Saint-George descendent vers Kamiesch. Toutes les baraques et les grandes tentes contaminées par une habitation prolongée furent remplacées par les petites tentes-abris du maréchal Bugeaud. On changeait fréquemment l'assiette des camps, et ces migrations apportaient chaque fois une amélioration dans la santé des troupes. De pareils déplacemens suscitèrent bien quelques réclamations de la part des officiers, sans cesse dérangés dans leur installation; mais le maréchal n'en tint aucun compte : il n'était préoccupé que de la santé du soldat. Il présidait à l'embarquement des troupes, veillant à ce qu'on ne transportât que des régimens qui depuis plusieurs semaines n'avaient présenté aucun cas de typhus, et lui-même ne quitta le sol de la Crimée qu'après le départ du dernier régiment de l'armée.

De retour à Constantinople, je parvins à isoler tous les malades atteints du typhus et à faire renouveler journellement leurs objets de literie; le chiffre des nouveaux cas déclarés dans les vingt-quatre heures tomba immédiatement de plus de moitié. Je portais sur tous les navires nolisés par l'administration une active surveillance pour l'exécution des mesures hygiéniques et de désinfection. Si les mesures prises étaient maintenues, le typhus ne devait pas tarder à disparaître.

Il y avait encore 4,000 scorbutiques dans les hôpitaux de Constantinople. Les prisonniers russes venaient de quitter l'île de Prinkipo; j'allai y installer une vaste ambulance pour 1,800 scorbutiques, et, grâce à l'énergie du général Pariset, qui venait de remplacer le général Larchey dans le commandement de la place de Constantinople, j'achevai cette tâche en deux ou trois jours. Prinkipo remplaçait Mételin. A peine transportés, les malades revinrent à la santé; bientôt ils se promenaient dans l'île, bien portans et joyeux. En allant les visiter, je m'arrêtai à Calchi, îlot voisin où était un hôpital destiné à la marine. En face de l'îlot se tenaient à l'ancre quatre ou cinq gros navires de guerre qui avaient arboré la flamme jaune de la quarantaine. Ces bâtimens avaient eu le typhus pour avoir transporté des malades de Crimée. Une partie de leurs équipages, atteinte par l'épidémie, avait dû débarquer; elle était parfaitement bien installée dans d'immenses chambres converties en hôpital ou sous des tentes doubles.

Pendant le cours de cette terrible épidémie, le gouvernement turc

avait mis à notre disposition comme auxiliaires les élèves les plus distingués de son école de médecine. Le concours qu'ils nous apportèrent nous donna une idée très satisfaisante de l'organisation du corps médical ottoman. Le directeur du service de santé de l'armée turque était Thomal-Bey, personnage fort important, grand-juge d'Anatolie. Cette dignité correspond au grade de *muchir* ou de pacha à trois queues. Les généraux de division sont pachas à deux queues. Ce haut fonctionnaire est aussi directeur de l'école de médecine militaire, dans laquelle on admet des élèves civils. Il préside deux fois la semaine le conseil, composé de professeurs, et travaille directement avec le ministre de la guerre. Le sous-directeur de l'école, Arif-Bey, surveille le service de santé, et adresse chaque jour au directeur un rapport écrit. Les officiers de santé du service ottoman ont, comme les médecins militaires de presque toutes les nations, un rang hiérarchique qui les assimile aux officiers mêmes de l'armée. Dans l'armée ottomane, tous les médecins chefs de grands établissemens hospitaliers ont le rang de colonel, et touchent même une solde plus élevée que ces officiers supérieurs. Les autres médecins ont le rang de lieutenans-colonels, de chefs de bataillon, de capitaines. Ce dernier grade n'est porté que par un petit nombre d'officiers de santé militaires.

Dans les premiers jours de février, à la suite d'une conférence sur le typhus, à laquelle assistait le personnel médical de l'hôpital de l'école militaire, un médecin anglais, M. Pinkoffs, qui se distinguait entre tous par une grande ferveur scientifique, me proposa de convoquer à une prochaine séance les médecins anglais et sardes. L'idée me vint à cette occasion de fonder une société médicale, et d'en assurer même la durée après notre départ, en y faisant entrer les médecins les plus éminens de Constantinople et les professeurs de l'école de médecine ottomane, parmi lesquels figurait notre savant compatriote M. Fauvel, médecin des quarantaines. M. Pinkoffs me seconda de tous ses efforts, fit toutes les démarches nécessaires, et bientôt se trouva fondée une société qui peu après reçut du sultan, avec une dotation annuelle, le titre de *Société médicale impériale*. C'est pour moi un bon souvenir d'avoir présidé pendant mon séjour à Constantinople cette réunion de savans distingués. Des lectures et des discussions importantes occupèrent les séances de la nouvelle société, et la presse médicale de Paris continue aujourd'hui encore d'en reproduire les comptes-rendus. Déjà en 1830 j'avais eu la bonne fortune de rouvrir à Alger les cours, interrompus depuis des siècles, des Avicenne, des Rhazès, des Albucasis, etc. Ce fut dans la même pensée que je concourus à la fondation de la première société savante de Stamboul.

Rassuré sur l'effet des dispositions adoptées contre l'épidémie,

heureusement décroissante, je voulus compléter mes recherches sur les institutions médicales de la Turquie par une visite aux hôpitaux turcs de Constantinople. Sauf quelques objections de détail, je n'eus que des éloges à donner. Les lits me parurent seulement trop rapprochés; les malades n'ont pas un assez grand volume d'air à respirer. On obvie en partie à ce défaut, le seul que j'aie à relever, par un luxe de propreté tout à fait inattendu et par l'habitude de tenir ouvertes les portes et les fenêtres. La douceur du climat écarte les dangers qu'aurait en France l'application d'une mesure semblable. D'ailleurs les chambres sont chauffées en hiver, et la plupart des fenêtres ouvrent sur de grandes galeries fermées, où la température n'est jamais très basse. Les fumigations chlorurées et surtout celles des plantes aromatiques sont très usitées; on les pratique plusieurs fois le jour dans toutes les chambres. Ces parfums entraînent en s'échappant les miasmes nauséabonds dégagés par les malades. Je voudrais voir le même usage s'introduire dans nos hôpitaux de France, comme il avait été introduit dans nos hôpitaux et nos ambulances d'Orient.

L'hôpital de la marine ottomane offre un grand luxe d'installation. Cet établissement modèle n'a rien à envier aux hôpitaux d'Europe. Dans le petit hôpital du palais de Bachjstach, tout est princier : riches tapis, lits et rideaux de soie, nourriture recherchée, soins parfaitement entendus. M. le docteur Z..., l'un des médecins du sultan, qui me conduisait, ne put me montrer la salle des femmes du harem; mais il m'apprit que leur principale maladie était une jalousie effrénée, sans cesse surexcitée par les choses qui nous paraîtraient les plus indifférentes. De temps en temps, elles reçoivent de petits cadeaux, une boîte de dragées par exemple. Il faut alors que les 3 ou 400 boîtes soient absolument pareilles, sans quoi ce sont des scènes dont la violence compromet leur santé. Presque toutes meurent à un âge peu avancé de phthisie pulmonaire. M. Z... envoyait en cachette aux plus malades quelques bouteilles de vin de Bordeaux pour prolonger leur existence.

Désormais la grande, la seule préoccupation était le retour de l'armée en France. Les cas de typhus, déjà importé par nos navires à Marseille, à Toulon, semaient l'alarme parmi les populations, et obligeaient à de grandes précautions. Le ministre de la guerre avait heureusement pris de sages mesures. Nous avions à l'île Sainte-Marguerite un hôpital pour 4 ou 500 malades et un camp sous baraques ou sous tentes pour 4 ou 5,000 hommes. Au Frioul, où il y avait déjà un hôpital, on pouvait aussi établir un camp d'une égale étendue. Enfin, dans les îles d'Hyères et dans la presqu'île de Gyen, on créa un troisième hôpital et un troisième camp pour 10 ou

12,000 hommes. Nos navires devaient débarquer successivement leurs soldats malades ou bien portans dans l'un ou l'autre de ces établissemens. Les hommes valides devaient y rester dix jours et plus, si c'était nécessaire, habitant sous la tente, se promenant, se baignant, bien nourris, regardant les côtes de France. Toutes les conditions de rétablissement étaient, autant que possible, réunies. Après cette espèce de quarantaine, on devait amener à Marseille ou à Toulon tous ceux qui auraient bien supporté cette épreuve et les diriger sur les garnisons définitives. Pour échelonner d'hôpitaux la route suivie par la flotte, on devait créer une ambulance sous tentes au Pirée et une autre à Messine. Des difficultés soulevées par le gouvernement napolitain empêchèrent de placer un dépôt de typhiques en Sicile. Les navires chargés de troupes avaient ordre de laisser les malades infectés à Gallipoli, à Nagara, à Malte et en Corse, avant d'arriver en France. Les débarquer dans toutes ces stations, c'était empêcher la contagion de se propager à bord des bâtimens de transport.

Il aurait fallu deux étapes sanitaires de plus, l'une entre Nagara et Malte, l'autre entre Malte et la Corse. Je me rendis au Pirée, et je m'entendis avec l'amiral Bouet-Willaumez et avec le ministre de France, M. Mercier. Le ministre des affaires étrangères de Grèce, M. Rangabé, nous donna avec empressement l'autorisation d'installer un hôpital de typhiques dans l'île de Milo, que nous allâmes reconnaître. Milo a l'aspect d'un fer à cheval. Dans le fond du port seulement se trouvent quelques basses terres marécageuses et inhabitées. Les habitans, au nombre de 3,000, ont perché leurs villages sur les montagnes. A l'ouest est celui de Castro, qu'habite notre consul, M. Brest, respectable vieillard à qui nous devons la Vénus de Milo. J'avisai un monastère abandonné depuis 1834, époque où les propriétés monacales rentrèrent dans le domaine du gouvernement grec. Sachant par tradition que les moines s'établissaient toujours dans les endroits les plus salubres et les sites les plus agréables, je fis, par un chemin sinueux très praticable pour les mulets, une ascension jusqu'à ce monastère. J'y trouvai des bâtisses considérables, à moitié ruinées, mais dont on pouvait tirer bon parti, — trois ou quatre beaux jardins potagers, de beaux plateaux ombragés et parfaitement disposés pour recevoir des tentes. Un vieillard centenaire habite là avec sa famille, mais il n'occupe qu'une ou deux chambres. L'eau est abondante et d'excellente qualité. Cependant il était difficile de mettre à Milo 300 malades, et si l'infection était venue à se propager sur la flotte pendant la traversée, cet hôpital eût été bien vite insuffisant. Ce motif nous décida à faire voile pour Candie, où le sultan nous autorisait à créer un établissement hospitalier.

Nous trouvâmes dans cette île un beau plateau bien ventilé auquel on arrivait par un chemin de mulet assez facile, et que le pacha promettait de faire immédiatement réparer. Vély-Pacha, ancien ambassadeur à Paris, mit à notre disposition 100 tentes d'officiers pour la création d'un hôpital qui heureusement ne fut pas nécessaire.

Le chiffre des malades décroissait rapidement en Crimée et à Constantinople; les hôpitaux se vidaient et se fermaient. Ma mission était terminée. Je quittai l'Orient avec la conscience d'avoir contribué, dans la mesure de mes forces, au soulagement de tant de maux, et, je puis dire, après avoir assisté au spectacle le plus douloureux qui se soit vu depuis longtemps. Aux instrumens de destruction que le génie de l'homme a rendus si meurtriers, et qui jamais n'avaient été accumulés en plus grand nombre dans un aussi étroit espace, s'étaient ajoutés le choléra, le scorbut, les dyssenteries et le typhus. La constante et vive sollicitude du gouvernement, les efforts persévérans de l'administration militaire, le dévouement du corps de santé, avaient fini, il est vrai, par triompher des épidémies, mais au prix de quels sacrifices! Si nous consultons la statistique médicale des établissemens hospitaliers, qui doit seule nous occuper ici, le chiffre des morts relevés dans les hôpitaux a été en Orient, pour toute la campagne, de 63,000 environ, dont 31,000 en Crimée, 32,000 à Constantinople.

Les armées ont besoin d'excitations morales qui les préservent de la nostalgie et de la prostration. La religion exaltait les troupes de Godefroi de Bouillon; l'esprit chevaleresque animait les officiers français à Fontenoy; la certitude de vaincre, entretenue par la rapide succession des victoires, entraînait les armées de l'empire. — C'est aussi un mobile moral qui soutint nos troupes pendant cette rude guerre de Crimée : ce fut le sentiment du devoir qui anima nos soldats sans faiblir un seul jour dans cette lutte, également glorieuse contre l'ennemi et contre les privations ou les souffrances de toute sorte. Aussi peut-on caractériser d'un mot les hommes dont il m'a été donné de voir et de partager les dernières épreuves. D'autres armées ont pu montrer autant d'héroïque ardeur, autant d'impétueuse bravoure que l'armée d'Orient : aucune n'a porté plus loin le stoïcisme, le courage et le mépris de la mort.

BAUDENS.

LA
LITTÉRATURE HISTORIQUE
ET
LA QUESTION D'ORIENT

I. *Histoire d'Attila et de ses Successeurs jusqu'à l'établissement des Hongrois en Europe*, par M. Amédée Thierry; 2 vol., Paris 1856.
II. *Geschichte des Osmanichen Reichs in Europa*, de J. W. Zinkeisen; Gotha 1855, etc.

Depuis les premiers jours de la guerre de Crimée, il y a eu toute une littérature spéciale sur la question d'Orient. Les trois pays qui représentent en première ligne le travail intellectuel du monde, la France, l'Allemagne et l'Angleterre, ont ouvert une enquête, au nom de la politique et de l'histoire, sur ce conflit où l'Europe et l'Asie sont en cause. C'est une conséquence inévitable de la vivacité d'impressions qui caractérise notre époque. Cette ardeur est un symptôme heureux : elle atteste un besoin de publicité qui doit nous consoler de plusieurs symptômes contraires. Il y a des siècles que la question d'Orient est posée, jamais elle n'avait si vivement ému l'opinion. Elle était autrefois le souci des gouvernans, la préoccupation secrète des hommes d'état; aujourd'hui c'est devant l'Europe entière que ces problèmes sont débattus. Or, dans la foule de livres consacrés à ce sujet, s'il y en a certainement de très médiocres, il en est aussi qui ne doivent pas un intérêt éphémère aux circonstances du moment. Ici, ce sont des travaux savans, des recherches d'érudition sur les rapports des peuples orientaux avec la civilisation européenne; là ce sont des enquêtes sympathiques et précises sur la situation des pays les plus intéressés au débat, je veux dire les contrées du Danube et

les provinces chrétiennes de la Turquie. Quelques-uns de ces écrits sont un peu antérieurs à la guerre de Crimée, mais le succès qu'ils ont obtenu date surtout de cette époque. Il est donc bien certain que l'attention publique est éveillée et ne s'endormira plus. On oublie un article de journal, on n'oubliera pas un mouvement littéraire qui a éclairé à la fois le présent et le passé de l'Europe orientale.

Il faut placer au premier rang la curieuse publication de M. Charrière, *les Négociations de la France dans le Levant*. Cet ensemble si riche de documens neufs et décisifs semble avoir excité l'émulation de l'Allemagne. MM. Tafel et Thomas, membres de l'académie des sciences de Munich, publient en ce moment des recherches du même genre sur l'histoire commerciale de la république de Venise et ses relations avec l'Orient (1). On ne peut pas dire que l'ouvrage de M. Charrière ait passé inaperçu, puisqu'il a été couronné par notre Académie des Inscriptions; il est certain pourtant qu'un tel recueil méritait d'occuper plus vivement l'attention du public lettré. M. Michelet, qui y a puisé des renseignemens du plus grand prix dans son *Histoire de France au seizième siècle*, exprime ce regret, auquel on ne peut que s'associer. L'Allemagne a mieux accueilli le travail de MM. Tafel et Thomas, bien qu'encore inachevé. Il y a un public au-delà du Rhin pour toutes les œuvres sérieuses. A ceux qui ont apprécié parmi nous les recherches de M. Charrière je recommande le recueil de MM. Tafel et Thomas. C'est surtout à propos du XVI[e] siècle que la publication de notre compatriote offre l'intérêt le plus vif; les deux érudits allemands n'ont pas encore dépassé le XIII[e] siècle, et déjà ils ont rassemblé des documens d'une valeur inestimable. Les deux ouvrages se complètent l'un l'autre. Parmi les pièces que publient MM. Tafel et Thomas, j'ai remarqué le rapport du Vénitien Bailo Marsilius sur la Syrie au XIII[e] siècle, des indications précises sur les établissemens de Venise à Tyr, un tableau très curieux de l'île de Candie, des lettres diplomatiques des papes, plusieurs traités avec les sultans de la Palestine et du Caire, enfin tout ce qui concerne la croisade vénitienne de 1204 et l'établissement de l'empire latin en Morée. Presque toute la question d'Orient au XIII[e] siècle est dans les archives de la république de Saint-Marc.

Nous sommes trop portés à croire que cette question date seulement d'un demi-siècle; il y a plus de mille ans qu'elle est posée. Quant aux problèmes particuliers qu'elle renferme, on est tout surpris de rencontrer des époques où la situation est exactement la même qu'aujourd'hui. Depuis la chute de l'empire grec, combien

(1) *Urkunden zur aeltern Handels-und Staatsgeschichte der Republik Venedig, mit besonderer Beziehung auf Byzanz und die Levante*, von D[r] Tafel und D[r] Thomas; 2 vol., Vienne 1855-1856.

de périodes où les Ottomans, affaiblis par la paix, ruinés par l'oisiveté, incapables de posséder ce sol qu'ils ont conquis, semblent sur le point d'être expulsés de l'Europe! M. Abeken, dans un livre intitulé ***l'Entrée de la Turquie dans la politique européenne***, M. Zinkeisen surtout dans son ***Histoire de l'Empire ottoman en Europe*** (1), ont donné à cet égard des détails pleins d'intérêt, puisés à des sources nouvelles. — Que sont les Turcs, disait Montesquieu, sinon les hommes les plus propres à posséder inutilement un grand empire? — Tel est, selon la spirituelle remarque de Montesquieu, le rôle providentiel des Ottomans; ils possèdent inutilement, c'est-à-dire sans profit pour eux comme sans danger pour l'équilibre des états européens, les contrées qui dans des mains plus fortes seraient la clé de l'Europe et de l'Asie. M. Léopold Ranke, dans sa vive et rapide esquisse des Ottomans, a développé cette pensée de Montesquieu; M. Zinkeisen achève aujourd'hui le tableau de M. Ranke. Quand il raconte l'état intérieur de la Turquie au XVIe siècle d'après les relations des ambassadeurs vénitiens à Constantinople et les lettres du Flamand Busbecq, il ne peut guère renouveler son sujet. M. Ranke avait déjà dit tout ce qu'il y avait d'essentiel à dire. Il lui était aussi fort difficile d'être bien neuf en exposant la politique de François Ier en Orient. Ce tableau est complet chez l'éditeur des ***Négociations de la France dans le Levant***. La partie la plus importante de l'ouvrage de M. Zinkeisen est celle qu'il consacre aux rapports de la Turquie avec les puissances occidentales, à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe. Rien de plus curieux que les négociations de cette période; c'est le moment précis où s'évanouit le prestige des Ottomans. La veille encore on les craignait, ou du moins on réclamait leur appui; désormais on ne voit plus en eux que des eunuques : ils gardent l'Orient, ils occupent inutilement Byzance, voilà le seul service qu'on attend d'eux. Parmi les documens qu'a si bien rassemblés M. Zinkeisen, l'un des plus curieux est la collection des lettres de sir Thomas Roe, ambassadeur du premier des Stuarts auprès du sultan Moustapha Ier. Cet Anglais du XVIIe siècle a apprécié la Turquie avec autant de finesse et de sagacité qu'un Anglais du XIXe. Sir Hamilton Seymour n'aurait pas un jugement plus sûr, un esprit plus délié. Sir Thomas Roe est peut-être

(1) *Der Eintritt der Turkei in die europäische Politik des 18 Jahrhunderts*, von H. Abeken, 1 vol., Berlin 1856. — *Geschichte des Osmanischen Reiches in Europa*, von J. W. Zinkeisen, 3 vol., Gotha 1855. — On peut signaler encore l'ouvrage de M. Th. Mundt, *Der Kampf um das schwarze Meer*, etc., 1 vol., Brunswick 1855, — celui de M. Hermann Sauppe, *Skizzen aus der Geschichte der Krim*, 1 vol., Weimar 1855, — et une brochure de M. Heinemann, *Æneas Sylvius als Prediger eines allgemeinen Kreuzzuges gegen die Türken*.

le premier diplomate qui ait donné une consultation sur *le malade*, comme disait le tsar Nicolas. Frappé de l'épuisement des Turcs, il ne craint pas de dire dès 1623 que le moment serait venu de dissoudre et de partager l'empire ottoman; « mais cette occasion si favorable, ajoute-t-il avec tristesse, les princes chrétiens, divisés par de misérables intérêts, la laisseront échapper. » Ces détails deviennent encore plus significatifs, lorsqu'on sait que trente-cinq ans auparavant la reine d'Angleterre Élisabeth invoquait humblement le secours de la Turquie contre l'*armada* de Philippe II. M. Zinkeisen a mis tous ces faits en lumière à l'aide des relations des diplomates, et il a tracé un tableau qu'il est impossible d'étudier sans faire maints rapprochemens avec l'histoire de nos jours.

Pendant que l'Europe prenait ainsi son parti de la présence des Turcs et se félicitait même des services rendus par eux à l'équilibre des états, que devenaient les populations chrétiennes de la Turquie? C'est là le sujet des études de M. Neigebaur et de M. Siegfried Kapper. M. Neigebaur est un diplomate, un ancien consul de Prusse en Valachie, qui a interrogé les contrées du Bas-Danube, contrées slaves et contrées roumaines, avec une sympathique impartialité (1). M. Siegfried Kapper a étudié en historien et en artiste les populations gréco-slaves, et surtout les rapports des chrétiens avec les Turcs sur les frontières de l'empire ottoman (2). M. Neigebaur donne sur les Moldo-Valaques, sur les Serbes, les Bosniens, les Monténégrins, des détails statistiques pleins d'intérêt, et on voit, en le lisant, quelles ressources ces peuples pourraient fournir encore sous une direction intelligente et résolue. Que leur manque-t-il aujourd'hui? Un homme, un chef, un Étienne le Fort ou un Michel le Brave. M. Siegfried Kapper n'est pas moins intéressant que M. Neigebaur; il raconte ce qu'il a vu et entendu. Aux bords du Danube et de la Save, en Bosnie, en Bulgarie, il s'est entretenu avec les *raias*, il a compris leur misère et recueilli leurs plaintes; son livre est une enquête fort instructive. Un des passages qui m'ont le plus frappé dans ses récits, c'est une conversation de l'auteur avec un chrétien de Bosnie au moment où l'Angleterre et la France se préparaient à combattre la Russie en Crimée. Le compagnon de voyage de M. Kapper ne comprend rien à une telle expédition. L'écrivain allemand a

(1) *Die Sudslaven und deren Laender in Beziehung auf Geschichte, Cultur und Verfassung*, von J. T. Neigebaur, 1 vol., Leipzig 1851.

(2) *Sudslavische Wanderungen*, 2 vol., Leipzig 1853. — *Christen und Türken, ein Skizzenbuch von der Save bis zum eisernem Thor*, von Siegfried Kapper, 2 vol., Leipzig 1854. — Signalons aussi l'ouvrage d'un touriste anglais connu déjà par d'intéressantes peintures du Caucase : *Travels in european Turkey, through Bosnia, Servia, Bulgaria, Macedonia, Roumelia, Albania and Epirus*, etc., by Edmond Spencer, 2 vol., Londres 1853.

beau lui expliquer que ni la France ni l'Angleterre ne défendent la cause de l'islamisme : le Bosnien s'obstine à voir une trahison odieuse dans l'alliance des puissances occidentales et de la Turquie. Les plus habiles diplomates de l'Europe essaieraient vainement de le convaincre. « Il m'écouta, dit M. Kapper, avec une scrupuleuse attention; quand j'eus fini de parler, il me prit la main, la serra affectueusement, et me dit ces seuls mots en hochant la tête : « Il est possible que vous ayez raison, mais vous n'êtes pas un *raia*. » Ce n'est pas là un fait isolé. M. Kapper a recueilli les mêmes sentimens chez tous les chrétiens de l'empire turc. Aux yeux des *raias*, toute tentative d'union entre les chrétiens et les musulmans est une chimère; ils sont persuadés que les musulmans n'admettront jamais les chrétiens à partager leurs droits dans l'état, que les lois les plus formelles à cet égard seront impuissantes à transformer les mœurs, à vaincre les préjugés de religion et de race. L'événement donnera-t-il un démenti à ces appréhensions? Je ne sais; mais quand on lit les curieux renseignemens fournis par M. Siegfried Kapper, on comprend que, malgré nos victoires en Crimée, l'ambition moscovite conserve en Orient des armes bien puissantes. La Russie apparaît aux chrétiens de la Turquie comme une libératrice; c'est à nous de prendre sa place. Ce qu'elle fait par esprit de convoitise, nous le ferons avec désintéressement, et les populations du Danube ne tourneront plus leurs yeux du côté de Saint-Pétersbourg. Telle est la conclusion qui se dégage naturellement des récits de M. Kapper, et cette conclusion est d'autant plus remarquable que l'écrivain est libre de préjugés : il a étudié les provinces chrétiennes de l'empire ottoman sans parti pris contre les Turcs, il est sympathique à la cause des puissances occidentales, il désire le succès de cette cause, et il raconte simplement les faits dont il a été témoin. On voit quelle inspiration sérieuse tous ces écrits ont empruntée aux événemens de ces dernières années. Études sur la situation actuelle, recherches sur l'histoire des négociations et des luttes provoquées par ces problèmes séculaires, telles sont les deux classes d'ouvrages qu'il est permis de rapporter à cette préoccupation de la pensée publique.

Il y en a une troisième, et les ouvrages qui la composent méritent une place à part : ce sont ceux qui, n'ayant pas été écrits en vue des questions du moment, empruntent pourtant à ces questions un intérêt plus vif et des lumières nouvelles. Occupé à fouiller le sol de la vieille Gaule, un historien rencontre sur sa route une grande figure qui appartient aux contrées du Danube; il interroge sa vie, son œuvre, ses héritiers, et les problèmes de nos jours éclairant tout à coup les ténèbres du passé, il aperçoit entre ce personnage et nos affaires présentes des relations qu'on ne soupçonnait pas. Je

parle de M. Amédée Thierry, l'historien des Gaulois, et de cette étude si complète, si précise, sur toutes les hordes hunniques, depuis le jour où Balamir et Roua, entraînant avec eux toutes les nations nomades de l'Asie et du Nord, commencent le grand cataclysme, jusqu'à l'heure où les Magyars, derniers fils d'Attila, s'établissent définitivement en Europe.

On connaît les travaux de M. Amédée Thierry : il a raconté avec une science très sûre l'histoire primitive de nos pères, il a peint la Gaule celtique, son génie, ses vicissitudes, son initiation à la culture romaine; puis, arrivé à la fin du IVe siècle, il a vu apparaître tout à coup Attila et ses Huns. Faut-il exposer simplement les rapports d'Attila avec la Gaule? Est-ce assez de mettre en face l'un de l'autre le roi barbare et le général romain, le fils de Mound-Zoukh et le patrice Aétius? La bataille de Châlons est une des grandes journées de l'histoire : pour en apprécier l'importance, il est indispensable de connaître Attila tout entier. M. Thierry s'est donc proposé d'écrire l'histoire d'Attila; or le sujet est immense pour qui sait en embrasser l'étendue. Il touche à la fois au IVe siècle et au XIXe. Le roi des Huns n'a pas seulement passé comme un torrent en furie, il a eu des successeurs qui ont relevé son empire, et certaines traditions qui remontent à son époque se sont perpétuées jusqu'à nous. La politique des empereurs en face des héritiers des Huns, les transformations de ces peuples que le roi sauvage et les kha-kans ont introduits si violemment sur la scène du monde et qui y remplissent sous nos yeux un rôle si différent, toutes ces choses qui datent de mille ans et plus, ce sont les questions d'hier et d'aujourd'hui. Que de problèmes pour un esprit pénétrant! Bien que le récit de M. Thierry conserve toujours la gravité de l'histoire, il est impossible d'y méconnaître la trace des émotions patriotiques provoquées par la guerre de Crimée : c'est là l'intérêt et la beauté de ce livre.

Je ne viens pas analyser l'ouvrage de M. Amédée Thierry : les tableaux de l'*Histoire d'Attila* sont encore présens à l'esprit de nos lecteurs (1). On a lu ces pages avec l'intérêt qui s'attache à toute œuvre historique fortement conçue et présentée avec art; on les a lues aussi avec la curiosité bien naturelle qu'éveillait ce rapprochement des guerres du moyen âge et des préoccupations de nos jours. Il y a de savantes histoires qu'on prendrait pour des œuvres sans date, tant l'auteur s'est détaché de tous les intérêts de son temps. Il en est d'autres qui, malgré des recherches très sérieuses, ressemblent à des pamphlets ou à des manifestes. C'est là le double écueil qui rend si périlleux le grand art des Thucydide et des Salluste. L'exactitude sans

(1) Voyez la *Revue* du 1er et 15 février, du 1er mars et 1er avril 1852, du 15 juillet, 1er et 15 novembre 1854, du 15 avril 1855 et 15 février 1856.

émotion et sans vie, l'émotion trop ardente qui altère les nuances du tableau, offensent également la vérité. N'oublions pas l'étymologie du mot et tous les préceptes qu'elle renferme : l'historien est un témoin (ἵστωρ), il est le témoin des âges qu'il raconte, et aussi le témoin de son temps. Sa mission est de faire revivre le passé : quelle vie pourra-t-il communiquer à son tableau, si l'homme n'intervient pas dans l'œuvre du savant? L'écrivain qui veut retracer à nos yeux les plus lointaines périodes de l'humanité ne doit donc pas cesser d'appartenir à son époque; contemporain des siècles évanouis, il est toujours et avant tout le contemporain des hommes à qui il parle. Dans quelle mesure doit avoir lieu cette alliance? C'est là le secret du talent.

L'*Histoire d'Attila* me semble une preuve brillante des principes que je viens d'énoncer. L'auteur a reproduit avec fidélité, avec souplesse, les tableaux éclatans ou sombres que lui fournissaient ses documens, et pourtant la pensée de son temps ne le quitte pas. Le camp d'Attila, la cour de Théodose, l'ambassade de Maximin, les terribles négociations du roi des Huns, les contrastes de la civilisation et de la barbarie, plus tard les fils et les successeurs d'Attila, le deuxième empire hunnique, la grande et chevaleresque figure d'Héraclius, les origines des Slaves, des Valaques, des Roumains, l'établissement de la Bosnie et de la Servie, maints épisodes effrayans ou gracieux, maints traits de mœurs retrouvés dans une phrase, dans un mot d'un chroniqueur inconnu, d'un versificateur obscur, et enchâssés dans le récit avec un art qui rappelle l'historien de la conquête d'Angleterre par les Normands, — tout cela compose un tableau d'une vérité dramatique. Nous sommes bien au milieu de cet immense bouleversement dont le fils de Mound-Zoukh a donné le signal, et qui ne se terminera que sous la main de Charlemagne; nous vivons du ve siècle au ixe avec des Romains, des Grecs, des Huns, des Goths, des Slaves, des Avars, des Francs, dans le plus étrange et le plus formidable *tourbillon de peuples*, comme dit Jornandès, — et toutefois, sans parler de l'inspiration générale du récit, telle scène, tel détail particulièrement mis en relief nous ramène sans cesse à notre xixe siècle. C'est ce côté-là qui m'attire. Je me garderai bien de refaire les tableaux de l'historien; je veux développer seulement, d'après ses indications, certains faits qui se rattachent à des questions encore pendantes. La France a manifesté le désir de fortifier, en les réunissant, les deux principautés roumaines du Danube : n'est-il pas intéressant de montrer que c'est là en somme la vraie politique indiquée par l'histoire, celle que suivirent les deux plus grands représentans de la civilisation en face des fils d'Attila, un empereur romain et un empereur franc, Héraclius et Charlemagne?

Il n'y a pas dans l'histoire du moyen âge une plus grande, une plus tragique figure que celle d'Héraclius. La première partie de sa vie ressemble à un poème héroïque, la dernière est une série d'humiliations et de catastrophes. Voyez-le monter sur le trône : Héraclius est un général romain qui commande en Afrique; il est brave, pieux, aimé de tous, et tandis que le tyran Phocas, assassin de l'empereur Maurice, opprime les peuples et avilit le nom romain, on s'accoutume, d'un bout de l'empire à l'autre, à considérer le jeune commandant de l'Égypte comme un libérateur. Un jour arrive enfin où la conscience publique le charge de sa vengeance. Jamais l'histoire n'a vu pareil spectacle. Ce n'est pas un conspirateur qui se cache, le monde conspire avec Héraclius et lui donne mission d'immoler le tyran. Il part des côtes d'Afrique avec quelques vaisseaux et marche sur Constantinople. Les images de la Vierge, clouées au haut des mâts, protégent l'expédition du justicier. Partout, dans les ports, sur les rivages, des acclamations retentissent quand on voit apparaître sa flotte; les peuples le saluent, les prêtres le bénissent; un évêque détache des autels un diadème de la mère du Christ et va l'en couronner sur son navire. Il arrive, il entre à Constantinople; Phocas expie ses forfaits, et le sacrificateur, sa mission accomplie, monte sur le trône de Constantin. Ce n'était rien cependant que d'immoler Phocas, il fallait relever l'empire. Le trésor était vide, l'armée n'existait plus, les Perses ravageaient les villes romaines d'Asie-Mineure, et les Juifs, exaspérés par les persécutions, livraient la Palestine au roi de Perse Chosroès. En présence de tant de périls, les provinces européennes s'endormaient dans un lâche égoïsme, quand une catastrophe terrible vint réveiller Constantinople et permettre à Héraclius d'accomplir ses desseins. Un allié de Chosroès, celui que les Perses appelaient *Schaharbarz* ou le *sanglier royal*, se jette sur la Palestine avec une armée formidable; il met tout à feu et à sang, il pille, il brûle les cités et emmène des milliers de captifs qui vont défricher, sous le fouet des Persans, les marais de l'Euphrate et du Tigre. On se croirait revenu aux plus terribles époques de l'histoire racontée par la Bible, aux invasions de Sennachérib et de Nabuchodonosor; seulement ce ne sont plus les Juifs, ce sont des chrétiens que frappe ce Sennachérib. Les Juifs marchent derrière l'armée persane, achetant à prix d'or les captifs, surtout les patriciens, les magistrats, les prêtres, les religieuses, pour les sacrifier à Jéhovah. Quatre-vingt-dix mille chrétiens périrent sous leurs couteaux. Ce n'est pas tout : Jérusalem est prise, les reliques de la passion du Christ sont dispersées, le saint-sépulcre est la proie des flammes. L'église de la Résurrection, bâtie par Constantin sur le Calvaire, conservait précieusement la croix de bois qui a sauvé le monde; l'église est profanée, et la croix emportée dans le fond de la Perse.

A la nouvelle de ces désastres, un cri d'horreur retentit dans l'Europe orientale. L'indignation est au comble; le sentiment de la fierté romaine, uni à l'exaltation religieuse, se ranime avec une subite énergie, et l'empereur Héraclius, s'empressant de mettre à profit ce réveil de ses peuples, annonce une expédition contre la Perse. Il s'agit de reconquérir le tombeau du Christ et d'arracher la croix aux infidèles; c'est la première croisade. Héraclius en est tout ensemble le Pierre l'Hermite et le Godefroy de Bouillon. A sa voix, des milliers de soldats accourent. Préparé à la guerre sainte par de pieuses retraites et par une communion solennelle, il s'embarque avec ses compagnons, avec ses frères, et au moment où sa flotte quitte le port, une immense acclamation s'élève sur les rives du Bosphore.

Ce glorieux souvenir, cher à l'église d'Orient, mais effacé de la tradition latine, M. Thierry le remet en lumière avec un rare bonheur. Pour retrouver tant de précieux détails enfouis dans le chaos des chroniques byzantines, l'érudition ne suffisait pas, il fallait une âme sympathique aux grandes choses. Le tableau de l'expédition d'Héraclius est un des meilleurs chapitres du livre de M. Thierry. Ce fut une croisade, je le répète, et une croisade merveilleuse. Chosroès et le sanglier royal avaient échelonné leurs armées le long des côtes de l'Asie-Mineure; Héraclius, avec l'audace qui donne tant d'originalité à sa pieuse et chevaleresque figure, dirige sa flotte vers la Mer-Noire; il va aborder aux rivages qu'habitent aujourd'hui les Tcherkesses. De l'Anatolie jusqu'à la Mer-Caspienne, il s'appuiera sur la ligne du Caucase, soulevant ces fières tribus, qui combattaient alors la Perse comme elles combattent aujourd'hui la Russie, attaquant le royaume de Chosroès par les frontières septentrionales, et obligeant ainsi ses ennemis à dégager les provinces romaines. Dans les longues guerres des Romains contre les Parthes et les Perses, M. Thierry le remarque avec raison, jamais plan si audacieux n'avait été conçu. Audace de pensée, vigueur d'exécution, voilà les qualités dominantes d'Héraclius; ajoutez-y cette confiance que donne l'enthousiasme religieux. Il était toujours le premier dans la bataille. Pendant la mêlée, dit un chroniqueur, on le reconnaissait à ses bottines de pourpre. Que de marches, que de combats, que de hardis coups de main, pour ne pas se laisser enfermer dans les défilés du Caucase! Quelle fertilité de ressources à travers les incidens d'une telle guerre! Un jour, menacé par trois armées qui se resserrent autour de lui, il apprend qu'une tribu de Huns nomades, les Khazars, saccagent une des provinces du nord de la Perse; il court à leur rencontre et les enrôle dans son armée. L'entrevue d'Héraclius et du chef des Khazars sous les murs de Tiflis est une scène romanesque et poétique dont l'historien a tiré le meilleur parti. Héraclius savait parler aux Orientaux, il savait flatter chez eux ce goût

des aventures qui le possédait lui-même. Rien de plus curieux que de voir en présence le chef de la civilisation et le sauvage enfant de la steppe; on dirait par instans une sorte de chevalerie barbare. L'empereur portait sur lui le portrait de sa fille Eudoxie; le chef des Khazars voit le gracieux visage de la princesse, et subitement il en devient amoureux. « Donne-moi ton armée, lui dit Héraclius, tu épouseras ma fille. » Le traité est conclu, la princesse Eudoxie part de Constantinople pour venir trouver son époux, et quarante mille Khazars grossissent l'armée de l'empereur. Aussitôt la guerre recommence avec une vigueur nouvelle. Héraclius remporte l'héroïque victoire de Ninive, qui lui donne l'Assyrie. La Perse est tout entière à la merci du vainqueur : les sanctuaires de l'antique monarchie de Darius sont renversés; la magnifique résidence de Dastagerd, le palais favori de Chosroès, est pillée de fond en comble. Il y avait là, disent les chroniques orientales, un harem de trois mille jeunes femmes servies par douze mille esclaves. Les écuries contenaient jusqu'à six mille chevaux et neuf cent soixante éléphans. Le trône était d'une merveilleuse richesse. Au-dessus du siége étaient suspendus des globes d'or qui représentaient par leur disposition les sept planètes, les douze signes du zodiaque, toute la cosmographie persane. Trois cents drapeaux pris aux Romains ornaient l'une des salles du palais. Or pierreries, tapis brodés, robes de pourpre, tout est pillé par les vainqueurs, et ce qu'on ne peut emporter devient la proie des flammes (1). Chosroès, avec son troupeau de femmes, s'enfuit de palais en palais devant l'armée d'Héraclius, et bientôt le roi des rois, caché sous des vêtemens grossiers, n'a plus de refuge que dans les cabanes des paysans, jusqu'à ce que, trahi par les siens et victime d'une tragédie domestique, il soit mis à mort par son fils.

Quel triomphe dans le camp d'Héraclius! quel triomphe surtout à Constantinople et à Jérusalem! Le 14 septembre 628, après avoir traversé l'Asie-Mineure au milieu des acclamations des chrétiens, Héraclius, abordant à Byzance, débarqua au faubourg de Sykes et se dirigea vers la Porte-d'Or. Quatre éléphans blancs traînaient son char triomphal. Devant lui marchait la sainte croix, reconquise sur les Perses. Partout des fleurs, des palmes, de précieux tapis étendus sur le passage du vainqueur; partout des chants et des bénédictions. Héraclius avait voulu que la croix dominât toutes ces magnificences. Quelques mois plus tard, aux premiers jours du printemps (629), il alla la restituer aux lieux saints. Ce fut un triomphe encore, mais d'un caractère bien différent. On croit lire une page de la vie de saint Louis. Des milliers de pèlerins étaient accourus de la Syrie et de

(1) Voyez, pour tous ces détails, Ritter, *Erdkunde*, t. IX, p. 497, et Julius Braun, *Geschichte der Kunst*, t. Ier, p. 256.

l'Égypte pour assister à la solennité. Ils virent Héraclius, suivant la trace des pieds du Sauveur, gravir les pentes du Calvaire, la croix sur ses épaules. L'évêque de Jérusalem l'attendait au sommet; il reçut la croix des mains de l'empereur et la déposa dans l'église de la Résurrection. Ce sont là les grandes journées de l'Orient. L'enthousiasme du nom romain s'unissait aux ardeurs de la foi chrétienne, et de nouvelles destinées semblaient commencer pour l'empire. Que pouvait-on redouter encore du côté de l'Asie? L'empire des Perses était détruit, le successeur de Chosroès n'était plus qu'un vassal d'Héraclius, l'Europe entière était transportée d'admiration, et un petit-fils de Clovis, interprète des sentimens de l'Occident, envoyait une ambassade au vainqueur de Ninive. La France a toujours eu les yeux sur l'Orient, et lorsque Dagobert se faisait représenter solennellement auprès d'Héraclius, il inaugurait la politique de Charlemagne et de saint Louis.

On demandera peut-être pourquoi cette merveilleuse histoire d'Héraclius est associée dans le récit de M. Thierry à l'histoire d'Attila. Quel rapport entre une croisade contre les Perses et les annales confuses des populations hunniques? C'est précisément là qu'apparaît, avec l'importance du règne d'Héraclius, l'originalité de son rôle. Pendant que l'adversaire de Chosroès s'engageait si intrépidement dans les défilés du Caucase et les vallées de l'Euphrate, les fils des Huns, les Avars, établis au nord du Danube, menaçaient sans cesse Constantinople. Héraclius, avant de partir, s'était empressé de faire la paix avec eux. Dès qu'ils le surent arrivé en Asie, ils n'attendirent qu'une occasion pour se jeter de nouveau sur l'empire. L'occasion s'offrit bientôt. Le général de Chosroès, ce même Schaharbarz dont nous parlions tout à l'heure, envoya des députés au kha-kan des Avars, et lui promit le pillage de Byzance, s'il voulait assiéger la ville avec les Persans. C'était un moyen pour ceux-ci de rappeler Héraclius en Europe; si le kha-kan eût réussi, Chosroès n'eût pas été écrasé à Ninive. Ce siége de Constantinople par les Avars est une belle et émouvante peinture. M. Thierry n'a rien négligé pour retrouver les détails de la lutte; tous les documens originaux lui ont livré leurs secrets. On voit dans son récit l'immense armée barbare, non pas une nation seule, dit un témoin oculaire, mais un assemblage de nations, Huns, Scythes, Slaves, Bulgares, Avars, Gépides, envelopper toute la ville du côté de la terre; on entend les menaces du kha-kan et les cris de ses soldats; on devine, aux préparatifs des assiégés, l'enthousiasme national réveillé par Héraclius. Du fond de la Perse, c'est encore lui qui défend Constantinople. Sans l'ardeur qu'a excitée son exemple, sans le souvenir toujours présent des émotions guerrières de son départ, ce peuple avili par Phocas n'était-il pas vaincu d'avance? Les habitans de Constantinople pensaient à

Héraclius, et chacun fit son devoir. Le patrice Bonus (l'histoire doit conserver son nom) dirigeait la résistance. L'image de la Vierge, de la Toute-Sainte, comme l'appelaient les Grecs, promenée sur les remparts, entretenait l'enthousiasme. Protégés par *la Panagia*, les Grecs avaient la certitude de vaincre, et qui donc eût pu douter de sa protection au moment où Héraclius s'exposait à tant de périls pour arracher la croix aux païens? Comme dans ces légendes du moyen âge où la Vierge venait prendre la place d'une religieuse échappée de son couvent, la Vierge remplaçait Héraclius à Constantinople, et c'est elle qui sauva la ville. Après cette nuit sanglante où la flotte du kha-kan, culbutée par les trirèmes romaines, sema le Bosphore de débris et de cadavres, c'est à *la Panagia* que les vainqueurs faisaient hommage de la victoire. Les Avars eux-mêmes se croyaient vaincus par elle. « Je vois, disait le kha-kan un jour qu'il examinait les murailles de la place, je vois là-bas une femme qui parcourt le rempart; elle est seule et en habits magnifiques. » Tous ces traits qui peignent si bien l'époque, ces visions, cette exaltation mystique unie à l'héroïsme national tout à coup reparu, ont été très heureusement mis en œuvre par M. Thierry. Autrefois ces détails mêmes obscurcissaient pour beaucoup d'esprits la grandeur des événemens. On ne voyait là que des contes de moines, et comme on se souvenait surtout de ces fatales discussions théologiques qui ont énervé l'empire d'Orient, on ne songeait guère à restaurer dans leur éclat primitif les grandes pages de cette histoire. L'honnête Lebeau lui-même, avec sa scrupuleuse érudition, n'a pas le sentiment de ces choses-là; on s'aperçoit trop souvent, à la timidité des couleurs, que son livre a été écrit pour des contemporains de Voltaire. Notre siècle, plus impartial, plus intelligent, a retrouvé maintes scènes glorieuses du moyen âge, mais on s'en était tenu jusqu'ici aux peuples de l'Occident; il restait à faire le même travail sur le moyen âge oriental. M. Amédée Thierry a ouvert la voie, et qui sait si l'on ne ferait pas encore de précieuses découvertes dans l'histoire du Bas-Empire, au milieu même des scandales qui la déshonorent?

Ce beau récit n'éveille pas seulement l'intérêt du lecteur pour les héros de la croisade du VIIe siècle, il suggère à la pensée de curieux rapprochemens politiques. Dans les différentes phases de l'histoire de l'Orient, la civilisation a eu tour à tour à combattre les descendans des Tartares et les héritiers des Huns. Héraclius avait à lutter à la fois contre les Barbares du Nord et contre les Barbares de l'Asie. La question orientale, qui s'est divisée depuis cette époque, se montrait alors tout entière. Les Persans de Chosroès étaient pour Héraclius ce que furent les Ottomans pour l'Europe du XVe siècle; quant aux Avars, entraînant à leur suite tous les peuples du Nord, convoitant et menaçant toujours Constantinople, ils représentent assez bien le rôle

que joue la Russie en Europe depuis Ivan le Terrible et Pierre le Grand. Certes tout s'est bien compliqué à partir de cette époque; les dissidences religieuses et les catastrophes politiques ont modifié tous les rapports internationaux. Depuis que les Turcs, maîtres de Constantinople, ont été arrêtés dans leurs conquêtes, la France, qui était restée si longtemps à la tête du mouvement des croisades, a pu donner le signal d'une politique toute nouvelle et s'allier à la Turquie dans l'intérêt de l'équilibre européen. Malgré des changemens si profonds, ce n'en est pas moins un phénomène très digne d'étude que la situation de l'empire d'Orient sous le règne d'Héraclius. Tous les dangers qui, durant le cours des siècles, menaceront successivement l'Europe orientale, apparaissent là réunis. Du XIIe au XVe siècle, l'empire d'Orient, et avec lui toutes les nations chrétiennes, sont occupés à combattre l'invasion asiatique, soit que la France, l'Angleterre, l'Allemagne, veuillent arracher la terre sainte aux soldats de Mahomet, soit que l'empire grec lutte contre les Turcs, soit enfin qu'après la prise de Constantinople, les héros de la Pologne et de la Hongrie, les marchands de Venise, les chevaliers de Malte et de Rhodes, attaquent et circonscrivent la puissance ottomane. Depuis le XVIe siècle, la Turquie n'est plus à craindre, mais déjà Ivan le Terrible convoite Constantinople, déjà se forme en Russie la tradition conquérante qui recevra de Pierre le Grand une impulsion nouvelle et sera léguée par lui à tous ses successeurs. Voilà de grands dangers, remarquez pourtant que ces dangers ne se sont déclarés que l'un après l'autre; sous Héraclius au contraire, on aperçoit comme la complète ébauche de ces luttes séculaires, et les deux invasions, celle qui vient du Nord et celle qui vient d'Asie, marchent ensemble contre Byzance. Vous voyez que cette histoire du VIIe siècle touche de près aux plus vivantes questions du XIXe; sachons donc ce qu'a fait Héraclius.

M. Amédée Thierry a consacré de curieuses pages à la politique d'Héraclius. Les Persans une fois réduits à l'impuissance, le vainqueur de Ninive s'occupe de rétablir des barrières entre l'empire et les Barbares du Nord. Il s'applique à diviser cette agglomération de races nomades qui menacent toujours d'engloutir le Midi, il s'efforce d'en détacher quelques peuples, et il les associe à la civilisation. Plusieurs états s'organisent, grâce à son génie fondateur, états indépendans, mais qui relèvent de son autorité, qui auront les mêmes intérêts à défendre, et qui assureront ainsi à l'empire une protection efficace. « Plus durable que ses conquêtes, dit très bien M. Thierry, cette création de la politique d'Héraclius est encore debout dans la principauté hunno-slave de Bulgarie, dont il ne fit que jeter les fondemens. Ce sont les établissemens d'Héraclius, destinés à couvrir la métropole de l'empire romain d'Orient, qui protè-

gent encore de nos jours cette reine tombée, et c'est d'eux que dépend en grande partie le sort de la Grèce. Leur histoire intéresse l'Europe à plus d'un titre... » Ainsi deux choses très distinctes dans la politique générale d'Héraclius : quand il a affaire à l'invasion asiatique, il ne songe pas à faire la paix, il traverse le Bosphore, il va attaquer les ennemis du christianisme, il détruit à Ninive le second empire des Perses, comme Alexandre avait détruit le premier dans les plaines d'Arbelles; quand il a en face de lui les Barbares du Nord, il pressent que ces Barbares peuvent être convertis au christianisme et introduits au sein de la civilisation européenne. N'y a-t-il pas là de singuliers rapprochemens qui se présentent d'eux-mêmes à la pensée? Ne devons-nous pas, nous aussi, associer à la civilisation occidentale et par là arracher à l'influence moscovite les petits états qui séparent la Turquie de la Russie? Croatie, Servie, Moldavie, Valachie, principautés slaves et principautés roumaines du Danube, ces états, fondés en partie par Héraclius, n'excitent-ils pas aujourd'hui la sollicitude de tous ceux qui songent à l'avenir de l'Orient? Quant à l'invasion asiatique, représentée par la Turquie, son établissement en Europe est plus qu'un fait accompli, c'est un fait consacré, un fait qui n'a plus rien de menaçant, et qui présente même de précieux avantages, puisque la Turquie occupe sans danger pour l'équilibre général un territoire dont le partage exciterait des luttes acharnées et troublerait pour longtemps la paix du monde. On ne peut donc suivre sur ce point la politique du VII[e] siècle. Qui ne voit cependant qu'un jour ou l'autre, dans un siècle, dans plusieurs siècles peut-être, mais un jour qui ne peut manquer d'arriver, l'influence ottomane doit disparaître de l'Europe? Si cette expulsion se fera par les armes, ou seulement par l'action du christianisme, par la substitution légale des hommes de l'Occident aux débiles possesseurs que nous couvrons aujourd'hui de notre protection, c'est là le secret de l'avenir. Le résultat du moins est inévitable, les plus belles contrées du monde ne seront pas éternellement soumises à une race qui les appauvrit, à une religion qui ne sait pas y faire descendre les bénédictions du travail.

Laissons là les secrets de l'avenir; ce qui nous intéresse, c'est le présent. Des deux politiques d'Héraclius, il y en a une qui est encore à l'ordre du jour; c'est celle-là qu'il faut considérer de plus près. L'historien d'Attila raconte avec précision l'établissement de la Croatie, de la Servie, de la Bulgarie, et par là il nous donne sur la question des principautés roumaines des indications qu'il est bon de recueillir. Les Croates, c'est-à-dire les montagnards, étaient une confédération de Vendes et de Slovènes établis sur le revers septentrional des Carpathes. Les Slovènes depuis longtemps avaient à subir de la part des Huns d'odieuses humiliations; race paisible et

livrée aux travaux agricoles, ils étaient, on peut le dire, les souffre-douleurs des populations hunniques. Héraclius le savait : s'adressant à une de ces tribus de montagnes plus guerrière que les autres et plus digne de servir ses desseins, il lui offrit une partie des terres que les Avars avaient usurpées au midi du Danube. Les Croates répondent à cet appel; Héraclius les lance en Dalmatie, et bientôt, vainqueurs des Avars, ils fondent un état puissant sur les côtes de l'Adriatique. Attachés à l'empire par les liens politiques, ils ne tarderont pas à lui être plus étroitement unis par les intérêts religieux. Une mission demandée au pape par Héraclius va porter le christianisme dans ces provinces dalmates, qui s'appelleront désormais la *Croatie baptisée*. Les Croates, malgré leur union politique et religieuse avec l'empire, n'en conservaient pas moins leurs lois nationales; ils étaient indépendans et gouvernés par leurs chefs. Cet exemple attira d'autres tribus; les Serbes arrivent du bord de l'Elbe, demandant à Héraclius la concession de quelques provinces; Héraclius leur abandonne la Dacie, la Dardanie, une partie de la Macédoine et de l'Épire, et ainsi sont créées les principautés de Servie et de Bosnie.

La première pensée d'Héraclius, après sa victoire sur les Avars, avait donc été d'établir cette forte ligne de peuples entre l'empire et les hordes hunniques, et, selon la remarque de M. Thierry, cette barrière élevée il y a douze cents ans est encore debout aujourd'hui. N'est-il pas remarquable que la même pensée soit venue à la France dès le lendemain de nos victoires en Crimée? Un des meilleurs moyens de fortifier cette ligne de défense qui arrête l'ambition russe au nord de la Turquie, c'est de fortifier les principautés roumaines. La réunion de la Moldavie et de la Valachie, l'organisation d'une Roumanie indépendante sous le protectorat de la France, ce serait là un des plus grands résultats de la dernière guerre, une des plus sûres garanties de l'avenir. Des voix éloquentes se sont élevées pour soutenir cette politique; je signalerai surtout la patriotique brochure d'un jeune Valaque, M. Bratiano, qui, dès la prise de Sébastopol, a défendu avec talent la cause des populations roumaines et montré les services que son pays pouvait rendre à l'Europe. C'est à la France que s'adressent les Roumains, car la France a le glorieux privilége d'être plus désintéressée qu'aucun autre pays dans les affaires d'Orient; elle ne peut y intervenir, et l'Orient le sait bien, que pour y défendre les intérêts de tous, pour y représenter l'Europe et la civilisation. De là cette confiance des Roumains : pressés longtemps entre les Turcs et les Russes, soumis tour à tour à l'une et à l'autre influence, le jour où le sentiment national s'est réveillé chez eux, ils ont fait appel à la France. La première fois qu'ils se tournèrent vers nous, ce fut sous l'empire; mais Napoléon

refusa de les entendre, et dans cette fatale entrevue d'Erfurth, où tant de fautes furent commises, les principautés danubiennes furent livrées à la Russie. Aujourd'hui, malgré ces tristes souvenirs, leur confiance reparaît, et nous espérons bien que la France ne manquera pas cette fois à sa mission. En dépit de la distance, ces précieux intérêts ont ému l'opinion. Déjà en 1845, dans un substantiel ouvrage intitulé *la Romanie,* un homme qui connaît bien ces contrées, M. Vaillant, a émis des idées très dignes d'attention sur le rôle possible des Moldo-Valaques; ces questions éveillent une sollicitude plus vive encore depuis les belles études de M. Edgar Quinet (1). Nous voulons croire qu'une telle cause défendue ainsi ne sera plus abandonnée. La diplomatie française s'en occupe; *le Moniteur* a prononcé à ce sujet des paroles qui ont produit une impression très vive, et s'il était besoin de rappeler cette affaire à ceux qui peuvent la mener à bien, je leur signalerais les pages de M. Amédée Thierry sur les créations d'Héraclius. Ce grand homme était au VIIe siècle le défenseur du monde civilisé; il convient à la France de reprendre la même politique pour écarter les mêmes périls.

Il est vrai qu'Héraclius pouvait créer la Servie, la Croatie, et jeter les fondemens de la Bulgarie, sans inquiéter les états à demi barbares de l'Europe : aujourd'hui la réunion des principautés danubiennes a rencontré dans la diplomatie de sérieux adversaires. Cette discussion ne peut que servir la cause roumaine; les argumens employés contre la Moldo-Valachie, bien que présentés avec une modération habile, n'ont pas affaibli nos convictions, et nous avons la confiance qu'aucun esprit impartial ne prendra le change. Si j'interroge sur ce point la presse européenne, je vois que la réunion des principautés a été surtout combattue par le cabinet de Vienne. La *Gazette d'Augsbourg,* qui défend avec talent la politique de l'Autriche, a publié sur cette question de remarquables articles manifestement écrits à l'adresse de la France. Quels sont les argumens de la feuille allemande? On peut les réduire à un seul : fortifier les principautés, c'est fortifier la Russie. Les éminens publicistes allemands ont mis et mettent encore une singulière insistance à développer cette thèse. La Russie seule, si on les en croit, profitera des changemens que réclament les Moldo-Valaques, car aucune puissance n'est en mesure de balancer l'influence moscovite sur le Danube, et tout ce qui sera fait à l'avantage des Roumains sera fait à l'avantage de leurs suzerains réels, qui ne siégent pas à Constantinople, mais à Saint-Pétersbourg. L'argument serait décisif, s'il n'était absolument contredit par le mouvement de renaissance nationale qui agite les contrées du Danube depuis le commencement

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 janvier et 1er mars 1856, *les Roumains,* par M. Quinet.

du siècle. On pouvait parler ainsi à l'époque où les Roumains n'avaient pas encore retrouvé leurs traditions. Pour qui connaît les aspirations ardentes des chrétiens de l'Europe orientale, c'est le contraire qui est vrai. Les Moldo-Valaques ne sont plus placés seulement comme autrefois entre les Turcs et les Russes : fils des colons de Trajan, frères des nations néo-latines, héritiers d'Étienne le Grand et de Michel le Brave, ils savent qu'ils appartiennent à la civilisation libérale, et c'est en nous qu'ils ont mis leur espoir. Les Moldo-Valaques sont placés désormais entre la Russie et l'Europe occidentale. Tant que cette Europe s'intéressera à leurs destinées, on n'a rien à craindre de la propagande moscovite sur le Danube. Supposez au contraire que la France ferme l'oreille à leurs plaintes, c'est alors que l'influence russe serait bien forte, et qui sait si dans un moment de désespoir les hommes qui nous tendent les bras aujourd'hui ne préféreraient pas la suzeraineté des tsars au protectorat des Ottomans? On verrait recommencer du moins, la chose est trop certaine, cette période de défaillance et d'anarchie où le sentiment national de la Roumanie semblait évanoui pour toujours. Ce foyer s'est rallumé; ne le laissons pas s'éteindre.

L'exemple de la Bohême jette une vive lumière sur ces questions. Voilà un peuple, non pas d'origine latine comme les Roumains, mais de race slave, et uni par l'Autriche à la civilisation de l'Occident. Les Tchèques de Bohême, en même temps et aussi vivement que les Moldo-Valaques, ont réveillé leur langue, leurs traditions, leur histoire, et réclament une place au soleil. Or en 1848, au moment où l'esprit révolutionnaire disloquait la monarchie des Habsbourg, le cabinet de Vienne, effrayé du péril, comprit qu'il fallait se rattacher les Tchèques; le chef du mouvement national de la Bohême, l'illustre historien Franz Palacky, fut appelé au portefeuille de l'instruction publique, et on put espérer un instant que la Bohême obtiendrait ce qu'elle demande encore, une administration distincte, une existence nationale, des droits pareils à ceux que la Hongrie a possédés si longtemps. Quel fut le résultat de cette politique trop vite abandonnée? On vit les Tchèques reconnaissans s'attacher avec amour à cette monarchie en péril; l'Autriche n'eut pas de meilleur soutien pendant la crise qui suivit immédiatement la révolution de mars, et le parlement de Francfort, qui voulait affaiblir l'Autriche au profit d'une Allemagne unitaire, ayant invité M. Palacky à siéger dans son sein, le noble historien lui adressait ces remarquables paroles : « Je vous remercie de votre appel, mais je ne puis y répondre. Je ne suis pas Allemand, je suis Slave; il n'y a pas de place pour moi dans une assemblée allemande. De plus, vous voulez affaiblir l'Autriche, vous voulez la soumettre à un pouvoir central, république ou empire, qui dictera ses arrêts à l'Allemagne

entière. Or sachez-le bien, la force et l'indépendance de l'Autriche sont nécessaires aux Slaves de Bohême. Prêtez-moi, je vous prie, votre attention. Vous savez quelle est cette puissance colossale qui occupe tout l'orient de notre Europe; presque inattaquable sur son propre sol, on la voit déjà menacer la liberté du monde et tendre à la monarchie universelle. Cette monarchie universelle, bien qu'elle s'annonce au profit des peuples slaves, moi, Slave de cœur et d'âme, je la regarderais comme un mal effroyable, comme une calamité sans fin et sans mesure. Je passe en Allemagne pour l'ennemi des peuples germaniques : on dira de même en Russie que je suis l'ennemi des Russes. Que m'importe? Au-dessus des intérêts de race j'ai toujours placé les intérêts de l'humanité et de la civilisation, et le simple projet d'une monarchie universelle exercée par les Russes n'a pas d'adversaire plus résolu que moi, non parce que ce serait une monarchie russe, mais parce que ce serait une monarchie universelle. Or, de tous les peuples situés au sud de l'Europe orientale, il n'en est pas un seul qui puisse résister à l'envahissement des Russes, si un lien vigoureux ne les réunit en faisceau... » Ainsi parlait un Slave, chef ardent d'une croisade inspirée par l'esprit slave; or les Roumains ne sont pas Slaves, ils sont comme nous de race latine, et l'on craindrait qu'une fois en possession de cette vie nationale, si ardemment désirée, ils n'en fissent usage au profit de la Russie! Pures chimères, encore une fois : il n'y a qu'une chose qui puisse profiter à l'influence moscovite, c'est l'inaction de l'Europe et par suite le découragement des Roumains.

J'ai l'air de m'éloigner du livre de M. Amédée Thierry; un des mérites de cette histoire, c'est précisément de provoquer la pensée et d'appeler des rapprochemens avec notre situation présente. Revenons pourtant à Héraclius. La fin de sa vie fut lamentable. Au moment même où, vainqueur de Chosroès, il se félicitait d'avoir écrasé en Asie les plus redoutables ennemis de la croix, au moment où il enfermait les Avars entre ces peuples nouvellement constitués, Serbes, Croates, Bulgares, et les réduisait à l'impuissance, un ennemi nouveau, plus terrible bientôt que tous les autres, celui qui devait un jour chasser la Panagia des églises de Constantinople, le mahométisme apparaissait dans le monde, le fer et le feu à la main. Mahomet avait assisté en silence à la lutte d'Héraclius et de Chosroès, tout prêt à se jeter sur le vaincu. Une fois Chosroès abattu et l'empereur Héraclius retourné à Constantinople, Mahomet projetait une expédition contre la Perse quand la mort l'arrêta (632). Son successeur, Abou-Bekr, attaque et la Perse et l'empire : tandis qu'il soumettait l'Irak arabique et préparait la conquête de la Perse, un de ses généraux réduisait sous le joug les provinces romaines de l'Asie, la Syrie, la Mésopotamie, la Palestine. Jérusalem était prise en 637;

deux ans après, Alexandrie et Memphis étaient au pouvoir de l'islam. Qu'on se représente la douleur d'Héraclius : c'était d'Alexandrie qu'il avait mis à la voile, vingt-deux ans auparavant, lorsqu'il allait délivrer l'empire du despotisme de Phocas; c'était à Jérusalem qu'il avait fêté la plus glorieuse journée de son règne. Vaincu partout malgré son génie et son courage, il voyait commencer par la Palestine et l'Égypte le démembrement de l'empire. Il voulut du moins, avant la prise de la ville sainte, sauver une seconde fois cette croix de Jésus-Christ reconquise naguère sur les Perses et rapportée à l'église du Calvaire au milieu des acclamations de la chrétienté. Il retourna à Jérusalem, il remonta au Calvaire, recommençant, hélas! dans un appareil bien différent le chemin qu'il avait fait en pieux triomphateur. Le patriarche Sophronius, fondant en larmes ainsi que tout le peuple, lui remit le précieux dépôt; Héraclius ne pleurait pas, une douleur sombre et morne troublait déjà sa raison. Qu'y a-t-il de plus triste que la folie chez un pasteur de peuples? C'est vraiment une tragique figure que celle de ce malheureux génie. Je lisais dernièrement une bien belle page de Christine de Pisan dans le *Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V*. Charles V, sur son lit de mort, fait demander à l'évêque de Paris la couronne d'épines du Sauveur gardée à Notre-Dame, à l'abbé de Saint-Denis la couronne du sacre des rois, et quand on les a placées en face de lui, il les apostrophe en ces termes : « O couronne d'épines, tu sembles terrible, tu es toute garnie de pointes sanglantes; mais que tu es belle et bonne, et désirable, ô diadème de notre salut, tant est doux et emmiellé le soulagement que tu donnes! Et toi, couronne de France, tu brilles, tu parais précieuse, mais que tu es vile et lourde à porter! Ceux qui te reçoivent, combien de douleurs, de tourmens, d'angoisses, combien de périls de corps et d'âme tu leur imposes! Qui considérerait bien ces choses te laisserait plutôt traîner dans la boue que de te placer sur sa tête. » Il est impossible de lire cette page sans être ému, car ce cri, cette plainte déchirante arrachée au malheureux roi par le sentiment des désastres publics et la prévision de l'avenir, Charles V la profère en présence du dauphin, de celui qui sentira bientôt combien la couronne est lourde, et qui en perdra la raison. Héraclius, qui avait porté si glorieusement la couronne de l'empire, sentit aussi combien elle pesait à son front; il préférait, comme Charles V, la couronne d'épines.

Héraclius, placé sur la limite de la période romaine, semble annoncer d'avance les plus nobles et les plus douloureuses figures du moyen âge. On ne serait pas étonné de rencontrer un tel homme du XIIe au XVe siècle. Je l'ai comparé à saint Louis, la fin de sa vie nous rappelle Charles VI. Le moyen âge a eu le sentiment de cette parenté, il a conservé ce grand nom et l'a associé au nom de Charlemagne et

de Roland. A l'époque où nos trouvères célébraient les croisades sous le voile des poèmes carlovingiens et des épopées bretonnes, lorsque Charlemagne, Arthur, Perceval, parcouraient l'Europe et l'Asie dans des expéditions merveilleuses, Héraclius fut chanté aussi par les trouvères de France et d'Allemagne. Il y a un poème français du XIII[e] siècle, intitulé *Eraclius,* qui a obtenu un grand succès au moyen âge (1). L'auteur, Gauthier d'Arras, le dédie *au bon comte Tiebau't de Blois, le plus vaillant ki soit d'Islande juske à Romme.* Un poète allemand qui paraît être, selon les critiques d'outre-Rhin, le célèbre chroniqueur Othon de Frisingue, l'a traduit et arrangé dans la langue des *Minnesingers.* L'*Eraclius* de Gautier d'Arras, comme celui d'Othon de Frisingue, est rempli d'incidens bizarres, d'aventures amoureuses, de superstitions et de puérilités qui peignent assez bien le siècle de l'auteur, mais qui défigurent étrangement le caractère du héros. On y trouve pourtant de belles scènes. Si la première partie est un conte des *Mille et Une Nuits,* la seconde, qui suit de plus près l'histoire, contient des épisodes vraiment épiques. Héraclius sous les murs de Jérusalem est peint avec grandeur, et comme par un poète qui songeait à Godefroy de Bouillon. Quand Héraclius arrive devant la ville sainte, toute la nature est en fête: c'est le jour de Pâques-Fleuries, et l'empereur, monté sur un beau cheval d'Espagne, son manteau de pourpre agrafé à son cou, s'avance comme un triomphateur; mais tout à coup les portes se ferment, et un ange lui apparaît du haut des remparts : « Héraclius, lui dit-il, pourquoi viens-tu en si grande pompe?

Orgueilleuse est ta vêture,
Et fière ta chevauchure;

ce n'est pas ainsi que Jésus a passé par ce chemin. » Aussitôt l'empereur descend de cheval, il jette son manteau de pourpre, ses vêtemens impériaux, et pieds nus, en chemise, il entre à Jérusalem portant la sainte croix sur ses épaules et *disant molt oreisons.* Une autre idée qui contient une intention poétique, c'est d'avoir fait naître Mahomet le jour même où Héraclius, vainqueur de Chosroès, rapporte la croix à Jérusalem. N'est-ce pas là signaler d'un mot ce qu'il y a eu de tragique dans la destinée de l'empereur d'Orient? Mais ce n'est pas seulement Mahomet, s'il faut en croire le trouvère, qui vint au monde le jour du triomphe d'Héraclius; un autre chef illustre, Dagobert, roi des Francs, est né aussi ce jour-là. Pourquoi ces rapprochemens singuliers et ces démentis à l'histoire? Le poète a voulu dire qu'Héraclius est le dernier des grands soldats de la civilisation dans l'empire d'Orient, qu'en face du danger nouveau de nouveaux

(1) Ces deux poèmes ont été publiés en Allemagne. *Eraclius von Otte und Gautier von Arras, herausgegeben von Massman.* 1842.

champions se lèvent pour la chrétienté, — en face de Mahomet et des kalifes les Francs de Dagobert et de Charlemagne, les croisés de Godefroy de Bouillon, de saint Bernard et de saint Louis.

C'est donc la France, dès le VIIe siècle, qui succède à l'empire d'Orient dans l'héroïque défense de la chrétienté. M. Amédée Thierry a mis en pleine lumière ce rôle de notre patrie. Je cédais tout à l'heure au plaisir d'ajouter quelques traits à son tableau d'Héraclius; il n'y a rien à ajouter à son récit des guerres de Charlemagne contre les héritiers d'Attila. Ce second empire hunnique, affaibli par les victoires et la politique d'Héraclius, Charlemagne eut la gloire de le détruire. On ne connaissait guère jusqu'ici cette lutte des Francs et des Avars; il semblait que ce fût un épisode perdu dans une immense épopée. Au milieu des cinquante-trois expéditions qui remplissent la vie du grand empereur, quand on le voyait aux prises avec les Aquitains et les Lombards, avec les Saxons et les Arabes, qui donc songeait à le suivre aux bords du Raab et du Danube? L'historien d'Attila a pris plaisir à retrouver tous ces détails, et il a été soutenu dans sa tâche par le sentiment de la mission de la France. C'est là une inspiration très vive chez M. Amédée Thierry. Notre philosophie de l'histoire, en proclamant la nécessité des invasions, qui venaient mêler un sang jeune et vivace au sang corrompu du vieux monde, nous fait trop souvent oublier les malheurs de nos pères et les dangers qui menaçaient la culture intellectuelle et morale du Ve au IXe siècle. Nos formules abstraites nous cachent la vérité vivante : assurés du résultat, nous parlons fort à l'aise de ces effroyables catastrophes, et nous ne nous souvenons plus qu'il y avait là des hommes, des hommes qui souffraient, qui combattaient, pour qui le présent était incertain et l'avenir plein d'épouvante. Tel n'est pas M. Thierry. Peintre de la Gaule romaine et des Barbares, il est le défenseur naturel de la civilisation. Il prend part à ses luttes, il souffre de ses angoisses et se réjouit de ses triomphes. Partout où il rencontre ses représentans, à Rome ou à Constantinople, dans le camp d'Aétius ou dans l'ambassade de Maximin, il marche avec eux contre la barbarie, et lorsque les Gaulois d'abord, les Francs ensuite, prennent le premier rôle dans la lutte, lorsque la France, succédant à l'empire romain, est chargée des destinées du monde, on sent passer dans son récit l'enthousiasme contenu qui anime sa pensée. Je me suis rappelé, en lisant ce livre, ces beaux vers de Corneille, citation toute naturelle ici, puisque je l'emprunte à l'*Attila* du poète :

> Un grand destin commence, un grand destin s'achève,
> L'empire est prêt à choir, et la France s'élève.

Oui, l'empire choit, et la France s'élève; le sceptre passe de Rome à

la France, comme il avait passé primitivement de l'Orient à la Grèce et de la Grèce aux Sept-Collines. L'unité de l'*Histoire d'Attila* est toute dans cette idée. C'est sur notre sol que le fils de Mound-Zoukh, fondateur du premier empire hunnique, est vaincu par Aétius; quatre siècles plus tard, c'est par Charlemagne et par ses fils que le second empire des Huns est détruit, ses fortifications renversées, ses rapines enlevées et partagées à l'Europe. En 451, Attila foulait le sol de la Gaule; en 811, le pays des Avars s'appelle le pays des Francs, Φραγγοχωριον, et les chefs des vaincus reçoivent le baptême à Aix-la-Chapelle.

Ce n'est pas tout : quand un troisième empire hunnique est fondé, quand les Hongrois sont devenus une des nations chrétiennes de l'Europe, nos Français du moyen âge jouent encore un rôle dans leur histoire. Les temps sont bien changés : il ne s'agit plus de repousser avec les Gaulois l'invasion d'Attila ni d'anéantir avec les Francs de Charlemagne la puissance des kha-kans; les Hongrois font partie de la société européenne, ils grandissent en face du royaume de Bohême et du duché d'Autriche. Or, après bien des vicissitudes, affaiblis par l'anarchie et les guerres intestines, abattus par l'invasion des Mongols au XIIIe siècle, ils ont besoin d'un chef qui relève la couronne de saint Étienne; vers qui tournent-ils les yeux? Vers la France. Un petit-neveu de saint Louis, Charles d'Anjou, est élu roi de Hongrie par les acclamations populaires, et la Hongrie, depuis saint Étienne, n'a pas eu de souverain plus glorieux. Pendant tout le XIVe siècle, ce sont des princes de la maison d'Anjou qui gouvernent cette race généreuse et la préparent aux luttes du siècle suivant : Hunyade et Mathias Corvin n'ont fait que poursuivre la tâche commencée par une dynastie française. Qui se souvient aujourd'hui de ces héroïques aventures? Notre France est ainsi faite : prodigue de son génie, elle accomplit de grandes choses et n'en garde pas la mémoire. M. Amédée Thierry n'est pas de ceux qui oublient si aisément les titres de nos pères. Il n'avait pas à tracer l'histoire de la Hongrie, son récit s'arrête au moment où les compagnons d'Arpad s'établissent dans la vallée du Danube : il se gardera bien cependant d'omettre une telle indication; l'image des princes de la maison d'Anjou termine cette galerie où brillent, d'Attila jusqu'à Arpad et d'Aétius à Mathias Corvin, tant de noms diversement fameux.

Ainsi la pensée de la France nous est sans cesse présente dans cette vaste peinture des bouleversemens de l'Europe orientale. Les rapprochemens les plus inattendus sont marqués d'une main sûre et provoquent la méditation. Une des plus curieuses péripéties de ce long drame, c'est à coup sûr la transformation de ces neveux d'Attila, qui, civilisés par un neveu de saint Louis, deviennent les plus

hardis champions de l'Europe en face des Ottomans. Ce nom du roi des Huns, qui avait été si longtemps l'épouvante des nations chrétiennes, prend sur les bords du Danube une signification toute différente. Lorsque Mathias Corvin entraîne ses peuples à la croisade contre Mahomet II, un chroniqueur hongrois l'appelle *le nouvel Attila*. La politique d'Héraclius est consacrée par des triomphes qu'il lui était impossible de prévoir; le travail des siècles est accompli, la civilisation a vaincu, comme elle doit toujours vaincre; elle a amené peu à peu ses plus terribles ennemis à combattre pour sa cause. Que de leçons politiques, quels enseignemens de philosophie sociale dans ces péripéties de l'histoire!

Ce livre, avec ses dramatiques tableaux et ses vues lumineuses, a obtenu le succès dont il est digne; il a été lu par les esprits qui aiment les émouvantes peintures de l'histoire, il a été médité par les publicistes qui savent demander au passé des conseils ou des indications. L'Allemagne s'est empressée de le traduire; il en a paru aussi plusieurs versions hongroises. Cette Hongrie, dont l'auteur parle en si nobles termes, et qui retrouvait dans ce tableau le fil trop souvent rompu de ses traditions, devait accueillir avec reconnaissance l'œuvre du savant historien. On peut dire que la publication de l'*Histoire d'Attila* a été une sorte d'événement pour les Magyars. Si le paysan des bords de la Save et de la Theiss conserve dans sa cabane le portrait d'Attila roi des Hongrois, le fier et élégant Magyar, sans garder une sympathie très vive au fils de Mound-Zoukh, n'est pas fâché de voir ces traditions entretenir l'esprit national du peuple. Certaines parties du livre de M. Thierry, commentées, arrangées par des rapsodes populaires, courent déjà les campagnes. Dans ce curieux appendice qui complète son œuvre, au milieu de l'histoire légendaire de son héros, à côté des traditions germaniques et des traditions latines sur le fondateur du premier empire hunnique, les traditions hongroises ne sont pas les moins intéressantes. Ce sont ces poétiques récits, à moitié perdus depuis longtemps et rassemblés aujourd'hui par une main sûre, qui charment l'imagination du paysan, tandis que les seigneurs magyars relisent avec orgueil cette belle page de la préface : « Puisque je viens de toucher à des choses modernes en parlant de la Hongrie, qu'on me permette d'ajouter quelques mots sur le temps présent! Ce noble peuple magyar, si abattu qu'il paraisse, est encore plein de vie et de force, heureusement pour le monde européen. C'est lui qui veille aux portes de l'Europe et de l'Asie; qu'il en soit le gardien fidèle! Il y aurait mauvaise et fatale politique de la part d'une puissance civilisée, allemande et catholique, à vouloir étouffer une nationalité qui est sa sauvegarde du côté où s'agite une inépuisable passion de conquête, appuyée sur la barbarie; mais, quoi qu'on ose faire, la Hongrie

vivra pour des destinées dont la Providence n'a point voulu briser le moule. Nul peuple n'a traversé des vicissitudes plus amères; conquis par les Tartares, envahi par les Turcs, opprimé vingt fois par les factions intérieures et plus d'une fois aussi trahi par ses propres rois, il s'est relevé de toutes ses ruines, fort et confiant en lui-même. Cette énergique vitalité qui maintient depuis quinze siècles, et malgré tant d'efforts conjurés, des peuples de sang hunnique aux bords de la Theisse et du Danube, réside au fond de l'âme du Magyar, et éclate jusque dans son orgueil froissé. La nation de saint Étienne, de Louis d'Anjou et des Hunyades, a prouvé qu'elle sait durer pour attendre les jours de gloire. »

Je n'ai pas eu tort, on le voit, de rattacher l'ouvrage de M. Amédée Thierry aux émotions nationales de la guerre de Crimée. Lors même que l'*Histoire d'Attila* ne nous révélerait pas dans sa préface la patriotique inspiration qui a soutenu ses recherches, il est visible que nos soldats de Balaklava et d'Inkerman lui faisaient plus vivement apprécier le Φραγγοχωριον de Charlemagne. Tel détail des chroniques byzantines qui aurait pu ne pas frapper son esprit a été subitement éclairé à ses yeux par les événemens de ces dernières années. Voilà dans quelle juste mesure l'historien des temps qui ne sont plus doit rendre témoignage à son époque; voilà comment le passé, en donnant des leçons au présent, peut recevoir de ce présent même une lumière qui nous le fait mieux comprendre.

Je citerai un exemple analogue que j'emprunte à l'histoire littéraire de notre siècle. Il y a trente ans, un écrivain de l'Allemagne du midi, initié par l'étude et les voyages aux annales les plus secrètes de l'Europe orientale, M. Fallmerayer, publiait son *Histoire de l'Empire de Trébisonde* (1). On était alors dans une phase toute différente de la question d'Orient. C'était contre la Turquie que la France, l'Angleterre et la Russie marchaient sous le même drapeau. Au moment où les grandes puissances chrétiennes, l'Allemagne seule exceptée, arrachaient la Grèce au joug de l'islamisme, M. Fallmerayer entreprit de raconter les derniers jours de l'empire d'Orient. Une haute pensée morale inspirait l'historien; il voyait l'Europe s'enthousiasmer pour le réveil de la race hellénique, il voyait le royaume de Grèce décrété par la diplomatie et fondé par les armes des nations chrétiennes. — Excellente intention, se disait-il, mais fonde-t-on ainsi un état? Cet enthousiasme ne cache-t-il pas des illusions dangereuses? Les Grecs sont-ils préparés au rôle qu'on leur assigne, et sauront-ils en remplir les devoirs? — M. Fallmerayer crut qu'il était nécessaire de rappeler aux Hellènes de nos jours ce qui avait perdu leurs aïeux du XV[e] siècle. La lutte des Grecs contre

(1) *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, 1 vol. in-4°, Munich 1827.

les Turcs de Mahomet II s'est prolongée en Asie après la prise de Constantinople. Il y avait au sud du Caucase, sur les côtes de la Mer-Noire, un empire fondé et régi par la famille des Comnènes depuis la révolution de palais qui en 1185 leur arracha le trône de Constantin : c'était l'empire de Trébisonde. Quelles avaient été de 1185 à 1453 les destinées de cet empire? que devint-il après la chute de l'empire d'Orient? — Toutes ces questions étaient fort obscures. Ducange, qui a débrouillé l'histoire des dynasties de la Grèce, déclare qu'un voile impénétrable couvre cet épisode des Grecs de Trébisonde; Gibbon exprime la même opinion dans son *Histoire du Bas-Empire*. M. Fallmerayer, avec la passion de l'érudit et l'ardeur du publiciste, s'appliqua à dissiper ces ténèbres. Initié aux principales langues de l'Orient, il interrogea les Turcs, les Persans, les Tartares, en même temps qu'il consultait les ambassadeurs vénitiens et espagnols; il compulsa les chartes, les manuscrits, il eut même la bonne fortune de découvrir un chroniqueur inconnu jusque-là, l'historiographe de l'empire de Trébisonde, Michel Panarètos, dont le récit a éclairé ses recherches et comblé bien des lacunes. Muni de tous ces documens, M. Fallmerayer nous a montré les derniers Comnènes essayant de lutter contre Mahomet II après que le chef des Ottomans était déjà le padishah de Byzance.

Hélas! c'est une tragique histoire. Il y a encore là quelques hommes audacieux pour engager cette lutte, mais leur vie passée, leurs habitudes d'esprit et de conduite pèsent sur eux et les enchaînent. A Trébisonde comme à Constantinople, on est plus accoutumé aux disputes monacales qu'aux actions viriles. « Refoulés dans ce petit coin de l'empire d'Orient, ces hommes, dit l'auteur, m'apparaissent comme des assiégés dans le coin d'un palais. Le palais est ouvert de tous côtés, le palais est envahi; ils continuent à se défendre sans aucune chance de succès... » Certes la résolution est belle; pourquoi faut-il que les Comnènes soient si peu préparés à la soutenir? C'est là ce qu'il y a de vraiment tragique dans cette agonie de l'empire de Trébisonde. L'empereur David tend de tous côtés ses mains suppliantes, il s'adresse à l'Orient et à l'Occident, aux soldats de Mahomet et aux soldats du Christ, aux Turcomans et au pape. Les Turcomans seuls viennent à son secours, mais ils sont battus avec lui, et bientôt en 1465 David est égorgé à Constantinople avec ses huit fils. Sa femme, l'impératrice Hélène Cantacuzène, assista à l'horrible exécution; elle ensevelit elle-même les cadavres de tous les siens, puis, enfermée dans une hutte de chaume où l'on respecta sa douleur, elle mourut au milieu des pratiques d'une piété ardente, exaltée encore par ces catastrophes. M. Fallmerayer ne déclame pas, c'est à peine s'il tire de ce tableau la moralité qu'il contient, mais cette moralité, qu'il n'exprime qu'à demi,

est l'inspiration constante de son œuvre. Ce n'est pas assez de vaincre les Turcs, il faut réparer les fautes de vos pères, il faut redevenir une nation : telle est la leçon adressée aux Grecs du XIX[e] siècle par M. Fallmerayer, — virile leçon et bien remarquable, ce me semble, au moment où l'Europe entière saluait avec un enthousiasme si confiant la renaissance des Hellènes!

On voit que la question d'Orient n'a pas été inutile aux études historiques. Ce que nous avons tenu à mettre ici en lumière, c'est moins le zèle des érudits que l'ardeur des publicistes. Dans les différentes phases que cette question a traversées depuis des siècles, elle a provoqué des traités, des actes diplomatiques, des relations d'ambassadeurs, en un mot toute une littérature d'affaires. Aujourd'hui nous voyons des érudits, des historiens d'élite ressentir le contre-coup des événemens et traduire ces impressions de leur âme dans leurs travaux les plus sévères. Ils n'écrivent pas des œuvres de circonstance, ils écrivent des œuvres durables auxquelles l'inspiration du moment communique le mouvement et la vie. Ce sont là des symptômes qui attestent la supériorité de notre âge. Il n'est plus permis aux peuples d'assister avec insouciance aux événemens de l'histoire. A l'époque où les peuples étaient encore en tutelle, les tuteurs seuls réglaient les grandes questions politiques; un moyen pour eux de prouver que la période de la tutelle est passée, c'est de faire acte de virilité par le libre exercice de l'opinion. Or l'opinion s'exerce, quoi qu'on puisse dire. N'est-ce pas elle qui se manifeste jusque dans ces graves domaines de la science, d'où on l'écartait si soigneusement autrefois? Un historien français nous peint le tableau des invasions hunniques, et les émotions de la guerre de Crimée doublent les forces de son talent; un érudit allemand découvre l'histoire perdue des derniers Comnènes, et il en fait sortir une leçon à l'adresse des Grecs de nos jours : dans l'un et l'autre de ces livres, on sent, et de la manière la plus heureuse, la trace des préoccupations du temps. Il s'agissait en 1828 de l'affranchissement de la Grèce; M. Fallmerayer retrouva une page tragique de l'histoire du Bas-Empire. Aujourd'hui il a fallu arrêter la marche envahissante de la Russie; M. Amédée Thierry nous raconte ce que firent les empereurs d'Orient et d'Occident, Héraclius et Charlemagne, pour circonscrire l'invasion des Barbares du Nord. Le double aspect de ce grand et périlleux problème a donc été présenté au monde à trente années de distance, et dans ces deux circonstances si différentes, la question vitale de l'Europe a inspiré deux livres également remarquables par la science de l'érudit et l'élévation du publiciste, — l'*Histoire de l'Empire de Trébisonde*, de M. Fallmerayer, — l'*Histoire d'Attila*, de M. Amédée Thierry.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LES

VACANCES DE CAMILLE

SCÈNES DE LA VIE RÉELLE.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

XIII.

En arrivant auprès de sa mère, Léon l'avait trouvée dans un état moins désespéré qu'il ne l'avait craint d'abord. A cette époque, quelques points de la France venaient d'être envahis par le fléau qui depuis un quart de siècle semble vouloir s'y naturaliser; mais la maladie avait déjà perdu son caractère épidémique, et ses retours offensifs se produisaient en cas isolés, chaque jour plus rares et moins dangereux. Cependant, en reconnaissant dans le mal subit dont elle était atteinte quelques symptômes cholériques, les personnes qui entouraient Mme d'Alpuis, et particulièrement sa sœur, s'étaient montrées trop promptes à l'épouvante, et l'avaient inquiétée par leur inquiétude même. Cette contagion de la peur, souvent plus périlleuse que le péril, avait vivement frappé l'imagination de Mme d'Alpuis et donné à son indisposition une apparence alarmante; mais le prompt retour de son mari et de son fils, qu'elle avait craint de ne plus revoir, la confiance témoignée par son médecin, les soins dont l'entouraient tous les êtres qui lui étaient chers, ne tardèrent pas à amener une réaction dont les bons effets se manifestèrent bientôt, et, peu de

(1) Voyez les livraisons du 15 avril, 1er et 15 mai.

jours après son arrivée, le médecin amené par M. d'Alpuis déclara que sa présence au château n'était plus nécessaire.

A l'époque où Léon était parti pour Paris, Clémentine s'était alarmée instinctivement, car une sorte d'intuition lui faisait prévoir que Léon pourrait rencontrer sa maîtresse, et que celle-ci tenterait peut-être quelque effort pour le retenir auprès d'elle. Initiée déjà à tous les égoïsmes de la passion, le jour où une mauvaise nouvelle avait rappelé son fiancé auprès du lit de sa mère, la jeune fille n'avait pu s'empêcher de songer que cet événement, en abrégeant le séjour de Léon à Paris, l'éloignerait d'une influence qu'elle supposait encore redoutable. Aussi, lorsque l'état rassurant de Mme d'Alpuis eut dissipé toutes les inquiétudes, Clémentine attendit-elle avec impatience la première occasion de se trouver avec son fiancé dans l'intimité qui leur était commune avant le départ de celui-ci. Ces premiers rapprochemens justifièrent les pressentimens dont la jeune fille avait été agitée pendant la courte absence de Léon, et elle ne fut pas longtemps sans s'apercevoir qu'il n'était pas revenu auprès d'elle comme il en était parti.

Lorsqu'il s'interrogeait avec sincérité sur la nature de ses sentimens, Léon ne pouvait s'empêcher de reconnaître que Camille avait réellement cessé d'être la rivale de Mlle d'Héricy. S'il avait, pendant son séjour à Paris, éprouvé quelque émotion auprès de sa maîtresse, cette émotion n'avait guère été plus que le réveil d'un désir. C'était ce désir surtout qui l'avait ramené chez Camille le soir de cette journée pleine d'incidens, dont le dernier avait été son brusque départ dans un moment où il aurait voulu rester. L'absence de sa maîtresse, et la presque certitude qu'il avait eue de sa présence ailleurs, avaient porté au jeune homme un coup dont le ressentiment s'était prolongé. Pendant quatre ans qu'il avait vécu avec Camille, son amour pour elle avait été exempt de jalousie, et par une étrange contradiction, c'était à l'instant même où il devait être le moins accessible à ce sentiment qu'il en éprouvait les premiers effets. Obligé de partir sans avoir vu Camille, il avait emporté un doute avec lui, et depuis son retour à la campagne, sa pensée jalouse était restée à rôder autour de cette maison voisine de celle de sa maîtresse. Tous les efforts qu'il tentait pour dissimuler ses préoccupations ne pouvaient échapper à la subtile pénétration de Mlle d'Héricy. Celle-ci, comme de coutume, alla faire ses confidences à la vieille tante. La bonne dame essaya d'abord de lui persuader qu'elle se trompait; mais elle-même avait, depuis le retour de Léon, fait des remarques pareilles à celles de Clémentine, et, mal convaincue, elle ne pouvait donner à ses démentis l'accent de conviction qui eût rassuré la jeune fille.

Léon avait écrit à Francis Bernier pour le charger de quelques commissions qu'il n'avait pas eu le temps de faire pendant son séjour à Paris. Sa lettre se terminait hypocritement par ce post-scriptum : « A propos, donne-moi donc des nouvelles de la *petite* et de son chevalier, M. Théophile ou Théodore; comment s'appelle-t-il déjà? » Bernier ne put s'empêcher de sourire en recevant cette lettre. Il fit les commissions que Léon lui indiquait, et lui en rendit compte dans une réponse de six pages. En recevant cette lourde épître, Léon la supposa chargée des révélations provoquées par la question jetée à la fin de sa lettre comme un hameçon tendu à la confidence. Il courut s'enfermer chez lui pour la lire, et sentit que son cœur battait en brisant le cachet; sa déception alla jusqu'au dépit lorsqu'il s'aperçut que Bernier ne l'avait pas compris, ou avait feint de ne pas le comprendre. Cette longue lettre était uniquement remplie de détails accumulés avec intention pour faire naître l'impatience et l'ennui. Elle se terminait également par un post-scriptum, aussi laconique que celui de Léon et ainsi conçu : « La petite va bien, et son chevalier va mieux. C'est Théodore, et non pas Théophile, qu'il s'appelle! »

Une nouvelle lettre vint relancer Bernier. Cette fois Léon n'avait point procédé par ambiguité. « Je veux, disait-il, être instruit de toute cette histoire, au risque d'apprendre que j'y ai joué un rôle ridicule, que du moins je ne veux pas continuer davantage. J'aurai quelque regret, en quittant Camille, de constater qu'elle n'était pas exempte de cet instinct de duplicité commun à tant de femmes; mais, pour être tardive, la découverte ne sera pas moins utile. Je ne lui en veux du reste d'aucune façon : elle a fort habilement agi, en me faisant croire jusqu'au dernier moment à la sincérité des regrets que lui causait notre rupture; mais elle aurait pu du moins s'épargner des protestations de fidélité à mon souvenir, puisqu'elle avait déjà songé peut-être aux éventualités de l'oubli. Tout ce que tu auras à m'apprendre, — et tu peux parler sans réticence, — ne modifiera en rien les dispositions que j'avais prises pour assurer à Camille une indépendance dont elle se hâtera sans doute de profiter, si elle ne l'a pas déjà un peu escomptée. Toi qui étais son familier, tu dois être au courant de ses petits secrets. Allons, conte-moi tout cela, et n'essaie pas de me faire prendre le change sur les relations de Camille avec M. Théodore. Voisin et voisine, on sait ce que cela veut dire. La première fois que tu verras Camille, présente-lui mes complimens et baise-lui la main de ma part, si toutefois cela ne contrarie pas trop M. Théodore, à qui je serais désolé d'être désagréable. »

Bernier était ce qu'on appelle ordinairement un garçon sérieux. Autant par caractère que par esprit de conduite, il ne revenait jamais ni sur ses paroles ni sur ses actes. Comme tous les gens qui,

possédant une qualité, la proposent en exemple aux autres, il avait souvent reproché à Léon son manque de résolution, et surtout l'indécision dont celui-ci avait fait preuve dans sa rupture avec Camille. Aussi ne fut-il pas dupe du ton dégagé avec lequel Léon lui parlait de sa maîtresse; mais comme il avait perdu l'habitude de faire aucune concession à des faiblesses qu'il n'éprouvait plus, il répondit sans rien préciser, et de manière pourtant à justifier les inquiétudes transparentes qui se montraient sous l'indifférence affectée de Léon. « Je ne comprends guère, lui disait-il, l'utilité que peuvent avoir pour toi les renseignemens que tu me demandes, et je cherche, sans trouver un motif raisonnable, comment expliquer ta curiosité. Je ne saurais d'ailleurs te renseigner avec beaucoup de détails : il m'a été impossible depuis quelque temps de négliger mes occupations pour aller me mêler de ce qui ne me regarde pas et de ce qui ne devrait plus te regarder. Tu parles de rôle ridicule... Tu en jouerais certainement un, à mes yeux du moins, si tu continuais à te préoccuper d'une maîtresse que tu abandonnes autrement que pour lui souhaiter d'être heureuse, de quelque part que lui vienne son bonheur. Voyons, mon cher Léon, sois sérieux. Tu n'imagines pas, je l'espère pour ton bon sens et aussi pour ton bon cœur, que Camille va prendre le voile ou allumer un réchaud le jour de ton mariage. Quant à moi, j'ai mon opinion faite sur les conséquences du rapprochement que le hasard fait naître entre Camille et mon ami Théodore. Ils sont voisins, et, comme tu le dis, je crois que le voisinage suivra son cours. Eh bien! qu'est-ce que cela te fait? lui ou un autre! Tu es parti si précipitamment, que nous n'avons pas pu causer de ces peintures dont tu m'avais parlé il y a quelque temps. J'avais l'intention de te proposer de partager ce travail entre moi et un de mes confrères auquel je m'intéresse beaucoup, ce qui ne serait pas une raison suffisante peut-être pour que tu te misses de moitié dans mon intérêt, si ce garçon ne possédait un talent très sérieux. Je voulais te le présenter lors de ton passage à Paris; un accident m'en a empêché. Mon confrère était allé ce jour-là se faire donner dans les bois d'Aulnay un très joli coup d'épée dont il se relève à peine. Je suppose que tu as deviné qu'il s'agissait du voisin Théodore, et j'espère que la situation dans laquelle il se trouve vis-à-vis de toi ne sera pas un obstacle au travail dont je lui ai donné l'espérance. Réponds-moi donc à ce sujet, que je sache si je dois reparler de cette affaire à ce garçon, qui, par discrétion sans doute, n'ose pas m'en demander des nouvelles. Je ne te dissimulerai pas que je me suis assez avancé auprès de lui pour me trouver embarrassé, si je devais revenir sur mes paroles. »

Les explications contenues dans cette lettre n'étaient pas de na-

ture à satisfaire Léon dans la situation d'esprit où il se trouvait. Il avait cru, en écrivant à Bernier, rencontrer un de ces confidens qui possèdent l'art des contradictions heureuses, et s'attendait à l'entendre démentir des suppositions auxquelles la réponse de celui-ci donnait au contraire un caractère de probabilité. Le *qu'est-ce que cela te fait?* de Francis à propos des relations qui pourraient un jour s'établir entre Camille et son voisin irritait singulièrement Léon, et cette irritation, en donnant un nouvel aliment à sa jalousie, en modifia en même temps le caractère. Il ne se demanda plus seulement si Camille était retournée chez son voisin depuis son départ, mais au contraire si elle n'y avait pas été déjà auparavant. Se rappelant qu'autrefois il avait chargé Francis de préparer Camille à une rupture, il s'imagina que celui-ci, allant au-delà de cette mission, avait amené volontairement entre Théodore et la jeune femme des rapports familiers, qui remontaient à une date déjà ancienne. Parti de cette supposition, il passa en revue dans sa mémoire tous les faits qui en apparence étaient de nature à la justifier; il relut toutes les lettres que Camille lui avait écrites pendant son absence. Lorsqu'il arrivait à quelque passage où l'ennui d'un cœur tourmenté avait laissé échapper un reproche, il y voyait déjà la preuve d'une influence étrangère sur l'esprit de Camille, et ne faisait pas la réflexion que les lettres de sa maîtresse devaient naturellement se ressentir de la froideur que celle-ci rencontrait dans les siennes. Cédant à l'entraînement de cette jalousie rétrospective, il refusait d'admettre les preuves qui plaidaient pour Camille, et accueillait au contraire toutes les circonstances dont pouvaient s'armer ses soupçons. La promptitude de son départ l'ayant empêché de lui en faire connaître le motif, il s'étonnait que celle-ci ne lui eût pas écrit pour lui demander des explications, et ne se rappelant même pas qu'il l'avait priée de ne plus lui écrire chez son père, il attribuait le silence qu'elle gardait à l'indifférence, et surtout à la préoccupation que, dans sa pensée, devaient lui causer les suites du duel de Théodore. Convaincu par son propre réquisitoire, il arriva peu à peu à conclure que Camille, ayant le pressentiment d'une rupture prochaine, avait commencé à se détacher de lui au moment où il commençait lui-même à se détacher d'elle. Cette évidence si laborieusement établie lui fut d'abord tellement douloureuse, qu'il entreprit aussitôt de détruire tout son échafaudage de suppositions; mais il s'aperçut bien vite que le soupçon n'est pas un hôte qu'on accueille et qu'on chasse à loisir. Ce fut alors qu'il écrivit à Camille cette lettre étrange :

« Ma chère enfant, il y a un proverbe qui dit que les absens ont tort; je crois en avoir fait personnellement l'expérience pendant ma dernière absence, et peut-être même dans toutes celles qui l'avaient

précédée. Tu m'as trompé, Camille; je voudrais en douter, mais cela est bien difficile, car tout ce qui s'est passé à Paris à mon dernier voyage m'a suffisamment éclairé. Ma confiance en toi était sans bornes; il était donc facile d'en abuser, et il était bien difficile que tu n'en abusasses point, car ma trop grande indulgence et la trop grande liberté dont je te laissais jouir devaient avoir leurs dangers pour une femme aussi naturellement disposée à la légèreté que tu l'as été toujours. Cette désillusion me laisse un regret que le temps et d'autres affections plus sérieuses dissiperont sans doute. Aujourd'hui je ne te ferai point de longs reproches, et je ne te demanderai même pas de justification. C'est moins encore cette trahison qui me blesse que les circonstances qui l'ont accompagnée, et surtout l'absence de franchise dont tu as fait preuve avec moi lors de mon dernier voyage à Paris. Te rappelles-tu tes larmes, ta douleur, tes protestations, quand je te parlais de la possibilité d'une liaison future? Et cependant cette liaison, qu'il était permis de supposer pour l'avenir, elle avait déjà son prologue dans le présent. Il est évident pour moi que tes relations avec M. Théodore Landry étaient bien antérieures à mon retour à Paris. L'affaire de l'Opéra, les conséquences qu'elle a eues, et d'autres faits qui se sont groupés autour de mes doutes en ont fait une certitude. Ta présence même chez ce jeune homme à une heure où tu ne m'attendais plus chez toi révélait la nature de l'intérêt que tu lui portais, et a achevé de me convaincre. Je voulais absolument ne pas voir en toi une femme comme les autres; ma présomption reçoit un démenti. La seule différence qu'il y ait entre les autres femmes et toi, c'est qu'elles sont ou moins habiles ou moins prudentes que tu ne savais l'être, car pendant quatre ans je n'ai jamais eu un soupçon. Il suffit que le doute pénètre une fois dans un esprit crédule pour le disposer à la défiance. J'ai donc quelque peine à croire maintenant que cette distraction de voisinage, patronée par Francis, ait été la seule où t'ait entraînée ta mobilité d'esprit. Voilà, mon enfant, une pensée qui gâtera sans doute les bons souvenirs que je voulais conserver de toi au-delà même de notre amour, car si je lui ai dû de belles heures dans un autre temps, je ne pourrai oublier qu'elles ont pu aussi sonner pour d'autres. Ce que je n'oublierai pas non plus, c'est une promesse que je t'ai faite dans notre dernière entrevue. Tu pourrais craindre peut-être que les événemens eussent apporté quelque changement dans mes intentions à ton égard. Rassure-toi, *les petits intérêts ne sont pas compromis* et demeurent intacts malgré tout. Francis m'adresse à propos de votre ami commun, M. Théodore, une demande de travail qui aurait pour résultat de l'éloigner de toi pendant quelque temps. J'écris à Bernier pour lui exposer mes raisons de refuser;

mais entre nous la meilleure est que je ne veux pas troubler la douceur de ta lune de miel par une séparation aussi prompte. Je sais trop par expérience quels sont avec toi les dangers de l'absence et n'y veux pas exposer ton nouvel ami. Allons, ma chère enfant, ceci est bien notre dernier adieu. Je l'aurais souhaité meilleur; mais ce n'est pas moi qui ai provoqué les circonstances. Après tout, ne vaut-il pas mieux qu'il en soit ainsi? — Adieu. »

La lettre adressée à Bernier était en d'autres termes la répétition de celle qu'on vient de lire. Léon reprochait à Francis son manque de franchise avec lui, et s'y montrait persuadé que son ami avait prémédité entre Camille et Théodore un rapprochement qui n'avait pas attendu que sa rupture avec sa maîtresse eût laissé celle-ci libre de ses affections. « Il me semble, achevait Léon, qu'il est inutile de prolonger la comédie au-delà de son dénoûment naturel, et je regrette que ton goût trop prononcé pour les initiatives t'ait poussé à prendre, sans me consulter, un engagement avec M. Landry, que je ne connais pas et ne veux pas connaître. Je n'ai personnellement aucun mauvais vouloir contre lui, car il est dans cette aventure le seul auquel je n'aie rien à reprocher. Je n'accepterai cependant pas la proposition que tu me fais, et il faut toute l'ignorance de tact dont tu as fait preuve dans ces dernières circonstances pour avoir imaginé de créer des relations entre deux hommes qui se trouvent dans la situation où tu nous a placés en face l'un de l'autre en lui faisant connaître Camille. Une autre raison de convenance m'obligerait d'ailleurs à te refuser. Ce travail, qui amènerait sans doute M. Landry chez moi, pourrait le faire rencontrer avec son adversaire, qui est un des parens de ma fiancée. Il y a donc de toute façon impossibilité. Quant à toi, je t'attends toujours pour l'époque que tu m'as annoncée, et quand tu arriveras, ma rancune contre toi sera sans doute apaisée, car en ayant oublié Camille, j'aurai oublié en même temps le rôle singulier que tu auras joué dans notre rupture. »

Ces deux lettres étaient à peine sorties de ses mains, que Léon regretta d'avoir obéi à l'irrésistible emportement qui les avait dictées. Il sella un cheval, et courut après le domestique auquel il les avait confiées pour aller les jeter à la poste au bourg voisin.

Un incident sur lequel il n'avait pas compté devait empêcher Léon d'arrêter le départ de sa correspondance. Comme le domestique qui en était chargé arrivait au bourg de *** et se dirigeait vers le bureau de poste, il rencontra M. d'Alpuis, qui sortait d'une séance du conseil municipal. Le matin même, en partant pour ***, le père de Léon avait emporté le courrier de la famille. Son fils, qui ne voulait pas lui apprendre qu'il écrivait encore à sa maîtresse, ayant déclaré ne rien avoir pour la poste, M. d'Alpuis avait été un peu

étonné en apprenant que Léon envoyait un messager spécial. Éprouvant une certaine défiance sur la nature d'un message qu'on avait voulu lui cacher, il avait demandé la remise des lettres, se chargeant de les faire partir avec les autres, et le domestique avait dû obéir à son maître. En voyant la lettre adressée à Camille, M. d'Alpuis avait froncé le sourcil. — Vous direz à mon fils que votre commission est faite, dit-il en congédiant le domestique.

Au même instant, Léon arrivait à franc étrier sur la place de la mairie, où il se trouva en face de son père et de son messager. M. d'Alpuis, remarquant que le cheval monté par son fils était ruisselant de sueur, dit au domestique : — Vous ferez reposer cette bête, et vous la ramènerez doucement au château. Mon fils reviendra avec moi dans la voiture. — Puis, se retournant vers Léon, il ajouta : — Quelle raison grave et pressante avais-tu donc pour surmener *Pyrame?* Et si tu avais affaire ici, pourquoi n'es-tu pas venu avec moi ce matin ?

Léon, ne sachant quelle raison donner pour expliquer sa présence à ***, était assez embarrassé. Le visible mécontentement de son père l'inquiétait d'ailleurs, et il commençait à en soupçonner la cause, lorsque M. d'Alpuis la lui expliqua lui-même en lui montrant la lettre destinée à Camille. — Je croyais, lui dit-il assez sévèrement, que ton dernier voyage à Paris avait mis fin à une liaison qui a trop duré. Toi-même, tu me l'avais affirmé. J'éprouve quelque chagrin à voir que tu ne m'as pas dit la vérité, et que tu te préoccupes encore d'une personne qui ne doit plus exister pour toi.

— Mon père, cette rupture est accomplie, définitivement accomplie.

— Cette lettre cependant, répliqua M. d'Alpuis, semble indiquer le contraire.

— C'est un dernier adieu, balbutia Léon.

— Puis-je te croire aujourd'hui, reprit le père, puisqu'il y a trois semaines tu me disais déjà que cet adieu avait été prononcé? Je regrette que tu m'obliges à douter de ta parole; mais je veux savoir où tu en es véritablement, et puisque je ne puis l'apprendre de toi-même, les termes de cette lettre me l'apprendront peut-être.

Léon s'inquiéta en pensant que les reproches adressés à Camille allaient initier son père à une accusation de trahison qu'il n'osait lui-même porter avec assurance en ce moment, mais dont M. d'Alpuis ne douterait sans doute pas en la voyant si énergiquement formulée. Tant de fois il avait vanté sa maîtresse et s'était appliqué à la rendre intéressante quand on avait fait quelque tentative pour l'éloigner d'elle, qu'il redoutait les conséquences que pouvait avoir ce démenti donné brutalement par lui-même à la bonne opinion

qu'on pouvait avoir de Camille. Ses craintes ne tardèrent pas à se réaliser. — Il a fallu beaucoup de temps pour t'ouvrir les yeux, lui dit son père quand il eut achevé la lecture de la lettre. Tu t'aperçois que cette femme, de laquelle on a eu tant de peine à te détacher, ne méritait pas tous les ménagemens que tu as pris avec elle. La conclusion de ton roman est vulgaire après tant de poésie dépensée. Tu as été, comme tant d'autres, la dupe d'une créature rusée, qui a su t'abuser jusqu'au dernier moment, et qui se moque sans doute de toi maintenant qu'elle a obtenu ce qui était le but de son hypocrisie. — Enfant, grand enfant! acheva M. d'Alpuis en frappant doucement sur l'épaule de son fils.

Le jugement qu'il venait d'entendre porter sur sa maîtresse alarma Léon. Quelques mots échappés à son père lui faisaient craindre surtout que celui-ci ne voulût faire de ses préventions contre Camille un prétexte à revenir sur les dispositions qu'il avait récemment autorisées en sa faveur. Léon essaya donc de faire disparaître la mauvaise impression causée par cette lettre en avouant qu'il l'avait écrite sous l'obsession d'un doute accueilli trop promptement, mais qu'en réalité il n'avait aucune certitude que Camille eût jamais trompé sa confiance. — C'est parce que j'ai depuis réfléchi à cela que vous me voyez ici, mon père, ajouta-t-il. Je voulais arrêter le départ de cette lettre, qui peut causer un grand chagrin, si les reproches qu'elle contient ne sont pas justifiés, comme j'en ai maintenant le pressentiment.

— Je n'accepte pas cette contradiction, répliqua M. d'Alpuis, car je te connais assez pour savoir qu'un vague soupçon ne t'aurait pas entraîné aussi loin. Toutes tes protestations ne me persuaderont pas. Si tu reviens sur ta conviction, ce n'est qu'en apparence, et parce qu'il répugne à ton amour-propre de me savoir instruit du personnage niais que tu as joué auprès de cette femme dans les derniers temps, si tu ne l'as pas joué en tout temps. Mon opinion est faite comme la tienne à l'égard de ta maîtresse, et je trouve bon qu'elle la connaisse. Cette lettre lui sera donc envoyée, et lui apprendra que si le devoir et la raison la mettent à tout jamais hors de ta vie, le dédain et l'oubli la mettent aussi hors de ton cœur.

Léon fit auprès de son père une dernière tentative pour empêcher le départ de sa lettre. Il y avait dans ses paroles un accent de sincérité qui, malgré lui, pénétra M. d'Alpuis et le convainquit que son fils, comme il le déclarait lui-même, en accusant sa maîtresse, avait obéi à un accès de jalousie qui l'avait entraîné jusqu'à la rigueur et même à l'injustice. M. d'Alpuis ne laissa cependant point paraître qu'il fût intérieurement revenu à une meilleure opinion sur le compte de Camille. Décidé à profiter de toutes les circonstances que le hasard lui fournirait pour mettre fin aux irrésolutions de son fils, il

ne voulut point renoncer à faire usage de l'arme qui était tombée entre ses mains. Il avait compris que si la maîtresse de Léon était réellement restée la femme à laquelle on était parvenu à l'intéresser autrefois, ce brutal congé, exprimé en des termes qui faisaient remonter le soupçon jusque dans le passé, porterait à son amour un de ces coups auxquels peu de passions survivent. Prévoyant que le jeune homme essaierait peut-être d'amortir ce coup en écrivant une autre lettre qui démentirait la première, son père exigea de lui l'engagement d'honneur qu'il cesserait toute correspondance directe ou indirecte avec Camille, et que c'était la dernière fois que le nom de celle-ci serait prononcé entre eux. — C'est à cette condition, ajouta M. d'Alpuis, que je ne reviendrai pas sur les dispositions qui ont été prises dans ton dernier voyage à Paris.

Léon donna sa parole, qui sauvegardait les intérêts de sa maîtresse, et, las de toutes ces luttes avec lui-même et avec les autres, il s'enferma presque avec joie dans une promesse qui devait immobiliser sa volonté.

XIV.

Le surlendemain, Camille recevait la lettre de Léon. Cette explosion de reproches et de brutale ironie fut pour elle quelque chose de si inattendu, qu'elle ne comprit pas d'abord, et courut chez Bernier pour lui demander des explications. Celui-ci était précisément occupé à répondre à la lettre qu'il avait reçue de son côté. — Tenez, lui dit Camille en lui mettant sous les yeux un papier tout froissé, qu'est-ce que cela veut dire?

— C'est une circulaire, répondit Francis après avoir lu les premières lignes. Je viens d'en recevoir une pareille, voici ma réponse. Voulez-vous la copier? ajouta-t-il en lui montrant un court billet ainsi conçu : « J'aurais pu te répondre très longuement, mais je préfère me résumer. Tu es bête. Mes complimens. »

Prenant une plume, Bernier ajouta à sa réponse ce post-scriptum : « Camille vient de me montrer la lettre que tu lui adresses. Elle ne modifie pas mon opinion, ci-dessus exprimée. Seulement ta bêtise devient méchante. Sans complimens cette fois. »

Et comme Francis allumait de la cire pour fermer cette épître laconique, Camille, qui venait de relire la lettre de Léon, l'approcha de la bougie, où elle s'enflamma aussitôt, et la jeta dans la cheminée. Francis la regarda faire avec étonnement. — Je la brûle pour ne plus la lire, lui dit-elle, car si je la lisais encore une fois, je ne pourrais plus oublier ce qu'il y a dedans.

Et tout en regardant le papier qui se consumait à ses pieds, elle

ajouta tristement : — Je ne suis pas comme lui, moi. Je ne veux pas le détruire dans ma pensée.

Un courant d'air emporta les cendres de la lettre, qui s'envolèrent dans la cheminée. Un fragment de quelques lignes que la flamme n'avait pas eu le temps de dévorer était resté au bord du foyer. Camille se baissa pour le ramasser et le remettre au feu. Malgré elle, elle y jeta un dernier regard. C'était le passage dans lequel Léon, après lui avoir reproché sa trahison, supposait qu'elle pourrait avoir des craintes sur l'exécution de sa promesse, et lui rappelait en termes ironiques que « ses petits intérêts demeuraient intacts malgré tout! » — Oh! dit Camille en froissant convulsivement le bout de papier, et en le plaçant elle-même au milieu des charbons ardens au risque de se brûler, oh! cela, c'est trop fort, ajouta-t-elle en se rappelant toutes les fiertés et toutes les délicatesses dont elle avait autrefois donné la preuve à son amant. Puis, s'isolant de Bernier, qui la regardait curieusement, elle continua, comme si elle eût parlé à Léon : — Tout le reste, tout, je l'aurais oublié; mais cela!... Oh! fit-elle en se frappant la poitrine à l'endroit du cœur, voilà un mauvais coup... Moi, cupide! — Et se laissant retomber sur sa chaise, elle murmura : — C'est ignoble!

Camille fut tirée de ses réflexions par une question de Francis, qui jeta brusquement le nom de Théodore dans sa pensée. Ce nom ne parut lui causer aucun embarras. — Eh bien? répondit-elle avec tranquillité.

— J'ai su par son médecin qu'il était complétement rétabli, et je m'étonne un peu qu'il ne soit pas venu me faire une visite. Il est donc bien occupé? demanda Bernier avec une certaine insistance.

— Je l'ignore, lui répondit Camille avec la même indifférence. Je sais seulement qu'il est en état de sortir, car je l'ai vu passer dans la rue avec sa maîtresse.

— Quelle maîtresse? fit Bernier avec l'accent de la surprise.

— Mais, répondit Camille, une ancienne amie de M. Landry, Mlle Geneviève, je crois. Je l'ai trouvée un jour chez mon voisin comme j'allais savoir de ses nouvelles, et je n'y suis pas retournée depuis, car il allait déjà bien mieux, et mes visites auraient pu paraître indiscrètes à cette dame. Le jour où je les ai rencontrés ensemble dans la rue, je crois qu'ils allaient à la campagne, car M. Théodore avait un sac de voyage à la main. Elle est très jolie, cette dame..., acheva Camille. Et, s'étant levée, elle s'approcha de la glace pour rattacher les brides de son chapeau.

— Un moment, lui dit Francis, l'obligeant à se rasseoir. A quel propos Théodore a-t-il renouvelé connaissance avec cette ancienne maîtresse dont vous parlez?

— Mais je l'ignore, moi, répondit naturellement Camille. Je me rappelle fort bien avoir rencontré cette dame à ce malheureux bal, et je sais qu'elle avait demandé à mon voisin la permission d'aller le voir. Il n'en paraissait pas très ravi ce soir-là. Depuis, il a sans doute changé d'idée. Il n'y a pas que les femmes qui aient des caprices.

Bernier parut réfléchir un moment. — Voyons, Camille, dit-il en prenant les mains de celle-ci et en paraissant solliciter la confidence, avouez-moi que vous avez eu une petite brouille avec le voisin Théodore. Hein?

— Je vois quelles sont vos suppositions, répondit Camille avec vivacité. Peut-être en avez-vous fait part à Léon, et c'est à vous que je dois d'avoir reçu cette odieuse lettre que je viens de brûler tout à l'heure.

— Je ne veux rien exagérer, continua Bernier, mais je crois avoir à son insu pénétré les sentimens de Théodore, qui est un garçon étrange. Les circonstances, qui ont coup sur coup amené un rapprochement entre vous et lui, pouvaient m'autoriser à faire cette supposition bien naturelle, que mon ami deviendrait amoureux de vous.

— M. Landry, reprit Camille, a eu le bon goût de ne pas se méprendre sur le sens de mes visites, et rien dans sa conduite avec moi n'a témoigné qu'il eût les intentions que vous lui supposez. Le retour de sa maîtresse auprès de lui en est, je crois, une assez bonne preuve.

— M. Landry, interrompit Bernier, est un garçon malin.

— Parlons d'autre chose, dit Camille; mais en ce moment une visite survint, elle dit adieu à Francis et retourna chez elle.

Le soir où Camille, en quittant Théodore, avait appris que Léon était venu pendant son absence, elle avait été plus contrariée de ne pas s'être trouvée chez elle qu'inquiétée des suppositions que pouvait faire naître cet éloignement imprévu, dont elle comptait d'ailleurs faire connaître le motif au jeune homme, quand elle le reverrait le lendemain. Ne l'ayant pas vu revenir ni le lendemain, ni le jour suivant, et ne recevant pas de ses nouvelles, elle commença à s'alarmer et à comprendre qu'une circonstance imprévue avait hâté son départ et rendu sans doute leur séparation définitive. Elle songea d'abord à lui écrire, et s'abstint en se rappelant qu'il l'avait priée de ne pas le faire, par prudence. Elle commença donc l'apprentissage de sa situation nouvelle. Dans les premiers jours qui avaient suivi le duel de Théodore, les visites qu'elle lui faisait pour aller s'informer de son état avaient introduit dans ses journées quelques heures de distraction; mais lorsque la présence d'une autre

femme lui eut fait supposer que ces visites pouvaient être indiscrètes et que cette unique occasion d'échapper à son isolement lui manqua, Camille commença à éprouver ce profond accablement de l'être qui succède aux grandes douleurs. Elle passait toutes les journées dans l'immobilité et le silence, incapable d'agir et de penser, obéissant à peine, par un reste d'instinct machinal, aux besoins de la vie, qui par instans semblait suspendue en elle. Tous les projets qu'elle avait formés avec Léon dans leur dernière entrevue étaient sortis de sa mémoire. Un jour, elle avait cependant annoncé à sa camériste que, sa position étant changée, elle allait être obligée de se servir elle-même et qu'elle ne pourrait pas la garder. Marie était de cette race en qui se continue comme une tradition l'intelligence subtile et rusée des Frontins en casaque et des Martons en cornette, dont la servitude dominatrice est un des caractères de l'ancienne comédie; aussi pensa-t-elle que Camille, entraînée par ses habitudes, ne s'acclimaterait pas dans une situation embarrassée, que le hasard, s'il était habilement provoqué, pourrait rendre meilleure. Elle ne voulut donc pas la quitter, dans l'espérance que sa maîtresse lui saurait gré un jour de cette fidélité, qui, sous les apparences du dévouement, cachait un servile intérêt. Camille n'insista point pour le renvoi de Marie; celle-ci d'ailleurs s'était faite la garde-malade de son chagrin, et sa présence animait au moins sa solitude.

Lorsque Camille revint chez elle après avoir quitté Bernier, elle était encore plus triste que de coutume, et rapportait la douloureuse impression que lui avait causée la lettre de Léon. Quand elle avait détruit cette lettre accusatrice, il était déjà trop tard pour qu'elle l'oubliât : au fur et à mesure que le feu la consumait, les caractères se gravaient dans sa mémoire, visiblement, profondément, éternellement empreints. Camille sentait instinctivement que son cœur venait de recevoir un choc qui y avait brisé quelque chose; ses paupières étaient intérieurement brûlées par des larmes qui montaient jusqu'à ses yeux et n'en voulaient pas sortir; mille pensées navrantes bourdonnaient dans son cerveau. Elle fut accueillie à son retour par la contradiction pénible et brutale d'un souci vulgaire. Marie lui montra un papier sur lequel il y avait des chiffres : c'était son compte. Elle avait dépensé tout l'argent qui lui avait été remis pour les besoins de la maison, elle avait fourni même, pour ne pas tourmenter madame, les quelques petites économies qu'elle avait pu faire à son service; mais toutes les ressources étaient épuisées. — Madame m'a demandé ce matin la dernière pièce de dix sous qui me restait pour donner au joueur d'orgue. Voilà le compte, si madame veut vérifier, dit Marie.

— Vous savez bien que je ne compte jamais, répondit Camille.

— Il n'y a pas de quoi faire le dîner!

— Je n'ai pas faim, murmura Camille.

— Oui; mais moi! fit Marie naïvement. Passe encore pour aujourd'hui, mais demain!

— C'est vrai, ma pauvre fille; il y a demain.

— Et puis les petits enfans de demain, continua Marie dans son langage familier. Si madame voulait, il serait encore temps d'aller aujourd'hui chez le notaire de monsieur.

Le jour où Léon avait pris avec Camille un engagement que celle-ci avait accepté, Marie, qui écoutait aux portes, n'avait rien perdu de l'entretien des deux amans, et cette promesse du jeune homme n'avait pas été étrangère au dévouement consolateur qu'elle témoignait à sa maîtresse. Comme Camille lui demandait assez sévèrement comment elle était initiée à ce détail, la camériste lui répondit effrontément qu'elle le tenait d'elle-même, ce que la jeune femme n'osa contester, sachant qu'elle avait avec sa servante une malheureuse manie de confidence; mais au moment où on lui rappelait qu'elle avait accepté de Léon que celui-ci veillât sur ses besoins, elle se rappela en même temps les lignes de cette lettre qu'elle avait brûlée chez Bernier, et qui lui avaient semblé les plus cruelles qui fussent dans cette accusation.—De l'argent de lui, l'aumône de l'outrage, oh! fit Camille, se parlant à elle-même.

— Si madame veut se presser un peu, continua Marie, qui marchait derrière sa maîtresse, elle trouvera l'étude encore ouverte. J'aurai le temps d'aller au marché, et je ferai à madame un joli petit dîner.

Camille ouvrit son armoire, y fouilla du regard, puis de la main, et, prenant son unique cachemire, elle le jeta à la camériste stupéfaite, en lui disant : — Faites de l'argent avec ceci.

C'était la première fois que Marie trouvait dans sa maîtresse l'accent impératif de l'ordre : elle prit le châle et sortit. Comme elle revenait du Mont-de-Piété, elle rencontra en route une femme qui avait été la voisine de Camille dans la maison précédemment habitée par celle-ci. Cette femme était la même qui s'était vue quelques mois auparavant dans une position pareille à celle où Camille se trouvait actuellement. Marie l'aborda familièrement, et lui raconta le chagrin de sa maîtresse. En apprenant que Camille avait eu *son tour,* son ancienne voisine éprouva ce contentement instinctif que le malheur d'une amie cause toujours à ces sortes de femmes. Camille, comparant l'amour sincère qu'elle avait pour Léon à des liaisons moins désintéressées, avait souvent laissé échapper sur les autres femmes des appréciations que celles-ci pouvaient trouver dédaigneuses. La voisine de Camille voulut profiter de la circonstance pour aller lui rendre quelques-unes de ces petites blessures d'amour-

propre qui ne s'oublient jamais, les plaies faites à la vanité féminine étant incurables. Quelle belle occasion d'ailleurs pour faire un charitable étalage de consolations hypocrites!

— Oh! chère amie, comme je la plains! s'écria-t-elle en écoutant les doléances de Marie. Et comme celle-ci lui montrait la reconnaissance du Mont-de-Piété, elle ajouta en joignant les mains avec une pitié feinte : — Comment! elle en est là?.. Mais pourquoi n'a-t-elle pas pensé à moi? Son pauvre petit cachemire, je le lui aurais bien acheté. J'ai de l'argent maintenant,... beaucoup...

Et, ramenée avec une satisfaction visible à la misérable situation de Camille, elle s'écria avec un mépris grotesque en faisant allusion à Léon : — Mais ce cuistre ne lui a donc rien laissé en la quittant!

Marie raconta ce qu'elle savait des intentions de Léon pour Camille et le refus de celle-ci d'en profiter. La voisine fit à ce propos une réflexion très profonde dans sa vulgarité. — Pauvre petite! dit-elle, elle aurait bien mieux fait de garder son châle et de se débarrasser de sa fierté, c'est un meuble qui coûte trop cher d'entretien. J'irai lui faire une visite, et je la conseillerai.

— Oh! oui, madame, interrompit Marie avec conviction, elle a bien besoin de conseils. Vous devriez venir la voir aujourd'hui. Je ferai un joli petit dîner, il y a longtemps que cela ne nous est arrivé...

La voisine suivit Marie; mais au lieu de rester chez Camille, elle voulut l'emmener chez elle, car elle-même avait du monde à dîner. Camille résista d'abord, et céda ensuite aux sollicitations de sa voisine et de Marie, qui l'habilla malgré elle. Quand elle fut prête, elle demanda son châle. — Le voici, madame, répondit Marie en lui remettant la reconnaissance. Camille rougit, et prit dans son armoire un petit vêtement dont la simplicité devait faire un heureux repoussoir à la toilette luxueuse de son amie.

Comme elles allaient sortir, Marie prit la voisine à part : — Ah! madame, lui dit-elle en désignant sa maîtresse, je vous en prie, tâchez qu'on la rende raisonnable.

Camille n'avait pas été prévenue par sa voisine que celle-ci l'avait remplacée dans le logement où elle avait vécu pendant quatre ans avec Léon. Elle fut péniblement surprise en y rentrant : le spectre du passé était venu lui en ouvrir la porte. La voisine fut accueillie bruyamment par les convives, parmi lesquels se trouvait l'amant du jour, un demi-grand seigneur qui avait mis, tout jeune, le feu aux quatre coins de son patrimoine et était parti, laissant tous les huissiers de Paris chercher dans les cendres. L'un des premiers, il s'était enrôlé dans cette émigration qui attire depuis quinze ans, vers les Eldorados nouvellement découverts, toutes les misères hasardeuses

et toutes les cupidités inassouvies du vieux continent. Retroussant galamment ses manches, il avait plongé ses mains patriciennes dans les boues dorées du Sacramento. Après une absence de trois ans, il revenait en France ramenant un galion et affamé de corruption civilisée. Son retour avait été signalé par toutes les vigies du parasitisme parisien. Depuis un mois, il vivait dans une société de gens ingénieux qui, n'ayant jamais eu ni nom, ni fortune, ni profession avouable ou avouée, confondent habilement leur existence avec celle des gens qui possèdent un nom, une fortune ou une profession. S'il les traitait un peu comme un homme qui a vécu avec les nègres, ses amis ne se plaignaient pas et provoquaient volontiers des offenses auxquelles ils savaient faire succéder de généreuses excuses. L'un d'eux lui avait fait connaître la voisine de Camille, avec laquelle il était seulement en relations depuis quinze jours, presque entièrement passés autour de sa table.

La maîtresse de Léon eut d'abord du regret d'avoir accompagné son amie. Elle dut cependant, par politesse, assister à l'inventaire de toutes les richesses dont celle-ci venait d'être récemment comblée. Avant de la faire dîner, on lui fit pour ainsi dire compter les assiettes. Le repas fut bruyant et non pas gai; si l'on y servit des primeurs, l'esprit du moins n'en faisait pas partie. L'amphitryon avait rapporté de ses courses aventureuses des habitudes qui attestaient son contact avec des gens grossiers, — et par servilité ses convives semblaient se frotter contre lui pour les lui emprunter. Les vins, bus immodérément, commençaient à dégager dans les cerveaux leurs fumées capiteuses, et les propos de cette table, qui ne ressemblaient pas à ceux de Martin Luther, rappelaient à Camille cette nuit de bal masqué où, pour la première fois, elle avait été initiée au langage et aux mœurs d'un certain monde.

Le dessert ayant pris une allure bachique qui l'embarrassait, Camille se leva sous le prétexte d'aller prendre un peu l'air, et entra dans la chambre de son amie, qui l'accompagna. Au temps où elles s'étaient connues, cette femme n'était pas encore ce que l'avait faite son existence actuelle. S'étant jetée plutôt par désœuvrement que par goût, elle avait cédé à des entraînemens qui avaient fini par lui créer de nouvelles habitudes, qui s'étaient naturalisées besoins. Un carnaval avait suffi pour faire son éducation. Camille lui rappela l'époque où elle vivait heureuse, d'un bonheur moins bruyant et moins brillant, mais plus intime.

— Ne regrettez-vous pas ce temps-là? lui demanda-t-elle.

— Non, répondit son amie. Le regret est une plante amère, et vous ferez comme moi, vous vous lasserez de la cultiver.

Et comme elle entendait la voix de son amant, qui l'appelait, elle

rejoignit ses convives en laissant Camille seule. Au milieu du choc et des éclats, celle-ci reconnut la voix de sa voisine, qui chantait une chanson de taverne qu'on lui avait demandée. — Vous ferez comme moi! murmura Camille en se rappelant les dernières paroles que lui avait dites son amie en la quittant. Celle-ci avait été interrogée par ses convives à propos de Camille. Les renseignemens qu'elle donna devaient faire supposer que l'abandon et le chagrin de la jeune femme étaient en quête d'un consolateur. Un des convives quitta la table et rejoignit Camille.

Celle-ci aurait pu oublier qu'elle se retrouvait dans un lieu qui jadis avait été l'endroit favori des causeries intimes et des heures amoureuses, car un autre ameublement et une décoration nouvelle avaient changé l'aspect de cette pièce. Une trace visible du passé vint lui rappeler qu'elle l'avait habitée avec Léon. Dans les premiers temps de leur liaison, revenant un jour d'une promenade à la campagne, ils étaient entrés dans cette chambre, furtifs comme des gens qui emportent un trésor, et s'y étaient enfermés pour le compter. La soirée s'était achevée au coin du feu, près d'un petit guéridon sur lequel ils avaient dressé eux-mêmes un de ces soupers d'amoureux où les meilleures friandises ne sont pas sur la table. Un verre de ces vieux vins qui font l'amour jeune avait animé Camille, qui, pour la première fois, avait senti la passion déborder dans la tendresse. Obéissant à un de ces enthousiasmes soudains qui sont la reconnaissance du bonheur, Léon avait voulu éterniser le souvenir de cette soirée, et il en avait gravé la date sur une des colonnes de marbre de la cheminée. C'était cette date qui venait de tomber sous les yeux de Camille, et avait réveillé en elle tous ces souvenirs de l'amour qui lui avaient fait dire un jour que cette chambre était le pays où son cœur était né. Comme elle avait les yeux fixés sur cette date, presque aussi triste pour elle en ce moment qu'une épitaphe gravée sur une tombe, elle fut troublée dans sa rêverie douloureuse par la voix d'un homme qui s'approchait d'elle et lui murmurait des madrigaux de dessert.

Camille l'écoutant à peine et ne lui répondant pas, il pensa que son silence était peut-être une provocation à se montrer plus persuasif et, s'étant agenouillé auprès d'elle, il s'empara de l'une de ses mains, qu'il porta à ses lèvres avec une galanterie équivoque. Cette entrée en matière tira brusquement Camille de son rêve du passé. Elle se leva aussitôt, et par son attitude protesta contre une familiarité à laquelle elle n'était pas habituée; mais intérieurement elle fit la réflexion que c'était, depuis sa rupture avec Léon, la seconde fois qu'on se méprenait auprès d'elle, et se demanda si à l'avenir elle aurait le droit de s'offenser de ces méprises, puisqu'elle-

même semblait venir au-devant en se laissant entraîner dans des lieux où son isolement pouvait les autoriser.

Le jeune homme paraissant disposé à ne point la laisser seule, elle rentra dans la salle où se trouvaient les convives. Un tapis avait été jeté sur la table, et sur le tapis on mêlait des jeux de cartes. En voyant entrer Camille, son amie lui montra une place auprès d'elle et lui dit : — Malheur en amour, bonheur au jeu; mettez-vous là, vous gagnerez.

Camille refusa, disant qu'il était tard, et qu'étant fatiguée, elle désirait se retirer. On voulut la retenir, mais elle insista. Pendant qu'elle faisait ses préparatifs de départ, aidée par son amie, sur l'initiative de l'amphitryon, les convives tiraient à la plus belle carte lequel d'entre eux serait le cavalier de Camille. L'as tomba à l'un des hommes qui pendant la soirée s'était montré le plus réservé dans son langage et sa tenue. Camille eût préféré s'en aller seule; mais l'heure était bien avancée, et il lui semblait difficile d'ailleurs de refuser l'offre qui lui était faite avec beaucoup de convenance. Elle prit donc le bras qu'on lui offrait, et suivit son cavalier sans savoir qu'il lui était donné par le hasard. Elle n'eut pendant la route aucune raison pour regretter d'avoir accepté sa compagnie, car il se montra avec elle aussi courtois que peut l'être un homme bien élevé avec une femme qu'il rencontre pour la première fois; mais, comme elle était arrivée à sa porte et se disposait à le remercier de l'avoir accompagnée, son cavalier, arrêtant la main qu'elle portait au bouton de sa sonnette, lui demanda très tranquillement un rendez-vous, protestant qu'il lui serait agréable qu'elle le fixât prochainement, car il était sur le point de partir pour un voyage. — Et je serais bien heureux, ajouta-t-il, si je pouvais emporter avec moi un souvenir d'une aussi charmante personne.

Cette demande, faite sur un ton de politesse exquise, étourdit Camille, et pendant un moment la pétrifia au point qu'elle resta au seuil de sa porte, ne songeant même pas à agiter la sonnette pour se faire ouvrir. Le jeune homme attendait sa réponse avec une sécurité parfaite, et, pensant qu'elle serait peut-être plus à l'aise, si elle était moins pressée, il tira une carte de son portefeuille et la lui glissa dans la main en lui disant très doucement : — Voici mon adresse. La nuit porte conseil, vous réfléchirez.

Comme il achevait, une voiture s'arrêta à la porte de la maison voisine, et Camille en vit descendre Théodore, un sac de voyage à la main. Celui-ci l'avait reconnue, car elle se trouvait sous la lumière d'un bec de gaz; mais, la voyant accompagnée, il fit semblant de ne pas la voir. Le premier mouvement de Camille avait été d'appeler son voisin; puis, se souvenant de la scène de l'Opéra et des

conséquences qu'elle avait eues, Camille redouta une nouvelle intervention de Théodore, et craignit surtout que le jeune homme ne fît la remarque qu'elle se trouvait bien souvent dans une circonstance pareille à celle où il avait cru devoir intervenir déjà. Elle se contint donc, et ce fut seulement lorsque la porte de la maison voisine se fut refermée sur Théodore, qu'elle froissa la carte que le jeune homme lui avait remise, et pour unique réponse la jeta à ses pieds. Celui-ci ne parut aucunement s'émouvoir; il alluma un nouveau cigare à celui qui venait de se consumer, et s'éloigna après avoir salué respectueusement Camille, mais sans lui adresser d'excuses.

Marie montra quelque surprise en voyant rentrer sa maîtresse, qu'elle n'attendait plus. Comme il était deux heures du matin, elle venait de se coucher, en se disant : — Allons, si madame ne rentre pas, c'est qu'elle devient raisonnable.

Avant de se renfermer dans sa chambre, Camille ouvrit la fenêtre qui donnait sur la cour, et remarqua qu'il y avait de la lumière dans l'atelier de son voisin, qui parut lui-même à sa croisée, où il resta un instant à fumer. Était-ce machinalement, ou avait-elle voulu lui prouver qu'elle était seule chez elle? Camille ne se rendit pas compte du sentiment qui l'avait amenée à sa fenêtre; mais en l'y voyant apparaître, et bien qu'elle y fût restée une minute à peine, sa présence avait suffi pour faire revenir Théodore sur un doute qu'il préférait voir hors de son esprit. Théodore revenait de chez son parrain, où il était allé passer quelques jours pour se remettre complétement de sa blessure. On avait voulu le retenir plus longtemps à la campagne, mais il avait prétexté des travaux qui le rappelaient à Paris. Il avait d'ailleurs la nostalgie de son *chez lui* — et des environs.

XV.

Lorsqu'après son duel, Théodore, étant revenu à l'état lucide, avait trouvé Camille assise auprès de son lit, il n'avait vu d'abord dans sa présence chez lui qu'un rapprochement accidentel; mais il n'avait pas tardé à prévoir quelles en pourraient être les conséquences, si ce rapprochement se prolongeait. La visite de Camille était chaque jour attendue avec moins de tranquillité, et les heures qu'elle passait auprès de lui paraissaient chaque jour à l'artiste s'écouler plus rapidement. Théodore, prenant l'alarme, avait consulté son fameux thermomètre moral, qui, à son insu, s'était progressivement élevé à un degré auquel il l'avait rarement vu attein-

dre. Qu'il fût amoureux de sa voisine, Théodore n'en douta plus. — Par où diable cet amour-là a-t-il pu entrer? se demandait-il avec l'étonnement d'un homme qui croyait son cœur hermétiquement fermé au retour de toute passion. — Peut-être par cette brèche, imagina Théodore, regardant un jour la cicatrice de son coup d'épée, qui commençait à se fermer.

S'il trouva d'abord un certain charme à reconnaître qu'il lui était encore possible d'être amoureux, cette découverte le fit bientôt réfléchir profondément. Ce qu'il savait de Camille par Francis Bernier, ce qu'il avait pu apprendre dans l'intimité que les circonstances avaient amenée entre eux ne lui permettait pas de confondre sa voisine avec les aimables créatures dont la mobilité de cœur réalise l'utopie du mouvement perpétuel, et auxquelles on peut sans danger proposer un petit tour de sentiment. Théodore, prévoyant qu'une liaison avec Camille l'entraînerait au-delà des limites de l'aventure, résolut de ne pas laisser, au plaisir qu'il éprouvait à la voir, le temps de devenir une habitude, qui deviendrait elle-même un besoin. Ce fut alors que l'idée lui vint de rappeler auprès de lui cette ancienne maîtresse, la frileuse fugitive de sa tour du nord. Il espérait que sa présence réveillerait non pas l'amour qu'il avait eu jadis pour elle, mais au contraire des souvenirs qui, en lui rappelant une des époques les plus troublées de sa vie, fortifieraient la résolution qu'il avait prise d'écarter de lui toute circonstance de nature à la troubler de nouveau. En mettant Geneviève en face de Camille, il évoquait le passé pour effrayer l'avenir. Son ancienne maîtresse était accourue avec assez de bonne grâce, ignorant que son retour n'était qu'une combinaison dont le premier résultat avait été d'éloigner Camille; mais après quelques visites elle se rappela les paroles que Théodore lui avait dites au bal de l'Opéra, et reconnut en effet qu'en venant toucher « aux choses fragiles du passé, » elle les brisait sous sa main. Le jour où Théodore était parti pour la Normandie, en le quittant au chemin de fer, où elle l'avait accompagné, elle lui avait dit adieu, et non pas au revoir. Pendant les quelques jours qu'il avait passés à la campagne, Théodore s'aperçut que si l'absence l'éloignait de Camille, elle n'en rapprochait pas moins celle-ci de sa pensée, et s'alarma tout de bon. Puis la réflexion lui vint que le voisinage était peut-être pour quelque chose dans cette préoccupation de la voisine, et il supposa qu'en détruisant la cause, il pourrait peut-être en paralyser les effets. Ce fut du moins la raison qu'il se donna à lui-même un matin pour être à Paris le soir et donner congé de son atelier dans les délais exigés par l'usage.

Telles étaient les dispositions d'esprit dans lesquelles se trouvait Théodore à son retour de la campagne. La rencontre imprévue de

Camille et l'impression que lui avait causée sa présence tardive dans la rue, le singulier bien-être que lui avait fait éprouver ensuite sa courte apparition à sa croisée, étaient autant de symptômes significatifs qui justifiaient ses craintes et devaient maintenir Théodore dans sa résolution. En revenant de chez son amie, Camille n'avait pas dormi, et pendant que Théodore réfléchissait aux dangers du voisinage, elle réfléchissait aux dangers de l'isolement. Le souvenir de sa soirée lui était resté dans l'esprit. Sans doute elle sentait en elle une invincible répugnance pour cette existence au milieu de laquelle un besoin de distraction l'avait déjà entraînée; mais était-elle bien sûre que ce besoin de distraction ne deviendrait pas lui-même un jour aussi invincible que cette répugnance même? N'avait-elle pas eu sous les yeux l'exemple de cette femme qui s'était en quelques mois habituée à vivre dans une atmosphère viciée? pouvait-elle répondre d'elle-même, et, poussée par l'ennui, ne pourrait-elle pas, elle aussi, se laisser entraîner au courant, y être attirée même par la nécessité, cette puissante attraction au mal? A cette pensée, qu'un jour viendrait peut-être où un homme qu'elle ne connaîtrait pas pourrait lui parler comme on lui avait parlé dans cette soirée, et qu'elle serait obligée de ne pas lui répondre comme on répond à un outrage, Camille se sentit frissonner tout entière, et toutes les menaces de l'avenir vinrent épouvanter son imagination. Cependant à quoi se rattacher pour ne pas glisser dans l'abîme? Dans quelle affection fortifier l'instinct de résistance aux tentations de la solitude, de l'ennui et de la misère? Le jour où Léon lui avait dit qu'un autre amour pourrait plus tard le remplacer dans son cœur, Camille avait protesté avec la sincérité de son cœur, alors plein de l'amour qu'elle avait pour lui; elle croyait que le souvenir qu'il y laisserait serait suffisant pour garder la place : elle en doutait maintenant que la blessure qu'il avait faite à ce souvenir était tellement douloureuse, qu'elle eût préféré l'oubli. Elle eut pendant une heure un de ces désirs qui ouvrent dans l'âme une entrée au désespoir. Jetant un regard éperdu vers tous les horizons de sa vie, elle vit le regret, la misère ou la honte partout, l'espérance nulle part. Elle pensa un moment à mourir, mais cette pensée seule lui fut plus cruelle que la mort : une soudaine rébellion de jeunesse la rattacha à la vie, quels que dussent en être les hasards.

La résolution prise par Camille de ne rien accepter de Léon était trop enracinée dans sa fierté pour qu'elle pût être ébranlée; mais elle songea que cette fierté lui permettait du moins d'utiliser les conseils qu'il lui avait donnés dans leur dernière entrevue. Elle pensa qu'elle pourrait répondre dignement à sa lettre, si, le rencontrant un jour et lui tendant sa main hâlée par le travail, elle lui prou-

vait que, sans profiter de ses dons, elle avait su vivre d'elle-même, que si la Camille du présent n'était plus celle du passé, c'était seulement parce qu'elle avait cessé de l'aimer. Si cette idée de demander sa vie au travail lui avait été inspirée par les dangers de l'oisiveté, Camille ne l'eût peut-être accueillie qu'avec défiance, sachant combien elle était peu courageuse en face d'un changement d'habitudes; mais par cela même que cette résolution était puisée dans son orgueil, elle sentit qu'elle n'y renoncerait pas, et qu'elle la mènerait jusqu'au bout avec cette obstination passionnée que toute femme applique à l'accomplissement d'un projet qui a l'amour-propre pour base et la vengeance pour résultat.

A six heures du matin, Camille, assise à sa table, faisait encore des calculs. Bien qu'il eût peu dormi, Théodore se levait à la même heure. Comme il ouvrait sa fenêtre, il aperçut ses amis les oiseaux qui commençaient à courir sur les toits, et faisaient leur toilette matinale au premier rayon du soleil.

— Mes pauvres pensionnaires! Si je déménage, pensa-t-il, il faudra que je leur donne mon adresse.

Ramené par cette idée au motif qui lui faisait ployer sa tente, Théodore songea que s'il allait la planter dans ce même quartier, autant valait ne pas s'en aller. Pour que son éloignement fût sérieux, il fallait créer l'éloignement de la distance. Il se rappela que Bernier, qui demeurait à une lieue, lui avait souvent dit que son quartier était plein d'ateliers. Théodore, ayant d'ailleurs besoin de voir Francis pour lui parler de la commande que celui-ci lui avait fait espérer, se décida à aller chez lui. En passant devant son concierge, il lui signifia son congé pour le demi-terme.

Théodore trouva Francis au travail selon son habitude, et celui-ci lui causa une déception visible en lui apprenant qu'il n'avait pas à compter sur la commande. — Pourquoi? demanda Théodore.

— Parce que,... répliqua Francis, et il lui montra la lettre que Léon lui avait écrite.

— Ainsi, dit Théodore en riant, votre ami refuse d'encourager les arts parce qu'il suppose que je suis actuellement l'amant de son ancienne maîtresse, et surtout parce qu'il suppose que je l'étais avant qu'il l'eût quittée. Eh bien! alors ce monsieur serait bien surpris s'il savait ce qui se passe!

— Que se passe-t-il? dit Francis.

Théodore lui fit part de son projet de déménagement et du motif qui le portait à s'éloigner de Camille.

— Ainsi, demanda Bernier, vous êtes amoureux d'elle?

Théodore prit un morceau de craie et écrivit sur la muraille en lettres colossales : — Oui!

— Eh bien! dit Francis, si cela est ainsi, quand vous demeurerez de ce côté-ci de l'eau, vous passerez votre vie dans l'omnibus qui va de l'autre côté. Restez donc là-bas, allez!

— Mais songez donc que mon thermomètre est à quarante-cinq degrés, répondit Théodore; c'est une chaleur intolérable.

La conversation prit entre les deux amis une tournure sérieuse, et fournit à Théodore l'occasion de s'exprimer clairement à l'égard de Camille. Il avoua sans réticences les sentimens qu'elle lui inspirait, et fit connaître avec la même sincérité les véritables raisons pour lesquelles il refusait de s'abandonner. — Vous savez, dit-il, quelle est ma position : j'ai mon avenir à faire; ma petite personne m'est souvent assez lourde sur les bras, et je ne puis pas me permettre d'y ajouter le fardeau d'une autre existence. L'entrée d'une femme dans la vie d'un artiste est un élément de discorde entre lui et l'art. Les poètes, qui sont des farceurs solennels, appellent leurs maîtresses ou leurs femmes des muses aux blanches ailes; mais dès qu'ils veulent travailler, ils prient la muse de s'envoler. J'en connais un, moi qui vous parle, qui faisait de l'art à l'époque où il aimait Gothon quand il la rencontrait; maintenant il fait du métier parce qu'il obéit aux inspirations d'une muse qui ne peut faire son ménage qu'en robe de moire antique. Après cela, il est vrai que si Gothon n'est pas toujours jolie, elle est presque toujours bête, et que ce n'est pas gai de vivre seul.

— Après? demanda Francis.

— Après! C'est tout, répliqua Théodore. Si j'avais de la fortune ou de l'aisance, ou seulement quelque chose de plus que rien, je céderais peut-être à l'attraction qui m'entraînerait vers une femme que j'aimerais sérieusement; mais, dans les conditions où je me trouve et où se trouve celle dont nous parlons, je résiste. En vivant avec votre ami, Camille a pris des habitudes que je ne pourrais satisfaire : du pain tous les jours et de la galette le dimanche, voilà tout au plus ce que je pourrais lui offrir.

Francis expliqua brièvement à Théodore que Léon, en quittant sa maîtresse, avait pris des dispositions qui assuraient en partie l'existence de celle-ci.

— Raison de plus, répliqua le jeune homme. Vous allez me qualifier de puritain, d'extravagant, de tout ce qu'il vous plaira; mais je n'ai jamais compris de transactions entre l'amour et l'amour-propre. Il me répugnerait souverainement d'entendre Camille me dire à la fin du mois : « Je vais chez mon notaire. » Je n'ai pas de notaire, moi. J'ai dit du pain et de la galette, mais à la condition que je fournirais la farine. Et maintenant indiquez-moi où je pourrai trouver des logemens dans les prix doux.

— Tenez, dit Francis, levant le store de son atelier, allez dans la maison en face, elle est couverte d'écriteaux.

Théodore alla visiter les logemens, et demanda s'il n'y en avait pas qu'on pût occuper tout de suite.

Il y en avait un, mais trop petit pour qu'il pût l'habiter. Il en arrêta un plus convenable, qui était seulement vacant pour le demi-terme. Il retourna chez Bernier pour lui faire part de sa location. — Dans un mois et demi, je serai votre voisin. Je viens de louer en face, cinquante francs de moins que dans mon quartier, et un étage de plus. Quand le temps est clair, avec de bons yeux et de l'imagination, on voit la mer. Vous avez du monde, ajouta-t-il en remarquant que Francis l'avait reçu dans la première pièce.

— Oui, répondit celui-ci d'un air singulier, je suis en séance.

— Adieu! dit Théodore. Je cours donner mon congé à mon ancien logement. N'est-ce pas, au fond, que j'ai une bonne idée de me sauver de ma jolie voisine?

— Très bonne.

— Si par hasard elle vient vous voir, reprit Théodore, et que mon petit drapeau bleu soit à la fenêtre, vous sonnerez un peu du cor. Je saurai qu'elle sera ici, et je monterai comme par hasard. Cela me fera plaisir de savoir de ses nouvelles, et surtout d'apprendre qu'elle est heureuse.

— A moi aussi, cela me ferait plaisir, répondit Francis.

Et il ajouta en riant : — Seulement je ne pourrai pas vous avertir quand j'aurai la visite de Camille. J'ai un cor de chasse, mais je ne sais pas en jouer.

— Ni moi non plus; mais c'est égal, je vous apprendrai. Adieu, je me sauve.

— Qui était là? demanda Camille à Bernier, lorsque celui-ci rentra dans son atelier, où il l'avait vue arriver une minute après que Théodore en était sorti.

— Personne... Vous disiez donc? dit-il en s'asseyant auprès d'elle.

— Où en étais-je? fit celle-ci en cherchant à se rappeler à quel endroit elle en était restée du récit qui venait d'être interrompu.

— Vous en étiez à : Et alors...

— Ah! oui, reprit Camille... Et alors il a été convenu que je donnerai à ma patronne trois cents francs contre lesquels elle me nourrira pendant six mois et m'apprendra à broder assez proprement pour que je puisse entrer dans un magasin. En supposant qu'il me faille un an pour faire mon apprentissage, j'aurai toujours assez d'argent pour attendre que je puisse en gagner, puisqu'on doit me donner demain quinze cents francs de mon mobilier.

— Pourquoi le vendre? interrompit Bernier.

— Vous êtes bon, dit Camille, et où voulez-vous que je trouve de quoi organiser ma petite existence? Pour renvoyer Marie sur-le-champ, il a fallu compter avec elle. Et si je compte très mal, elle compte très bien. Pour déménager tout de suite, il a fallu payer mon terme en sortant, et puis une foule d'autres frais... Ça coûte très cher à Paris pour être malheureuse.

— Malheureuse! fit Bernier; mais Léon a pris des précautions pour que vous ne le fussiez pas.

— Monsieur Léon, répondit Camille, a perdu le droit de s'occuper de mon avenir en accusant mon passé, et j'aurai cessé d'être malheureuse le jour où je l'oublierai.

— Pour que la besogne soit plus facile, il faut vous faire aider, interrompit Francis.

Camille ne répondit pas, elle ne put voir dans cette parole qu'un propos en l'air. Après avoir retracé complétement le programme de sa vie nouvelle, elle pria Francis de l'accompagner pour chercher un petit logement dans son quartier.

— Pourquoi quitter le vôtre? demanda Bernier.

— Il est trop cher pour moi, dit-elle, et d'ailleurs il faut que je me rapproche de mon travail.

— Tenez, répondit Francis en levant de nouveau le store de son vitrage, allez donc dans cette maison en face; il y a beaucoup d'écriteaux; peut-être y trouverez-vous votre affaire. Je ne puis pas me déranger. Vous viendrez me dire si vous avez loué.

Camille sortit et revint une demi-heure après. — Après-demain je serai votre voisine, lui dit-elle. J'ai trouvé, où vous m'avez indiqué, un logement vacant et très mignon d'où on a une vue magnifique.

— Oui, je sais, la mer,... quand il fait beau et qu'on a de l'imagination, interrompit Bernier.

— C'est bien un peu haut et c'est bien un peu petit, continua Camille; mais je ne conserve que ce qui est indispensable de mon ancien mobilier. Comme je suis un peu paresseuse, il faudra venir me réveiller le matin pour que je n'arrive pas trop tard à mon ouvrage.

— Je vous jouerai un air de chasse, dit Francis, lui montrant sa trompe.

— Vous savez donc en sonner?

— J'ai un ami qui doit m'apprendre.

— Je vous dis adieu, fit Camille. Je retourne chez moi me reposer un peu. J'ai fait tant de courses et tant de choses depuis ce matin, que je suis horriblement fatiguée, et j'ai encore un bon bout de chemin d'ici chez moi.

— Prenez une voiture.

— Ah! non, fit Camille; il faut commencer à faire des économies.

Comme elle allait le quitter, elle revint sur ses pas et lui dit : — A propos, M. Théodore est revenu de la campagne.

— Bah! dit Francis, jouant l'étonnement.

— Si j'étais sûre de ne pas le déranger, j'irais lui dire adieu avant de quitter le quartier.

— Ne lui dites pas adieu; dites-lui au revoir, répondit négligemment Bernier.

— Au fait, interrompit Camille, quand je serai chez moi le dimanche toute seule, s'il vient chez vous, vous me préviendrez : je monterai ici sans en avoir l'air, en voisine. Moi, je l'aime assez, ce garçon; il me fait rire.

— Camille, Camille, c'est une déclaration cela, dit Bernier en feignant de prendre un air grave.

— Oh! pas du tout, pas du tout, allez. D'ailleurs vous savez bien qu'il a repris son ancienne maîtresse, répondit Camille en serrant la main de Francis, qui la reconduisit jusqu'à la porte.

XVI.

Au commencement de l'automne suivant, un dimanche matin, Théodore, vêtu en habit de campagne, se promenait avec une apparence d'impatience dans l'atelier de Francis, qui parcourait les lettres que son domestique venait de lui monter. — Tenez, dit Bernier, lui passant un billet de faire-part venu de la province.

— Ah! fit Théodore, mettant, après l'avoir lu, le billet sous un tas de gravures : il est inutile qu'elle voie cela.

— Appelez-la donc encore, dit Francis : elle nous fera manquer le convoi.

Comme Théodore s'était mis à la fenêtre et commençait une fanfare, une petite voix essoufflée se fit entendre dans l'antichambre : — Me voilà, me voilà!

— Arrivez donc, paresseuse! nous sommes déjà en retard, dit Bernier à Camille, qui venait d'entrer dans l'atelier. Ainsi que les deux artistes, celle-ci était en habit de campagne. Un petit chapeau de paille simple orné d'un ruban clair et doublé intérieurement de soie rose encadrait son visage, où brillait la santé, où se reflétait le contentement d'une âme heureuse et gaie. Un col blanc tout uni entourait son cou, dont la pâleur mate était piquée d'un signe brun, et sa robe en coutil gris, amplement étoffée, bouffant en gros plis à l'entour de sa taille fine, dégageait les élégances d'un corsage plein dont le relief se révélait naturellement sans s'accuser. Elle avait aux

pieds d'étroites bottines d'étoffe grise qui faisaient, lorsqu'elle marchait, un petit bruit de chaussure neuve, et dont le talon semblait battre, en sonnant sur le parquet, une mesure impatiente et joyeuse. Camille portait sur le bras un petit mantelet pareil à la robe, et le seul luxe apparent de son frais uniforme était ses gants, de jolis gants d'une nuance tendre qui étaient de la famille de la pantoufle de Cendrillon, et que, par une innocente coquetterie, elle se plaignait de ne pouvoir mettre sans qu'elle fût aidée.

— Vous êtes belle, lui dit Francis après l'avoir examinée comme pour lui procurer l'innocent plaisir que toute femme éprouve d'une admiration qu'elle sait même banale.

— Mais, dit Camille en étirant les plis de sa jupe, c'est ma belle robe à manger de la galette. Et, fouillant dans sa poche, elle en tira un petit paquet soigneusement enveloppé qu'elle tendit au jeune homme en lui disant : — Tenez, voici toujours un nouvel à-compte sur votre douzaine.

Francis, ayant développé le petit paquet, y trouva un mouchoir de batiste, au coin duquel son chiffre était finement brodé.

— Est-ce assez joli? demanda Camille.

— Il y a progrès sur la première demi-douzaine; mais vous y avez mis le temps!

— Dame! dit Camille, je ne peux travailler que le soir, en rentrant de mon magasin, et encore je n'en fais guère.

— A qui la faute? dit Francis en souriant et en désignant Théodore.

— Allons, interrompit celui-ci, en route! — Et, comme Camille restait immobile et semblait réfléchir au milieu de l'atelier, il lui dit en la prenant doucement par le cou : — Eh bien! qu'est-ce que tu attends?

— Je suis sûre que j'ai oublié quelque chose, répondit-elle gaiement.

— Toujours oublieuse! fit Théodore.

— Ah! répondit Camille avec un accent de reproche amical, si j'oublie quelquefois, est-ce à vous de vous en plaindre?

HENRY MURGER.

POÉSIE AMÉRICAINE

UNE LÉGENDE DES PRAIRIES.

The Song of Hiawatha, by Henry Wadsworth Longfellow, 1 vol. in-12.

« Si vous me demandez d'où viennent ces histoires, d'où viennent ces légendes et ces traditions imprégnées des odeurs de la forêt, de la rosée et de l'humidité des prairies, de la tournoyante fumée des wigwams, retentissantes du mugissement des grands fleuves, de leurs murmures aux répétitions fréquentes et de leurs résonnemens aux violens échos, semblables au roulement du tonnerre dans les montagnes,

« Je vous dirai, je vous répondrai : Elles viennent des forêts et des prairies, des grands lacs de la terre du nord, du pays des Ojibways, du pays des Dacotahs; elles viennent des montagnes, des bruyères et des marécages, où le héron, le *Shuh-shuh-gah,* vit parmi les roseaux et les joncs. Je les répète telles que je les ai apprises des lèvres de Nawadaha, le musicien, le doux chanteur.

« Si vous me demandez où Nawadaha trouva ces chants sauvages et bizarres, trouva ces légendes et ces traditions, je vous dirai, je vous répondrai : Dans les nids d'oiseaux des bois, dans les cabanes des castors, dans les traces du pied du bison, dans l'aire de l'aigle.

« Tous les oiseaux sauvages les lui chantaient dans les bruyères et dans les marécages, dans les marais mélancoliques; Chetowaik le pluvier les lui chantait, et Mahng le plongeon, et Wawa l'oie sauvage, et le héron bleu, le Shuh-shuh-gah, et le coq de bruyère, le Mushkodasa.

« Si vous m'interrogez encore, me disant : Qui donc était ce Nawadaha? Parlez-nous de ce Nawadaha, — je répondrai à vos questions à peu près dans les termes que voici :

« Dans la vallée de Tawasentha, dans la verte et silencieuse vallée, sur le bord des plaisans cours d'eau, habitait le chanteur Nawadaha. Tout autour du village indien s'étendaient les prairies et les champs de blé, derrière se dressait la forêt, s'élevaient les bosquets de pins harmonieux, verts en été, blancs en hiver, toujours soupirant, toujours chantant.

« Et les rians cours d'eau, vous pouviez facilement suivre leurs traces à travers la vallée, par leur murmure au printemps, par leurs rideaux d'aunes en été, par leurs blanches vapeurs en automne, par la ligne noire de leurs rives en hiver. Et sur leurs bords habitait le chanteur, dans la vallée de Tawasentha, dans la verte et silencieuse vallée.

« Là, il chantait Hiawatha, il chantait le chant d'Hiawatha, il chantait sa naissance et sa vie merveilleuse, comment il pria et comment il jeûna, comment il vécut, travailla et souffrit, afin que les tribus des hommes pussent prospérer, afin qu'il pût faire prospérer son peuple.

« Vous qui aimez les retraites de la nature, qui aimez le soleil dans la prairie, qui aimez l'ombre dans la forêt, qui aimez le vent à travers les branches, et les averses de la pluie, et les tourbillons de neige, et le mugissement des grands fleuves entre leurs palissades de pins, et le tonnerre dans les montagnes, dont les innombrables échos bruissent comme des aigles dans leurs aires, prêtez l'oreille à ces sauvages traditions, à ce chant d'Hiawatha! »

Cette délicieuse introduction donne bien l'idée ou plutôt l'impression du ravissant poème d'*Hiawatha,* l'œuvre la plus achevée que M. Longfellow ait produite jusqu'à présent. Un souffle de la nature a passé sur ces pages; il soulève pour ainsi dire et fait trembler leurs images, comme le vent soulève et fait trembler les feuilles dans les bois. La mélodie des vers, rapide et monotone, ressemble singulièrement aux voix de la nature, qui ne se fatigue jamais de répéter toujours les mêmes sons. Deux ou trois notes composent toute la musique de cette poésie, mélodieuse et bornée comme un chant d'oiseau. Les mots qui vont se répétant entretiennent dans le récit comme un balancement qui fait ressembler la poétique histoire à ces nids d'oiseaux d'Amérique suspendus entre les rameaux de deux arbres. Le sentiment de la nature qui règne dans ce poème est à la fois très raffiné et très familier. Le poète sait prêter, comme un moderne, des voix à tous les objets inanimés de la nature; il connaît la langue des oiseaux, il comprend le murmure du vent dans les feuilles, il interprète le bruit des ruisseaux, et cependant, en dépit de cette subtilité poétique, il ne s'égare jamais dans une description minutieuse, et ne s'oublie pas complaisamment à prolonger par la pensée les sensations éprouvées. Son poème, fait avec un art exquis, participe ainsi de deux caractères : il est *homérique* par la précision, la simplicité et la familiarité des images; il est moderne par la vivacité des impressions et par un souffle tout lyrique qui parcourt toutes ses pages. De ce mélange naît un sentiment par-

ticulier, un peu artificiel et archaïque, mais singulièrement exquis et rare, assez semblable au sentiment que font éprouver d'autres tentatives analogues de grands poètes modernes, s'essayant à reproduire la vie et l'esprit des temps qui ne sont plus, certaines ballades de Goethe par exemple ou certains poèmes d'Henri Heine.

La nature que décrit M. Longfellow n'est point celle qui nous est familière, et cependant le poète nous introduit dans son intimité, il nous en fait sentir en quelque sorte les douceurs et le charme domestique. La forêt vierge, les grands fleuves, les savanes infinies, n'excitent pas plus notre étonnement dans ce poème qu'ils n'excitent l'étonnement du sauvage dont les yeux sont depuis longtemps habitués à ces spectacles grandioses. La nature la plus extraordinaire n'inspire de sentimens sublimes ou excessifs que lorsqu'elle est surprise à la dérobée, vue en passant, prise comme antithèse des tableaux qui nous avaient été familiers jusqu'alors. Il y a une grande différence par exemple entre les sentimens que la nature inspire à un citadin et ceux qu'elle inspire à l'habitant des campagnes. Le premier la voit et la sent plus vivement, mais son impression, étant plus exceptionnelle, est pour ainsi dire plus exagérée, parce qu'elle ressemble à une surprise, à un tressaillement subit, à la première sensation d'un bonheur inconnu, dont la nouveauté augmente l'énergie. L'habitant des campagnes sent moins vivement, l'habitude lui enlève le plaisir des surprises; mais toutes les impressions naturelles agissent en lui néanmoins d'une manière lente et latente, donnent un moule à ses pensées, teignent son langage de leurs nuances, tout cela à son insu et par le seul effet d'influences ininterrompues. Pour l'un, la nature est une passion et en quelque sorte une aventure; pour l'autre, elle est une habitude. Cette différence dans la manière de sentir la nature se retrouve presque au même degré entre un poète qui chante les paysages d'une terre étrangère et un poète qui chante la nature qui lui est familière. Le premier est exagéré sans cependant être faux; il devient facilement pompeux sans être pour cela emphatique. Ce qui le frappe et ce qu'il reproduit, c'est l'aspect nouveau de la nature qui se révèle à lui, un ciel plus brumeux ou plus pur, une austérité âpre ou une exubérance de fertilité. Un poète du Midi qui chante la nature du Nord est surtout frappé par son esprit rigide et triste : ce qu'il voit et ce qu'il décrit, ce sont les sombres sapins, les glaces et les neiges; mais il oublie que sous ces sapins les oiseaux chantent dans les saisons heureuses, et que la verdure dort sous ces neiges. On sera tout surpris, lorsqu'on lira un poète septentrional, de voir qu'il ne s'en est pas laissé imposer par les choses qui ont tant frappé l'imagination de l'étranger, que lui aussi, quoique enfant du Nord, il connaît les tièdes brises, aime

le parfum des fleurs, sait chanter le printemps, parler du soleil, qu'il connaît toute une *flore* et toute une *faune* auxquelles n'a point pris garde le voyageur trop enthousiaste des glaciers. L'Européen qui chante l'Orient s'enivre de soleil, et croit ne pouvoir jamais mettre dans ses vers assez de fleurs, de parfums et de voluptés; mais ouvrez un poète oriental, et vous n'y trouverez pas plus de roses qu'il ne faut, fût-ce même chez le chantre de Gulistan ou des amours de Boulboul; l'exagération admiratrice aura disparu, et les choses auront toutes repris leur véritable mesure. La familiarité, l'intimité avec les choses rétablit mille nuances que l'admiration passagère et l'imagination ne peuvent pas apercevoir.

Le poème de M. Longfellow confirme cette observation. La nature américaine y apparaît toute différente de ce qu'elle est aux yeux d'un Européen. Cette nature, qui semble si imposante aux voyageurs modernes, et dont M. de Chateaubriand s'est plu à nous décrire avant tout les côtés terribles ou les irrrésistibles et dangereuses séductions, se révèle à nous sous un aspect tout familier. Nous sentons qu'elle tient en réserve pour ceux qui vivent dans son intimité, pour l'Indien chasseur nomade, pour le pionnier, pour le colon, des douceurs et des caresses qu'ignorent ceux qui n'ont fait que la traverser. Ce n'est plus une dangereuse Circé, abondante en plaisirs, riche en poisons, magnifiquement vêtue de ses savanes et de ses forêts vierges, comme pour une fête des sens; c'est une bonne et bienfaisante nourrice qui a souci du bien-être et de la santé de ses enfans. Les forêts sont pleines d'ombres rafraîchissantes; les hautes herbes ondulent dans les immenses prairies avec un doux frémissement, tout semblable à celui de la moisson courbée sous le vent; les fleuves et les lacs fourmillent de poissons, les marécages sont peuplés d'oiseaux. Toute cette nature étrange perd sa singularité, et se présente à nous comme un paysage connu, dont nous savons par cœur tous les détails. Nous ne redoutons plus ni la bête sauvage, ni le marais pestilentiel, ni la fleur aux parfums empoisonnés, ni le dangereux serpent. Tel est le sentiment de la nature américaine qui règne dans le poème de M. Longfellow : il n'est pas grandiose, il est familier; il résulte en quelque sorte d'une longue habitude, et il nous fait partager quelque chose de cette impression. Le plus grand éloge qu'on puisse faire de ses descriptions de la nature, c'est certainement de dire qu'elles charment plus qu'elles n'étonnent, et qu'elles inspirent plutôt une impression de bonheur qu'une impression d'admiration.

On a beaucoup chicané M. Longfellow sur l'originalité de son poème; une controverse s'est même engagée pour savoir si le mythe qui fait le fond de cette œuvre est une véritable tradition indienne, ou si M. Longfellow, qui est familier avec les littératures du Nord,

ne l'a pas tiré, sans en rien dire, d'un vieux poème finlandais. Le fait serait exact, qu'il n'infirmerait en rien la valeur du nouveau poème. Toutes les traditions des peuples primitifs ont quelques traits de ressemblance. Hiawatha ressemble non-seulement au héros du poème finlandais, que nous ignorons d'ailleurs parfaitement, mais à tous les héros dont l'imagination populaire a placé l'existence au premier âge des sociétés. Il réunit en lui les traits d'un Triptolème et d'un Hercule; il enseigne l'agriculture et les arts de la paix comme le premier, il lutte contre les forces naturelles comme le second. Il sait combattre les dragons gardiens des trésors enfouis, comme Sigurd ou Jason; il porte des mitaines enchantées, il possède des bottes de sept lieues, il est pieux, il prie, jeûne et médite comme un roi de l'Inde brahmanique; il est prophète, devin, comme un prêtre d'Égypte; il enseigne à son peuple l'art de figurer la pensée par des symboles tracés sur la peau des bêtes. Héros, il a pour amis deux héros qui se retrouvent au commencement de toutes les civilisations : Kwasind, emblème de la force unie à la douceur, de la force qui s'applique avec tendresse au bonheur des hommes, et le mélodieux Chibiabos, le chanteur, le poète musicien, qui vit dans la familiarité de la nature, et dont les chants rendent les hommes meilleurs. M. Longfellow a donc rassemblé dans Hiawatha les traits particuliers qui caractérisaient le mieux les héros de tous les pays. S'il y a dans ce poème un souvenir littéraire, cette réminiscence est bien plus étendue que ne le disent ses adversaires; il ne s'est pas contenté de reproduire une tradition ignorée d'un pays peu connu. L'accusation de plagiat tombe devant cette réflexion si simple, que l'imagination populaire s'est plagiée elle-même à son insu dans tous les pays, que partout elle a prêté aux héros les mêmes pouvoirs et les mêmes instrumens magiques, et que partout elle a incarné les forces naturelles sous des formes humaines.

Malgré ces emprunts faits aux mythologies héroïques de tous les pays, la création de M. Longfellow n'en conserve pas moins son originalité. Tous les traits empruntés sont habilement fondus, de manière à se rapporter exactement à la nature d'un héros des savanes et des forêts vierges. Les *mocassins* enchantés sont nécessaires pour traverser les interminables prairies, les mitaines magiques sont très utiles pour briser les rochers qui opposent un obstacle au cours des fleuves, ou qui barrent la route au voyageur. Les trésors conquis par Hiawatha sont cachés sous les marécages et les lacs. L'âme du héros est bien celle d'un héros indien, et jamais rien ne fait songer à un héros d'un autre pays; jamais aucune maladresse poétique ne transporte l'esprit au-delà du village rustique et de la vie de la tribu. On n'y devine aucun degré de civilisation supérieur à celui que rêve Hia-

watha. Chasser, pêcher, cultiver le maïs, vivre dans l'intimité de la nature, tel est l'idéal de la vie indienne, et tel est l'idéal que Hiawatha s'efforce de prêcher à son peuple. La réalité qu'il maudit, c'est le vice unique et irrémédiable de ses compatriotes, la férocité belliqueuse, la guerre de tribu à tribu. Abattre cette férocité belliqueuse, faire dominer ces habitudes paisibles de la vie rustique et nomade, telle est la tâche que Hiawatha s'est imposée, tâche digne d'un héros peau-rouge, dont l'âme n'a de rapport qu'avec la nature et ne trouve autour d'elle aucun stimulant qui puisse l'élever au-dessus d'un idéal de douceur et de paix. Les conseillers, les amis et les précepteurs d'Hiawatha sont les grands arbres, les ruisseaux et les oiseaux, qui tous lui répètent à l'envi la même leçon de bonheur tranquille. Les rixes sanglantes des tribus, qui ne sont accompagnées d'aucun autre résultat que de chevelures scalpées et de guerriers liés au poteau, ne lui révèlent aucune idée de civilisation et de société humaine supérieure. La violence, qui, aux temps primitifs, a été pour les grandes âmes une révélation de ce que peut devenir la nature humaine pétrie par d'habiles mains, lui apparaît donc stérile et contraire aux desseins du Grand-Esprit. D'un autre côté, l'homme, étant comme noyé et perdu au milieu de la nature qui l'environne, ne conçoit, en présence de ces imposans spectacles, d'autres images de la vie que des images de repos et de calme. Dans de telles conditions, même pour l'âme d'un héros, toute conception d'une haute société est impossible. Hiawatha est un héros de la vie sauvage: l'aimable fatalité de sa situation n'est nulle part exprimée, mais elle se sent partout dans le poème; la nature entoure de ses bras cet enfant de la savane et des lacs, elle refuse de le laisser s'éloigner d'elle. Tel est le héros du poème de M. Longfellow, héros tout à fait en harmonie avec la nature qui l'environne et avec les hommes que le Grand-Esprit lui a donné mission de civiliser. Cette mission civilisatrice elle-même n'est que la vie sauvage élevée à son plus haut point de perfection.

Hiawatha ne tire pas sa mission d'une inspiration personnelle; il est une sorte de rédempteur envoyé par le Grand-Esprit. C'est là ce qui explique sa grande douceur et son esprit pacifique. S'il eût obéi à ses instincts et à ses passions, peut-être aurait-il été un grand guerrier, capable de fonder sur les bords du Lac-Supérieur, sa patrie, un empire qui aurait rivalisé avec les empires du sud; mais, prophète du Grand-Esprit, il s'oublie lui-même, et son génie tout pacifique ne songera pas à détruire la république sauvage des tribus du nord. C'est l horreur que la guerre a causée au Grand-Esprit qui est la cause première de la mission d'Hiawatha. Un jour Gitche-Manitou, le Grand-Esprit, ennuyé des querelles des tribus indiennes,

descendit sur une montagne, se façonna une gigantesque pipe en terre rouge et fuma le calumet de paix. Averties par les nuages qui sortaient de la pipe divine, toutes les tribus environnantes vinrent au signal du Grand-Esprit.

« Descendant les rivières, traversant les prairies, les guerriers de toutes les nations arrivèrent : les Delawares et les Mohawks, les Choctaws et les Comanches, les Shoshonies et les Pieds-Noirs, les Mohicans et les Dacotahs, les Hurons et les Ojibways, tous les guerriers arrivèrent, attirés simultanément par le signal du calumet de paix aux montagnes de la prairie, à la grande carrière de terre de pipe rouge.

« Et ils se tenaient sur la prairie, avec leurs armes et leur équipement de guerre, peints comme les feuilles d'automne, peints comme le ciel du matin, se regardant sauvagement en face. Sur leurs visages éclatait une cruelle défiance, dans leurs cœurs les querelles des siècles, les haines héréditaires, la soif de vengeance, legs des ancêtres.

« Gitche-Manitou, le tout-puissant, le créateur des nations, les regarda avec compassion, avec une tendresse et une pitié paternelles, contempla leurs colères et leurs luttes comme des querelles et des combats d'enfans.

« Sur eux, il étendit sa main droite, pour soumettre leurs natures obstinées, pour éteindre leur soif et leur fièvre par l'ombre de sa main droite; il leur parla avec une voix majestueuse, semblable au retentissement des eaux lointaines tombant dans les profonds abîmes :

« O mes enfans, mes pauvres enfans! écoutez les paroles de la sagesse, écoutez ces paroles de conseil des lèvres du Grand-Esprit, du maître de la vie qui vous forma.

« Je vous ai donné des terres pour chasser, je vous ai donné des ruisseaux pour pêcher, je vous ai donné l'ours et le bison, je vous ai donné le chevreuil et le renne, je vous ai donné la bernache et le castor, j'ai rempli vos marais d'oiseaux sauvages, j'ai rempli vos rivières de poissons. Pourquoi donc n'êtes-vous pas contens? Pourquoi vous faites-vous mutuellement la chasse?

« Je suis fatigué de vos querelles, fatigué de vos guerres et du sang répandu, fatigué de vos prières où vous me demandez vengeance, de vos disputes et de vos dissensions. Toute votre force est dans votre union, tout votre danger est dans la discorde; c'est pourquoi vivez en paix désormais, comme des frères vivent entre eux.

« Je vous enverrai un prophète, un libérateur des nations, qui vous guidera et vous enseignera, qui travaillera et souffrira avec vous. Si vous écoutez ses conseils, vous multiplierez et prospérerez; si vous laissez passer sans y prendre garde ses avertissemens, vous disparaîtrez et vous périrez!

« Baignez-vous dans le courant qui est devant vous; lavez les peintures guerrières qui vous couvrent le corps, lavez les taches de sang qui souillent vos doigts, enterrez vos armes et vos massues de guerre, brisez la pierre rouge de cette carrière, pétrissez-la et faites-en des pipes de paix; prenez les roseaux qui croissent auprès de vous, ornez-les de vos plumes les plus brillantes, fumez le calumet ensemble, et vivez désormais ensemble comme des frères. »

Selon l'habitude des peuples primitifs, les forces naturelles sont divinisées, ou plutôt transformées en personnages gigantesques, demi-héros, demi-divinités; mais dans cette légende indienne de l'intérieur des terres, ce ne sont pas les forces violentes des peuples du sud ou du littoral, le feu central et volcanique, l'océan, qui figurent : ce sont les forces vagues qui agitent les rameaux de la forêt primitive ou les hautes herbes des prairies, — les vents. La plus puissante de ces divinités est le vent de l'ouest, le vent de la contrée où cette légende a pris naissance; c'est Mudjeekewis, le vainqueur de l'ours des montagnes, l'habitant des rochers et des cavernes sauvages. Roi de l'empire de l'air, Mudjeekevis a distribué son royaume entre ses trois fils : à Wabun il a donné le vent de l'est, à Shawondasa le vent du sud, et au féroce Kabibonokka, le cruel vent du nord. Wabun est le plus jeune et le plus beau de tous, c'est le vent adolescent et frais, le vent de l'aube, « celui qui amène le matin, celui dont les flèches d'argent chassent les ténèbres sur les collines et dans les vallées, celui dont les joues sont peintes du rouge le plus brillant, dont la voix éveille le village, appelle le daim et appelle le chasseur. » Il s'ennuyait tout seul dans le ciel, le jeune Wabun, malgré le chant des oiseaux, les parfums des prairies, les bruits sonores des forêts. Un jour il aperçut dans une prairie une belle jeune fille, et son ennui disparut aussitôt. Ils étaient tous deux solitaires, elle sur la terre et lui dans le ciel. « Il la supplia par ses caresses, il la supplia par le rayonnement de ses sourires, il la supplia par ses mots flatteurs, par ses soupirs et ses chants, par ses gentils chuchotemens dans les branches, par la plus douce musique, par les plus suaves odeurs, jusqu'à ce qu'il l'eût attirée contre son sein, enveloppée de ses robes de pourpre, et changée en une étoile toujours palpitante contre son sein. Et depuis lors on les voit toujours dans le ciel allant ensemble,—Wabun et l'étoile du matin.» Le cruel Kabibonokka (le vent du nord) n'avait point ces grâces et ce charme romantique. Il n'avait pas de penchans amoureux, il était insociable et morose, et voulait que la solitude régnât autour de sa maison de glace, située dans la terre du Lapin-Blanc. La présence d'un être vivant autour de sa demeure lui semblait un défi et une menace, et une fois il engagea même avec Shingebis le plongeur, qui s'obstinait à rester dans son royaume, un combat dans lequel il fut vaincu. Le troisième des fils de Mudjeekewis, Shawondasa (le vent du sud), était un véritable créole, gras, paresseux, toujours couché sur les fleurs, perpétuellement assoupi, faisant la sieste avec délices, opulent, généreux, prodigue, ami du faste. C'est lui qui envoyait au nord les oiseaux et les fleurs, « qui envoyait Opechee le rouge-gorge, qui envoyait Owaissa l'oiseau bleu, qui en-

voyait Shawshaw l'hirondelle et Wawa l'oie sauvage, qui envoyait les melons et le tabac, et les raisins en grappes pourprées. » Il était porté à l'amour, mais son tempérament et sa paresse lui défendant d'aimer activement, son amour se résolvait en rêverie et en contemplation. — Ainsi sont enveloppés dans de gracieuses allégories le rôle des forces naturelles et les phénomènes physiques familiers aux Indiens.

Mais le plus puissant des quatre vents du ciel était toujours Mudjeekewis, le vent de l'ouest; c'était aussi, si nous pouvons parler ainsi, le plus humain. Il n'était pas fait pour l'amour adolescent comme son fils Wabun, ni pour la rêverie paresseuse comme Shawondasa, ni pour la domination stérile comme Kabibonokka; il était fait pour l'activité, la lutte, la passion. Mudjeekewis est un héros et un conquérant. Il passe comme un tourbillon, enlève, séduit, et s'éloigne sans songer au mal qu'il a fait et aux ruines qu'il laisse derrière lui. La belle Wenonah fut sa victime. Wenonah était la fille de la vieille Nokomis, qui autrefois était tombée de la lune dans la prairie. Vainement Nokomis avait averti sa fille de se défier de Mudjeekewis. Wenonah négligea cet avertissement, et un soir que le vent de l'ouest passait légèrement sur la prairie, chuchotant à travers les feuilles, courbant les fleurs et le gazon, il trouva la belle Wenonah couchée parmi les lis. « Il la séduisit par ses caresses, il la séduisit par ses doux mots, » puis il s'éloigna et ne revint plus. Wenonah mourut de douleur en donnant le jour au héros Hiawatha, aussi vaillant et plus fidèle que son père, aussi doux et plus prudent que sa mère.

L'enfance du héros est décrite en vers charmans, qui ont toute la douceur d'une chanson de nourrice. La vieille Nokomis l'éleva sur les bords du Lac-Supérieur et lui fit un petit berceau en bois de tilleul, bien rembourré de mousse et de roseaux. Elle le berçait en chantant : « Ewa-Yea, ma petite chouette, qui est-ce qui éclaire le wigwam? Avec ses grands yeux, qui éclaire le wigwam, Ewa-Yea, ma petite chouette? » Et à mesure qu'il grandit, elle lui enseigna tout ce qu'elle savait d'astronomie fantastique et d'histoire naturelle légendaire. Cette éducation primitive, qui s'adresse à l'imagination seule et qui a été celle de tous les peuples à leur enfance, est poétiquement décrite par M. Longfellow. « Nokomis lui enseigna bien des choses sur les étoiles qui brillent au ciel, lui montra Ishkoodah la comète, Ishkoodah aux tresses enflammées; elle lui montra la danse de mort des esprits, les guerriers avec leurs plumes et leurs massues de guerre, fuyant vers le nord, et brillant comme une flamme pendant les nuits glacées de l'hiver; elle lui montra la large, blanche route du ciel, grand chemin des fantômes... Quand il voyait la lune

sortir de l'eau ronde et ridée, avec ses ombres et ses taches, il chuchotait : « Qu'est-ce que cela, Nokomis? » Et la bonne Nokomis répondait : « Autrefois un guerrier très irrité saisit sa grand'mère et la lança contre le ciel à minuit; il la lança contre la lune, et c'est son corps que vous voyez là. » Lorsqu'il voyait l'arc-en-ciel, il chuchotait : « Qu'est-ce que cela, Nokomis? » Et la bonne Nokomis répondait : « C'est le ciel des fleurs que vous voyez là. Toutes les fleurs sauvages de la forêt, tous les lis de la prairie fleurissent dans ce ciel au-dessus de nous, lorsque sur la terre ils se fanent et périssent. »

Pour jouets, le petit Hiawatha eut des fleurs et des métaux brillans; pour compagnons, les petits êtres animés qui l'entouraient. « Il apprit le langage des oiseaux, leurs noms et tous leurs secrets, comment ils bâtissaient leurs nids en été, pourquoi ils se cachaient en hiver, et il leur parlait toutes les fois qu'il les rencontrait, et les appelait les *poulets* d'Hiawatha. — Il apprit le langage de toutes les bêtes; il apprit leurs noms et tous leurs secrets, comment les castors construisaient leurs maisons, où les écureuils cachaient leurs provisions de glands, comment le renne courait si rapidement, pourquoi le lapin était si timide. Il parlait avec eux toutes les fois qu'il les rencontrait, et les appelait les frères d'Hiawatha. » Cette familiarité avec tous les êtres animés lui donna une grande tendresse pour la nature. Lorsqu'il grandit, un vieil ami de Nokomis, merveilleux conteur d'histoires merveilleuses, grand voyageur et grand parleur, lui fit un arc et des flèches; mais Hiawatha s'en servait peu, et il ne put jamais devenir un grand chasseur. A chaque coin de bois, dans chaque clairière volait ou courait un de ses anciens amis. « Ne nous tue pas, Hiawatha, lui disaient le rouge-gorge et l'oiseau bleu en venant chanter sur son épaule. — Ne nous tue pas, Hiawatha, lui disait l'écureuil en riant à travers les branches. — Ne me tue pas, lui disait le lapin en se dressant sur les pattes de derrière. » Le moyen de résister à d'aussi douces supplications? Cependant Hiawatha n'était point un doux brahme, égarant sa tendresse sur tous les êtres qui témoignent de la toute-puissance du Créateur; cette tendresse était virile. S'il se servait peu de son arc et de ses flèches, ce n'était point par faiblesse, car il savait poursuivre le cerf et le daim sauvage, et il était renommé parmi les chasseurs de sa tribu.

S'il aimait les beaux enfans de la nature, il détestait ses avortons et ses monstres, les reptiles qui vivent dans la vase des marais, les poissons énormes qui se cachent sous l'eau profonde, les bêtes sauvages qui menacent la vie de l'homme. Il en voulait surtout aux monstres des eaux qui empoisonnent les marécages, envoient la peste et la fièvre à l'homme. Pour les combattre, il se construisit un

beau canot, en écorce de bouleau, relié par des branches de cèdre et des racines de mélèze, enduit de résine, orné de piquans de porc-épic. « Ainsi fut construit le canot dans la vallée, près de la rivière, au sein de la forêt, et la vie de la forêt était en lui, tous ses mystères et toute sa magie, toute la légèreté du bouleau, toute la force du cèdre, tous les souples nerfs du mélèze, et il flottait sur la rivière comme une feuille jaune en automne, comme un jaune lis des eaux. » Muni de ce canot, Hiawatha combattit sur le grand lac le puissant Nahmah, roi des esturgeons, et le vainquit après des périls et des aventures qui rappellent la légende du prophète Jonas et l'*Histoire véritable,* de Lucien. Encouragé par ce premier exploit, il défia le magicien qui cache ses trésors au fond des marais, les dérobe aux hommes, et leur prodigue en revanche la peste et les fièvres. La vieille Nokomis, qui avait à se plaindre du magicien, encouragea son petit-fils à cette aventure périlleuse. « C'est lui qui a tué mon père par ses vils artifices et ses ruses, lorsqu'il descendit de la lune, lorsqu'il vint sur la terre pour me chercher. Lui, le plus puissant des magiciens, il nous envoie la fièvre des marais, il envoie les vapeurs pestilentielles, les exhalaisons empoisonnées, et du fond des marécages, il envoie parmi nous le gris brouillard, la maladie et la mort. Prends ton arc, Hiawatha, prends tes flèches à la tête de jaspe et ta massue de guerre, et tes mitaines magiques, et ton canot de bouleau, et l'huile de Nahmah l'esturgeon pour frotter ses flancs, afin que rapidement tu puisses fendre l'eau noire comme la poix. Tue ce magicien impitoyable, sauve le peuple de la fièvre qu'il respire du fond des marais, et venge le meurtre de mon père! » Ainsi excité, Hiawatha marche à la rencontre du magicien, à travers l'eau noire des marécages. Il rencontre les hôtes de la fange, les serpens jaloux qui gardent l'entrée des trésors, et lèvent vers lui leurs têtes sifflantes en essayant de l'intimider. Hiawatha use une partie de ses flèches contre ce peuple de pythons. « Chaque résonnement de la corde de l'arc était un cri de guerre et un cri de mort; chaque sifflement d'une flèche était un chant de mort pour les serpens. »

Il fallut longtemps à Hiawatha pour atteindre la demeure du magicien. « Toute la nuit il navigua, il navigua sur cette eau croupissante, couverte de la vase des siècles, noire de roseaux en putréfaction, épaisse d'iris et de lis des marais, stagnante, morte, terrible, sombre, éclairée par le pâle éclat de la lune, illuminée par les feux-follets des lumières allumées par les fantômes des morts dans leurs campemens de nuit. L'air tout entier était blanc de la lumière de la lune, l'eau tout entière était noire d'ombres, et autour de lui les moustiques chantaient leur chant de guerre, et les mouches à feu agitaient leurs torches pour l'égarer, et la grenouille levait sa tête

au clair de lune, fixait ses jaunes yeux sur lui, coassait, et s'enfonçait dans la vase. Et pendant ce temps-là mille sifflemens se répondaient sur toute l'étendue des marécages. Et le héron, le Shuh-shuh-gah, au loin, debout sur la rive fertile en roseaux, annonçait l'arrivée du héros. »

Cependant le magicien défié se présente, et un dialogue s'engage selon l'habitude des héros indiens et dans le style pour ainsi dire aphoristique que les indigènes de l'Amérique aiment à donner à leurs discours : « Retire-toi, lâche, retire-toi parmi les femmes, retourne vers Nokomis, cœur tremblant; je te tuerai si tu restes, comme jadis j'ai tué son père. » Mais Hiawatha l'intrépide répondit : « Les gros mots ne frappent pas aussi bien que des massues de guerre, les paroles insolentes ne sifflent pas comme la corde de l'arc, les vanteries ne sont pas aussi aiguës que les flèches, les actions valent mieux que les paroles, les actes sont plus puissans que les bravades. » Le combat dure tout un jour d'été; Hiawatha use ses flèches et sa massue contre les vêtemens féeriques du magicien. Enfin le soir, lorsqu'il s'incline blessé contre un arbre, prêt à perdre tout espoir, le pic, qui dans tout pays est un oiseau plein d'expérience et de bons conseils, murmure à son oreille : « Ajuste tes flèches à sa tête, frappe à cette touffe de cheveux; c'est là seulement qu'il peut être blessé. » Le magicien est vaincu, et Hiawatha s'empare de ses richesses et de ses armes magiques. En reconnaissance du service que lui avait rendu le pic, il frotte du sang de sa victime la petite tête de l'oiseau, ce qui explique pourquoi depuis cette époque le pic d'Amérique porte sur la tête une touffe de plumes rouges. Tel fut le plus grand des exploits guerriers d'Hiawatha. Depuis la mort du magicien, le peuple ne souffrit plus autant de la peste. Il est impossible de donner une tournure plus poétique au service de pure utilité rendu par le héros, à cette question d'économie agricole qui est connue sous le nom de question du dessèchement des marais.

Tous les exploits d'Hiawatha sont, pour ainsi dire, d'un ordre économique. Il était écrit en vérité que dès l'origine cette Amérique du Nord serait le théâtre des triomphes de l'économie politique. Toutes ses actions ont un caractère utile, et tous ses combats, même les plus acharnés, un but pacifique. Il est pieux, il jeûne et il prie; mais ce n'est point par un désir de perfection idéale, ce n'est point par ambition des qualités qu'il n'a pas : c'est pour le profit de son peuple, pour le profit des nations. Tel qu'il est, Hiawatha est bien le héros précurseur des hommes au visage pâle dont il prédit l'arrivée à la fin du poème, qui devaient fonder la civilisation pacifique de l'Amérique du Nord, pionniers, fermiers et marchands. Le Grand-Esprit le contemple avec d'autant plus de tendresse qu'il est plus

pacifique. « Toutes vos prières sont entendues dans le ciel, Hiawatha, car vous ne priez pas, comme les autres, pour être plus habile à la chasse, pour être plus rusé à la pêche, pour obtenir le triomphe dans la bataille ou un grand renom parmi les guerriers, mais pour le profit du peuple, pour l'avantage des nations. » Aussi tous ses vœux sont exaucés. Après avoir passé en revue toutes les substances tant animales que végétales dont se nourrit l'homme, Hiawatha pensa qu'il devait y avoir une nourriture plus salubre que celles qu'il connaissait, et il supplia le Grand-Esprit de la lui faire connaître. Alors se présenta à lui un beau jeune homme, Mondamin, personnification poétique du maïs. Hiawatha lutta avec lui, le vainquit et le mit en terre. « Jour et nuit Hiawatha alla veiller près de son tombeau, eut soin de garder doucement remuée la terre qui le recouvrait, de la garder pure des herbes et des insectes, et d'éloigner avec des cris et de grands gestes Kahgahgee, le roi des corbeaux, jusqu'à ce qu'enfin une petite plume verte pointa lentement hors de terre, puis une autre et puis une autre. Et avant que l'été fût fini, le maïs s'était dressé dans toute sa beauté, enveloppé de ses robes brillantes et de ses longues, soyeuses et jaunes tresses. Transporté de bonheur, Hiawatha s'écria : « C'est Mondamin! c'est l'ami de l'homme, Mondamin! » Il y a dans cet épisode une réminiscence littéraire évidente, mais habilement dissimulée. Le combat de Hiawatha contre Mondamin rappelle la lutte des rois contre John Barleycorn et la résurrection miraculeuse de ce dernier dans l'admirable ballade de Burns.

Hiawatha était aidé dans ses travaux par deux amis avec lesquels il passa la plus grande partie de sa vie, l'homme fort, Kwasind, et Chibiabos le chanteur. Ils composaient son conseil politique. Le caractère de Kwasind est dessiné en traits ingénieux. Kwasind est l'emblème de la force unie à la tendresse et à l'intelligence. Il lui répugne d'employer sa force à des objets familiers et d'une utilité mesquine. Il la laisse reposer lorsqu'elle ne trouve pas un objet digne d'elle. Aussi l'accusait-on dans son enfance d'être étourdi, paresseux et rêveur. Jamais il ne jouait, jamais il ne chassait, ou ne pêchait comme les autres enfans le font. Il était pieux cependant et même dévotieux. « Paresseux, lui disait sa mère, vous ne m'aidez jamais dans mes travaux. » Pour lui complaire, il prit un jour les filets de pêche qui séchaient au soleil, et les rompit rien qu'en les touchant, tant sa force était grande. Abattre des forêts, soulever des rochers, frayer des sentiers dans les solitudes épaisses de troncs d'arbres et de broussailles, tels étaient les jeux auxquels il aimait à s'exercer. Il était la main d'Hiawatha, ou, pour mieux dire, il représente le génie pratique du héros, comme Chibiabos le

musicien en représente le génie idéal; il représente la douceur unie à la force, la justice, la religion pratique, le travail. Quant à Chibiabos, s'il n'avait pas, comme Orphée, la puissance de bâtir des villes au son de la lyre, il avait, comme lui, l'art d'enchanter et d'étonner la nature. Le délicieux portrait que trace M. Longfellow est bien celui d'un chanteur des grandes forêts primitives, d'un Orphée plus près de la nature et moins tourmenté que le héros grec du désir de lui échapper.

« Très aimé d'Hiawatha était l'aimable Chibiabos, le meilleur de tous les musiciens, le plus doux de tous les chanteurs. Il était beau et pareil à un enfant, brave comme un homme, doux comme une femme, pliant comme une branche d'osier, imposant comme un cerf à andouillers.

« Lorsqu'il chantait, le village prêtait l'oreille; tous les guerriers se rassemblaient autour de lui, toutes les femmes venaient pour l'entendre, tantôt il éveillait dans leurs âmes la passion, tantôt il y remuait la pitié.

« Avec les roseaux creux, il façonnait des flûtes si musicales et si douces, que le ruisseau cessait de murmurer dans les bois, que les oiseaux des bois cessaient de chanter, que l'écureuil Adjidaumo cessait de bavarder dans les chênes, que le lapin, le Wabasso, s'asseyait sur ses pattes de derrière pour regarder et écouter.

« Oui, le ruisseau s'arrêtant disait : O Chibiabos, enseignez à mes flots à couler en musique, doucement comme les paroles de vos chants!

« Oui, l'oiseau bleu, l'Owaissa envieux, disait : O Chibiabos, enseignez-moi des mélodies aussi étranges et fantasques, enseignez-moi des chants aussi pleins de passion!

« Oui, Opechee, le rouge-gorge joyeux, disait : O Chibiabos, enseignez-moi des mélodies aussi douces et aussi tendres, enseignez-moi des chants aussi pleins de gaieté!

« Et la veuve Wowonaissa, sanglotant, disait : O Chibiabos, enseignez-moi des chants aussi mélancoliques, enseignez-moi des chants aussi pleins de tristesse!

« Tous les sons de la nature empruntaient eux-mêmes de la douceur à ses chants, tous les cœurs des hommes étaient adoucis par l'expression de sa musique, car il chantait la paix et la liberté, car il chantait la beauté, l'amour et le désir; il chantait la mort et la vie immortelle dans les îles des bienheureux, dans le royaume de Ponemah, dans le pays d'outre-tombe. »

Ce qui plaît surtout dans Hiawatha, c'est que, quoique prophète envoyé par le Grand-Esprit et malgré sa naissance merveilleuse, il n'a rien de surnaturel et reste strictement humain. Il n'est point solitaire, sa piété n'est pas extatique; il aime les douces joies de la vie, il a des amis. Quand il eut accompli tous ses grands exploits, il songea à se marier. « Ce que la corde est à l'arc, la femme l'est à l'homme, » se dit-il en véritable héros rustique qu'il était. Il pensa à la belle Minnehaha (l'*eau riante*), qui habitait dans la

terre des Dacotahs, chez son père, le fameux faiseur de flèches renommé au loin dans toutes les tribus. « Marie-toi à une fille de notre nation, lui dit la vieille Nokomis, ne va pas à l'est, ne va pas à l'ouest chercher une étrangère que nous ne connaissons pas! La fille d'un voisin qui nous est familièrement connue est comme un feu dans le foyer; la plus belle des étrangères est comme la lumière de la lune. » Mais Hiawatha n'écouta pas sa trop prudente grand'-mère et partit pour le pays des Dacotahs, d'où il ramena bientôt la belle Minnehaha. Le retour de l'heureux couple est décrit en vers délicieux :

« Charmant fut le voyage à travers les forêts interminables, à travers les prairies, à travers les montagnes, à travers les rivières, les collines et les ravins. Il sembla court à Hiawatha, quoiqu'ils voyageassent lentement, quoiqu'il retardât et mesurât son pas aux pas de la belle Eau Riante.

« A travers les fleuves larges et rugissans, il portait la jeune fille dans ses bras; il la trouvait légère comme une plume, légère comme la plume qui ornait sa chevelure; il écartait les broussailles du sentier, courbait les branches gênantes, faisait à la nuit une cabane avec des branches, un lit avec des fleurs de ciguë, et allumait devant la porte un feu avec les pommes sèches du pin.

« Tous les vents voyageurs les accompagnaient par la prairie, à travers la forêt; toutes les étoiles de la nuit les contemplaient, et de leurs yeux sans sommeil surveillaient leurs rêves; de son embuscade dans le chêne, Adjidaumo l'écureuil sortait pour contempler les amans avec ses yeux indiscrets, et le lapin, le Wabasso, décampait devant eux, et les regardait de son clapier, ou bien, assis sur ses pattes de derrière, épiait les amans avec des yeux curieux.

« Charmant fut le voyage; tous les oiseaux chantaient doucement et ardemment des chants de bonheur et de paix du cœur; l'oiseau bleu, l'Owaissa, chantait : « Heureux êtes-vous, Hiawatha, d'avoir une telle femme pour vous aimer. » Opechee le rouge-gorge chantait : « Heureuse êtes-vous, Eau Riante, d'avoir un tel noble époux!

« Dans le ciel, le soleil bienfaisant les regardait à travers les branches, leur disant : O mes enfans, l'amour est le rayon, la haine est l'ombre, la vie est composée par moitié de rayon et d'ombre; gouverne par l'amour, Hiawatha!

« Du ciel, la lune les regardait, remplissait leur cabane de splendeurs mystiques, et leur chuchotait : O mes enfans, le jour est sans repos, la nuit tranquille, l'homme impérieux, la femme faible; mais quoique j'obéisse et vienne la dernière, la moitié du temps m'appartient; gouverne par la patience, Eau Riante! »

Le récit de la noce d'Hiawatha est fait avec un art consommé et un tact exquis des délicates nuances qu'il fallait observer : on dirait une fête de village héroïque. C'est une noce de campagne; seule-

ment dans cette occasion la campagne, ce sont les savanes et les grandes forêts, et les fermiers sont des guerriers peaux-rouges. Le mélange de vie rustique et de vie héroïque qui caractérise les mœurs indiennes a été vivement saisi et reproduit. Tous les types que la vie rustique engendre dans tout pays se retrouvent dans ce récit sous une forme locale: le dandy du village, Pau-Puk-Keevis, le mauvais plaisant aimable, chéri des femmes pour sa bonne humeur, beau danseur, joueur rusé, possesseur des plus beaux mocassins et des plus belles fourrures; Iagoo, le conteur de la veillée, celui qui sait les plus merveilleuses histoires et qui raconte les plus amusans mensonges. La vie humaine qui nous est familière se retrouve ainsi dans cette légende reconnaissable encore sous le costume sauvage dont elle est enveloppée.

Le mariage d'Hiawatha marque l'apogée de son bonheur, ses exploits sont achevés; maintenant les années sombres vont se dresser devant lui. L'une après l'autre toutes les joies de la jeunesse l'abandonnent; sa vie se décolore lentement et s'assombrit. Chibiabos meurt, et avec lui toute la poésie de l'existence d'Hiawatha. Désormais plus de rêves, plus de désirs, plus d'espérance; tout ce qui pouvait être a été; l'imagination ne colore plus le monde de son prisme. Puis Kwasind disparaît à son tour, victime des embûches de méchans démons. Hiawatha ne compte plus autant sur la douceur pour gouverner les hommes. Par la mort de Kwasind, qu'ont tué les petits nains des eaux, il apprend à se méfier de la méchante race des petits nains humains. Le mal s'est glissé parmi son peuple, et la corruption, et la débauche, sous la forme du dandy Pau-Puk-Keevis. C'est un jour d'amère expérience pour lui que le jour où il est obligé de faire la chasse à ce malfaisant personnage, de le frapper dans les retraites du castor, dans les cavernes des serpens, dans les airs, où il vole en compagnie des oiseaux sauvages, dont il a revêtu la forme.

Enfin d'étranges hôtes viennent s'asseoir à son foyer : ce sont trois vieilles femmes silencieuses et tristes qui prennent leur repas sans mot dire à la table de famille, et qu'on entend la nuit pousser de profonds gémissemens. Ces vieilles femmes sont les esprits des morts chéris qui reviennent supplier qu'on n'afflige plus par des larmes et des lamentations inutiles les âmes de ceux qui ne sont plus. Cette visite sinistre est une prédiction : elle parle d'une manière sensible de malheurs et de morts prochaines. La famine désole le peuple d'Hiawatha; la belle Eau Riante meurt elle-même de privations et d'angoisses. La tribu rustique est décimée, ruinée, la vie sauvage corrompue et désorganisée; rien n'est plus de ce que Hiawatha avait rêvé. C'est le moment pour lui de disparaître; la place

est prête pour de nouveau-venus, pour ces hommes au visage pâle qui arrivent des contrées du soleil.

Tel est ce gracieux poème, œuvre délicate et véritablement exquise où se trouvent toutes les qualités de M. Longfellow, et où ses défauts même deviennent des qualités. La musique de son vers accompagne harmonieusement les voix de la nature qu'il veut faire parler; sa douceur un peu vague et molle est bien à sa place en un pareil sujet; sa monotonie fréquente n'a ici rien qui déplaise, elle est bien conforme au sentiment qu'il a essayé d'exprimer. C'est une lecture rafraîchissante et doucement enivrante comme les tièdes brises des bois et les arômes de la nature. Deux qualités recommandent avant toutes les autres cette œuvre remarquable : c'est d'abord un mélange extrêmement heureux du génie épique et du génie lyrique, mélange qui était nécessaire pour reproduire la vie indienne, dans laquelle l'héroïsme naturel à l'âme humaine primitive est comme étouffé sous le lyrisme absorbant de la nature. Puis *le Chant d'Hiawatha* est bien une œuvre américaine : là nous n'avons plus ces souvenirs de la poésie européenne auxquels se laisse si facilement aller M. Longfellow, ces réminiscences littéraires des bords du Rhin, des rues de Bruges, des cloîtres du moyen âge, pour lesquelles le poète a oublié si souvent les prairies et les lacs de son pays. Tout est américain et ne parle que de l'Amérique. Quoique fondé sur une légende indienne, c'est en bien des sens un poème national. Puisse le succès de cette œuvre charmante persuader à M. Longfellow de marcher dans cette voie sans être tenté d'en sortir désormais! Le public européen est resté froid devant ses *Légendes dorées*, ses *Hyperion*, ses *Étudians espagnols;* mais toutes les fois qu'il a essayé de chanter la nature américaine, ou d'exprimer les sentimens américains modernes, M. Longfellow a conquis toutes les sympathies. *Hiawatha*, *Evangeline*, *Excelsior*, le *Psaume de la Vie*, voilà ses véritables titres littéraires. Que ce soit en même temps un avertissement aux poètes européens qui seraient trop possédés du désir de chanter la nature tropicale ou d'exprimer des sentimens d'autant plus séduisans qu'ils ne leur sont pas familiers.

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mai 1857.

L'Europe, après avoir vu disparaître les grandes affaires qui l'ont émue et absorbée, ne va-t-elle pas voir aussi se dénouer peu à peu ces autres questions qui restent depuis quelques mois livrées à l'ardeur des polémiques et au travail actif des négociations? Que deviennent encore une fois tous ces incidens dont se compose la politique actuelle, la transaction relative à Neuchâtel, et les élections des principautés, et la querelle diplomatique entre l'Autriche et le Piémont, et les démêlés du Danemark avec l'Allemagne? Voici tout d'abord une de ces questions qui a eu de la gravité, et qui arrive heureusement à son terme aujourd'hui : c'est l'affaire de Neuchâtel, dont la solution a été un instant arrêtée par une indiscrétion qui a pu être gênante sans exercer une influence sérieuse sur le dénouement. Les dernières difficultés ont disparu; le traité est signé désormais, et les ratifications devront être échangées d'ici à peu. Cette question de Neuchâtel n'existe donc plus réellement; on l'aura oubliée dans quelques jours, comme si elle n'avait pas été sur le point d'allumer un conflit dangereux, comme si elle n'avait pas occupé la diplomatie pendant trois mois. Neuchâtel restera définitivement un canton suisse, le roi de Prusse gardera comme un souvenir le titre princier attaché à son ancienne possession. Les intérêts que le cabinet de Berlin tenait à sauvegarder ont reçu satisfaction dans les limites de l'indépendance de la confédération helvétique, et il faut ajouter que prudemment, habilement désintéressé dans sa dignité, dans ses susceptibilités de souverain, le roi de Prusse n'a point hésité, quand le moment est venu, à renoncer aux compensations pécuniaires qui lui étaient assurées. Que manque-t-il seulement à cette œuvre également acceptée par la Prusse et par le pouvoir exécutif de la Suisse sous la sanction de l'Europe? Il lui manque l'approbation de l'assemblée fédérale helvétique, qui va se réunir extraordinairement, et qui ne saurait refuser de souscrire à une transaction que ses négociateurs

ont rendue aussi avantageuse que possible pour la Suisse en même temps qu'ils ont contribué à la faciliter par une habile modération. Si la Prusse avait à revenir de loin pour se trouver sur un terrain où la première condition d'arrangement était l'abdication de ses droits ou de ses prétentions, la Suisse avait bien sans doute aussi à faire un peu de chemin. C'est à rapprocher ces distances, à concilier les prétentions contraires, que la diplomatie s'est heureusement employée dans son œuvre de médiation, en faisant disparaître du sein de l'Europe un élément de perturbation au prix d'un article des traités de Vienne, et en plaçant la situation nouvelle de Neuchâtel sous l'autorité d'une modification régulière du droit public.

La question de Neuchâtel n'a point été facile à résoudre, nous le voulons bien; mais enfin elle était débattue dans des conditions appréciables, où il était toujours possible de saisir les difficultés pour en triompher. Il n'en est point ainsi sur le Danube, où il semble qu'on cherche dans la confusion un moyen d'embarrasser les décisions de l'Europe. Comment juger en effet cette situation des principautés, dont tous les élémens n'apparaissent qu'à travers une obscurité systématiquement entretenue? Tout l'effort du parti opposé à une réorganisation sérieuse et efficace des provinces du Danube tend à paralyser la manifestation de la vraie pensée des populations, à créer une opinion artificielle et obéissante, comme aussi à intercepter toute communication entre le pays et les représentans de l'Europe. Les membres de la commission européenne vont bien, il est vrai, de Bucharest à Jassy : seulement la route qu'ils suivent est surveillée; les autorités locales trompent par des itinéraires de fantaisie les populations qui veulent aller à la rencontre de ces protecteurs de leur liberté. Des indications prévoyantes ont détourné le commissaire français d'une ville où il devait trouver des témoignages de sympathie et l'expression de nombreux griefs. Il n'est pas jusqu'au commissaire ottoman, Saffet-Effendi, qui, à son arrivée récente à Jassy, n'ait été l'objet d'une de ces mystifications supérieures. Une foule considérable, dans laquelle se trouvaient des dignitaires de l'église, des boyards, s'est portée sur son passage. Cette population favorable aux idées nationales a été violentée et sabrée, et Saffet-Effendi a été conduit rapidement à travers la foule auprès des fonctionnaires qui l'attendaient pour lui exprimer leurs vœux et lui remettre des pétitions contre l'union. Plus que jamais d'ailleurs les autorités moldaves sont à l'œuvre pour façonner les élections, et elles peuvent d'autant plus aisément composer les listes électorales selon leur bon plaisir, que pour beaucoup de propriétaires il y aurait une réelle impossibilité de produire des titres légaux de possession. Dès-lors tout est livré à l'arbitraire. La difficulté pour les membres de la commission européenne serait de suivre jusque dans ses détails cette altération universelle et insaisissable souvent, pratiquée par des agens décidés à user de tous les moyens. Cela a été poussé si loin que le caïmacan de la Moldavie, M. Vogoridès, a été obligé de remplacer son ministre de l'intérieur, M. Catardgi. Il est vrai que le successeur de M. Catardgi, le logothète Basile Ghika, ne semble pas porter au pouvoir des idées fort différentes. Dans une circulaire pleine d'assez naïfs aveux, il se plaint que les Moldaves ne traitent pas leurs affaires sans bruit, qu'il y ait des apparences de manifestations, que des réunions prennent impropre-

ment la dénomination de comités ou de clubs. Le crime n'est pas bien grand, on en conviendra. Il est certain que s'il n'y avait ni bruit, ni manifestations, même apparentes, ni réunions sous un nom quelconque, si en un mot tout se faisait par la voie des autorités indiquant au pays ce qu'il doit dire et ce qu'il ne doit pas dire, la question se trouverait singulièrement simplifiée. Il reste à savoir si l'Europe serait très exactement informée des vœux, des besoins, des intérêts véritables de la Moldo-Valachie.

Le nom de la France, on ne l'ignore pas, est associé à cette idée de l'union des principautés, qui est devenue un drapeau sur le Danube. Sans doute, au fond, la France n'a que des sympathies pour cette combinaison, dans laquelle elle voit un moyen puissant de fortifier les deux provinces en concentrant leurs ressources, en groupant leurs intérêts, en les soumettant à une même loi, comme elles ont déjà une même langue et une même origine. En réalité cependant ce n'est point là aujourd'hui la question qui s'agite : la France ne combat nullement pour une idée sur le Danube; elle ne s'allie pas exclusivement à un parti, elle cherche uniquement à faire exécuter le traité de Paris, qui stipule une consultation sincère et franche de l'opinion dans les principautés. Si elle réclame, soit à Jassy, soit à Constantinople, contre les vexations exercées dans la Moldavie, ce n'est pas au nom de sa politique particulière, c'est au nom même du dernier traité de paix. Que l'opinion se prononce, la question se posera naturellement alors dans le congrès qui s'ouvrira. Ce n'est pas une erreur moins grande d'attribuer à la France la pensée d'élever un trône en Orient pour y placer un prince étranger. Cette pensée, que les Moldo-Valaques sont trop portés peut-être à accueillir, et qui ne ferait qu'ajouter une difficulté de plus à toutes celles que rencontre l'union, n'a rien qui soit propre à la politique française. Elle a été émise à l'origine dans les premières conférences de Vienne, comme pour rendre plus sensible la sollicitude de l'Europe en faveur des principautés à un moment où la Russie s'efforçait de capter ces populations par des démonstrations intéressées. Elle ne s'est point reproduite dans les négociations qui ont suivi. Il n'en est pas question dans le congrès de Paris, et toute la politique de la France en Orient se rattache à l'œuvre de ce congrès, qui n'admet qu'une possibilité générale, celle de l'union, et impose une obligation, celle de consulter avant tout les vœux, les désirs, l'opinion des populations moldo-valaques. Quand le prince Vogoridès, ses agens, ses conseillers, ses inspirateurs ou ses protecteurs ont recours à tous les moyens pour altérer l'expression de l'opinion publique dans la Moldavie, ce n'est pas la France qu'ils combattent, c'est le traité même en vertu duquel s'est ouverte cette grande enquête populaire dans les principautés, et le gouvernement du sultan se met en contradiction avec son propre ouvrage quand il semble se faire le complice, si ce n'est l'instigateur des excès de pouvoir commis sur le Danube. Le grand-vizir, Rechid-Pacha, pouvait trouver ici une merveilleuse occasion d'affermir sa situation, de fortifier son ascendant. Son rôle était simple : il n'avait qu'à se tenir d'accord avec l'Europe, à marcher avec elle en concourant à une politique dictée par un intérêt général. Il a préféré, par un calcul douteux, se faire l'auxiliaire des vieux préjugés turcs, des intérêts particuliers de l'Autriche et des passions personnelles de lord Stratford de Redcliffe. Or

qu'est-il arrivé? Le grand-vizir a tellement rétréci sa situation, qu'il se trouve sans adhérens, que récemment encore, dans une crise de cabinet, il a été obligé de prendre dans sa famille un nouveau ministre des affaires étrangères.

De toute façon, cette question des principautés reste assurément livrée à de singulières incertitudes. C'est pour l'Europe la plus délicate, la plus grave des difficultés dans un moment de calme où les autres questions diplomatiques semblent disparaître, où la querelle du Piémont et de l'Autriche n'a plus la même gravité, et où le Danemark vient de se remettre en meilleure intelligence avec l'Allemagne. Un instant cependant cette querelle de l'Autriche et du Piémont a semblé devenir menaçante, puis elle s'est apaisée tout à coup, au point qu'on a fini par croire, il y a peu de jours, à la possibilité d'un rapprochement. Sur quoi se fondait cette conjecture? Sans doute sur l'absence de toute cause d'une rupture sérieuse. Au fond, ce bruit d'un rapprochement prochain ne répondait à aucune réalité; mais ce qui n'est point douteux, c'est que depuis quelque temps le cabinet de Turin, en acceptant la situation qui lui a été faite, a mis dans tous ses actes comme dans ses paroles une habileté et une prudence qui montrent mieux encore ce qu'il y a eu d'extrême dans le procédé de l'Autriche. Ce n'est pas que le Piémont ait abdiqué sa politique : seulement cette politique, M. de Cavour la pratique en homme d'état qui sait se mesurer avec les difficultés, et qui sent aussi ce qu'il y a de force pour un gouvernement régulier dans le respect des traditions conservatrices. M. de Cavour s'est montré plus d'une fois libéral hardi et résolu; il a su aborder les questions les plus épineuses et les plus brûlantes. Depuis quelques jours, il est occupé à montrer le tact du chef de gouvernement et du conservateur. Après avoir résisté à l'Autriche, il ne veut point compromettre ou laisser compromettre la position où s'est placé son pays. Une occasion favorable s'est offerte à lui, c'est dans la discussion d'une loi relative au déplacement de l'arsenal qui doit être transporté de Gênes à la Spezzia. Bien des intérêts et des passions étaient en jeu. La ville de Gênes se plaignait d'être dépossédée. C'était d'ailleurs la question même des forces militaires et maritimes du pays, et à cette question se rattachait naturellement celle de l'indépendance nationale, du rôle du Piémont en Italie. Un orateur radical, M. Brofferio, dans un langage plus imagé et plus prétentieux que sensé, a eu la fantaisie de lancer une fois de plus ses hyperboles contre l'empereur d'Autriche et contre tous les souverains italiens. M. Brofferio n'eût pas mieux réussi, s'il eût voulu servir M. de Cavour en lui fournissant l'occasion de défendre les souverains attaqués et de déclarer que si le Piémont professe une politique italienne, il professe également la fidélité aux traités, le respect des obligations internationales. Sur un point si grave, le président du conseil a tenu à dissiper toute confusion, à faire disparaître toute solidarité entre la pensée libérale dont il s'inspire et la pensée révolutionnaire. Une circonstance plus récente encore et d'une autre nature vient d'attester de la part de M. de Cavour le même tact, la même habileté prudente de conduite. Le pape, en parcourant les états pontificaux, va se rendre à Bologne, où il doit séjourner quelque temps. Malgré les démêlés qu'il a eus dans ces dernières années avec le saint-siége, démêlés qui ne sont malheureusement pas terminés encore, le cabinet de Turin s'est souvenu que le Piémont était un pays catho-

lique, et que le saint-père était tout à la fois chef de l'église et prince italien. Un envoyé du roi Victor-Emmanuel, M. Boncompagni, aujourd'hui ministre à Florence, paraît devoir aller complimenter le pape à Bologne. Cela ne veut point dire évidemment que toutes les questions religieuses soient résolues par un acte de déférence; mais c'est l'indice du prix que le cabinet de Turin lui-même attache à de meilleurs rapports avec Rome. Les diverses manifestations qui se sont succédé en peu de temps sont l'expression d'une politique aussi habile que sage. Et dans le fait le Piémont ne pourrait rien gagner par une politique révolutionnaire; il a tout à gagner au contraire en se fortifiant dans la pratique d'un libéralisme conservateur, en offrant à l'Italie le spectacle d'un régime sensé et à l'Europe le spectacle d'un gouvernement régulier qui sait rester maître de lui-même sans abdiquer les plus légitimes aspirations.

Les affaires du Danemark, qui sont depuis quelque temps un de ces nuages flottans à l'horizon de l'Europe, viennent de passer par une crise qu'on peut appeler décisive et salutaire, puisqu'on a vu tout à la fois le cabinet de Copenhague réussir à se reconstituer et le démêlé avec les puissances allemandes entrer dans une voie meilleure. Ces deux questions étaient intimement unies, on le sait. Le démêlé avec l'Allemagne, au sujet du Holstein, n'était point entièrement étranger à la crise ministérielle de Copenhague. D'un autre côté, cette crise, en se prolongeant au-delà même des nouveaux délais accordés par l'Autriche et la Prusse, a fini par exciter l'impatience des deux cours allemandes, qui ont menacé de recourir décidément à la diète de Francfort. Cette menace a eu du moins l'heureux effet de déterminer la reconstitution immédiate du cabinet danois. M. Andræ a quitté la présidence du conseil en restant ministre des finances; le ministre du culte et de l'instruction publique, M. Hall, devient président du conseil. MM. Krieger et Simoni sont restés, le premier à l'intérieur, le second à la justice du royaume. Le ministre de la marine, M. Michelsen, est chargé provisoirement des affaires étrangères, et M. Unsgaard, ministre des affaires intérieures communes, prend aussi provisoirement l'administration de celles du Holstein. La signification politique de cette combinaison, elle-même incomplète encore, comme on voit, est tout entière dans les noms de MM. Andræ, Hall et Krieger, qui sont l'âme du ministère. Ce sont des hommes capables, connaissant les intérêts du pays. Le premier a été officier supérieur d'état-major, les deux autres ont été professeurs de droit à l'université de Copenhague. Dans leur politique, ils s'inspirent d'un sage esprit de modération et ne se séparent point des principes constitutionnels. Le premier acte du ministère a été de faire savoir à l'Allemagne que l'intention du roi de Danemark était de convoquer dans le courant de l'été les états du Holstein, pour leur fournir l'occasion d'exprimer leurs vœux au sujet de la révision de la constitution provinciale octroyée en 1854. Si l'on s'en souvient, c'est la combinaison que nous indiquions comme étant acceptée par les cours de Vienne et de Berlin. La question est ainsi circonscrite : le Holstein pourra se prononcer sur ses intérêts propres sans avoir à s'occuper de la constitution commune, et en même temps se trouve écartée la perspective d'une dangereuse intervention de la diète de Francfort, qui appelait inévitablement l'intervention de l'Europe.

Le ministère qui a pris cette résolution a eu de la peine, disions-nous, à se reconstituer. Ces difficultés tenaient à la situation même du Danemark. Aussitôt après la dissolution du dernier cabinet et pendant que le *Rigsraad* se trouvait encore assemblé à Copenhague, M. Hall, chargé de former un nouveau ministère, entrait en conférence avec M. de Scheel-Plessen, membre du *Rigsraad* et l'un des chefs du parti aristocratique du Holstein. D'abord les Holsteinois s'étaient montrés assez disposés à quelque transaction. Bientôt le bruit de la maladie et de l'abdication du roi, répandu une fois de plus, relevait leur confiance, et leurs exigences dépassaient toutes limites. Ces exigences ne tendaient à rien moins qu'à la soumission du Danemark. Les états du Holstein et du Lauenbourg devaient être consultés sur la constitution générale; les domaines seraient soustraits à la juridiction commune, non-seulement quant à l'administration et à la législation, mais aussi quant aux revenus. L'indemnité du péage du Sund devait être un bien commun. La représentation au *Rigsraad* ne devait plus être proportionnelle à la population; elle serait égale pour chaque province, quel que fût le nombre des habitans. En présence de ces ambitions, et les cabinets allemands réclamant d'ailleurs une prompte réponse à leurs communications, on conçoit que le ministère se soit reconstitué sans le concours des Holsteinois. Le nouveau cabinet a adopté la meilleure politique, celle d'une solution pacifique de cette épineuse question. Les puissances de l'Allemagne ne feront rien sans doute pour embarrasser ou retarder cette solution, et quand la question sera définitivement vidée, les notabilités du Holstein se résigneront aisément à entrer au pouvoir en abandonnant leurs prétentions, comme aussi il deviendra moins difficile de trouver un homme pour accepter la direction des affaires étrangères de la monarchie danoise.

Dans ce mouvement de questions politiques et diplomatiques qui s'agitent en Europe, et qui sont en quelque sorte l'œuvre commune de tous les cabinets, la France apparaît avec son influence extérieure et son ascendant de grande puissance. Quant à sa situation intérieure, un seul fait la résume aujourd'hui : c'est la dissolution du corps législatif, qui était arrivé au terme légal de son existence. Ainsi finit la première législature de l'empire. Dans vingt jours, le scrutin électoral va s'ouvrir pour donner la vie à une assemblée nouvelle. Si la session qui vient de finir a été peu occupée dans sa première partie, elle a été en compensation encombrée aux derniers instans par un assez grand nombre de discussions et de votes sur les intérêts les plus divers. Les plus importantes des lois votées sont celles qui touchent aux finances. La loi qui proroge le privilége de la Banque de France a été adoptée après avoir été modifiée sous quelques rapports par la commission du corps législatif. L'impôt sur les valeurs mobilières a pris rang parmi les recettes publiques à titre de taxe de mutation. Enfin la situation des finances, telle que la laisse le corps législatif, trouve son expression dans le budget, sur lequel un rapport étendu a été fait par M. Alfred Leroux. Le point saillant de ce budget, c'est qu'il tend à établir l'équilibre entre les recettes et les dépenses publiques, il établit même cet équilibre avec un excédant de revenus. Certes, entre les données conjecturales d'un budget préventif et la loi définitive des comptes du même exercice financier, il y a toujours place pour l'imprévu :

l'entraînement des dépenses vient déranger les calculs les plus confians, des incidens nouveaux viennent imposer des charges nouvelles; mais enfin un budget dans son ensemble repose sur des données assez positives pour qu'on puisse y voir la mesure d'une situation financière. L'équilibre existe dans le budget actuel, cela n'est point douteux; seulement, il ne faut pas s'y méprendre, cet équilibre existe à diverses conditions d'un caractère particulier. Il y aurait d'abord à faire la part des ressources transitoires qui ont dû être demandées à l'impôt pour faire face aux dépenses de la guerre, et qui doivent disparaître avec la guerre elle-même. L'impôt sur les valeurs mobilières est un élément nouveau dans les recettes publiques. Enfin, malgré tout, il reste des déficits antérieurs considérables, une dette flottante qui s'élève à près de 900 millions. Cette dette flottante, il est vrai, doit être allégée à l'aide des 100 millions que la Banque doit verser au trésor, d'après la nouvelle loi, et d'une somme de 80 millions provenant des fonds de dotations de l'armée. Il reste néanmoins encore une situation où le développement des recettes normales, quoique permanent et considérable, a de la peine à suivre le développement des dépenses. Et qu'on le remarque bien, ces dépenses s'accroîtraient plus rapidement encore, si le gouvernement et le corps législatif cédaient à toutes les suggestions. Bien des esprits voient sans doute dans cette progression des dépenses un signe de prospérité; ce n'est ni le gouvernement, ni le corps législatif, ni le pays, qui peuvent penser ainsi.

On peut étudier notre temps sous bien des aspects; on peut le suivre dans ses fièvres et dans ses défaillances de tous les jours et de toutes les heures, dans les contrastes de ses révolutions politiques ou dans les prodigieux efforts de son activité matérielle : le plus grand charme restera toujours dans l'étude des œuvres et des mouvemens de la pensée, comme ce sera toujours le véritable signe des esprits éminens de s'intéresser aux lettres, de les sentir et de les aimer. Aussi un doute s'élève-t-il sur la valeur des systèmes qui tendraient à affaiblir l'éducation littéraire, ainsi que sembleraient l'indiquer aujourd'hui les statistiques constatant les résultats des dernières réformes accomplies dans l'instruction publique en France. Le nombre des jeunes gens qui se tournent vers les sciences a augmenté, le nombre de ceux qui persévèrent dans l'étude des lettres est devenu moins grand : c'est là ce qu'il y a de plus clair jusqu'ici. Est-ce un fait passager? est-ce le signe durable d'une tendance permanente? Si c'était un fait permanent, il ne faudrait pas y voir peut-être un progrès merveilleux de la civilisation. Ce n'est pas l'étude des sciences qui est un mal; mais là où l'étude des lettres n'occupe pas la place qui lui est due, il y a une sorte d'équilibre rompu entre les facultés humaines : il y a une secrète et graduelle diminution de cette culture générale qui fait la virilité et la supériorité des esprits. On voit surtout s'affaiblir ce sentiment littéraire, au nom duquel M. Villemain se plaint dans son dernier ouvrage, et dont il est lui-même une des plus brillantes personnifications contemporaines. M. Villemain a le mérite d'avoir la généreuse passion des lettres, de sentir ce qu'il y a d'élevé en elles, et de ne point croire que le progrès du monde soit compatible avec ce qui serait le déclin de la vie intellectuelle. Il se montre aujourd'hui dans son dernier ouvrage, dans le *Choix d'Études sur la Littérature contemporaine*, ce qu'il

a été toujours, écrivain supérieur, critique éloquent et plein de nuances. M. Villemain, on le sait, est un des hommes qui ont renouvelé la critique de notre temps, en ouvrant devant elle un champ plus large, en rapprochant l'étude des travaux de l'esprit de l'étude des hommes, de l'histoire même, et en faisant des lettres l'organe de la civilisation. Le livre qu'il publie n'est point une œuvre entièrement nouvelle; il se compose de tous les essais qui se succèdent dans une vie littéraire selon l'heure et selon l'occasion, et de tous ces essais, le plus saillant comme le plus étendu est sans doute une étude sur Milton. Le livre de M. Villemain réunit particulièrement tout un ensemble de rapports sur les concours annuels de l'Académie française. Ces rapports embrassent un espace de dix années, et dans ces dix années que d'événemens se sont accomplis, même pour l'Académie! Que de talens ont eu le temps de grandir, et combien d'autres sont restés ce qu'ils étaient sans s'élever au-dessus d'un premier succès académique! Que d'œuvres se sont succédé dans ces concours, les unes éphémères et médiocres, les autres durables! Sans se mêler à la critique active et militante, M. Villemain est un arbitre supérieur qui prononce ses sentences tous les ans, et qui, avec une sûreté toujours nouvelle, juge l'éloquence, la philosophie, l'histoire, la poésie, les œuvres utiles aux mœurs. Chaque année, il parcourt cette carrière, à la fois si étendue et si resserrée, et la difficulté même est l'occasion d'un triomphe de plus. Le travail annuel de M. Villemain n'est plus un rapport, c'est un enchaînement d'aperçus et de développemens où le secrétaire perpétuel apprécie tous les travaux, caractérise d'un trait rapide tous les talens, fait une sorte de revue critique de toutes les idées en ayant l'air de ne distribuer que des récompenses. Même réunis comme ils le sont aujourd'hui, ces rapports ne se ressemblent pas; ils ne se ressemblent que parce qu'ils portent cette même empreinte d'un art savant, d'une pensée pénétrante et juste, d'un goût supérieur. C'est par ces qualités éminentes que M. Villemain est devenu, soit comme écrivain, soit comme professeur, un des maîtres de la littérature contemporaine, un de ces hommes dont il n'est pas aisé de recueillir l'héritage : on lui succède, on ne le remplace pas là où il a brillé une fois.

Revenons à la politique et à ses incidens. Il y a aujourd'hui quelques pays où la vie parlementaire prend un degré particulier d'intérêt ou d'animation. La discussion commencée il y a plus d'un mois sur les institutions de bienfaisance continue en Belgique, et en continuant elle s'aggrave, les esprits s'irritent, et les passions populaires elles-mêmes viennent de jeter le trouble dans les débats du parlement de Bruxelles. On sait quelles graves questions soulève la loi proposée par le ministère belge et soutenue par la majorité de la chambre des représentans. Après une discussion générale qui s'est prolongée pendant plusieurs semaines, l'opposition libérale a essayé d'arrêter la loi au passage et de l'ajourner. M. Frère-Orban a proposé une enquête, mais cette proposition a été repoussée. Les divers amendemens présentés par quelques membres de l'opposition n'ont pas été plus heureux. La majorité est restée compacte sans se laisser détourner de son but, et les articles de la loi ont été successivement votés. Malheureusement cette discussion sur une question de l'ordre le plus pacifique a pris graduellement un caractère

d'animosité extraordinaire. L'émotion s'est bientôt communiquée aux spectateurs de ces orageuses séances, et le président de la chambre des représentans a été obligé de faire évacuer les tribunes. Alors le trouble s'est encore aggravé, et a dégénéré en scènes de désordre aux portes de la chambre et dans la ville même. Des représentans de la majorité ont été insultés à leur sortie ou dans leur maison. Le nonce du pape, au moment où il quittait le palais de la chambre, a été l'objet de manifestations injurieuses. Cette agitation s'est propagée, et elle est loin d'être apaisée encore. La discussion a continué néanmoins. Seulement un incident des débats a provoqué le renvoi d'un article de la loi à la section centrale, et on en est à se demander si cette circonstance ne sera pas favorable à quelque transaction entre les partis. Quoi qu'il en soit, ces violences factieuses ne sont pas moins une regrettable atteinte portée à la dignité des délibérations publiques et du régime parlementaire.

La Hollande elle-même a par momens ses discussions, qui, sans toucher, il est vrai, à d'aussi vives, à d'aussi délicates questions d'organisation sociale, ont encore néanmoins un certain intérêt. Il y a eu depuis quelques mois à La Haye, si l'on s'en souvient, une série de luttes animées entre le ministère et les partis. Le temps et les circonstances raviveront inévitablement ces luttes politiques directes, en leur offrant quelque aliment nouveau. En attendant, le combat s'engage sur des questions pour ainsi dire épisodiques, et de ce nombre est celle du règlement de la presse aux Indes, qui a été agitée déjà dans les chambres, non sans causer quelque ennui et quelque embarras au cabinet. Un article du statut colonial a soumis la liberté d'introduction des publications aux Indes à des réserves suffisamment motivées en principe par la nécessité de sauvegarder l'ordre public d'une façon particulière dans des conditions d'existence si différentes. Le règlement promulgué par ordonnance il y a quelques mois, ce règlement, de l'avis de bien des hommes politiques et de bien des jurisconsultes, poussait fort loin le luxe de la restriction : il réunissait la prévention et la répression tout à la fois dans un système doublement rigoureux, ce qui dépassait visiblement cette mesure de modération et de prudence que les esprits aiment avant tout en Hollande. De là des adresses, des pétitions, et par suite des débats parlementaires assez vifs, qui finissaient une première fois par amener la chambre à nommer une commission pour examiner de plus près l'affaire. Le ministère ne put esquiver cette sorte d'enquête.

La question est revenue récemment dans la seconde chambre, et elle a été l'objet d'une discussion nouvelle où ont figuré les principaux orateurs des divers partis, les uns soutenant le règlement, comme M. Baud, M. Groen van Prinsterer, et le ministre intéressé lui-même, les autres, comme MM. van Hœvell et Thorbecke, plaidant la cause de la liberté, singulièrement compromise à leurs yeux. Ceux-ci représentaient le règlement comme un obstacle au développement moral et matériel des colonies, et ils y voyaient même une violation du texte du statut colonial. Les adversaires de l'ordonnance ministérielle insistaient sur le principe de la liberté inscrit dans le statut; le ministre des colonies, M. Myer, s'appuyait sur la réserve également stipulée dans le même article, et il en tirait la justification complète de son règle-

ment. M. van Hœvell est venu éclairer cette discussion par des données nouvelles en faisant connaître l'état réel de la presse aux Indes, l'inégalité des cautionnemens des journaux, les plaintes de la population européenne contre ces mesures restrictives. Il fallait bien en venir à un résultat pratique. Trois systèmes étaient en présence : la commission de la chambre proposait de recommander au ministre la révision du règlement. Un membre du parti libéral, M. Hoynck, demandait nettement cette révision par l'intervention des chambres, ce qui était, en d'autres termes, réclamer une loi à la place d'un règlement administratif. Enfin M. Groen van Prinsterer proposait le renvoi pur et simple du rapport de la commission au gouvernement, et c'est à ce dernier amendement que le ministre des colonies s'était rallié. La chambre s'est arrêtée à un milieu en votant les conclusions de la commission. Il faut ajouter que, dans les scrutins successifs qui ont précédé ce dernier vote, l'amendement le plus libéral réunissait un nombre imposant de suffrages, tandis que celui de M. Groen van Prinsterer n'obtenait qu'une insignifiante minorité. Il reste à savoir à quel moment et dans quelle mesure la révision du règlement se fera.

Le ministre des finances de La Haye, M. Vrolik, vient, d'un autre côté, de proposer un vaste plan de remaniement des impôts dans la pensée d'accroître les ressources des grandes communes, fortement atteintes par l'abolition des droits de mouture. Le gouvernement voudrait faire refluer vers les communes une partie du produit des recettes publiques sans modifier les bases générales du système d'impôts. Les pertes que le trésor de l'état aurait à essuyer par suite de ces remaniemens seraient compensées par une révision de la loi des successions. C'est là un des projets aujourd'hui à l'étude; mais, quelle que soit la valeur de ce plan, il reste toujours la question essentiellement politique qui s'agite entre le gouvernement et les opinions libérales depuis que le cabinet actuel existe. Cette question se reproduira infailliblement d'ici à peu, à l'occasion d'une discussion nouvelle du budget du ministère de l'intérieur. Ce budget n'a été voté que pour six mois il y a quelque temps; il s'agit de le voter maintenant pour l'année entière, et c'est la politique même du ministère hollandais qui se trouvera vraisemblablement en cause.

Voici donc deux pays, la Belgique et la Hollande, où la vie parlementaire se manifeste par des signes divers. Ces libres discussions viennent de se réveiller également au-delà des Pyrénées et donnent la plus exacte mesure de la situation politique de la Péninsule. Les chambres espagnoles sont en pleine session depuis un mois. Le congrès s'est constitué et a choisi pour son président M. Martinez de la Rosa. Le sénat s'est retrouvé tel qu'il était avant la révolution. Quelle est la première question qui s'est élevée? Une bataille s'est engagée à l'occasion des deux dernières années et de la part de responsabilité de tous les hommes et de toutes les opinions dans cette histoire récente. Ce n'est point une lutte entre progressistes et modérés, puisque les progressistes sont aujourd'hui très clair-semés dans le parlement de Madrid; c'est plutôt une lutte entre toutes les fractions du parti conservateur. Le discours royal à l'ouverture des chambres avait tout fait cependant pour écarter ce dangereux conflit d'opinions; s'il n'a point réussi, c'est qu'il est

difficile sans doute de se taire sur des événemens comme ceux qui se sont accomplis, et d'imposer silence à toutes les passions. Tôt ou tard les partis ont à s'expliquer. La bataille a été livrée dans le sénat, et c'est vraiment une bataille, car la plupart des hommes qui l'ont soutenue sont des militaires, les généraux Narvaez, O'Donnell, Concha, Serrano, Ros de Olano.

Qu'on note bien la situation respective des hommes et le point de départ de cette lutte pleine de péripéties. Il y avait d'un côté ceux qu'on a nommés les *vicalvaristes*, qui à l'origine ont pris part à la révolution, qui en ont été les modérateurs pendant deux ans, qui ont fini par la dompter pour être bientôt dépassés eux-mêmes dans la réaction, et il y avait d'un autre côté les diverses fractions du parti conservateur jetées hors des affaires par les événemens de 1854. Il s'agissait de savoir si ces événemens deviendraient le texte de récriminations violentes, ou si l'esprit de conciliation aurait assez de puissance pour rapprocher les hommes. Le discours royal, à l'ouverture de la session, allait au-devant de cette terrible difficulté en jetant un voile sur les discordes passées et en faisant appel à l'oubli. La commission de l'adresse dans le sénat proposait une réponse à la reine dictée par le même esprit, lorsqu'un sénateur, le général Calonge, est venu allumer le feu par un amendement qui effaçait le mot d'oubli, et cet amendement, le général Calonge l'a commenté d'une façon plus grave encore par un discours où il mettait directement en cause les généraux vicalvaristes en appelant sur eux un châtiment. Vainement le président du conseil est intervenu aussitôt pour repousser cet amendement, qui a été en effet immédiatement rejeté par le sénat; vainement il a invoqué de nouveau la conciliation, défendant les généraux accusés au nom même des services qu'ils avaient rendus : le coup était porté. Le comte de Lucena, le chef du mouvement militaire du Camp des Gardes, s'est levé à son tour pour accepter le défi; seulement le général O'Donnell n'a point vu que s'il tenait simplement à repousser les accusations du général Calonge, la meilleure réponse était le vote du sénat, qui avait rejeté l'amendement, et que s'il se tournait contre le gouvernement lui-même, il se donnait le fâcheux vernis d'une agression d'autant moins justifiée que le président du conseil avait hautement pris sa défense. Le général Narvaez l'avait habilement désarmé. N'importe, son siége était fait évidemment, il n'a pas su résister à la tentation. Le général O'Donnell ne s'est point contenté d'exposer ses actes durant ces deux dernières années : il a pris une offensive directe, personnelle, contre le duc de Valence, qu'il a voulu envelopper dans une sorte de solidarité morale avec les auteurs du soulèvement militaire de 1854.

Une fois cette lutte ouverte d'ailleurs, elle s'est bientôt étendue; le champ s'est élargi. Chacun a voulu expliquer son rôle dans les événemens passés. Les généraux Ros de Olano et Concha se sont défendus. Le général San-Miguel et M. Luzurriaga ont plaidé sans trop de succès la cause de la révolution de 1854 et des cortès constituantes. Le ministre des affaires étrangères, M. Pidal, et le ministre de l'intérieur, M. Nocedal, ont attaqué les progressistes et le général O'Donnell lui-même, qu'ils ont affecté, on ne sait trop pourquoi, de vouloir confondre avec les révolutionnaires. La mêlée est devenue universelle. Qui a gagné, qui a perdu en définitive dans cette lutte?

Certainement les hommes ne sortent jamais intacts de semblables discussions. Il est bien clair, comme nous le disions, que le général O'Donnell a cédé à une mauvaise inspiration en entrant dans cette voie sur une provocation qui n'avait plus de sens après le vote du sénat. Il s'est affaibli plus qu'il ne s'est fortifié, et il a fallu un discours aussi habile que modéré du général Ros de Olano pour relever la cause des vicalvaristes. L'homme qui a le plus gagné dans cette discussion et qui a eu visiblement les honneurs de la lutte, c'est le président du conseil. Ayant à marcher entre tous les ressentimens et toutes les passions, le général Narvaez a vraiment montré l'habileté et la modération d'un homme d'état qui sent sa responsabilité comme chef de gouvernement et comme chef de parti. Sans rien désavouer de son opposition avant 1854, comme aussi sans accepter au-delà de ce qui lui revenait dans les événemens, le duc de Valence s'est défendu contre les accusations dont il était assailli; il a défendu les généraux vicalvaristes contre ceux qui voulaient les transformer en accusés, refusant pour sa part de scinder le parti conservateur, prodiguant jusqu'au bout les appels à la conciliation, et, chose à remarquer, il a été infiniment plus modéré que ses collègues MM. Pidal et Nocedal, qui, par leur humeur belliqueuse et agressive, ont un peu trop pris en cette occasion le rôle de soldats. Le général Narvaez a réussi, et la discussion du sénat a fini plus heureusement qu'elle n'avait commencé.

Au fond, on ne peut le méconnaître, un certain embarras planait sur ces débats. Tous les esprits flottaient entre leurs instincts conservateurs et le souvenir de faits qui avaient conduit fatalement à une révolution. Certes personne n'avait envie de justifier un soulèvement militaire, pas même ceux qui en avaient donné le signal en 1854, et on ne pouvait oublier d'un autre côté que l'Espagne se trouvait à cette époque dans la situation la plus critique, que la constitution n'existait plus, que les chambres étaient suspendues, que les généraux les plus éminens étaient exilés, et que chaque matin on attendait un coup d'état. Qu'on oublie le passé, c'est une chose sage; il ne faut s'en souvenir, comme l'a dit le général Narvaez, que pour éviter les fautes qui ont été commises, qui ont mis à une si terrible épreuve la monarchie constitutionnelle en Espagne. La discussion de l'adresse ouverte en ce moment dans le congrès n'aura point sans doute un autre sens et un autre dénouement que celle du sénat. Le général Narvaez se trouve visiblement fortifié par ces débats. C'est à lui d'achever l'œuvre qu'il a commencée sans porter atteinte, dans les réformes politiques qui sont proposées, aux garanties légitimes et efficaces du régime constitutionnel.

Au-delà de l'Océan-Atlantique, les épisodes ne manquent pas, si l'on embrasse d'un coup d'œil cet immense espace qui s'étend du nord de l'Amérique à l'extrémité méridionale du Nouveau-Monde. Ce sont des épisodes incohérens, étranges parfois, tels qu'ils peuvent se produire sur une terre où tout commence, et où les intérêts comme les institutions travaillent péniblement à se dégager à travers des luttes qui prennent toutes les formes. Sur les côtes de l'Océan-Pacifique, au Pérou, une insurrection a éclaté et vit depuis quelques mois en face du gouvernement sans réussir à vaincre et sans être vaincue. Le Mexique n'est point au bout de ses conflits et de ses

révolutions. Son dernier différend avec l'Espagne n'est point encore réglé; un envoyé mexicain, M. Lafragua, est à Madrid pour négocier la paix, et pendant ce temps le gouvernement de Mexico vient d'être surpris et menacé par une de ces tentatives qui ne sont déjouées un instant que pour se renouveler infailliblement le lendemain. Dans le Nicaragua, Walker triomphe-t-il, comme il le fait dire quelquefois? Est-il battu, comme on le dit périodiquement et comme on le répète encore aujourd'hui? C'est une question qui s'agite depuis deux ans bientôt. Les États-Unis eux-mêmes, au milieu de leur prospérité, ne sont point exempts de luttes intérieures. La secte bizarre des mormons, retranchée dans son territoire d'Utah, s'est mise en état de résistance ouverte au pouvoir fédéral, qui ne peut réussir à lui faire accepter un gouverneur. Dans ce mouvement confus, il y a cependant quelques incidens qui intéressent de plus près l'Europe, parce qu'ils se lient à des questions internationales ou à des questions plus générales de prépondérance. L'an dernier, comme on sait, lord Clarendon et le représentant de l'Union, M. Dallas, négociaient et signaient à Londres un traité réglant toutes les affaires de l'Amérique centrale et du Honduras, qui avaient été un moment sur le point de susciter un conflit entre les deux puissances. Ce traité, le sénat de Washington l'a modifié, et l'Angleterre à son tour, bien que peu disposée à se brouiller avec les États-Unis, vient de refuser de ratifier ces modifications, au moins en ce qui concerne particulièrement les stipulations relatives à l'esclavage dans les îles du Honduras. Il en résulte que l'Angleterre et les États-Unis se trouvent pour le moment entre l'ancien traité Clayton-Bulwer et le traité récemment négocié par lord Clarendon et M. Dallas, sans que la question soit résolue. Il ne reste maintenant d'autre issue que la résignation de l'Angleterre aux changemens exigés par le sénat américain, ou une négociation nouvelle, à laquelle le cabinet de Washington ne saurait sérieusement se refuser.

Les États-Unis sont aujourd'hui engagés dans une autre querelle, non plus avec une puissance européenne, bien qu'elle ait de l'intérêt pour l'Europe, mais avec une république américaine, avec la Nouvelle-Grenade, à qui appartient l'isthme de Panama, l'un de ces points vers lesquels se tourne incessamment l'ambition des Américains du Nord. Comment est née cette querelle? Elle est née d'un fait qui aurait dû contribuer uniquement à la richesse du pays et de la fatale inaptitude de ces républiques hispano-américaines à profiter des heureuses fortunes qui leur échoient. L'isthme de Panama était autrefois pauvre et tranquille. Le chemin de fer l'a transformé, et il est devenu un lieu de discorde, le prétexte des réclamations incessantes des Américains du Nord, qui sont bientôt parvenus à s'y établir en maîtres et à tout envahir. Qu'on remarque la situation particulière de cette portion de la Nouvelle-Grenade. Panama a été érigé, il y a deux ans, en état fédéral, c'est-à-dire à demi indépendant. Malheureusement l'isthme est arrivé à cette sorte d'indépendance lorsque depuis longtemps la Nouvelle-Grenade était occupée à se déchirer, lorsque, sous prétexte d'établir la liberté universelle, on détruisait tout gouvernement, et quand, sous prétexte de décentraliser les impôts, on avait fini par les abolir, de telle façon que l'état nouveau s'est trouvé sans moyen d'action et sans ressources d'aucune espèce en face des Américains,

dominateurs de fait du pays, et en présence d'une affluence permanente d'étrangers, dont le passage à travers l'isthme n'est pas toujours rassurant pour l'ordre public. Qu'est-il arrivé? La nécessité a parlé, et des impôts nouveaux ont été établis, soit par l'état de Panama, soit par le congrès général de la Nouvelle-Grenade. En résumé, ces impôts consistent dans une contribution sur les passagers, dans un droit de tonnage et dans un droit sur le transport des correspondances. Les Américains ont élevé aussitôt les plus vives plaintes contre ces mesures, dans lesquelles ils voyaient une violation du traité de concession du chemin de fer et des conventions commerciales entre les États-Unis et la Nouvelle-Grenade. Il en était ainsi lorsque l'an dernier, au mois d'avril, une rixe terrible éclatait à Panama entre des voyageurs et la population, rixe provoquée, il faut le dire, par l'un des passagers, et où un certain nombre d'Américains trouvaient la mort. Nouveau grief pour les États-Unis. Le gouvernement de Washington envoyait à Panama un commissaire pour procéder à une enquête, et ce commissaire concluait simplement par la proposition d'occuper l'isthme, ce qui était couper court à toute difficulté et aller droit au but. Le gouvernement de Bogota refusait d'ailleurs jusque-là de reconnaître la légitimité des réclamations élevées et soutenues énergiquement par le ministre américain, M. Bowlin. C'est alors que le cabinet de Washington s'est décidé à envoyer à Bogota un ministre extraordinaire, M. Morse, pour prendre la direction de l'affaire et ouvrir des négociations d'un caractère nouveau. Si les États-Unis n'avaient pas admis tout d'abord le moyen expéditif proposé par le commissaire envoyé dans l'isthme, M. Corwine, les instructions données à M. Morse ne s'éloignent guère par le fait de cet ordre d'idées. Quel était en effet l'objet des négociations dont se trouvaient chargés M. Morse et M. Bowlin?

La question de l'indemnité pour les scènes sanglantes de Panama, bien que servant toujours de prétexte, n'était plus qu'un détail secondaire. Les négociateurs américains avaient à proposer à la Nouvelle-Grenade un traité en vertu duquel les villes d'Aspinwall et de Panama, aux deux extrémités de l'isthme, auraient été érigées en municipalités entièrement indépendantes, avec juridiction sur la portion de territoire traversée par le chemin de fer. En cas de danger pour l'ordre public et d'insuffisance des autorités locales, les consuls de l'Union auraient pu requérir l'intervention des forces américaines. Les îles de la baie de Panama auraient été cédées aux États-Unis moyennant compensation pécuniaire. Du reste, tout ce que le gouvernement de la Nouvelle-Grenade s'est réservé en fait de contrôle ou de redevances sur le chemin de fer serait passé au gouvernement de Washington. C'était simplement, en un mot, une cession de l'isthme sous la forme d'une neutralisation stipulée entre les deux pays. Il est bien clair que, dès le lendemain du jour où un tel traité eût été signé, les Américains étaient maîtres de l'isthme de Panama. Les plénipotentiaires de la Nouvelle-Grenade n'ont pas eu besoin d'une extrême perspicacité pour saisir le sens et la portée de ces ouvertures. Ils ont nettement refusé de souscrire à de telles propositions. Ils se sont bornés à accepter la pensée d'une négociation pour garantir la sécurité du transit entre les deux Océans, dans l'intérêt de toutes les nations étrangères. Dès que les agens américains ont vu qu'ils ne pouvaient atteindre leur

but, ils ont signifié au gouvernement néo-grenadin un ultimatum par lequel ils réclament une indemnité considérable pour les scènes qui ont eu lieu à Panama l'an dernier, et comme la Nouvelle-Grenade a refusé jusqu'ici de payer cette indemnité, parce qu'elle attribue aux Américains eux-mêmes l'initiative et la responsabilité de cette collision, le gouvernement de Washington se dispose à agir par la force. Il menace la Nouvelle-Grenade d'un blocus, peut-être d'une occupation de l'isthme. Or ici la question prend des proportions assez graves pour intéresser l'Europe. Que les États-Unis élèvent des réclamations contre certaines mesures fiscales, qu'ils soient fondés à se plaindre du peu de sécurité qui règne dans l'isthme, soit; il peut y avoir dans leurs réclamations une part légitime. On ne peut cependant méconnaître la situation singulière qui est faite à la Nouvelle-Grenade : si cette république laisse le désordre régner sur son territoire et ne peut parvenir à garantir même la vie des voyageurs, on se plaint, non sans raison; si elle cherche à se procurer des ressources pour avoir des moyens suffisans d'action et de surveillance, on ne se plaint pas moins vivement. Et c'est ainsi que, dans une situation privilégiée, ces malheureux pays voient tout tourner contre eux, parce qu'au lieu de s'organiser et de prendre possession d'eux-mêmes, ils passent leur temps à se déchirer, à dissiper les plus incomparables élémens de richesse.

Il faudrait maintenant aller jusqu'au Paraguay pour assister à un autre spectacle certainement assez curieux. Un congrès extraordinaire avait été convoqué pour élire un président à la place de M. Carlos Antonio Lopez, qui avait exprimé l'intention d'abdiquer le pouvoir. On supposait à ce dernier la pensée de transmettre son autorité à son fils, le général Solano Lopez; mais dès la réunion du congrès une scène étrange s'est produite entre les représentans du Paraguay et le chef de l'état. M. Carlos Antonio Lopez a tout d'abord persisté à vouloir se démettre de ses fonctions. Malgré tout cependant il a été réélu d'une voix unanime. Ce vote unanime n'a pu le décider. Alors l'assemblée s'est tournée vers le fils du président, le général Solano Lopez; mais celui-ci a obstinément refusé de se laisser élever à la présidence. De guerre lasse enfin, l'assemblée n'a plus eu d'autre ressource que de s'adresser une dernière fois à M. Carlos Antonio Lopez; et celui-ci a fini, après toutes les péripéties électorales, par accepter le pouvoir pour sept ans. Ainsi s'est terminée cette scène bizarre d'une élection au Paraguay.

CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.

